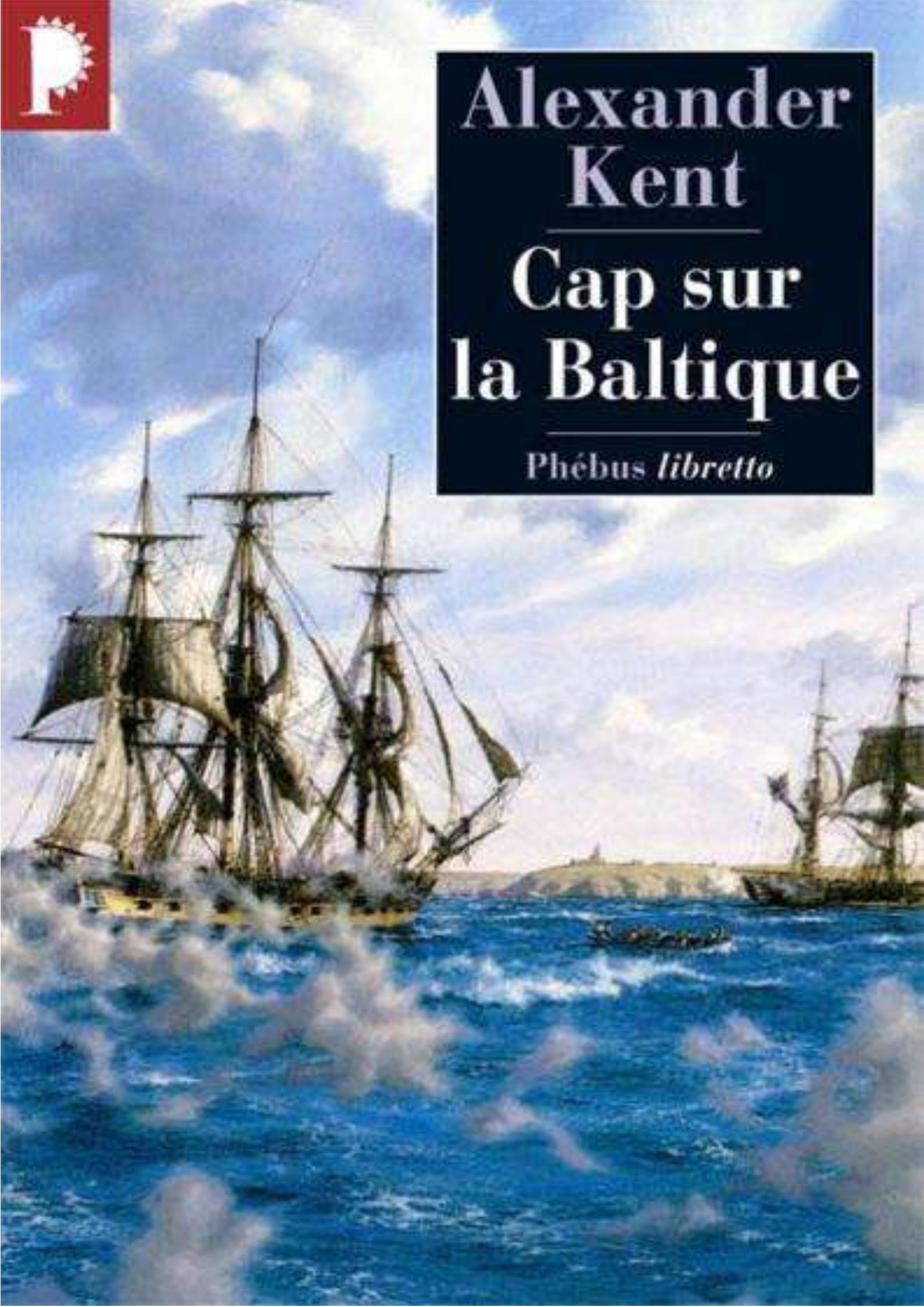




Alexander
Kent

Cap sur
la Baltique

Phébus *libretto*



ALEXANDER KENT

CAP SUR
LA BALTIQUE

BOLITHO-13

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT



PHEBUS

Illustration de couverture :
Joseph Vernet *Vue d'un port* (détail)

Titre original de l'ouvrage en anglais :
The Inshore Squadron 1978

A Winifred, avec toute mon affection

Il was ten of April morn by the chime ;
As they drifted on their path,
There was silence deep as death
And the boldest held his breath
For a time.

From The Battle of the Baltic
Thomas Campbell

C'était le 10 du mois d'avril, à la cloche du matin,
Ils taillaient paresseusement leur route.
Le silence régnait, aussi pesant que la mort,
Et les plus braves eux-mêmes retenaient leur souffle
L'espace d'un instant.

Thomas Campbell
La Bataille de la Baltique.

I

NOUS, LES HEUREUX ÉLUS

L'amiral Sir George Beauchamp tendit ses mains, qu'il avait très fines, vers le feu qui flambait dans la cheminée et se frotta lentement les paumes pour y rétablir la circulation.

C'était un homme de petite taille, tout courbé, et si la veste de drap épais et les épaulettes d'or accentuaient l'aspect ténu de la silhouette, il n'en allait pas de même de son esprit ni de son regard acéré, exempts de toute fragilité. La seule nuit de repos, prise *Chez George*, auberge de la pointe de Portsmouth, avait été gâchée par une violente tempête qui avait transformé le Solent en un chaos de moutons blancs démontés. A l'exception des plus gros bâtiments, tout ce qui flottait avait dû chercher refuge au plus vite.

Beauchamp détourna les yeux du feu et examina en détail sa chambre, celle qu'il prenait toujours lorsqu'il venait à Portsmouth, comme tant et tant d'amiraux l'avaient fait avant lui. La tempête s'était un peu calmée, le verre épais des carreaux luisait au soleil comme du métal, mais l'impression était trompeuse. Derrière les gros murs, l'air glacial annonçait l'hiver.

Le petit amiral poussa un gros soupir, chose qui ! ne se serait jamais permise s'il n'avait été seul. On était à fin septembre de l'an 1800, la guerre contre la France et ses alliés durait depuis sept années.

A une certaine époque, Beauchamp avait beaucoup envié ceux de ses semblables qui parcouraient le monde avec leurs flottes, leurs escadres ou leurs flottilles. Mais, par un temps de chien comme celui-ci, il se trouvait assez satisfait de son poste à l'Amirauté où son esprit brillant, ses qualités d'organisateur et de stratège lui valaient le respect de tous. Beauchamp avait envoyé plus d'un amiral en pénitence et préféré s'en remettre à

des hommes plus jeunes dont l'expérience et les qualités n'avaient jamais été détectées par un autre que lui.

Sept années de guerre. Il réfléchit à ce fait. Des victoires et des défaites, de bons bâtiments laissés à l'abandon jusqu'au moment où l'ennemi avait été à leurs portes, des hommes intelligents et des imbéciles, des mutineries et des triomphes. Beauchamp avait tout connu, il avait vu des chefs émerger du lot pour relever les incapables et les tyrans. Collingwood, Troubridge, Hardy, Saumarez et, bien entendu, le favori du public, Nelson.

Il esquissa un léger sourire. Nelson était exactement l'homme dont le pays avait besoin, l'élément clé de la victoire. Mais il n'imaginait pas un seul instant le héros du combat d'Aboukir supportant de servir à l'Amirauté, avec ce que cela impliquait : comme il le faisait lui-même, assister à des conférences sans fin, apaiser les craintes du roi et du Parlement, pousser doucement les pusillanimes à l'action. Non, conclut-il en son for intérieur, Nelson ne souffrirait jamais de passer ne serait-ce qu'un mois à Whitehall, pas plus que lui ne souffrirait de le faire à bord d'un vaisseau amiral. Beauchamp avait alors plus de soixante ans, et il faisait son âge. Il se sentait parfois encore plus vieux...

Quelqu'un frappa discrètement à la porte, et son secrétaire passa timidement la tête.

— Etes-vous prêt, sir George ?

— Oui — ce qui signifiait : « naturellement ! ». Demandez-lui de monter.

Beauchamp ne cessait jamais de travailler, mais il aimait voir ses plans se transformer en résultats, sentir que les choix qu'il faisait en matière de postes et de commandement allaient satisfaire ses dures exigences.

C'était le cas avec le visiteur qu'il attendait, pour donner un exemple. Beauchamp admira discrètement les portes cirées, le soleil qui se réfléchissait délicatement sur une carafe de bordeaux et deux verres en cristal.

Richard Bolitho, garçon assez opiniâtre par certains côtés, paradoxal par d'autres, était l'un de ces êtres qui récompensaient Beauchamp de son travail. Trois ans plus tôt, il

l'avait nommé commodore d'une poignée de bâtiments et l'avait envoyé en Méditerranée pour essayer de percer les intentions des Français. Le choix s'était révélé bon. La suite appartenait désormais à l'Histoire : les actions rondement menées de Bolitho, l'arrivée tardive de Nelson avec une flotte au complet, les escadres françaises écrasées devant Aboukir, les espérances de Bonaparte, ses rêves de conquête de l'Egypte et des Indes totalement anéantis.

Bolitho était là, mais c'était désormais en tant que contre-amiral récemment promu, officier général de plein droit et ayant désormais triomphé de tous ses doutes.

Son secrétaire ouvrit la porte :

— Le contre-amiral Richard Bolitho, amiral.

Beauchamp lui tendit la main, partagé comme de coutume entre le plaisir et l'envie. Bolitho avait fort belle allure dans sa vareuse à galons dorés toute neuve, et pourtant cette promotion ne l'avait pas changé : mêmes cheveux noirs, avec cette mèche rebelle au-dessus de l'œil droit, même regard direct, cette expression grave qui cachait tant l'aventurier que l'humilité profonde de cet homme. Autant de qualités que Beauchamp avait découvertes tout seul.

Bolitho était tout à fait conscient de l'examen auquel il était soumis. Il sourit.

— Cela fait plaisir de vous voir, amiral.

— Servez-vous, je vous prie, fit Beauchamp en lui montrant la table, je me sens un peu raide.

Bolitho ne put s'empêcher d'observer sa main levant la carafe au-dessus des verres : une main ferme et qui ne tremblait pas, alors qu'il se sentait tout excité. En voyant sa propre image dans le miroir, il avait eu du mal à admettre qu'il avait vraiment franchi le pas décisif, celui qui sépare les officiers supérieurs des amiraux. A présent, il était contre-amiral, l'un des plus jeunes jamais promus, mais, à part ce nouvel uniforme et ces épaulettes rutilantes ornées d'une étoile d'argent, il se sentait exactement comme avant. Pourtant, il s'était sûrement passé quelque chose. Il avait toujours pensé que quitter le carré pour la chambre du commandant vous changeait un homme.

Comparé à cela, le saut qui vous donnait le droit de hisser votre propre marque était encore dix fois plus grand.

Seuls les autres avaient vu la différence. Son domestique, John Allday, n'arrivait pas à dissimuler son plaisir. Et lorsqu'il s'était rendu à l'Amirauté il avait suscité un certain amusement chez ses supérieurs en essayant d'exposer prudemment ses idées. A présent, ils étaient attentifs à ses suggestions alors qu'auparavant ils n'auraient pas hésité à le réduire au silence. Ils n'étaient pas toujours d'accord, mais ils l'écoutaient. Voilà où se situait la vraie différence.

Beauchamp le regardait sévèrement par-dessus son verre.

— Parfait, Bolitho, vous avez fait votre chemin et j'ai fait le mien — il laissa son regard errer par la fenêtre dont les vitres étaient embuées. Vous voilà à la tête d'une escadre à vous. Quatre bâtiments de ligne, deux frégates et une corvette. Vous allez recevoir vos ordres de votre amiral, mais ce sera à vous de les interpréter, hein ?

Ils choquèrent leurs verres et tous deux restèrent plongés dans leurs pensées.

Pour Beauchamp, cela voulait dire : une nouvelle escadre, un instrument de combat qui allait s'insérer dans la mécanique complexe de la guerre. Mais pour Bolitho cela signifiait bien plus. Beauchamp avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider, jusque dans les choix de ses commandants. A l'exception d'un seul, il les connaissait tous personnellement, et certains étaient de vieux amis.

Un point que partageaient la plupart d'entre eux était le fait qu'ils avaient servi avec lui ou sous ses ordres par le passé. Bolitho examina la chambre. Dix-neuf ans plus tôt, au même endroit, il avait reçu son premier commandement d'importance, celui qui avait été par beaucoup de côtés son plus beau. C'est là qu'il avait fait la connaissance de Thomas Herrick, devenu entre-temps son second puis son fidèle ami. A bord de ce navire de malheur, il avait également connu John Neale, alors aspirant et âgé de douze ans. Neale se retrouvait à présent dans son escadre, où il commandait une frégate.

— On revit ses souvenirs, Bolitho ?

— Oui, amiral. Des bâtiments, des visages...

Cela disait tout. Comme Neale, Bolitho avait pris la mer à l'âge de douze ans. Maintenant, il était contre-amiral, il avait accompli un rêve inaccessible. Il s'était si souvent trouvé face à la mort, il avait si souvent vu les autres tomber à côté de lui qu'il avait appris à ne pas voir plus loin qu'à échéance d'un mois.

— Vos bâtiments sont rassemblés ici même, Bolitho — c'était dit sur le ton d'une évidence. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Prenez la mer, entraînez-les à votre guise, arrangez-vous pour qu'ils vous détestent, mais faites-en une escadre de fer !

Bolitho souriait en l'écoutant. Il avait hâte de prendre la mer, la terre ne lui valait rien. Il s'était rendu à Falmouth, dans sa propriété. Cela l'avait affecté au même point que d'habitude, comme si cette demeure attendait on ne savait quoi. Il s'était maintes fois recueilli devant le portrait accroché dans sa chambre. Il entendait sa voix, il pleurait encore la jeune fille qu'il avait épousée et perdue presque aussitôt dans un tragique accident. *Cheney*. Il s'était même surpris à prononcer son nom, comme pour faire vivre ce portrait. Avant de repartir pour Londres, il s'était retourné une dernière fois dans l'embrasure pour la contempler.

Ces yeux vert d'eau, verts comme la mer qui léchait les murs de Pendennis Castle, ces cheveux bouffants couleur de noisette. Elle aussi, il avait l'impression qu'elle l'attendait.

Il se tira de ses pensées pour se souvenir des moments agréables qu'il avait connus avec Herrick lorsqu'il était rentré en Angleterre à bord de ce vieux *Lysandre*.

Avec une absence d'hésitation assez surprenante, Herrick avait épousé une jeune veuve, Dulcie Boswell, dont il avait fait la connaissance en Méditerranée. Bolitho s'était rendu de bon cœur jusqu'à cette petite église du Kent, sur la route de Canterbury. Les bancs étaient remplis à craquer d'amis et de voisins, avec de très nombreux uniformes bleu et blanc, ses camarades officiers de marine.

Bolitho s'était pourtant senti étrangement exclu de la fête, impression d'autant plus douloureuse qu'elle lui remettait en mémoire son propre mariage à Falmouth avec Herrick pour témoin. Puis, tandis que les cloches carillonnaient, Herrick, qui

redescendait de l'autel avec son épouse à son bras, s'était arrêté à sa hauteur :

— Votre présence, monsieur, est tout ce dont je pouvais rêver, lui avait-il simplement dit.

Mais la voix de Beauchamp interrompit ces rêveries.

— J'aurais aimé déjeuner avec vous, mais j'ai affaire avec le major général. Et je ne doute pas que vous soyez vous-même fort occupé. Je vous suis reconnaissant à plus d'un titre, Bolitho, continua-t-il en esquissant un léger sourire, et le fait que vous ayez accepté de prendre pour aide de camp l'homme que je vous ai suggéré n'est pas le moindre. Je crois que je l'ai assez vu à Londres !

Bolitho devina que cela cachait autre chose, mais ne dit mot.

— Je vais prendre congé, amiral. Et merci encore de m'avoir reçu.

Beauchamp haussa les épaules, ce qui semblait lui demander un réel effort.

— C'est bien le moins. Vous avez vos ordres, je ne vous confie pas une mission de tout repos, mais vous m'avez déjà remercié en votre temps pour des choses du même genre, non ?

Il ricanait.

— Gardez l'œil et méfiez-vous, reprit-il en fixant Bolitho. Je ne vous en dirai pas plus. Mais vos faits d'armes, les récompenses que vous avez obtenues, que vous avez d'ailleurs largement méritées, vous ont valu quelques ennemis. Prenez garde.

Il lui tendit enfin la main :

— Allez-vous-en, et souvenez-vous de ce que je vous dis.

Bolitho quitta la pièce et croisa plusieurs personnes qui faisaient antichambre avant de rencontrer le féroce petit amiral. Pour un conseil, une faveur, un espoir ? nul n'aurait su le dire.

Allday l'attendait au pied de l'escalier, près d'une salle remplie de monde. Comme à son habitude. En voilà un qui ne changerait jamais, avec sa bonne bouille et ce large sourire qu'il arborait lorsqu'il était heureux ! Il s'est un peu empâté, songea Bolitho, mais il reste solide comme un roc. Il sourit tout seul : à n'importe quel autre moment, une servante de l'auberge aurait

certainement chassé jusqu'aux cuisines un domestique perdu comme lui et l'aurait même jeté dehors dans le froid.

Mais, avec sa vareuse bleue à boutons dorés, son pantalon blanc tout neuf et ses bottes de cuir brillantes, il ressemblait on ne peut plus au domestique d'un amiral.

Et lorsqu'il pensait au mal que se donnait Allday depuis trois ans pour l'appeler amiral ! Jusque-là, il ne l'appelait jamais que commandant. A présent, il fallait en plus qu'il s'habitue à un contre-amiral. Ce matin, lorsqu'ils avaient quitté la maison d'un vieil ami qui avait hébergé Bolitho à Portsmouth durant quelques jours, Allday lui avait déclaré, plein d'ardeur :

— Vous en faites pas, amiral, ce sera bientôt *sir* Richard, et je vous garantis que je m'en sortirai tout aussi bien !

Allday lui tendit son grand manteau de mer et le regarda enfoncer d'une main ferme son chapeau sur ses cheveux noirs.

— Ça, amiral, en voilà un sacré moment, pas vrai ? — il hocha la tête. On en a fait, un bout de chemin !

Bolitho le regarda affectueusement. Allday avait le don de mettre le doigt là où il fallait. Il se souvenait de moments, d'endroits, de mers bleues ou grisâtres. Allday était toujours là, prêt à le secourir, à user aussi généreusement de son bagout que de son courage, en toute occasion. C'était un véritable ami, même s'il n'hésitait pas à taquiner Bolitho quand l'envie lui en prenait.

— Vous avez raison. D'une certaine manière, nous repartons à zéro.

Il jeta un rapide coup d'œil dans le miroir de l'entrée pour vérifier sa tenue, comme il l'avait fait lorsque, plus jeune commandant de toute son escadre, il avait eu en charge sa première frégate, la *Phalarope*.

Il repensa soudain à cette grande maison de campagne où il avait passé son enfance. Il se souvenait de l'une des servantes, une jolie fille aux cheveux de lin et à l'air espiègle. Il avait vu plusieurs fois Allday avec elle, et cette pensée le troubla. Allday avait risqué sa vie à plusieurs reprises pour sauver celle de Bolitho. A présent, ils repartaient, et Allday, n'écoulant que son dévouement, allait s'arracher à la terre une fois de mieux.

Bolitho caressa un instant l'idée de lui rendre sa liberté, de le renvoyer à Falmouth, où il aurait pu vivre en paix, à se promener au bord de l'eau ou à aller boire une bière avec d'autres matelots de son acabit. Il avait fait plus que sa part au service de l'Angleterre, alors que tant d'autres n'avaient jamais risqué de perdre la vie ou de se briser les membres en grimpant dans les hauts par gros temps ou en s'activant aux pièces sous le bombardement ennemi.

Mais, en voyant la figure d'Allday, il chassa cette idée. Cela le blesserait et le mettrait dans une rage noire. D'ailleurs, à sa place, il aurait réagi comme lui.

— Eh bien, Allday, je crois qu'il y a quelques pères qui sont à la recherche d'un marin qui aurait séduit leur fille, non ?

Leurs regards se croisèrent. Cela était devenu entre eux un petit jeu qu'ils jouaient à merveille.

— J'en ai peur, répondit Allday en riant ; il est temps d'aller voir ailleurs.

Le capitaine de vaisseau Herrick émergea de l'arrière et resta là, les mains dans le dos, le temps d'habituer son corps et son esprit à son bâtiment, au vent humide et glacial qui mouillait le pont d'embruns.

Le quart du matin était presque achevé. L'œil exercé de Herrick remarqua que les nombreux marins qui travaillaient sur les ponts, les passavants ou dans les hauts le long des vergues, prenaient leur temps, rêvant visiblement du dîner, du rhum et du moment de répit qui les attendaient dans l'entreport bondé.

Herrick laissa son regard errer sur la grande dunette, sur l'aspirant de quart, très droit et visiblement conscient de la présence de son commandant. Il y avait aussi les longues rangées régulières de pièces, sans compter tout le reste. Il n'arrivait toujours pas à s'habituer à ce bâtiment. Il avait ramené à bon port son ancien commandement, un soixante-quatorze baptisé le *Lysandre*, après des mois de service ininterrompu. Vieillesse, fortunes de mer, avaries au combat avaient laissé de profondes blessures dans les flancs de son vieux navire. Herrick avait donc accueilli sans surprise l'ordre de quitter son commandement après avoir mené le *Lysandre* à

l'arsenal. Il en avait connu, des unités, et en avait appris beaucoup de choses sur ses limites comme sur ses capacités. Devenu capitaine de pavillon du commodore Richard Bolitho, il avait mesuré à quel point les voies du devoir étaient variées, bien plus qu'il ne l'avait imaginé jusqu'alors.

Le *Lysandre* ne reprendrait plus jamais son rang dans une ligne de bataille. L'examen de son état avait sonné le glas pour lui, personne ne tiendrait aucun compte de ses nombreuses années de service et il allait terminer ses jours comme ravitailleur ou, pis encore, comme ponton.

L'équipage avait été dispersé au sein de la flotte, la marine en temps de guerre ayant grand besoin d'hommes. Herrick avait déjà assisté à ce genre de chose, il s'était même demandé plusieurs fois quand viendrait son tour à lui. Mais, à son grand étonnement, on lui avait confié ce vaisseau de ligne, le *Benbow*, soixante-quatorze de Sa Majesté Britannique qui sortait à peine des mains de ses constructeurs, à l'arsenal principal de Devonport. C'était la première fois que Herrick embarquait à bord d'un bâtiment tout neuf, sans parler de le commander.

Il venait de passer des mois et des mois à son bord à s'activer sans relâche tandis que l'arsenal achevait sa tâche pour donner au *Benbow*, par touches successives, l'aspect définitif qu'il avait désormais.

Tout à bord était bizarre, tout restait à vérifier, et en particulier les hommes disséminés un peu partout dans cette coque de dix-huit cents tonnes. Herrick remerciait le ciel de lui avoir appris tant de choses, à force d'expérience, tandis qu'il grimpait un à un les échelons de l'avancement.

Il avait heureusement réussi à conserver avec lui quelques-uns de ses vieux marins du *Lysandre*, en particulier les officiers mariniers qui en avaient été l'épine dorsale. Après la tempête rugissante qu'ils avaient subie la nuit précédente, il les entendait aboyer des ordres sur le pont supérieur. Tout comme leur commandant, ils étaient parfaitement conscients de leurs responsabilités et savaient fort bien ce que les prochaines heures allaient leur réservé.

Herrick leva les yeux vers la pomme d'artimon ; les embruns lui giflaient les joues. Même lorsque l'on était au

mouillage, Spithead savait être un endroit fort agité. La marque de contre-amiral allait bientôt être frappée en haut de ce mât, ils allaient se retrouver, une fois de plus. Leur rôle allait changer, les responsabilités seraient plus lourdes, mais eux-mêmes resteraient sûrement ceux qu'ils étaient.

Il s'approcha des filets de branle et examina la côte noyée dans la brume. Pas besoin de lunette pour distinguer la pointe de Portsmouth et ses maisons serrées les unes contre les autres comme si elles craignaient de se voir précipitées dans la mer en contrebas. Il aperçut l'église Saint-Thomas-Becket et, un peu sur la gauche, *Chez George*, la vieille auberge.

Il grimpa sur une bitte pour observer sous ses pieds l'eau qui tourbillonnait contre l'arrondi de la grosse coque noire. Des embarcations bouchonnaient autour d'eux, on embarquait les derniers vivres, du cognac pour le chirurgien, du vin pour les officiers fusiliers, de petites douceurs qui ne leur dureraient guère.

Les derniers mois avaient certes été exigeants pour Thomas Herrick, mais ils lui avaient aussi apporté un certain nombre de satisfactions. Officier de marine sans le sou et sans le moindre bien jusqu'alors, il était devenu un homme établi. Dulcie lui donnait une chaleur, un bonheur dont il n'avait jamais osé rêver. A sa grande surprise, et cela lui ressemblait tant, il s'était retrouvé le mari d'une femme qui, sans être riche, possédait du bien.

Elle s'était installée près du bâtiment pendant les derniers travaux, la pose des vergues, la mise en place et le goudronnage puis le réglage du gréement dormant. On monta ensuite à bord quantité de voiles, les pièces, soixante-quatorze en tout. Puis des milles de cordage, des centaines de poulies, des palans, des caisses, des tonneaux et tout ce qui faisait d'un vaisseau de guerre l'objet le plus compliqué qui fût, mais aussi l'une des plus belles inventions de l'homme. Le *Benbow* était ainsi devenu un bâtiment de guerre, mais bien plus, le vaisseau amiral de la petite escadre rassemblée à Spithead.

— Monsieur Aggett, demanda-t-il vivement, passez-moi votre lunette, je vous prie !

Herrick avait toujours eu une excellente mémoire des noms, mais il lui fallait plus longtemps pour connaître ceux qui les portaient.

L'aspirant de quart traversa en courant la dunette et lui tendit la grosse lunette des signaux.

Herrick pointa l'instrument à travers les filets tribord. La silhouette de l'île de Wight s'esquissait dans la brume, derrière les autres bâtiments au mouillage. Il inspecta lentement, soigneusement chaque vaisseau, avec l'œil du professionnel. Ces trois-là étaient des deux-ponts qui brillaient presque dans la pauvre lumière. Les sabords fermés dessinaient des espèces d'échiquiers au-dessus des moutons qui hachaient la mer. *L'Indomptable*, capitaine Charles Keverne. Herrick associait dans sa tête chaque bâtiment à son commandant. Keverne avait été le second de Bolitho à bord de *l'Euryale*, une grosse prise qu'ils avaient faite. Puis le *Nicator*, capitaine Valentine Keen, ils avaient servi ensemble à bord d'un autre bâtiment, de l'autre côté de la terre.

Et *l'Odin*, un petit deux-ponts de soixante-quatre. Herrick ne put réprimer un sourire, en dépit de ses soucis. Capitaine Francis Inch. Il n'avait certes jamais imaginé que ce va-t-en guerre d'Inch, avec sa figure chevaline, pût jamais atteindre le rang de capitaine de vaisseau. Mais pas plus, il est vrai, qu'il ne l'avait imaginé pour lui-même.

Les deux frégates, *L'Implacable* et le *Styx*, étaient mouillées plus loin, sur l'arrière de l'escadre. Une petite corvette, *La Vigie*, roulait follement au bout de son câble en découvrant sa doublure de cuivre qui luisait faiblement au soleil.

L'un dans l'autre, tout cela faisait une bonne escadre. La plupart des officiers et des hommes manquaient d'expérience, mais leur jeunesse y suppléerait, songea-t-il en soupirant. A quarante-trois ans, il était plutôt vieux pour son grade, mais n'aurait pas échangé ces quelques années de trop pour tout l'or du monde.

Il entendit des bruits de pieds sur la dunette et vit le second, Henry Wolfe, qui venait à sa rencontre. Herrick n'osait même pas songer à ce qu'il serait devenu sans lui pendant les premiers mois de prise d'armement du *Benbow*. A première vue,

l'homme sortait de l'ordinaire : très grand, largement plus de six pieds, il faisait l'effet de ne savoir trop maîtriser ses bras et ses jambes. Lesdits membres s'agitaient en tous sens, comme leur propriétaire. Ses poings ressemblaient à des marteaux, ses pieds étaient aussi longs que des pierriers. Et, surmontant le tout, une chevelure d'un roux vif qui jaillissait de dessous son chapeau comme deux ailes pleines de vie.

Il était assez ancien pour occuper son poste et avait servi au commerce lorsque la marine lui avait rendu sa liberté, au retour de la paix. Charbonniers, goélettes rapides qui rapportaient de la dentelle de Hollande, vaisseaux de guerre, il avait tout fait. Le bruit courait qu'il avait aussi tâté du bois d'ébène, et Herrick jugeait la chose assez vraisemblable.

Wolfe s'approcha, salua et prit plusieurs grandes respirations comme si c'était le seul moyen de dissiper un peu de son énergie, qui était considérable.

— Bâtiment paré, commandant !

Il parlait d'une voix rauque et sans aucune intonation qui fit trembler l'aspirant de quart.

— Chaque chose est à sa place et j'ai trouvé une place pour chaque chose ! Si on lui dégoutait seulement quelques matelots de mieux, ce bâtiment vous montrerait sur-le-champ ce qu'il sait faire !

— Et combien vous en faudrait-il ? lui demanda Herrick.

— Au choix, vingt bons marins ou cinquante bras cassés !

— Et, continua Herrick, ceux que le détachement de presse a ramenés hier, à ce que j'ai vu, que valent-ils ?

Wolfe se contenta de se frotter le menton en regardant un gabier qui se laissait descendre jusqu'au pont le long d'un galhauban.

— Comme d'habitude, commandant. Quelques têtes brûlées, du gibier de potence, mais quelques hommes de valeur. Ils feront leur devoir lorsque le bosco leur aura dit deux mots.

Un palan se mit à grincer, on hissait quelques caisses enveloppées de toile par-dessus le passavant. Herrick aperçut Ozzard, le domestique de Bolitho, qui s'affairait autour des précieux objets et donnait ses ordres au détachement de marins chargés de les porter à l'arrière.

Wolfe suivit son regard et laissa tomber :

— Ne craignez rien, commandant, ce n'est pas aujourd'hui que le *Benbow* vous laissera tomber — et il ajouta à sa manière rude : Servir sous une marque d'amiral est une expérience nouvelle pour moi, commandant. Je vous serais très reconnaissant de m'indiquer ce que je dois faire.

Herrick le regarda un instant avant de répondre.

— Le contre-amiral Bolitho ne tolère aucun manquement, monsieur Wolfe, pas plus que moi. Mais je n'ai jamais rencontré de ma vie homme plus honnête, ni plus courageux. Appelez-moi lorsque le canot sera en vue, je vous prie, ajouta-t-il en retournant à l'arrière.

Wolfe le regarda s'en aller et murmura pour lui-même :

— Ni quelqu'un qui soit à ce point votre ami, j'imagine.

Herrick gagna ses appartements, attentif aux silhouettes qui s'affairaient, aux relents de cuisine, aux odeurs plus insolites de bois neuf, de goudron, de peinture, de cordages. Ce bâtiment sentait le neuf, de la quille à la pomme du mât. Et c'était *le sien*.

Il s'arrêta près de la portière de toile pour contempler sa femme assise à la table de la chambre. Elle avait de jolis traits fins, ses cheveux étaient de la même couleur châtaigne que les siens. Elle avait environ trente-cinq ans, mais Herrick lui avait abandonné son cœur comme s'il eût été un jeune amant et elle un ange.

Le lieutenant de vaisseau avec lequel elle était en conversation se leva d'un bond pour se diriger vers la porte.

Adam Pascoe, troisième lieutenant du *Benbow*, était plutôt soulagé de cette interruption soudaine. Non qu'il fût las de s'entretenir avec la femme du capitaine de vaisseau Herrick, bien au contraire. Tout comme Herrick, il ressentait la solennité de ce jour, lourd de sens d'abord pour lui-même lorsqu'il verrait flotter au vent la marque de son oncle, puis pour eux tous.

Il avait d'abord servi comme jeune enseigne sous les ordres de Herrick, à bord du *Lysandre*. La mort d'officiers plus anciens que lui ou simplement leur avancement l'avaient hissé aux fonctions de quatrième lieutenant. Et, de fil en aiguille, alors qu'il n'avait que vingt-trois ans, il se retrouvait troisième lieutenant du *Benbow*. Il était partagé entre l'envie de rester

avec Richard Bolitho et le désir d'embarquer à bord d'un bâtiment plus petit, plus indépendant, comme une corvette ou une frégate.

En le regardant, Herrick devina aussitôt ce qui se passait dans sa tête.

Ce garçon avait belle allure, avec sa silhouette mince et sa chevelure aussi sombre que celle de Bolitho, son air de poulain mal débourré. Son père, s'il avait vécu, aurait pu être fier de lui.

— Je vais rejoindre ma division, monsieur, fit Pascoe. Je ne veux pas que les choses tournent mal aujourd'hui — et, s'inclinant profondément : Madame, si vous voulez bien m'excuser.

Une fois seul avec elle, Herrick demanda à sa femme :

— Je me fais parfois du souci pour ce jeune homme. Ce n'est encore qu'un gamin, et pourtant il a déjà assisté à plus de combats et d'horreurs que la plupart des hommes de cette escadre.

— Nous parlions de son oncle, répondit-elle. Il a une telle importance pour lui !

Herrick, contournant son siège, lui mit la main sur l'épaule. *Seigneur tout-puissant, et dire que je vais devoir vous abandonner !* Il se contenta de répondre :

— Et c'est un sentiment mutuel, mon amour. Mais nous sommes en état de guerre, un officier du roi doit faire son devoir.

Elle lui prit la main et la pressa contre sa joue sans le regarder.

— Oh, je vous en prie, Thomas ! C'est à moi que vous vous adressez, pas à l'un de vos marins !

Il se pencha sur elle, timide et protecteur à la fois.

— Vous prendrez bien soin de vous lorsque nous serons partis, Dulcie !

Elle hocha résolument la tête :

— Je vais m'occuper de tout, je veillerai à ce que votre sœur ait tout ce qu'il faut pour son mariage. Nous aurons largement le loisir de parler d'ici à votre retour — sa voix s'altéra : A propos, dans combien de temps ?

Herrick avait eu la tête remplie de tout ce qu'il avait à faire, ce nouveau commandement, un mariage assez imprévu. Pas un seul instant il n'avait songé plus loin que le moment de traverser de Plymouth à Spithead puis de rassembler sa petite escadre.

— Je pense que nous partons dans le nord. Cela peut durer quelques mois — et, lui serrant doucement la main : Mais ne craignez rien, Dulcie. Avec la marque de Dick en tête de mât, nous sommes en bonnes mains !

— A dégager le pont supérieur ! cria une voix au-dessus d'eux. La garde à se rassembler !

Des cris éclataient de partout comme un concert de fantômes entre les ponts, des pieds claquaient, les fusiliers montaient de leurs postes pour se rassembler à la coupée.

Quelqu'un frappa sèchement à la porte : l'aspirant Aggett arriva, tout essoufflé. Il fixa un instant de ses yeux rougis par le vent le gâteau entamé posé sur la table.

— Le second vous présente ses respects, monsieur, le canot vient de sortir de la darse.

— Parfait, je monte.

Herrick attendit que le jeune homme fût sorti avant de conclure :

— A présent, ma chère, nous allons savoir.

Il ôta son sabre du râtelier et l'accrocha à son ceinturon. Elle se leva, traversa la chambre pour ajuster sa cravate et remettre à plat le col galonné.

— Cher Thomas, je suis si fière de vous !

Herrick n'était certes pas très grand mais, lorsqu'il sortit de sa chambre pour aller accueillir son amiral, il se sentait la taille d'un géant.

Richard Bolitho, totalement inconscient de ce qui se passait à bord de son vaisseau amiral ou même de l'escadre, se tenait très droit dans la chambre du canot et observait les bâtiments mouillés qui grandissaient un peu à chaque coup de pelle.

En embarquant dans son canot, il avait reconnu dans l'armement plusieurs anciens du *Lysandre*. Des hommes qui allaient vraisemblablement reprendre la mer sans avoir revu ni leurs maisons ni leurs familles.

Allday était assis près de lui, les yeux partout à la fois. Il surveillait les avirons peints en blanc qui montaient et retombaient comme des os polis. L'officier le plus jeune du *Benbow*, un enseigne, pas moins, commandait l'armement, et il semblait aussi mal à son aise sous le regard scrutateur d'Allday qu'il l'était en présence de son amiral.

Bolitho s'était enveloppé dans son ample manteau de mer et le retenait avec son chapeau pour éviter à celui-ci de tomber à l'eau.

Il examina le premier deux-ponts, essayant de se rappeler ce qu'il savait de lui au fur et à mesure qu'il prenait forme en émergeant des embruns.

Un vaisseau de troisième rang, un vaisseau qui comptait au combat, légèrement plus gros que le *Lysandre*. Il avait l'air superbe, et il se dit que Herrick avait sans doute été aussi impressionné que lui. Il distingua bientôt la figure de proue qui semblait jaillir de l'avant en brandissant son sabre comme pour signaler le canot qui approchait. Vice-amiral Sir John Benbow, mort en 1702 après avoir perdu une jambe arrachée par un boulet à chaîne. L'œil sombre, les cheveux au vent, il portait sur la poitrine cette plaque pectorale qui était alors à la mode. Cette sculpture de très belle facture était due au vieil Izod Lambe, de Plymouth. L'artiste était presque aveugle, ce qui ne l'empêchait pas de passer pour l'un des plus grands de son temps.

Combien de fois Bolitho avait-il brûlé de partir de Falmouth pour venir voir Herrick occupé à mettre la dernière main aux préparatifs d'appareillage ! Mais Herrick aurait pu prendre cette démarche pour un manque de confiance dans ses capacités. Ce n'était pas la première fois : Bolitho devait encore apprendre à accepter ce fait que la marche du bâtiment ne relevait plus désormais de sa responsabilité directe. Il ressemblait à sa marque, il flottait par-dessus. Il sentit un grand frisson lui traverser l'échine en regardant les autres vaisseaux de son escadre. Quatre bâtiments de ligne, deux frégates et une corvette. Au total, près de trois mille officiers, marins et fusiliers, plus tout ce qu'impliquait pareil effectif.

L'escadre était à peine constituée, la plupart des visages risquaient fort de lui être familiers. Il songea à Keverne, à Inch,

à Neale et à Keen, au tout nouveau commandant de leur corvette, Matthew Veitch, l'ex-second de Herrick. L'amiral Sir George Beauchamp avait tenu parole, à son tour désormais de faire ses preuves.

Il connaissait tous ces hommes, il leur faisait confiance après tout ce qu'ils avaient partagé et accompli ensemble.

Il ne put réprimer un sourire, en dépit de la tension : il voyait encore la tête de son aide de camp lorsqu'il avait tenté de lui faire part de ses sentiments.

— Vous semblez plein de parti pris, amiral. Comme dit le poète : « Nous, les heureux élus... »

En y réfléchissant, il n'avait peut-être pas totalement tort.

Le canot commença à virer, fit une embardée en tombant dans un creux. L'enseigne mettait le cap sur la muraille luisante du vaisseau amiral.

Ils étaient tous là. Les tuniques rouges, avec leurs baudriers blancs, les officiers de marine en uniforme bleu et blanc, la masse des marins rassemblés un peu plus loin. Au-dessus d'eux, l'énorme masse des trois mâts et des vergues, l'amas de manœuvres, de haubans et d'enfléchures qui les dominaient comme pour les surveiller et les étreindre. Toutes ces choses incompréhensibles au commun des terriens, mais qui faisaient la force et l'agilité de tout bâtiment. Le *Benbow*, quoi qu'il advînt, serait un vaisseau avec lequel il faudrait compter.

Les avirons mâterent d'un seul mouvement, le brigadier crochait dans les cadènes.

Bolitho tendit son manteau à Allday et souqua fermement sa coiffure dans l'axe.

Tout était redevenu calme, paisible même. Il ne restait plus que le doux clapotis de l'eau entre le vaisseau et le canot.

Allday s'était lui aussi levé et attendait, tête nue, paré à tendre à Bolitho une main secourable si le pied venait à lui manquer.

Bolitho franchit le plat-bord et commença son ascension vers la porte de coupée.

Il entendit soudain les ordres que l'on aboyait, le claquement sec du présentez-armes, les fifres qui attaquaient « Cœur de chêne ».

Des visages, brouillés, indistincts, des hommes qui se penchaient pour le voir monter sur le pont, les trilles des sifflets qui mouraient. Bolitho se découvrit et s'inclina pour saluer le pavillon puis le commandant, qui s'avançait pour l'accueillir.

Herrick ôta sa coiffure, respira profondément :

— Bienvenue à bord, amiral.

Ils levèrent les yeux en même temps en entendant coulisser les drisses que souquaient les timoniers.

C'était comme un symbole, une affirmation nette : la marque de Bolitho flottait désormais à l'artimon, comme une grande bannière.

Les spectateurs les plus proches d'eux s'attendaient sans doute à voir autre chose, lorsque leur jeune contre-amiral remit sa coiffure en place et serra la main du commandant.

Mais non, rien de plus. Tout ce que Bolitho et Herrick ressentaient à cet instant resta caché aux autres. Eux seuls savaient ce qu'ils éprouvaient.

II

LE VAISSEAU AMIRAL

Le lendemain à l'aube, le vent avait considérablement forci, le Solent était derechef parcouru par de courtes vagues coléreuses. A bord du vaisseau amiral comme des autres bâtiments de la petite escadre, les mouvements étaient assez désagréables. Les bâtiments tiraient sur leurs câbles comme s'ils ne rêvaient que de se jeter à la côte.

Les premières lueurs lugubres qui commençaient d'éclairer les vaisseaux trouvèrent Bolitho installé à sa table et occupé à relire ses ordres écrits d'une main très soignée, tout en essayant de s'abstraire des bruits ambients. Le bâtiment se préparait pour un nouveau jour. Il savait que Herrick était monté sur le pont à l'aube et que, s'il y allait lui-même, cela ne ferait que le gêner dans les préparatifs d'appareillage, tant du *Benbow* que du reste de l'escadre.

Une telle manœuvre pouvait à tout moment mal tourner. La guerre avait fait des ravages, ils manquaient de bâtiments, d'équipement et d'expérience. Ils manquaient surtout d'hommes amarinés. A bord d'un bâtiment neuf, au sein d'une escadre nouvellement formée, les choses devaient même sembler bien pires aux yeux des commandants et des officiers de Bolitho.

Pourtant, Bolitho ressentait un besoin irrépressible de monter sur le pont. Il en avait besoin pour mettre de l'ordre dans sa tête, pour sentir ses bâtiments et l'ensemble qu'ils formaient.

Ozzard lui jeta un coup d'œil et traversa le pont recouvert de toile à damier pour lui servir un peu de son café noir.

Bolitho n'en connaissait sur son domestique guère plus que ce qu'il en savait lorsqu'il était arrivé à bord du *Lysandre*, alors

commandé par Herrick, en Méditerranée. Malgré sa veste bleu marine et son pantalon rayé, il ressemblait toujours plus à un clerc de notaire qu'à un marin. On prétendait qu'il n'avait dû d'échapper au gibet qu'à sa fuite dans la marine, mais il avait fait preuve d'une grande loyauté et d'une espèce d'intelligence un peu étrange.

Bolitho l'avait emmené chez lui à Falmouth et il y avait découvert une autre facette de ses capacités. Les lois, les impôts devenaient chaque année plus compliqués au fur et à mesure que la guerre se prolongeait. Ferguson, le maître d'hôtel manchot de Bolitho, avait volontiers admis que les comptes avaient bien meilleure allure après le passage d'Ozzard.

De l'autre côté de la portière, le factionnaire fit claquer son mousquet sur le pont et aboya :

— Votre secrétaire, amiral !

Ozzard se glissa vers la porte pour laisser le champ libre au nouvel arrivant, Daniel Yovell. C'était un homme rougeaud, à l'air jovial, qui parlait le rude dialecte du Devon et ressemblait plus à un fermier qu'à un écrivain de bord. Pourtant, il écrivait bien, d'une grosse écriture aussi ronde que lui, et n'avait pas ménagé sa peine lorsque Bolitho s'était préparé à sa prise de commandement.

Il posa quelques papiers sur la table et tourna les yeux sans but précis vers les fenêtres aux verres épais. Recouverts de sel par les embruns, ils déformaient les silhouettes des autres bâtiments transformés ainsi en vaisseaux fantômes, dénués de toute réalité.

Il se mit à farfouiller dans ses papiers. Des navires et des hommes, des pièces, de la poudre, de la nourriture et des provisions pour les alimenter pendant des semaines, peut-être même des mois, si nécessaire.

— Votre aide de camp arrive à bord, amiral, commença précautionneusement Yovell. Il revient de terre avec le petit canot – et, cachant à peine un sourire : Il est allé enfiler quelque chose de sec avant de se présenter à l'arrière.

Le détail semblait beaucoup l'amuser.

Bolitho se carra dans son fauteuil et leva les yeux. Dire qu'il fallait autant de paperasses pour remuer une escadre... On

entendait des palans grincer à l'arrière, des poulies s'entrechoquaient en cadence au milieu du martèlement des pieds nus. Des officiers mariniers au bord du désespoir menaçaient, juraient à voix basse, par égard sans aucun doute pour la claire-voie de l'amiral qui se trouvait à deux pas.

L'autre porte s'ouvrit sans bruit, l'aide de camp de Bolitho enjamba l'hiloire d'un pas léger. Rien ne trahissait la traversée mouvementée qu'il venait de subir depuis la pointe de Portsmouth, si ce n'est que ses cheveux châtais étaient un peu humides. Pour le reste, et comme à l'accoutumée, il était impeccablement mis.

Agé de vingt-six ans, il avait des yeux d'une couleur assez incertaine et une expression qui oscillait entre l'indifférence et une légère ironie.

L'honorable Oliver Browne, lieutenant de vaisseau, était l'officier que l'amiral Beauchamp avait prié Bolitho d'embarquer à son bord, le lui demandant comme une faveur personnelle. Il avait toutes les manières aristocratiques de quelqu'un qui a été bien élevé. Ce n'était certes pas le genre d'homme dont on aurait dit qu'il était fait pour connaître la rude existence d'un bâtiment de guerre.

Yovell avança la tête :

— J'ai inscrit votre nom, m'sieur, rapport aux comptes du carré.

L'aide de camp jeta un coup d'œil au portefeuille et nota nonchalamment :

— Browne. Avec un *e*.

— Un peu de café ? lui demanda Bolitho en souriant — il regarda Browne poser sa sacoche de dépêches sur la table : Du nouveau ?

— Non amiral, vous pouvez prendre la mer dès que vous serez paré. L'Amirauté ne confirmera pas — il s'assit lentement. J'espère que nous allons gagner des climats plus cléments.

Bolitho approuva du chef. Ses ordres lui disaient de conduire son escadre à cinq cents milles de là, près des côtes nord-ouest du Danemark. Il y avait rendez-vous avec un détachement de l'escadre de la Manche, qui patrouillait par tous les temps dans les approches de la Baltique. Il recevrait d'autres

ordres une fois qu'il aurait établi le contact avec l'amiral. Espérons, se dit-il, que j'aurai réussi à mettre l'escadre en condition avant de le rencontrer !

Il se demandait ce que la plupart de ses officiers allaient penser de tout cela : sans doute la même chose que Browne, si ce n'est qu'ils avaient encore plus de raisons de ne pas apprécier la chose. La plupart d'entre eux venaient de passer des années en Méditerranée ou dans les mers adjacentes. Le Danemark et la Baltique allaient leur paraître assez saumâtres.

Yovell présenta ses documents à la signature de Bolitho, avec la patience d'un maître d'école de campagne.

— J'aurai terminé les autres exemplaires avant l'appareillage, amiral.

Et sa grosse carcasse disparut en tanguant, comme un gigantesque ballon ballotté par les mouvements du bâtiment.

— Bon, je crois que tout est réglé, fit Bolitho en se tournant vers son aide de camp, toujours aussi impassible. Vous ne croyez pas ?

Il n'en était pas encore au point de lui livrer des confidences ou de lui faire part de ses doutes.

— Conférence des commandants ce matin, répondit Browne en souriant. Si le vent se maintient, le pilote assure que nous pourrons lever l'ancre aussitôt après.

Bolitho se leva et alla s'appuyer contre le rebord des grandes fenêtres. Il était content d'avoir ce vieux Ben Grubb à son bord. Pilote à bord du *Lysandre*, l'homme était devenu une véritable légende vivante : son sifflet aux lèvres, alors que le pont ruisselait de sang, il avait entraîné le bâtiment qui fonçait au milieu des lignes ennemis. C'était un énorme gaillard, large comme trois, la figure rouge brique ravagée autant par les embruns que par l'alcool. Cela dit, rien ne lui était étranger des tours que vous réserve la mer, des facéties du vent, de la manière de se sortir des glaces ou d'une tempête tropicale.

Herrick était lui aussi ravi d'avoir Grubb comme pilote. Mais, avait-il dit, « je ne suis même pas sûr que, si j'en avais décidé autrement, il ne serait pas venu quand même ! »

— Très bien, signalez à l'escadre en conséquence. Convocation à bord à quatre heures — et, avec un sourire : De toute manière, ils s'y attendent !

Browne ramassait ses papiers, mais il s'arrêta lorsque Bolitho lui demanda d'un ton assez abrupt :

— Cet amiral avec lequel nous avons rendez-vous, le connaissez-vous ?

Il fut surpris de l'aisance avec laquelle Browne lui répondit. En d'autres temps, il ne se serait jamais permis de demander à un subordonné son avis sur l'un de ses supérieurs. C'eût été comme de danser nu sur la dunette. Mais *ces messieurs* affirmaient qu'il devait avoir un aide de camp, quelqu'un de compétent en matière de diplomatie navale, il comptait donc l'utiliser.

— Sir Samuel Damerum a passé la plus grande partie de sa carrière d'amiral aux Indes et, plus récemment, aux Antilles. On s'attendait à le voir occuper de hautes fonctions à Whitehall, d'aucuns évoquaient même la succession de Sir George Beauchamp.

Bolitho le regardait fixement : décidément, ce n'était pas son monde.

— C'est Sir George Beauchamp qui vous a raconté tout cela ? Browne ne sentit pas la pointe d'ironie sous la question.

— Naturellement, amiral. En tant qu'aide de camp, il était naturel que je sois au courant de ce genre d'information — il haussa négligemment les épaules. Mais les choses ne se sont pas passées ainsi : l'amiral Damerum s'est vu attribuer son commandement actuel. Je crois savoir qu'il est homme d'expérience et qu'il est particulièrement versé dans ce qui touche à la protection du commerce. J'avoue que je ne vois pas très bien ce que ceci a à voir avec le Danemark.

— Allez vaquer à vos affaires, je vous prie.

Bolitho s'assit et attendit que Browne fût parti. Il marchait avec une souplesse presque gracieuse, comme un danseur. Ou plutôt, comme un escrimeur, songea Bolitho, amusé. Voilà qui était bien dans la manière de Beauchamp : il lui trouvait un aide de camp expérimenté, à qui il permettait ainsi d'échapper à une enquête fâcheuse.

Il repensa à Damerum. Il avait vu son nom s'élever échelon par échelon dans la liste navale. C'était un homme d'influence, mais il donnait l'impression d'être toujours un peu en retrait, jamais là où il se passait vraiment quelque chose.

Peut-être son expérience du commerce expliquait-elle son affectation présente. Le début de l'année avait vu un regain de tension assez inattendu entre les Danois et les Anglais.

Six bâtiments de commerce danois, escortés par une frégate de quarante canons, la *Freja*, avaient refusé de se laisser arraisionner par une escadre britannique qui voulait vérifier qu'ils ne transportaient pas de fournitures de guerre.

Le Danemark se trouvait dans une situation difficile. D'un côté, il était neutre, mais de l'autre, il dépendait des relations commerciales qu'il entretenait non seulement avec ses puissants voisins, la Suède et la Russie, mais encore avec les ennemis de la Grande-Bretagne.

Cette rencontre avait été sanglante. La frégate danoise avait tiré des coups de semonce, puis avait été obligée d'amener son pavillon après une heure d'un combat furieux. La *Freja* et ses six conserves avaient été conduites dans les Downs, mais, à l'issue de brefs échanges diplomatiques, les Britanniques, humiliés, avaient dû se résoudre à réparer la *Freja* à leurs frais, avant de la laisser regagner le Danemark avec le convoi.

La paix entre la Grande-Bretagne et le Danemark, amis de longue date, avait ainsi été préservée.

Peut-être Damerum avait-il été mêlé à cette première confrontation et maintenu à la mer avec son escadre à titre d'avertissement. Autre hypothèse, l'Amirauté pensait que la présence permanente de bâtiments dans les approches de la Baltique, l'arrière-cuisine de Bonaparte, comme l'appelait *La Gazette*, éviterait de nouveaux affrontements.

On frappa à la porte, Herrick entra dans la chambre, son chapeau à moitié écrasé sous le bras.

— Asseyez-vous, Thomas.

Il observa son ami. Une chaleur particulière émanait de lui. Ce visage franc et direct, ces mêmes yeux clairs qu'il avait découverts lors de leur première rencontre ici même, à Spithead. Quelques mèches grises parsemaient la chevelure,

comme la gelée blanche qui décore les buissons, mais c'était toujours le même Herrick.

Celui-ci poussa un long soupir.

— On dirait que ces gens-là mettent toujours plus de temps à faire les choses, amiral — il secoua la tête. Parfois, je me demande s'ils n'ont pas des pouces à la place de doigts. Il y a bien trop de monde à agiter des chiffons de papier à la face des détachements de presse, et ce sont des marins expérimentés qui feraient fort bien notre affaire. Des anciens de la Compagnie des Indes, des matelots de gabare ou des gens qui naviguent au cabotage. Mais bon sang, amiral, c'est aussi leur guerre, après tout !

— Nous avons déjà eu ce genre de discussion, Thomas, lui répondit Bolitho en souriant.

D'un geste circulaire de la main il montra la chambre, les fauteuils de cuir vert, le mobilier confortable.

— Tout ceci est assez agréable. Votre *Benbow* est un bien beau bâtiment.

Mais Herrick était tête comme jamais.

— Ce sont les hommes qui remportent la victoire, amiral, pas les bâtiments — il se calma un peu. Mais j'avoue que c'est un beau moment. Le *Benbow* est bon manœuvrier, il est plutôt rapide pour sa taille et, une fois que nous aurons pris la mer, je compte bien gagner encore un nœud en transbordant des munitions sur l'arrière.

Il avait les yeux perdus dans le vague, comme tout commandant qui doit se battre en permanence pour faire en sorte que son bâtiment donne le meilleur de lui-même.

— Et votre épouse ? Rentre-t-elle directement dans le Kent ? Herrick se tourna vers lui.

— Oui, amiral. Dès que nous ne serons plus visibles de la terre, c'est ce qu'elle m'a dit — il sourit légèrement : Mon Dieu, j'ai bien de la chance.

Bolitho acquiesça.

— Et moi aussi, Thomas, de vous avoir encore une fois comme capitaine de pavillon.

Mais il voyait bien que Herrick était préoccupé et se demandait ce qu'il avait vraiment à lui annoncer.

— Je ne voudrais pas me montrer indiscret, amiral, mais avez-vous jamais pensé à... Je veux dire : accepteriez-vous d'envisager ?...

Bolitho le regarda droit dans les yeux.

— Si je pouvais la ressusciter, cher ami, répondit-il d'une voix très calme, je donnerais volontiers un bras. Quant à en épouser une autre ?

Il détourna les yeux. Il revoyait avec émotion la tête de Herrick qui arrivait d'Angleterre pour lui annoncer la mort de Cheney.

— Non Thomas, je ne crois pas. J'y ai renoncé. Et Dieu sait, Thomas, vous avez fait l'impossible pour me venir en aide. Parfois, je me sens si proche du désespoir...

Il se tut : mais que lui arrivait-il ? Lorsqu'il se tourna vers Herrick, il vit un homme rempli de compassion, fier de pouvoir partager avec lui ce qu'il savait peut-être depuis plus longtemps que quiconque.

Herrick se leva, posa sa tasse sur la table.

— Il faut que je retourne sur le pont. Mr. Wolfe est bon marin, mais il est un brin trop rude avec les nouveaux – il fit la grimace. Parfois, il me fait peur !

— Je vous reverrai plus tard, Thomas. A quatre heures.

Bolitho se détourna pour regarder une mouette qui passait comme une flèche derrière les fenêtres de la muraille.

— Et Adam ? Va-t-il bien ? Je lui ai parlé brièvement lorsque je suis arrivé à bord. Il y a tant de choses que je voudrais savoir.

— Oui amiral, fit Herrick en hochant la tête. Avec son nouveau grade, il a plus à faire. Si vous l'aviez reçu hier, les autres membres du carré auraient pu prendre cela pour du favoritisme, alors que je sais à quel point cela vous est étranger. Mais vous lui avez manqué. A moi aussi. Je crois qu'il aimerait bien embarquer sur une frégate, mais il craint que cela ne nous blesse tous les deux et vous en particulier.

— Je le verrai dès que possible, lorsque tout le monde à bord sera trop occupé pour cancaner.

Herrick esquissa un sourire.

— Si je ne m'abuse, cela ne traînera pas. Attendez donc le premier coup de chien et ils seront trop épuisés pour seulement tenir debout !

Longtemps après qu'il fut parti, Bolitho alla s'asseoir sur le banc couvert de cuir vert qui courait sous les fenêtres. C'était sa manière à lui de faire connaissance avec son bâtiment. Il écoutait, il essayait d'identifier chaque bruit, alors même qu'il ne voyait rien de ce qui se passait au-dessus ou plus loin que le fusilier de faction.

Il distinguait le martèlement des pieds, le grincement des poulies. D'autres sons qu'il entendit le firent frissonner : un canot que l'on hissait par-dessus le pavois avant de le saisir sur son chantier avec les autres.

Une foule d'hommes au travail, houspillés sans cesse, bousculés par leurs officiers mariniers, les matelots les plus amarinés répartis parmi les nouveaux pour leur éviter de faire des bêtises.

Des volontaires s'étaient engagés à Devonport, d'autres avaient rallié le bord à Portsmouth. Marins las de la terre, individus de tout poil qui tentaient d'échapper aux poursuites, aux dettes, au gibet.

Et tous les autres, embarqués de force par les détachements de presse, sonnés, terrorisés, plongés dans un monde auquel ils ne comprenaient rien ou presque. Voilà qui ne ressemblait guère à l'image que l'on se fait d'un vaisseau du roi qui met à la voile avant de prendre glorieusement la mer. Voilà quelle était la réalité, les entrepôts encombrés et la garçonne du bosco.

C'était à Herrick qu'il revenait de les souder, avec ses méthodes à lui, pour en faire un équipage. Un équipage qui allait servir des canons et peut-être même pousser des cris d'enthousiasme au moment de se ruer sur l'ennemi.

Bolitho observa un instant son image dans une vitre. « Et ce qui me revient à moi, c'est de commander cette escadre. »

Allday pénétra dans la chambre et resta planté, l'air grave.

— J'ai dit à Ozzard de sortir votre meilleur manteau, amiral — il se pencha pour résister à un mouvement brusque du vaisseau. Ça va nous changer, de ne pas nous battre contre les

Français. Je suppose qu'on va se faire du Russe ou du Suédois avant longtemps.

Bolitho le fixait, exaspéré.

— Ça va nous changer, dites-vous ? C'est tout ce qui vous occupe ?

Allday prit son air le plus radieux.

— Ce sont là des choses qui importent aux amiraux, naturellement, amiral, au Parlement, à toutes ces sortes de gens. Mais pas au pauvre matelot – il hochait douloureusement la tête. Tout ce qu'il voit, lui, c'est les gueules des canons qui lui crachent dessus, il sent le fer qui lui tranche son catogan. Il ne se préoccupe guère de la couleur du pavillon !

Bolitho respira lentement.

— Pas besoin de vous demander pourquoi les filles vous tombent dans les bras, Allday. Vous m'avez presque convaincu, ce coup-ci !

Allday ricana.

— Je vais m'occuper de vos cheveux, amiral. Il nous faut faire bonne figure, avec ce Mr. Browne parmi nous.

Bolitho s'assit dans un fauteuil et attendit la suite. Il fallait s'en accommoder, Allday avait forcément deviné à quel point il se rongeait, tant qu'ils n'étaient pas en mer. Mais il était tout aussi capable de ne pas le laisser seul, fût-ce une minute, avant que les commandants viennent lui présenter leurs respects. Contre Allday, on ne gagnait presque jamais.

Deux coups de cloche tintèrent sur le gaillard d'avant et, quelques secondes plus tard, Herrick arrivait dans sa chambre.

Bolitho tendit les bras pour permettre à Ozzard de lui enfiler son manteau, de rectifier son catogan et de l'aligner proprement sur le col galonné.

Allday se tenait contre la cloison. Après avoir un peu hésité, il décrocha l'un des sabres du râtelier.

Il brillait de tous ses feux, alors que le temps grisâtre ne laissait passer qu'une pauvre lumière par les fenêtres. C'était une arme magnifique, dorée, qui laissait apparaître une fois tirée de son fourreau une lame tout aussi parfaite. Il s'agissait d'un sabre d'honneur que les habitants de Falmouth avaient

offert à Bolitho, en reconnaissance de ses hauts faits en Méditerranée.

Herrick admirait la scène. Pendant quelques instants, il réussit même à oublier la douleur que lui causait le fait de quitter Dulcie, les mille et une choses qui l'appelaient sur le pont.

Il savait pertinemment ce qu'Allday avait en tête et se demandait seulement comment il allait s'y prendre.

Ledit Allday laissa tomber ses yeux sur le second sabre. Une arme ancienne, à la lame droite, qui était une part de Bolitho, de sa famille. Il demanda timidement :

— Celui-ci, amiral ?

— Non, je ne crois pas, répondit Bolitho en souriant. Il va pleuvoir, je ne voudrais pas l'abîmer.

Et il attendit qu'Allday eût terminé de fixer l'autre à sa taille avant d'ajouter :

— En outre, je voudrais avoir tous mes amis autour de moi aujourd'hui — et, avec une grande claque sur l'épaule de Herrick : Montons ensemble sur le pont, Thomas, vous voulez bien ? Comme autrefois.

Ozzard les regarda s'en aller, puis annonça d'une voix morne :

— Je ne comprends pas pourquoi il ne se débarrasse pas de ce vieux truc. Ou il pourrait le laisser chez lui.

Allday ne se donna même pas la peine de répondre. Il courut rejoindre Bolitho et prendre sa place sur la dunette.

Il resongea pourtant à la remarque d'Ozzard. Le jour où Bolitho laisserait tomber ce vieux sabre de sa main, c'est que cette main serait sans vie.

Bolitho passa près des timoniers, laissa ses yeux errer sur les officiers puis sur les hommes. Le vent lui piquait les yeux, des tourbillons glacés fouettaient ses jambes.

Wolfe jeta un coup d'œil à Herrick, salua. Sa chevelure rousse flottait au vent, on eût dit qu'elle allait s'envoler.

— Tous les câbles sont virés, monsieur, annonça-t-il de sa grosse voix égale.

Herrick rendit compte à son tour à Bolitho dans les formes réglementaires :

— L'escadre est parée à appareiller, amiral.

Bolitho approuva d'un signe de tête. Il observait intensément tous ces visages qui l'entouraient et dont la plupart lui étaient inconnus.

— Faites le signal, je vous prie !

Il hésita à se retourner pour regarder le deux-ponts le plus proche, *l'Odin*. Ce pauvre Inch, le plaisir de revoir Bolitho l'avait laissé sans voix. Il conclut brusquement :

— Levez l'ancre.

Browne était tout près avec ses timoniers et tarabustait un aspirant censé se trouver là pour le seconder.

Quelques instants de tension, des cris sauvages à l'avant, le cabestan remontait lentement le câble dégoulinant.

— Dérapé, monsieur !

Bolitho était obligé de garder les mains dans le dos, serrées comme un étau, pour maîtriser son excitation. L'un après l'autre, ses bâtiments appareillaient et tombaient sous le vent dans un énorme fracas de toile.

Le *Benbow* était exactement dans le même état. On avait l'impression qu'il lui faudrait une éternité avant de se remettre en ordre. Vergues enfin brassées, huniers bien établis et tendus comme à craquer dans le vent, il se stabilisa et entama le premier bord qui l'éloignait de la terre.

Les embruns giclaient par-dessus le passavant au vent et la figure de proue au regard sévère. Des hommes s'activaient le long des vergues, d'autres, en groupes compacts, jetaient leur poids sur les drisses ou les halebas.

Wolfe n'arrêtait pas de crier des ordres dans son porte-voix.

— Monsieur Pascœ ! Faites-moi monter ces garnements dans les hauts ! Mais c'est un vrai bazar !

Bolitho aperçut son neveu qui se retournait, à l'autre bout du pont. En tant que troisième lieutenant, il était chargé du mât de misaine, on ne pouvait pas être plus loin de la dunette.

Bolitho lui fit un petit signe, Pascœ répondit de la même manière. Ses cheveux noirs cascadaient sur son visage, et Bolitho se dit une fois de plus qu'il lui ressemblait étonnamment au même âge.

— Monsieur Browne, signalez à l'escadre de se former en ligne de file derrière l'amiral — et, voyant que Herrick le regardait : Les frégates et la corvette n'ont pas besoin qu'on leur dise ce qu'elles ont à faire.

Herrick, dont le visage ruisselait, lui fit un grand sourire.

— Ça, pour sûr, amiral, elles le savent bien !

Bataillant pour s'élever dans le vent, les frégates disparaissaient déjà derrière des rideaux d'embruns afin de gagner leurs postes. De là, elles pourraient veiller sur leurs imposantes conserves.

Bolitho gagna le bord au vent pour examiner la terre. Ce n'était plus qu'une vague forme grisâtre qui disparaissait rapidement dans le mauvais temps.

Combien étaient-ils là-bas à regarder l'escadre qui s'en allait ? La femme de Herrick, l'amiral Beauchamp, tous ces marins estropiés jetés sur le sable, épaves de la guerre. Dans le temps, ils injuriaient la marine, ses mœurs, mais beaucoup sans doute avaient la gorge serrée en voyant tous ces vaisseaux sous voiles.

Il entendit Wolfe dire de sa voix rauque :

— Mais regardez-le donc celui-ci, je vous prie ! La peau et les os, son manteau ressemble à celui d'un commis qu'on aurait accroché en haut d'un aspect !

Bolitho se retourna pour voir de qui il s'agissait. Il aperçut une maigre silhouette qui se hâtait vers une descente où elle disparut. L'homme avait le visage crayeux, on eût dit d'un cadavre.

Herrick commenta à voix basse :

— Mr. Loveys, amiral, notre chirurgien. Je n'aimerais pas trop voir ce visage penché sur moi au-dessus de la table !

— Je suis bien de votre avis, répondit Bolitho.

Il emprunta sa lunette à un aspirant pour examiner ses bâtiments. Ils étaient en train de se former en ligne de file, les voiles battaient dans tous les sens par leurs travers, dans une confusion extrême.

Il allait leur falloir s'améliorer sérieusement avant de rallier l'escadre : exercices de manœuvre, école à feu, essais divers, changements de voiles. Cependant, s'ils devaient rencontrer une

force ennemie avant – et Bolitho croyait savoir qu'une escadre française était à la mer –, il risquait fort de devoir conduire son escadre au combat.

Il jeta un coup d'œil à la descente, s'attendant presque à voir la face de cadavre du chirurgien. Mieux valait espérer que ce Loveys resterait inemployé le plus longtemps possible.

Le pont principal reprenait un aspect plus ordonné. Les amas de cordages étaient lovés en glènes ou élongés convenablement. Les matelots se rassemblaient au pied des mâts pour l'appel. Au-dessus d'eux, silhouettes aussi mobiles que des écureuils dans une forêt dévastée par la tempête, les gabiers s'activaient pour régler les voiles et les faire travailler au mieux.

Il était temps pour lui de s'éloigner un peu, de laisser Herrick exercer son commandement.

— Je descends à l'arrière, commandant.

— Bien amiral, répondit Herrick qui devinait facilement son humeur. Je vais faire travailler un peu la batterie haute jusqu'au crépuscule.

Pendant près d'une semaine, l'escadre continua à tailler durement sa route en mer du Nord, dans une mer dont même le vieux Grubb finit par admettre qu'elle était l'une des pires qu'il eût jamais vues.

Toutes les nuits, les vaisseaux passaient sous voiles de gros temps. Chaque aube les obligeait à répéter la même manœuvre épuisante pour retrouver leurs conserves dispersées. Puis, plus ou moins en formation, ils reprenaient leur route cap au nordet, on recommençait les exercices.

Plusieurs hommes de l'escadre furent tués ou blessés. La plupart des morts étaient dues à des chutes du haut de la mâture, lorsque les hommes à moitié rendus aveugles par le sel devaient aller réduire la toile ou réparer quelque avarie du gréement, du moins lorsque le temps le permettait.

A bord du *Benbow*, plusieurs hommes avaient été blessés, en bonne partie à cause de leur inexpérience. De nuit, sur le pont englouti dans l'ombre, il était facile de se faire happer par

une manœuvre raidie à se rompre. Cela vous laissait sur la peau comme une marque de fer rouge.

Un marin disparut sans que personne se fût aperçu de rien, balayé par-dessus bord, évanoui, laissé à son sort atroce de voir pendant quelques instants le deux-ponts s'éloigner sans espoir.

Tout était humide, il faisait un froid de gueux. Le foyer de la cuisine était la seule source de chaleur, mais il était impossible de faire sécher quoi que ce fût à bord d'un bâtiment qui vous donnait sans cesse l'impression de mettre le pont dans l'eau.

Chaque fois qu'il montait, Bolitho avait l'impression presque physique de pénétrer un mur de ténèbres. Connaissant son Herrick comme il le connaissait, il savait très bien que l'on ne pouvait rien faire de plus pour soulager la misère des hommes. Certains capitaines s'en seraient souciés comme d'une guigne. Bien au contraire, ils auraient plutôt donné ordre à leur bosco de fouetter le dernier à arriver en haut ou le dernier à descendre après avoir accompli sa tâche. Herrick n'était pas ainsi. Depuis le temps où il était enseigne jusqu'à son grade actuel, il avait gardé la même détermination inébranlable. Il aimait mieux commander qu'imposer sa loi, comprendre ses hommes plutôt que de faire usage de ses prérogatives.

Pourtant, en dépit de tout cela, trois hommes furent condamnés à subir le fouet après que Herrick eut donné lecture du Code de justice maritime tandis que le vaisseau continuait de tailler sa route à travers les lames.

Bolitho s'était tenu à l'écart pendant l'exécution de la sentence. Cela ne le regardait plus directement. Il s'était constraint à faire les cent pas dans sa chambre en écoutant le fouet qui s'abattait en cadence sur les dos nus et le roulement saccadé du tambour.

Il commençait à comprendre ce que lui-même, comme n'importe quel amiral, devait faire pour rester sain d'esprit dans les durs moments de ce genre.

Enfin, et de manière soudaine, le vent finit par tomber légèrement, quelques petites taches de ciel bleu se montrèrent même à travers les nuages. Marins et fusiliers purent ainsi reprendre leur souffle, on distribua de la nourriture chaude dans les entreponts comme on fait pendant une accalmie au

combat, lorsque le coq n'est pas sûr de pouvoir garder très longtemps sa cuisine en service.

Bolitho sentit immédiatement la différence lorsqu'il monta sur le pont aux alentours de midi. Les aspirants, qui faisaient semblant de rester imperturbables, essayaient de prendre une hauteur pour déterminer la position sous la surveillance du pilote et de ses aides. Les gabiers qui travaillaient dans les hauts n'étaient plus obligés de se cramponner à des haubans vibrants ou aux vergues, mais pouvaient enfin se déplacer plus facilement d'un point à l'autre. Le second, suivi d'un cortège d'experts, passait le long du passavant bâbord, s'arrêtant de temps à autre pour noter ce qui avait besoin d'être réparé, repeint, épissé. Il était suivi de Dodge, le canonnier, du gros Tom Swale, le bosco tout édenté, de Tregoye, maître charpentier, et de plusieurs de leurs aides.

Près de la descente avant Purvis Spreat, commis du *Benbow*, était en grand conciliabule avec le cinquième lieutenant. Le carré avait peut-être besoin de vivres ? Ou les officiers avaient bu trop de vin de Madère ? Allez savoir. Spreat avait la tête de l'emploi, songea Bolitho : l'œil vif, soupçonneux, juste ce qu'il fallait d'honnêteté pour ne pas avoir d'ennuis. Son rôle consistait à nourrir et à fournir des vêtements à tout ce qui vivait à bord, il ne pouvait même pas espérer se réfugier derrière le mauvais temps ou arguer d'une erreur de navigation.

Les fusiliers, alignés au repos sur deux rangs qui faisaient comme des traits écarlates, se balançaient en suivant les mouvements du bâtiment. Bolitho les examina un moment, essayant de mettre des noms sur ces visages, d'estimer leurs capacités et leurs faiblesses. Le major Clinton, secondé par le lieutenant Marston, inspectait lentement les rangs en écoutant les remarques du sergent Rombilow au sujet de chacun de ses hommes et de ses tâches précises.

Les fusiliers appartenaient décidément à une race étrange. Ils étaient certes entassés à bord exactement comme les marins du *Benbow* et pourtant, ils étaient des êtres totalement à part, avec leurs moeurs et leurs habitudes à eux. Bolitho les avait vus à l'œuvre en Amérique, pendant la révolution. A l'époque, il était jeune enseigne et faisait ses premières armes, avant

d'exercer lui-même un commandement. Que ce soit en Méditerranée ou aux Antilles, en Atlantique, aux Indes, les fusiliers avaient tous un trait commun : on pouvait leur faire confiance.

Il vit ensuite la relève de quart qui se rassemblait sous la dunette pour le service de l'après-midi, les hommes qui allaient prendre le bâtiment en charge pendant les quatre prochaines heures.

Çà et là, un homme agitait les mandibules pour savourer le goût du premier repas convenable depuis plusieurs jours. D'autres examinaient la nouvelle tournure du temps avec un intérêt tout professionnel ou, dans le cas des nouveaux embarqués, avec un soulagement non dissimulé.

La plupart des hommesjetaient aussi de brefs coups d'œil à leur amiral qui faisait les cent pas sur la dunette du bord au vent. Ils détournaient vite le regard chaque fois que Bolitho les apercevait, rien que de très classique : l'intérêt, la curiosité, une certaine dose de rancune. Bolitho savait d'expérience que, s'il voulait en obtenir davantage, c'était à lui de s'y employer.

Il entendit la voix de Pascoe qui arrivait à l'arrière. Il salua Speke, second lieutenant, qu'il venait relever.

— Relève parée à l'arrière, monsieur.

Le même rite se déroulait au même moment à bord des autres bâtiments. Habitudes et traditions, pièce bien rodée dans laquelle chacun avait occupé successivement tous les rôles jusqu'à tous les connaître à la perfection.

Les deux officiers examinèrent successivement le compas, le livre de bord, les voiles, tandis que les autres acteurs en faisaient autant de leur côté : les timoniers et les quartiers-maîtres, l'aspirant de quart. Bolitho fronça le sourcil : comment s'appelait-il donc ? Ah oui ! Penels, c'était cela. Le plus jeune du bord, il n'avait que douze ans et c'était un « pays » qui venait de Cornouailles – il sourit : A peine un homme.

— Relève de barre, je vous prie.

Huit coups tintèrent sur le gaillard d'avant, les hommes qui quittaient le quart se précipitèrent dans les entreponts pour aller se nourrir et boire un bon coup de rhum.

Bolitho traversa la dunette.

— Vous avez l'air en forme, Adam.

Ils s'éloignèrent un peu de la grande roue double et des trois timoniers qui l'armaient, et allèrent se promener côté à côté le long des filets au vent.

— Merci, amiral, fit Pascœ en lui jetant un coup d'œil... je veux dire mon oncle. Vous aussi, vous avez l'air en forme.

Lorsque Bolitho finit par consulter sa montre, il comprit brusquement qu'il avait parlé une bonne heure avec son neveu, alors que cela lui avait paru durer quelques minutes. Pourtant, ils n'avaient pas évoqué du tout ce qui se passait autour d'eux. Ils n'avaient parlé ni de la mer ni du ciel, ni des embruns ni de la toile bien bordée, mais de chemins de campagne, des chaumières aux toits bas, de l'énorme masse grise du château de Pendennis.

Pascœ, tout hâlé, ressemblait à un gitan.

— Nous allons bientôt grelotter, mon garçon, conclut Bolitho. Nous arriverons peut-être tout de même à descendre à terre. C'est pour cela que je n'ai jamais pu supporter ce blocus dans le golfe de Gascogne. Les Britanniques ont les larmes aux yeux lorsqu'ils évoquent leurs « murailles de bois », tous ces vaisseaux battus par la tempête qui maintiennent les français au port. Ils en parleraient avec moins d'émotion s'ils savaient vraiment ce que cela signifie.

L'aspirant Penels les appela :

— Signal du *Styx*, monsieur – et, s'adressant expressément à Pascœ : « Un homme à la mer ! » monsieur.

Pascœ lui fit signe qu'il avait entendu et attrapa une lunette qu'il pointa sur la frégate visible dans le lointain.

— Faites l'aperçu, je préviens le commandant.

Il distinguait la forme de la frégate, de plus en plus mince au fur et à mesure qu'elle venait dans le lit du vent, toutes voiles faseyant dans un grand désordre. Il fallait espérer qu'elle aurait le temps de mettre son canot à la mer à temps pour récupérer l'infortuné.

Bolitho observait Pascœ, lui-même occupé à surveiller la manœuvre de la frégate. Il songeait également à son commandant, John Neale. Un homme qui avait l'âge de Penels lorsque cette mutinerie avait éclaté à bord de la *Phalarope*, au

cours de la guerre d'Indépendance. Un petit garçon rond comme une boule, il le revoyait parfaitement. Il en souriait même, à présent, en se souvenant de la scène : Herrick et lui l'avaient enduit de beurre rance afin de le faire passer dans une manche à air pour lui permettre d'échapper aux mutins et d'aller chercher de l'aide. Neale était un gringalet, mais la chose n'avait pas été facile.

Et maintenant, Neale était capitaine de vaisseau. Bolitho savait exactement ce que pouvait penser Pascœ en admirant la manœuvre dans son instrument.

— Je m'en occuperai dès que possible, Adam. Je ferai ce que je peux, vous l'avez bien mérité.

Pascœ se tourna vers lui sans comprendre.

— Vous le saviez, mon oncle ?

— J'ai commandé une frégate, moi aussi, répondit Bolitho en souriant. C'est une expérience que l'on n'oublie jamais — il leva les yeux vers sa marque qui flottait en tête d'artimon : Jamais, même lorsqu'on vous l'enlève.

— Merci beaucoup, s'exclama Pascœ, je... je veux dire, j'ai tout de même envie de demeurer avec vous. Mais vous avez ce que c'est. J'ai l'impression de piétiner, en restant à bord d'un vaisseau de ligne.

Bolitho aperçut Ozzard qui se faufilait sous la dunette, sa mince silhouette courbée pour résister au vent. Il était temps d'aller dîner.

— Allez, conclut-il en ricanant, j'ai bien dû dire la même chose, moi aussi !

Comme Bolitho descendait, Pascœ reprit ses allées et venues au vent, les mains dans le dos, comme il l'avait vu faire si souvent.

Pascœ n'aurait jamais osé dire quoi que ce fût de ses espérances, pas plus à Bolitho qu'à Herrick. Mais il aurait dû savoir qu'il ne pouvait avoir de secret pour aucun des deux.

Il pressa un peu le pas, rêvant à un avenir qui n'était peut-être plus tout à fait un beau rêve.

III

LA LETTRE

Il s'écoula une journée entière avant que l'escadre de l'amiral Damerum fût visible pour les vigies de Bolitho. Mais il était tard, ils durent attendre une nuit de plus avant d'établir le contact.

Pendant toute la matinée, tandis que les bâtiments de Bolitho changeaient de route pour s'intégrer dans la formation élargie, Bolitho examina soigneusement avec une puissante lunette l'escadre de son amiral. Compte tenu de leur mission, le fait d'utiliser une force aussi imposante le laissait perplexe. Eté comme hiver, les forces britanniques étaient supposées faire respecter le blocus devant les côtes hollandaises, les côtes espagnoles et Cadix. Sans compter bien entendu les ports français, Brest et Toulon. En sus de cela, elles devaient patrouiller le long de routes commerciales vitales avec les Indes et les Antilles, les protéger contre l'ennemi, les corsaires, et même les pirates. La tâche était virtuellement impossible à accomplir.

A présent, le tsar Paul, qui n'aimait guère les Britanniques, alors que son admiration pour Bonaparte grandissait de jour en jour, risquait fort de sortir de sa neutralité. Par conséquent, il fallait en outre gaspiller quelques escadres dans les approches de la Baltique.

Herrick vint le rejoindre.

— Le troisième bâtiment, amiral, je pense que c'est celui de Sir Samuel Damerum.

Bolitho fit légèrement pivoter sa lunette pour la pointer sur celui qui arborait l'Union Jack au grand mât. Il y avait une grande différence entre ces bâtiments qui avançaient lentement et ceux de sa propre escadre. Les voiles étaient recousues, les

coques fatiguées. Parfois, des bandes entières de peinture avaient été arrachées par le vent et la mer. Le contraste était grand avec ses deux-ponts qui sortaient de carénage.

Loin derrière les bâtiments de ligne, Bolitho distinguait à peine les huniers d'une frégate en patrouille, les « yeux de l'amiral ». Ses vigies devaient avoir les côtes danoises à la vue.

— Appelez mon canot, Thomas, nous serons sur eux dans une heure. Faites envoyer les vivres destinés à l'amiral par la chaloupe.

La rencontre de deux bâtiments à la mer donne toujours un sentiment étrange. Ceux qui viennent de naviguer pendant de nombreux mois sont avides de nouvelles fraîches. Les nouveaux arrivants ajoutent à l'inquiétude l'ignorance de ce qui les attend.

Son aide de camp attendait sur la dunette, la peau tendue par le froid.

— Voici le vaisseau amiral, lui dit Bolitho. Le second rang, là.

— C'est le *Tantale*, amiral, approuva Browne. Capitaine de vaisseau Walton.

Il disait cela sur le ton de la plus grande indifférence.

— Vous allez venir avec moi, fit Bolitho en souriant, vous pourrez vous assurer que je ne fais rien de déplacé.

— Nous sommes au bord de l'explosion, amiral, fit Herrick, et nous pourrions très bien nous retrouver à Spithead pour y chercher des ordres avant d'avoir compris ce qui nous arrive.

Bolitho était dans sa chambre à rassembler les dépêches qu'il venait de sortir de son coffre lorsque des craquements de poulies et le claquement de la toile lui indiquèrent que le *Benbow* carguait ses voiles pour venir dans le vent, afin d'affaler le canot.

Lorsqu'il remonta sur le pont, le spectacle était encore différent. Les bâtiments de l'amiral progressaient lentement, huniers brassés, comme une flotte ennemie dont le *Benbow* se serait préparé à briser la ligne. Un spectacle facile à imaginer, auquel Bolitho, Herrick et quelques autres avaient assisté trop souvent, alors que de nombreux marins du *Benbow* n'avaient pas entendu un seul coup de canon de leur vie.

— Canot le long du bord, amiral, cria Herrick en courant vers lui, le visage rendu soucieux par les nouvelles responsabilités qui l'attendaient : la conduite du bâtiment, plus celle de l'escadre en l'absence de Bolitho.

— Je ferai aussi vite que possible, Thomas.

Il enfonça solidement son chapeau sur sa tête. Les fusiliers attendaient à la coupée, les boscos, sifflet d'argent au bord des lèvres, étaient parés à lui préparer le passage.

Il ajouta :

— J'imagine que l'amiral n'aura guère envie de se trouver encombré d'un hôte forcé, si la mer venait à forcir, pas vrai ?

Un aspirant, dans une tenue irréprochable et donc assez inattendue, se tenait dans le canot qui bouchonnait en bas. Allday était à la barre, autant dire à sa place attitrée. Il avait dû soudoyer quelqu'un sur le pont et le convaincre que l'amiral préférerait sa présence à celle d'un quelconque enseigne du bord. Si Allday continue comme cela, songea Bolitho, la prochaine fois, il n'y aura plus d'aspirant du tout. Browne était également à bord et réussissait à peu près à paraître élégant.

— Mâtez !

Trilles des sifflets ; Bolitho franchit d'un saut les derniers pieds et se retrouva dans la chambre au moment où le canot levait brutalement contre la muraille arrondie du *Benbow*.

— Larguez devant ! Avant partout !

Après avoir paré le deux-ponts, le canot commença à plonger et à sauter sur les vagues comme un dauphin. Bolitho vit en se retournant l'aspirant qui était couleur de cendre. Il s'appelait Graham, était âgé de dix-sept ans et se trouvait donc être l'un des plus vieux de ces « jeunes messieurs ». Ses chances de passer enseigne risquaient de devenir minces s'il était malade dans le canot qui conduisait son amiral chez un autre amiral.

— Asseyez-vous donc, monsieur Graham.

Le jeune homme le regardait fixement, tout étonné qu'un supérieur lui adressât la parole.

— La traversée va encore être dure.

— M... merci, amiral — il se laissa tomber, soulagé. Ça va aller, amiral.

De l'autre côté, Allday riait de toutes ses dents. C'était bien du Bolitho, de s'occuper ainsi d'un vulgaire aspirant. Plus amusant encore, Allday savait que ce malheureux Graham venait d'avaler un pâté qu'il avait emporté d'Angleterre. Pas de doute, le pâté devait déjà être moisî en arrivant à bord. Ajoutez à cela quelques jours passés en mer dans le poste des aspirants, en pleine humidité, la chose devait ressembler à du poison.

L'arrivée de Bolitho à bord du vaisseau amiral de Damerum fut à peu près aussi bruyante que l'avait été son départ du sien. Il aperçut sans les voir des baïonnettes qui brillaient, les tuniques rouges d'officiers impassibles, puis enfin l'amiral en personne qui s'avancait pour l'accueillir.

— Allons chez moi, Bolitho. Par Dieu, il fait un froid à vous transpercer la moelle !

Le *Tantale* était nettement plus gros que le *Benbow* et les appartements de Damerum les plus luxueux que Bolitho eût jamais vus à bord d'un bâtiment du roi. Si l'on faisait abstraction du mouvement et des bruits étouffés qui y parvenaient, on eût pu se croire dans quelque riche hôtel. Revers de la médaille, aux postes de combat, toutes ces étoffes de prix et ces beaux meubles français risquaient fort de souffrir grandement.

Damerum lui indiqua un siège et un valet lui prit chapeau et manteau.

— Asseyez-vous donc, amiral et laissez-moi vous regarder un peu.

Bolitho alla s'asseoir. Sir Samuel Damerum, chevalier du Bain, amiral de la Rouge, était un homme d'une petite cinquantaine d'années. Il paraissait assez agité, faisait beaucoup de gestes, parlait avec un débit rapide, mais ses cheveux grisonnants et un léger embonpoint que son gilet blanc de fort belle coupe ne pouvait dissimuler lui donnaient l'air plus âgé.

— Ainsi c'est vous, Richard Bolitho !

Son regard s'arrêta brièvement sur la médaille d'or que Bolitho, en tenue de visite officielle, portait autour du cou : la médaille commémorative d'Aboukir, rien de moins. Il hocha la tête.

— Il y a des gens qui ont de la chance — puis, changeant brusquement de sujet, ce qui était visiblement chez lui une habitude : Quel est l'état de votre escadre ?

Il n'attendit pas la réponse et ajouta :

— Vous avez mis plus de temps à me rejoindre que je n'espérais, mais on n'y peut rien, non ?

— J'en suis désolé, amiral. Le mauvais temps, des hommes pas encore amarinés. La routine.

Damerum se frotta les mains et, comme par enchantement, un domestique apparut.

— Du cognac, mon garçon ! Et pas ce tord-boyaux qu'on réserve aux commandants ! — il se mit à rire : Dieu du ciel, Bolitho, quelle guerre ! Ça n'en finit pas, je n'en vois pas le bout.

Bolitho se taisait, il était mal à son aise avec cet homme imprévisible qui parlait beaucoup pour ne rien dire. Il finit tout de même par se décider :

— Mon capitaine de pavillon va vous faire envoyer des vivres, amiral.

— Des vivres, fit Damerum, occupé à observer le cognac et les deux verres que le domestique venait de poser sur la table. Ah oui ! Mr. Fortnum, qui me fournit à Londres, fait de son mieux pour m'approvisionner, vous savez. Mais ce n'est pas facile, par les temps qui courent.

Bolitho n'avait pas la moindre idée de qui était ce Mr. Fortnum, mais il était bien conscient qu'il aurait dû le savoir. Le cognac embaumait et vous réchauffait votre homme. Encore un verre et, s'il ne prenait garde, il sentait qu'il allait s'assoupir.

— Très bien, Bolitho. Vous savez que vous allez prendre en charge le rôle d'escadre côtière. Nos petits problèmes avec les Danois semblent s'être calmés pour l'instant, mais je possède des informations selon lesquelles le tsar a grande hâte de s'allier aux Français contre nous. Avez-vous entendu parler du pacte qu'il a tenté de conclure avec la Suède ? — il n'attendit pas sa réponse et poursuivit : Il a toujours cette idée en tête. En outre, il a le soutien de la Prusse. A eux deux, ils peuvent contraindre les Danois à s'opposer à nous. Il n'est jamais très facile de vivre en paix à côté d'un lion enragé !

Bolitho essayait d'imaginer sa modeste escadre qui tentait de contrer l'avance des flottes de la Baltique agissant de concert. Beauchamp lui avait dit que la tâche ne serait pas facile.

— Allons-nous pénétrer en mer Baltique, amiral ?

Damerum fit signe à son domestique de remplir leurs verres.

— Oui et non. Une démonstration de force trop importante pourrait être mal interprétée, le tsar Paul en tirerait prétexte pour jeter de l'huile sur le feu et nous serions en guerre dans la semaine. En revanche, une force plus modeste, comme la vôtre, peut se déplacer avec des intentions pacifiques. Mes bâtiments sont en revanche connus de tous ces espions qui asticotent mes frégates. Tout le monde saura bientôt qu'une escadre de renfort est arrivée, mais une escadre moins importante, ce qui contribuera à faire baisser la tension et à diminuer les soupçons.

Il se mit à sourire, dévoilant ainsi des dents parfaites.

— En outre, Bolitho, si les choses devaient s'aggraver, nous ne pourrons rien faire avant l'année prochaine, mars au mieux. Nous ne pouvons attaquer les vaisseaux du tsar tant qu'ils sont au port, il faut attendre que la glace ait fondu. En attendant ce moment — il fixait Bolitho d'un regard très calme : Vous resterez ici pour surveiller ce qui se passe d'un peu plus près — il se mit à rire. De beaucoup plus près, devrais-je dire. Vous allez commencer par aller à Copenhague pour y rencontrer un représentant britannique.

Bolitho le regardait fixement.

— Mais, amiral, en tant qu'officier de grade le plus élevé, vous seriez certainement mieux à même de...

— Ce souci vous honore, mais nous devons avancer prudemment. Si nous envoyons quelqu'un de trop jeune, les Danois risquent de le prendre pour du mépris. S'il est trop ancien, cela risque de les inquiéter, ils penseront peut-être même que cela constitue une menace — et, le pointant du doigt : Non, un jeune contre-amiral est du bon niveau. C'est en tout cas ce que pense l'Amirauté et j'ai donné mon accord.

— Eh bien, je vous remercie, amiral.

Il ne savait trop quoi dire, tout allait si vite : une escadre, une nouvelle mission, et presque aussitôt on l'envoyait faire

quelque chose de totalement différent. Il commençait à se dire que, après tout, Browne allait peut-être se montrer assez utile.

Damerum ajouta brusquement :

— En cas de doute, envoyez-moi un courrier rapide. La moitié de mes bâtiments rentrent en Angleterre pour caréner, les autres vont aller renforcer le blocus des côtes hollandaises. Tout ceci figure dans les ordres écrits que mon aide de camp va vous remettre. En voilà, des hommes heureux : ils portent dans leurs mains le sort d'une flotte, sans en supporter la moindre responsabilité !

Des rafales de pluie giflaient les fenêtres arrière. Il s'était mis à pleuvoir ou pis encore. Bolitho se leva.

— Je suis certain que je trouverai beaucoup d'intérêt à la lecture de ces ordres, sir Samuel — il tendit la main : Et merci pour la confiance que vous avez bien voulu m'accorder.

Il comprit en prononçant ces mots ce qu'ils signifiaient réellement, comme une amarre qui se tend brutalement. A lui d'interpréter ses ordres comme il l'entendait, il n'aurait personne à son côté pour l'aider ou le conseiller. Bonne ou mauvaise, la décision lui revenait.

— Je vous prie de m'excuser, Bolitho, je ne vous raccompagne pas. J'ai encore quelques lettres à confier au brick qui rentre en Angleterre.

Ils se dirigèrent vers la portière derrière laquelle Browne était en grande conversation avec un lieutenant de vaisseau d'assez triste figure. L'amiral ajouta :

— Bonne chance à Copenhague ! Je me suis laissé dire que c'était une belle ville.

Après la périlleuse descente le long de la muraille, Bolitho et Browne allèrent s'abriter dans la chambre et s'enroulèrent dans leurs manteaux.

— Tout s'est-il bien passé, amiral ? demanda Browne entre ses dents. J'aurais dû participer à cet entretien avec vous, mais l'aide de camp de l'amiral m'attendait pour me barrer le chemin. Il ne m'a même pas offert un verre de vin ! conclut-il, visiblement indigné.

— Nous allons à Copenhague, monsieur Browne — l'œil de l'officier s'alluma soudain. Cela vous convient-il ?

— Mais bien sûr que oui, amiral !

Cela faisait du bien de se retrouver à bord du *Benbow*. Il était peut-être trop neuf, son entraînement laissait à désirer, mais il avait déjà sa personnalité, il en émanait une chaleur qui manquait à bord du vaisseau amiral d'où il venait. Peut-être fallait-il y voir l'influence de Herrick ? On n'est jamais sûr de rien avec les bâtiments, songea Bolitho.

— Nous allons à Copenhague, Thomas. Nous allons mettre en route immédiatement pour le *Skaw* et je vais informer l'escadre de ce qui se passe — il se mit à sourire en voyant l'air sérieux de Herrick : Enfin, dès que je le saurai moi-même.

Le *Skaw* se trouvait à une centaine de milles, à l'extrémité septentrionale du Danemark. Cela lui laisserait amplement le temps d'étudier ses ordres et, peut-être, de deviner ce qui n'y figurait pas.

Confortablement installé dans un fauteuil, Bolitho attendait qu'Allday eût fini de le raser. Il était très tôt, une faible lueur traversait les vitres salies par le sel, mais Bolitho était déjà réveillé depuis une heure et se préparait à une journée de vérifications diverses. Il allait devoir relire ses ordres pour vérifier si rien ne lui avait échappé.

Il se surprenait lui-même d'être aussi détendu : le rasoir glissait sur son cou et il rêvassait, entendait des bruits d'eau au-dessus de lui et les bruit de pieds nus des hommes occupés à essarder les ponts.

Il eut soudain l'impression d'entendre la grosse voix du bosco, Swale, surnommé le Gros Tom. Il avait une voix bizarre, à peine un murmure : il avait perdu toutes ses dents de devant. Blessure de guerre, bagarre ? Bolitho n'en savait rien. Herrick lui avait dit qu'il était bon bosco, Swale devait à cette heure inspecter l'arrière et la dunette. Les premières semaines d'un bâtiment neuf à la mer étaient toujours pénibles. La membrure n'avait pas encore trouvé la forme qu'allait lui donner des années de guerre et pouvait avoir un comportement étrange à bord d'un vaisseau qui remuait dans toutes les directions.

Le *Benbow* se comportait fort bien, se révélait bon marcheur et les autres deux-ponts avaient dû à plusieurs

reprises augmenter la toile pour le suivre. Un beau bâtiment qui avait dû consommer une forêt entière à lui tout seul.

Bolitho se redressa d'un seul mouvement et Allday s'exclama :

— Doucement, amiral ! Je finis tout juste le cou ! Le son du canon. Je l'ai entendu, moi aussi ! ajouta-t-il.

Bolitho essaya de se lever, se laissa retomber.

— Terminez, je vous prie — il essayait de rester calme. Gela ne me servirait de rien, de monter sur le pont.

C'était toujours aussi dur. Il avait l'habitude de se rendre immédiatement sur la dunette pour aller évaluer la situation par lui-même. Le souvenir de l'un de ses premiers commandants lui revint : il était alors jeune aspirant, on lui avait donné l'ordre de faire passer un message à l'arrière, message destiné à l'une des Seigneuries. Le commandant buvait dans sa chambre, Bolitho le revoyait comme s'il y était. Il lui avait tendu son message, le commandant s'était à peine retourné en lui déclarant : « Mes compliments au second, monsieur Bolitho. Dites-lui que j'arrive dans un instant. Enfin, si vous avez encore assez de souffle pour aller jusqu'à lui ! » Peut-être mourait-il d'envie de monter sur-le-champ, tout comme c'était précisément le cas de Bolitho.

Quelqu'un frappa à la portière. Herrick entra dans la chambre.

— Bonjour, Thomas, fit-il en souriant.

Il ne pouvait pas jouer à ce petit jeu-là avec Herrick, et il enchaîna :

— J'ai entendu.

— D'après le relèvement, répondit Herrick, je dirais que c'est *La Vigie*, amiral, dans le nordet.

Bolitho se sécha avec sa serviette et se leva. Le pont se mit à trembler, le bâtiment tombait dans un creux. *La Vigie* était une petite corvette, son commandant était Veitch, l'ancien second de Herrick. C'était un homme à l'air sombre, natif de Tynemouth, parfaitement digne de confiance, et qui s'était hissé là où il était à la force du poignet. S'il décidait de faire son affaire d'une rencontre, c'est qu'il s'agissait d'un petit bâtiment manœuvrant. Mais pour l'heure, Veitch avait certainement estimé qu'il devait

prévenir le vaisseau amiral ou demandait assistance. De toute façon, il n'était pas homme à crier au feu pour rien.

— Sans doute un briseur de blocus, amiral, suggéra Herrick.

Ozzard arrivait avec la vareuse de Bolitho et la lui tendit comme un Espagnol excite un taureau.

— Aucune de nos frégates en vue ? demanda Bolitho.

D'autres explosions retentirent, l'écho se répercuta sur la muraille du *Benbow*. Des claquements secs et brefs. Au bruit, on devinait les pièces de chasse de *La Vigie*.

— Je n'en ai vu aucune lorsque je me trouvais sur le pont, amiral, répondit Herrick. *L'Implacable* doit être loin dans le suroît et le *Styx* sous le vent, comme il en a reçu l'ordre.

— Parfait, répondit Bolitho en enfilant sa vareuse, qui lui parut humide. Allons voir par nous-mêmes.

Le ciel était très clair lorsqu'ils émergèrent de dessous la dunette. Wolfe se précipita à leur rencontre.

— La hune a *La Vigie* en vue, amiral. Elle est à côté d'un autre bâtiment de faible tonnage, un brick ou en tout cas un bâtiment à un seul mât qui lui tire dessus !

Il souriait de toutes ses dents.

Bolitho savait pertinemment à quoi il pensait : il y avait de la capture dans l'air, donc des parts de prise, peut-être un commandement à prendre. Se retrouver, même à titre temporaire, commandant d'une prise en temps de guerre était un sort enviable, si on y ajoutait un peu de chance. Bolitho avait connu cela, qui lui avait valu son premier commandement.

Les hommes arrivaient autour de la dunette avec des fauberts et de l'eau. Dans l'ombre on distinguait encore mal les visages. Tous savaient très bien que l'amiral était là, mais qu'est-ce que cela signifiait pour eux ? Le combat ? la mort, la mutilation ? Seule chose certaine, cela signifiait un peu d'animation qui allait rompre la monotonie des jours.

Bolitho aperçut quelques-uns des officiers rassemblés sous le vent. Byrd et Manley, respectivement quatrième et cinquième lieutenants, puis Courtenay, beaucoup plus jeune, sixième lieutenant, celui qu'Allday avait remplacé dans le canot amiral.

Il lui fallait trouver le temps de les voir et de faire leur connaissance. Par bonheur, il connaissait bien tous ses

commandants, mais, si le *Benbow* devait soutenir un dur combat, l'un de ces officiers avait toutes chances de se retrouver commandant lui-même après une seule bordée suffisamment meurtrière.

Wolfe, qui avait l'œil rivé à sa lunette, annonça :

— *L'Implacable* arrive, amiral. Je vois le haut de ses huniers. Ça sent fort le combat, amiral !

Bolitho se représentait fort bien l'activité à bord de cette frégate de trente-six. Il n'avait vu Rowley Peel, son jeune commandant, qu'à deux reprises. C'était un cas un peu à part dans son escadre, mais il ne traînait pas lorsqu'il s'agissait d'aller là où le devoir l'exigeait : quitter son poste pour protéger ses grosses conserves, pour harceler l'ennemi et faire tout ce que l'amiral pourrait lui ordonner.

— Il va faire meilleur, grommela le vieux Grubb. Beau temps, de la visibilité.

Puis il retomba dans son silence habituel, les mains enfouies dans son manteau de quart tout râpé.

Wolfe aperçut Pascœ sur le passavant sous le vent et cria :

— Voudriez-vous grimper là-haut, monsieur Pascœ ? Prenez une lunette et essayez de voir ce qui se passe.

Pascœ jeta sa coiffure à un marin et courut vers les enfléchures au vent. Avant que Bolitho eût pu voir où il se trouvait, il était déjà à mi-hauteur dans le fouillis du gréement, un peu en dessous de la grand-vergue. Il ne pouvait oublier sa propre peur à l'idée de grimper et à quel point il avait dû prendre sur lui à l'âge de Pascœ. Il ne put s'empêcher de sourire : on le trouverait ridicule s'il avouait que ce que sa promotion lui avait apporté avant tout, c'était de ne plus devoir grimper dans ces enfléchures qui tournoyaient au-dessus de lui.

Pascœ les héla, sa voix couvrait le tintamarre des voiles et des manœuvres.

— *La Vigie* est à l'abordage, amiral ! L'autre est un brick, il n'a pas hissé ses couleurs... Mais non, je vois notre pavillon à présent !

Plusieurs des hommes qui traînaient sur le pont et les passavants se mirent à pousser des vivats, Herrick s'exclama :

— Voilà une affaire rondement menée ! Bien joué.

— Vous avez bien formé votre ancien second, Thomas, approuva Bolitho.

Le lieutenant de vaisseau Browne apparut dans la descente arrière. Il boutonnait encore sa veste et demanda :

— J'ai entendu du bruit, que se passe-t-il ?

— Eh bien, glissa Wolfe au pilote, en voilà un qui va nous être utile !

C'est Herrick qui répondit :

— Nous avons fait une prise, monsieur Browne. J'ai peur que vous ne soyez arrivé trop tard.

Quelques-uns des marins qui se trouvaient assez près se mirent à rire et à se donner des bourrades. Bolitho nota le changement d'attitude : ils étaient davantage à leur aise, désormais.

— Ohé, du pont ! Terre en vue sous le vent !

Herrick et le pilote allèrent consulter la carte dans l'abri pour vérifier leur position.

Le Skaw, probablement. Cet étrange brick devait en être tout près. Une heure de mieux, il leur aurait échappé.

— Je descends déjeuner, annonça Bolitho. Prévenez-moi dès que *La Vigie* sera suffisamment proche pour que nous puissions échanger des signaux.

Herrick était dans l'embrasure de l'abri et, la main en visière, s'efforçait d'apercevoir les autres vaisseaux.

— Mr. Grubb pense que nous serons à l'entrée du Skaw avant midi si le vent reste favorable.

— Je crois qu'il a raison. Lorsque nous y serons, signalez à l'escadre de mouiller en ligne de front.

Bolitho salua les autres officiers et se dirigea vers l'arrière.

Herrick poussa un soupir. Il se sentait un peu tendu lorsque Bolitho était là, mais il éprouvait le même sentiment lorsqu'il s'en allait.

Pascœ redescendait sur le pont. Il récupéra sa coiffure et arrivait sur la dunette lorsqu'une petite silhouette émergea entre deux dix-huit-livres et dit :

— Excusez-moi, monsieur !

C'était l'aspirant Penels.

— Qu'y a-t-il ? fit Pascœ en s'arrêtant pour l'examiner.

« Ai-je ressemblé à ça ? » se demandait-il.

— Je... je ne sais trop comment vous expliquer, monsieur.

Il avait l'air si désespéré que Pascœu lui répondit :

— Parlez.

Il était quasiment impossible de trouver un endroit où causer tranquillement à bord d'un bâtiment de guerre. A l'exception du commandant ou d'un homme mis aux fers à fond de cale, personne n'était jamais seul.

Pascœu connaissait très mal ce nouvel aspirant. Il savait qu'il était originaire de Cornouailles, rien de plus.

— Vous venez de Bodmin, si je me souviens bien ?

— Oui monsieur.

Penels regardait autour de lui comme un animal traqué.

— Il y a un homme dans votre division, monsieur. Quelqu'un avec qui j'ai été élevé en Angleterre.

Pascœu s'écarta pour laisser passer un détachement de fusiliers qui faisaient l'exercice.

— Il s'appelle John Babbage, monsieur, il a été pris par le détachement de presse, à Plymouth. Je ne l'ai su qu'une fois en mer. Il a travaillé chez ma mère après la mort de mon père, monsieur. Il a toujours été gentil avec moi, c'était mon meilleur ami.

Pascœu détourna les yeux : il n'avait pas à se mêler de ce genre de chose. En tout état de cause, Penels aurait dû s'adresser au second ou au pilote.

Pourtant, il se souvenait de ses propres débuts, lorsqu'il avait pris à pied le chemin de Penzance à Falmouth. Il avait faim alors, il n'était qu'un petit garçon abandonné.

— Pourquoi vous adressez-vous à moi, monsieur Penels ? Dites-moi la vérité.

— Mon ami m'a dit que vous étiez un bon officier, monsieur, pas aussi dur que les autres.

Pascœu essaya de s'imaginer le malheureux Babbage. Un garçon aux yeux fous ; il lui donnait à peu près le même âge qu'à Penels.

— Monsieur Penels, nous appartenons à une escadre, à présent. Si vous étiez venu me trouver lorsque nous étions au mouillage, j'aurais pu tenter quelque chose.

Mais tout en parlant il se disait qu'avec Wolfe cela n'aurait guère fait de différence. Un bâtiment avait besoin d'hommes, n'importe qui faisait l'affaire. Wolfe était un officier de valeur par bien des aspects, mais le cas d'un quelconque individu ramené à bord par la presse le laissait de glace.

Cela dit, Penels et son compagnon d'enfance devaient trouver leur sort bien dur. Ils avaient embarqué sur le même bâtiment, aucun des deux ne savait que l'autre était là, le bâtiment avait pris la mer. A présent, ce n'était pas seulement leur rang et leur statut qui les séparaient. La géographie même du bâtiment les isolait l'un de l'autre. Penels était affecté au mât d'artimon et aux neuf-livres de la dunette. Babbage était homme de pont, affecté à la misaine. Il était jeune et agile, avec un peu de chance il aurait bientôt appris à monter là-haut au côté des gabiers, l'aristocratie de la mer.

Il s'entendit répondre :

— Je vais voir ce que je peux faire, mais je ne vous promets rien.

Et il s'éloigna, incapable de supporter le regard plein de gratitude que lui jetait Penels.

Le capitaine de frégate Matthew Veitch entra dans la chambre de Bolitho et jeta autour de lui un regard plein d'intérêt. Sur son épaule gauche, l'épaulette dorée qui indiquait son grade contrastait étrangement avec son manteau de mer foncé. Veitch avait servi dans le temps sous les ordres de Bolitho, il savait qu'on ne lui serait nullement reconnaissant d'avoir perdu du temps à se changer avant de se rendre à bord du vaisseau amiral.

— Asseyez-vous et racontez-moi tout, lui dit Bolitho.

Se retrouver au mouillage faisait une impression étrange. Les quatre bâtiments de ligne avaient jeté l'ancre en formation serrée, on apercevait les côtes danoises par les fenêtres de muraille. Les frégates étaient toujours en patrouille. Comme les chiens de garde, elles n'étaient jamais en repos.

La corvette était mouillée avec sa prise devant la pointe de Skaw. Au cours des derniers mois, l'endroit était devenu le lieu de rendez-vous et de relâche préféré de la flotte.

Veitch étendit ses longues jambes.

— La prise est un brick de commerce, amiral, *l'Echo*, en provenance de Cherbourg. Il a réussi à passer au travers de nos patrouilles la semaine passée, en profitant de la tempête, à ce que dit son patron. Il a essayé de prendre la fuite, mais je l'ai rattrapé vite fait.

Bolitho regardait vaguement la porte dans la cloison. Browne se tenait de l'autre côté, il avait une bonne connaissance de la langue française et était occupé à compulser les papiers de *l'Écho* que Veitch avait apportés.

Un brick français. Pas de cargaison apparente ni de passagers. Il avait pris un risque énorme en tentant de forcer le blocus, et encore un plus grand risque en essayant d'échapper à *La Vigie*.

— Où se rendait-il ?

— Je pense que son patron a de faux papiers, répondit Veitch en haussant les épaules. Mais l'un de mes aspirants a retrouvé les cartes en bouchon dans le lazaret — il se mit à rire : J'imagine que ce lascar essayait de trouver de la nourriture, mais je n'en diminuerai pas son mérite pour autant ! — il redevint sérieux : Deux endroits étaient soulignés, Copenhague et Stockholm.

Herrick quitta la fenêtre auprès de laquelle il se tenait.

— Ça sent le roussi, amiral.

— Vous pensez la même chose que moi, Thomas ? repartit Bolitho en se retournant. Que les Français auraient quelque chose à voir avec la mauvaise humeur du tsar Paul ?

— J'en suis certain, répondit Herrick. Plus ils peuvent rallier de monde, mieux cela vaut pour eux. S'ils arrivent à leurs fins, nous aurons la terre entière contre nous !

La porte s'ouvrit, Browne entra. Il tenait une des lettres à la main, le sceau brisé luisait lugubrement comme du sang séché. Il leva le sourcil d'un air interrogatif.

— Que contient cette lettre ? lui demanda Bolitho.

Il avait remarqué que Browne ne lui disait jamais quoi que ce fût sans sa permission, lorsque quelqu'un d'autre était présent.

— Elle est adressée à un représentant de la France à Copenhague, amiral.

Ils se regardèrent. Cela ressemblait à un rendez-vous monté entre amis et ennemis.

Browne continua de sa voix neutre :

— La lettre est écrite par le commandant en chef à Toulon, elle a transité par Paris et Cherbourg.

— Ne nous faites pas languir, s'exclama Herrick, incapable de contenir davantage son impatience.

Browne se tourna vers lui sans réagir :

— Les forces françaises de Malte se sont rendues à l'escadre britannique qui menait le siège, amiral. Cela remonte au mois dernier.

Herrick restait perplexe :

— Bon, eh bien voilà sûrement une bonne nouvelle ! Maintenant que Malte est entre nos mains, les Français vont avoir du mal en Méditerranée !

Mais Browne, lui, ne souriait pas.

— Il faut savoir, monsieur, que le tsar Paul est devenu en quelque sorte le protecteur des chevaliers de Malte. Lorsque les Français se sont emparés de l'île, cela l'a rendu furieux. Cette lettre explique que le gouvernement français a offert au tsar de lui remettre la souveraineté de l'île, tout en sachant très bien qu'elle tomberait de toute manière aux mains des Britanniques.

— Je ne vois toujours pas ce que ça change, fit Herrick en tendant les mains.

— Thomas, lui expliqua Bolitho, les Britanniques ne vont pas abandonner Malte. L'île est trop importante pour nous, comme vous l'avez justement remarqué. Les Français se sont livrés à une manœuvre subtile : quel meilleur moyen de retourner le tsar et ses amis contre nous, à la fin du compte ? C'est nous et non les Français qui faisons désormais obstacle entre lui et ses chevaliers de Malte bien-aimés.

— Cela résume très bien les choses, amiral, conclut Browne.

— Il est évident que Sir Samuel Damerum ne savait rien de tout cela. Avec le mauvais temps, les nouvelles ont mis du temps à arriver.

— Mais, fit Veitch en s'éclaircissant la gorge, c'est vous qui avez cette lettre, amiral.

— Exact, répondit Bolitho en souriant, grâce à vous.

— Comptez-vous en tirer parti, amiral ? lui demanda Browne, toujours impassible.

Bolitho s'approcha de la fenêtre et contempla les vaisseaux à l'ancre.

— Il n'y a personne d'autre dans les parages. Je crois que, plus vite nous ferons, mieux ce sera.

— Amiral, déclara Herrick, tout ceci me dépasse.

Bolitho arriva rapidement à toute une série de décisions. C'était sans doute trop tard, les courriers devaient déjà avoir atteint Copenhague par voie de terre. Mais, dans le cas contraire, l'Amirauté ne le féliciterait certainement pas d'être resté planté là sans rien faire.

— Faites venir mon secrétaire. Je vais rédiger des ordres pour le brick. Veitch, choisissez un équipage de prise, je veux qu'il se rende sans délai à Yarmouth. Trouvez un capitaine de prise astucieux, il faut qu'il se débrouille pour faire parvenir ces dépêches à Londres le plus vite possible.

Et, se tournant vers Herrick :

— Je vais transférer ma marque à bord du *Styx*. Prévenez-le.

Il devinait tous les arguments qu'on allait lui opposer, il voyait à la tête de Herrick qu'il s'apprêtait à protester. Il ajouta tranquillement :

— Je ne vous demanderais pas de conduire le *Benbow* sous les batteries d'Elseneur, Thomas, si nous étions déjà en état de guerre ! Comme nous sommes encore en temps de paix, je crois qu'une frégate sera considérée comme moins menaçante.

Yovell, son secrétaire, était déjà là. Il avait ouvert le pupitre pliant prévu pour de semblables occasions.

— Veitch, vous assurerez les missions du *Styx* pendant ce temps-là.

Il apercevait du coin de l'œil Yovell qui préparait ses plumes et son encrier pour noter les nouveaux ordres du *Styx*, un rapport à l'Amirauté et même, en prime, une sentence de mort si on le lui avait demandé.

Bolitho conclut à l'attention de Herrick :

— Vous prendrez le commandement de l'escadre jusqu'à mon retour. Si je n'ai pas donné signe de vie au bout d'une semaine, vous décidez en conséquence.

Herrick comprit qu'il n'avait plus qu'à s'incliner.

— Et quand partez-vous ?

— J'espère passer sur le *Styx* et appareiller avant la tombée de la nuit.

Lorsque Herrick et Veitch furent partis exécuter ses ordres, Bolitho demanda au lieutenant de vaisseau :

— Pensez-vous que j'agisse de façon inconsidérée ? — et, comme Browne restait perplexe, il ajouta : Allez, allez, vous devez commencer à me connaître, après une semaine en mer. Je ne vais pas vous couper la tête si je ne suis pas d'accord avec vous. Mais je peux également ne pas tenir compte de votre avis.

Browne haussa les épaules.

— D'une certaine façon, je partage l'appréhension de votre capitaine de pavillon, amiral. Je connais vos antécédents, j'ai lu avec admiration le récit de vos exploits — il le regardait droit dans les yeux : De même que le capitaine de vaisseau Herrick, je vous vois plus comme un homme de mer que comme un diplomate.

Bolitho se souvint de sa visite à bord du vaisseau amiral de Damerum. Il avait trouvé étrange que Damerum ne prît pas lui-même cette initiative. Il était amiral de longue date, on le respectait. La plupart des gens se seraient attendus qu'il le fit, pour ne pas dire qu'ils l'auraient exigé.

Browne ajouta :

— Mais à présent, amiral, vous n'avez plus guère de marge de manœuvre. Si je puis faire une suggestion, tirée de l'expérience que j'ai acquise avec Sir George Beauchamp, je conseillerais d'agir prudemment. Vaincre est une chose, jouer le rôle de l'appât est souvent plus risqué.

Herrick revenait. Il se frottait les mains, il avait l'air gelé.

— Le *Styx* a fait l'aperçu, amiral. Puis-je me permettre de vous suggérer de prendre quelques marins avec vous ? — il esquissa un sourire timide : Je sais que mes protestations ne serviraient de rien, j'ai donc pris la liberté de demander à Mr. Wolfe de désigner trente marins et deux officiers subalternes :

un lieutenant de vaisseau et un aspirant, pour les signaux ou les choses de ce genre.

— Voilà qui me semble judicieux, Thomas. Je suis sûr que le commandant Neale appréciera, lui aussi.

Le capitaine de vaisseau Neale, soupira Herrick en hochant la tête. Quand je revois ce chérubin que nous avions enduit de graisse pour le faire passer dans une manche à air !

Bolitho essayait de remettre de l'ordre dans ses pensées, qui, comme trop souvent, se bousculaient dans sa tête, telles des drisses larguées battant dans tous les sens et affolant leurs poulies. L'analyse de Browne méritait réflexion.

— Très bien, Yovell, écrivez ce que je vais vous dicter. Herrick était sur le point de disposer, mais demanda :

— Quel lieutenant de vaisseau souhaitez-vous emmener, amiral ?

— Mr. Pascœ — il sourit. Mais j'espère que vous y aviez pensé tout seul !

IV

L'« AJAX »

Allday et Ozzard portaient un petit coffre qui contenait les effets et quelques affaires personnelles de Bolitho. Ils allèrent le déposer dans la chambre arrière du *Styx*.

Le capitaine de vaisseau John Neale guettait les réactions de son amiral, occupé à inspecter les lieux. Il fit enfin :

— J'espère que vous serez bien installé, amiral.

Neale n'avait guère changé ; il était simplement devenu, en plus grand, la copie de l'aspirant grassouillet dont Herrick venait de dresser le portrait. Il assumait fort bien et son grade et son commandement, et l'on voyait qu'il avait mis à profit l'expérience accumulée.

— Voilà qui nous rappelle de vieux souvenirs, commandant, lui répondit Bolitho. Des bons et des mauvais.

Il vit que Neale dansait d'un pied sur l'autre, visiblement pressé d'en finir.

— Continuez comme devant, commandant, reprenez votre route et avancez aussi vite que vous pourrez. Le pilote du *Benbow* m'a assuré que nous aurions bientôt du brouillard.

Neale grimaça :

— Cela risque d'être dangereux dans les détroits, amiral. Mais, si ce vieux Grubb annonce du brouillard, c'est que nous aurons du brouillard !

Il quitta la chambre après avoir adressé un signe de tête à Allday qui murmura seulement :

— Pas été gâté, çui-ci, amiral. J'l'ai toujours aimé.

Bolitho essaya de réprimer un sourire.

— *Gâté* ? Mais, Allday, il s'agit d'un officier du roi, pas d'un morceau de porc salé !

Puis ils entendirent Neale qui, remonté sur la dunette, criait ses ordres d'une voix vigoureuse :

— Remettez en route, monsieur Pickthorn ! Du monde aux bras et vivement, je vous prie ! Et je veux que les perroquets soient établis lorsque nous lèverons l'ancre !

Des bruits de pieds martelaient le pont, Bolitho sentit sa chambre s'incliner tandis que le *Styx* réagissait à la traction de la toile. Il alla s'asseoir sur le banc de la cloison et examina soigneusement la chambre. De toute sa carrière, il avait commandé trois frégates. La dernière en date, une frégate de trente-six du nom de *La Tempête*, était descendue dans les mers du Sud. C'est là-bas qu'il avait entendu parler pour la première fois de la révolution sanglante qui avait éclaté en France. La guerre avait commencé peu après et n'avait plus cessé depuis.

Il se demandait si Pascœ n'était pas en train d'explorer lui aussi le bord, rêvant plus ou moins à la promesse que lui avait faite son oncle d'aider à son transfert le plus rapidement possible. Certes, le voir partir si tôt lui ferait peine, mais Bolitho savait fort bien que toute autre façon d'agir n'eût été que pur égoïsme de sa part.

— Nous passons derrière le *Benbow*, amiral, murmura Allday — et, souriant : Il semble diablement gros, vu d'ici !

Bolitho le regardait s'éloigner par le travers de la frégate. Il était énorme, tout noir, les embruns et l'air humide faisaient luire sa coque. Les vergues hautes et les voiles sommairement carguées étaient noyées dans la bruine, la prédiction de Grubb commençait de se vérifier. Voilà qui donnerait à Herrick un nouveau motif de se faire du souci.

Browne arriva pour lui rendre compte que le *Styx* avait largement paré le mouillage et que Pascœ avait pris les dispositions nécessaires pour faire héberger les marins en surnombre un peu partout à bord.

Il ajouta, presque comme pour préciser une arrière-pensée :

— Le commandant est d'avis que nous allons bien marcher jusqu'à la pointe, mais que le brouillard nous tombera dessus juste après.

— Dans ce cas, fit Bolitho, nous jetturons l'ancre. Le brouillard n'est peut-être pas fameux pour nous, mais il empêchera également les autres de bouger.

A cette saison de l'année, le brouillard était aussi fréquent que les tempêtes de glace. Les deux situations présentaient autant de danger l'une que l'autre et étaient également redoutées des marins.

Pourtant, lorsque le *Styx* eut terminé d'arrondir la pointe du Skaw avant de changer d'amure pour longer la côte danoise, Neale le fit prévenir que le brouillard n'était plus qu'une brume de mer un peu épaisse. La zone la plus dense touchait la terre et, selon toute probabilité, se trouvait prise au piège dans le mouillage qu'ils venaient de quitter.

Herrick était de taille à s'en sortir. Si on lui faisait un compliment des plus sincères, il pouvait rester sans voix. En présence d'une dame, sa langue demeurait obstinément immobile. Mais qu'arrivent la tempête, le brouillard, le fracas et les horreurs de la bataille, il était comme un roc.

Ils croisèrent quelques rares bâtiments, de faible tonnage, caboteurs ou pêcheurs qui ne prêtaient guère attention à la frégate élancée taillant sa route vers le sud, en direction du détroit qui sépare la Suède du Danemark, à l'entrée de la Baltique. Piège ou abri salvateur, tout dépendait de vos intentions.

Dès qu'il fit nuit, Neale demanda l'autorisation de mouiller. Le *Styx* se balançait doucement sur son câble, des langues de brume s'effilochaient entre les espars et le gréement pour lui donner l'allure d'un vaisseau fantôme, Bolitho alla se promener sur la dunette pour observer les étoiles et les quelques lueurs disparates qui signalaient la présence de la terre.

Le *Styx* ne portait qu'un fanal de mouillage, les hommes de quart, répartis entre le gaillard et les passavants, étaient armés. Mr. Pickthorn, officier en second, avait même fait gréer les filets d'abordage.

« Juste au cas où », comme avait dit Neale.

Pascœ émergea de la nuit et attendit un peu de voir si l'heure était propice à la conversation. Bolitho lui fit signe d'approcher.

— Venez donc faire quelques pas avec moi. Si l'on reste immobile trop longtemps, il y a de quoi se geler les os !

Ils commencèrent à descendre et à remonter la dunette, croisant les hommes de quart ou quelques officiers qui essayaient de prendre un peu d'exercice dans l'air glacé.

— Nos hommes sont installés, amiral — il lui jeta un rapide coup d'œil. J'ai avec moi M. l'aspirant Penels pour s'occuper des signaux. Il est un peu trop jeune à mon goût, mais Mr. Wolfe m'a répondu qu'il fallait bien qu'il commence un jour — il se mit à rire. Après tout, je crois bien qu'il a raison.

— Demain, Adam, nous allons entrer à Copenhague. Une fois sur place, je dois rencontrer un représentant officiel de notre pays, quelqu'un d'assez bon calibre.

Il se tourna pour observer les feux minuscules qui brillaient sur le rivage. La nouvelle était sûrement passée : un vaisseau de guerre anglais. De quoi cette escadre nouvellement arrivée se composait-elle ? Que signifiait ? Pourquoi était-il ici ?

— Moi aussi, j'ai quelques questions dont j'aimerais bien connaître la réponse, ne serait-ce que pour ma propre satisfaction.

Pascœ n'osa pas interrompre Bolitho dans ses pensées, même s'il les exprimait à voix haute. Il songeait à l'aspirant Penels et à son ami, ce Babbage. Hasard du sort ou inattention de quelque officier marinier, Babbage se trouvait également à bord.

Bolitho lui demanda brusquement :

— Comment vous entendez-vous avec mon aide de camp, l'honorable Oliver Browne ?

Pascœ se mit à sourire de toutes ses dents, qui firent comme une tache blanche dans la nuit.

— Avec un e, amiral. Bien. C'est un être assez étrange, assez différent de la plupart des officiers de marine. Et même de tous les officiers, si je me fie à ma propre expérience. Il est toujours très calme, on dirait que rien ne l'atteint. Je crois que si les Français étaient en train de se ruer à bord, il terminerait tranquillement son repas avant de venir se battre !

Le commandant Neale arriva sur le pont, Pascœ s'excusa et les laissa seuls.

— Tout semble très calme, commandant.

— C'est aussi mon avis, répondit Neale en essayant de percer l'obscurité à travers les filets qui pendaient mollement. Mais je reste vigilant. Le commandant Herrick me cracherait à la figure ou pis encore si j'étais responsable de l'échouement de son amiral.

Bolitho lui souhaita une bonne nuit avant de gagner ses appartements provisoires. Jusqu'ici, il n'avait jamais vraiment compris à quel point la dévotion de Herrick à son égard était devenue de notoriété publique.

— A carguer la misaine, monsieur Pickthorn.

Le capitaine de vaisseau Neale se tenait debout, les bras croisés, très calme, alors que la frégate glissait lentement sous focs, misaine et huniers.

Le *Styx* s'avancait lentement vers la dernière branche du chenal, on en oubliait même l'air froid et les gouttelettes glacées qui tombaient des voiles de gros temps comme des gouttes de pluie.

Il y avait de chaque bord de quoi effrayer même le marin le plus endurci : les deux forteresses qui gardaient le Sound, Helsingborg côté suédois et Kronborg sur la côte danoise.

Bolitho s'empara d'une lunette qu'il pointa sur la forteresse danoise. Il eût fallu une armée et des mois de siège pour tenter de s'en emparer.

Il était presque midi. Au fur et à mesure que la frégate s'enfonçait dans les détroits entre les deux rives dotées de batteries, ils avaient pu sentir l'excitation que suscitait l'arrivée du *Styx*. S'il n'y avait pas de signe de bienvenue, on ne voyait pas non plus quelque manifestation d'hostilité que ce fût.

Il jeta un coup d'œil sur les ponts supérieurs. Neale avait bien fait les choses, le bâtiment paraissait aussi proche que possible de la perfection. Les fusiliers, très dignes dans leurs uniformes impeccables, étaient rassemblés par escouade tout à l'arrière. Il n'y en avait pas dans les hauts, les pierriers n'y avaient pas été hissés non plus. Des marins vaquaient à leurs occupations, d'autres se tenaient prêts à renvoyer de la toile ou à la reprendre, avant de jeter l'ancre.

Neale jeta un regard interrogatif à Bolitho :

— Puis-je commencer à saluer, amiral ?

— Je vous en prie.

— Retirez les tapes, ordonna brièvement Neale, et ouvrez les sabords.

Il se disait sans doute que, lorsqu'il aurait terminé de tirer tous les coups de salut à l'intention de la forteresse, ses pièces seraient non chargées et impuissantes. Mais d'un autre côté, s'il y mettait plus d'hommes que le strict nécessaire, cela pourrait apparaître comme une menace.

— Mettez en batterie, je vous prie.

Grinçantes, grondantes, les pièces du *Styx* pointèrent leurs gueules noires en plein jour.

— Paré à marquer le pavillon !

Bolitho se mordit la lèvre. Rien ne venait de la terre, rien du tout. Il se tourna vers les grands emplacements d'artillerie. Le vent avait considérablement faibli et, si les Danois ouvraient le feu, le *Styx* aurait la plus grande peine à virer de bord et à se retirer. Dans ce cas, il suffirait de quelques minutes pour le mettre à genoux.

— Commencez le tir de salut, monsieur Pickthorn.

— Pièce 1, feu !

Le fracas du départ roula en échos sur l'eau, imité par celui de pièces situées sous la forteresse. Puis le pavillon danois, frappé comme un morceau de métal brillant en haut d'un grand mât, s'abaisse lentement pour saluer à son tour.

Allday s'essuya la bouche du dos de la main :

— Pfft ! On n'est pas passés loin !

Bolitho voyait leur maître canonnier qui allait de pièce en pièce en battant la mesure de la main, insensible à tout sauf à la précision de l'exercice.

On voyait maintenant du monde sur la rive, certains couraient en faisant de grands gestes, d'autres les observaient à la lunette en ouvrant des bouches d'où ne sortait aucun son.

Le coup du dernier canon partit enfin et sa fumée dériva lentement devant la figure de proue de la frégate.

Le capitaine de vaisseau Neale salua Bolitho :

— Je pense que l'on veut bien de nous, amiral.

Browne, qui s'était bouché les oreilles pendant toute la bordée, dit amèrement :

- De là à dire que nous sommes les bienvenus...
- Le canot de rade approche, commandant !
- Rentrez la misaine, monsieur Pickthorn. Parés à accueillir nos visiteurs !

Les gabiers se glissèrent le long des vergues pour se battre contre la grosse toile qu'il fallait ferler. Ils y montraient beaucoup de savoir-faire et la manœuvre était suivie avec intérêt par la foule des spectateurs.

Ce canot de rade était intéressant. Beaucoup plus long qu'une embarcation de drome, il était propulsé par les plus longs avirons que Bolitho eût jamais vus, si ce n'est à bord de chebecs. Il y avait deux hommes par aviron et, derrière l'étrave menaçante, une seule pièce, mais de belle taille. A l'aviron, cette canonnière miniature était sans nul doute capable d'en remontrer même à des bâtiments plus gros qu'une frégate en leur tirant de gros boulets dans le château arrière, le tout en restant parfaitement en sûreté. Même une frégate se trouverait certainement en situation délicate si le vent venait à lui manquer.

Bolitho examinait soigneusement les silhouettes qui se tenaient dans la chambre très décorée. Deux officiers de marine danois et deux civils, dont l'un au moins ressemblait fort à un Anglais. Leur habillement semblait plus adapté à une promenade dans Hyde Park qu'à une traversée en mer au mois d'octobre.

— La garde à la coupée ! Fusiliers, rompez !

Mr. Charles Inskip, ce représentant éminent du gouvernement que Bolitho avait mission d'assister par tous les moyens à sa disposition, se tenait assis, très raide, dans l'un des sièges du commandant Neale. Il était occupé à lire les dépêches prises à bord du français. Il tenait les documents à bout de bras et Bolitho en conclut que sa vue laissait à désirer. Son compagnon, Mr. Alfred Green, homme de moindre importance semblait-il, lisait lui aussi de son côté en poussant une exclamation à chaque nouvelle page.

Bolitho entendait les officiers danois, restés de l'autre côté de la cloison, qui discutaient en riant. Il devina que Neale et quelques-uns de ses officiers s'occupaient d'eux dans les règles. Lorsque des marins se rencontrent dans leur cadre de vie habituel, ils trouvent aisément matière à causer.

Browne jeta un regard entendu à Bolitho lorsque Inskip attaqua le document au sceau brisé.

Bolitho remarqua quant à lui que, lorsqu'un matelot au-dessus d'eux courait sur le pont ou qu'une poulie ou un palan tombait sur le plancher, Inskip ne cillait même pas. C'était visiblement un homme qui avait bourlingué sur tout ce qui flottait.

A vue, on lui donnait la cinquantaine. Convenablement mis, mais sans plus, il portait une veste et un pantalon du même vert. Il était presque totalement chauve, ce qui lui restait de cheveux – une espèce de natte sans forme – pendait par-dessus le col comme une queue de vache.

Il leva brusquement les yeux.

— Que voilà de bien mauvaises nouvelles, amiral ! – il avait la voix acérée, un peu comme celle de Beauchamp. Je remercie le ciel que vous ayez pu intercepter cette lettre.

Il esquissa un sourire qui le rajeunit soudain :

— Où en serions-nous sans elle ?

— Si *l'Echo* était arrivé avant vous, amiral, intervint son compagnon, vous auriez eu droit à une assez chaude réception.

Inskip fronça le sourcil de se voir ainsi interrompu.

— J'ai réussi à faire avancer nos affaires avec le gouvernement danois. Ces gens-là ne souhaitent pas entrer dans l'alliance que leur propose le tsar, mais ils sont soumis à d'intenses pressions. Vous arrivez à point. Je remercie le ciel que vous ayez décidé de venir à bord d'une simple frégate et non avec un trois-ponts ou quelque bâtiment de ce genre. Nous sommes assis sur un baril de poudre, encore que ces Danois, comme tous les Danois, fassent semblant de ne pas s'en rendre compte. J'aimerais bien revenir par ici si l'époque devient plus propice.

— Voulez-vous que je descende à terre, monsieur ? demanda Bolitho.

— Oui, je vous ferai prévenir. Le canot de rade va vous conduire au mouillage qui vous a été désigné — bref regard vers la porte, puis : Il y a une frégate française à Copenhague, prévenez vos gens d'éviter tout contact avec elle.

Bolitho jeta un coup d'œil à Browne : encore une complication supplémentaire, et ce n'était que le début.

Inskip frappa la lettre du plat de la main.

— A présent que j'ai lu ceci, je crois que je comprends mieux la raison de sa présence ici. Le gouvernement de Sa Majesté m'a fait venir afin d'éviter que les Danois s'impliquent dans la guerre. Les Français sont peut-être ici animés d'une intention exactement contraire. Votre petite escadre ne pourrait pas faire grand-chose si le pire arrivait avant que nous ayons eu le temps de rassembler une flotte. Et même dans ce cas, on dit que la Suède et la Russie possèdent à elles deux soixante vaisseaux de ligne, tandis que les Danois en ont une trentaine.

Bolitho sentait grandir sa sympathie pour cet homme insignifiant à première vue. Il était au courant de tout, jusqu'à la taille de sa petite escadre. D'avoir fourni à Inskip des renseignements qu'il n'avait pas ne lui donnait pas de sentiment de supériorité, mais de modestie.

Inskip se leva, vit le plateau qu'apportait Ozzard et refusa d'un geste.

— Non, pas maintenant, je vous remercie. Il nous faut garder la tête froide — et il ajouta en souriant : Je vous suggère d'ordonner à votre capitaine de rallier le mouillage. Votre arrivée a suscité beaucoup de curiosité et quelques spéculations. Si vous descendez à terre, cela ne fera que déclencher de nouveaux commérages, n'est-ce pas ?

Il ramassa son chapeau et conclut :

— Je suis désolé que vous ayez manqué une rencontre avec un compatriote, grand voyageur comme vous.

Bolitho laissa Allday lui attacher son ceinturon et y fixer son sabre d'honneur, particulièrement de circonstance. Allday ne pouvait dissimuler sa réprobation.

— Ah oui, et qui était-ce ?

— Rupert Seton. Je crois savoir qu'il est le frère de votre défunte épouse ?

Bolitho se raidit soudain et jeta un coup d'œil à Allday. Il revoyait encore Seton, jeune aspirant durant cette tentative malheureuse qu'ils avaient faite pour reprendre Toulon aux royalistes français. Un garçon frêle, affligé d'un bégaiement. Et ayant une sœur si belle qu'elle ne restait jamais longtemps absente des pensées de Bolitho.

— Il m'a raconté cette tragédie, naturellement — Inskip ne se rendait absolument pas compte du séisme qu'il venait de déclencher. C'est un jeune homme plein de qualités, intelligent. Il occupe un emploi tout à fait honorable à la Compagnie des Indes orientales. C'est là-bas que je devrais être si j'avais un peu de jugement. On gagne plus de coups de pied au derrière que de guinées à être au service de Mr. Pitt.

— Vous dites que c'est ici que vous l'avez rencontré ? demanda Bolitho, très calme.

— Oui, il embarquait pour l'Angleterre. Je lui ai dit de se dépêcher, faute de quoi il risquait de rester coincé. Mais la guerre pouvait éclater d'un moment à l'autre, je ne souhaitais guère voir un membre de la Compagnie se faire interner !

— Accompagnez ces messieurs chez le capitaine de vaisseau Neale, reprit Bolitho. Mes compliments au commandant, dites-lui que nous en avons terminé avec nos affaires et que nous pouvons passer à la suite — il regardait les deux représentants officiels, toujours impassible. Je suis sûr que vous souhaitez descendre à terre avant moi ?

— Nous nous reverrons, répondit Inskip en lui serrant chaleureusement la main — et, baissant d'un ton : Je suis désolé d'avoir remué des souvenirs pénibles. Je ne voulais évoquer que les meilleurs.

La porte se referma derrière Browne et les deux autres. Allday s'exclama :

— Oh, qu'il aille au diable ! Après tout ce temps, il n'a pas le droit, ce n'est pas honnête ! — il finit par se calmer et conclut : Dois-je envoyer chercher Mr. Pascoe, amiral ?

— Non, fit Bolitho en s'asseyant et en se débarrassant de son sabre. Mais je vous serais reconnaissant de bien vouloir rester avec moi — il leva les yeux, son regard se faisait implorant : Cela s'arrêtera-t-il donc un jour ? Je me suis conduit

comme un imbécile, mes amis ont eu honte de moi, j'espérais retrouver la paix, un jour !

Allday se pencha par-dessus la table, arracha presque le verre que tenait Ozzard.

— Tenez, amiral, buvez ceci et que cette guerre aille au diable et tous ceux qui l'attisent !

Bolitho avala le cognac d'un coup et manqua de se brûler le gosier.

Il la revoyait, encadrée dans l'embrasure, la main posée sur le bras de son frère, exactement comme la fiancée de Herrick que l'on conduisait à l'autel.

Il se mit à parler, comme à lui-même :

— Peut-être vaut-il mieux que nous ne nous soyons pas rencontrés. Peut-être me reproche-t-il la mort de Cheney. Je l'ai laissée seule alors qu'elle avait besoin de moi. J'étais en mer, les marins ne devraient pas se marier, Allday, c'est trop cruel pour ceux qu'ils laissent derrière eux.

Allday fit signe à Ozzard de se retirer, et le garçon s'éclipsa comme par enchantement.

— Ce que vous dites est vrai pour certains, amiral, pas pour d'autres, qui sont spéciaux.

Bolitho se leva, remit son sabre en place.

— Et elle était spéciale — il leva les yeux, fit un bref signe de tête à Allday : Merci. Me voilà paré.

Allday le regarda redresser les épaules puis se baisser instinctivement sous les barrots pour gagner la dunette.

Mauvaise crise, songea Allday, la pire qu'il eût connue depuis longtemps. Ces souvenirs étaient toujours présents, tapis dans l'ombre comme un animal malfaisant, prêt à surgir et à tout détruire sur son passage.

Il suivit Bolitho à l'air libre, le regarda avec la même fascination serrer les mains des deux officiers danois et les raccompagner à la coupée. Un sourire à Neale, une poignée de main au pilote danois qui devait assister le leur pour la dernière partie du voyage.

Pascœ passa près de lui avec quelques marins qui allaient préparer la mise à l'eau des embarcations dès que cela serait nécessaire. Allday surprit le bref échange de regards entre eux.

Ils étaient comme des frères, n'avaient nul besoin de parler pour se comprendre.

Pourtant, cette fois-ci, Allday se serait bien passé du privilège que lui valait le fait de connaître et de partager cette intimité. Il connaissait trop bien son Bolitho, ce calme apparent ne le trompait pas. Et ce n'était pas un secret facile à garder.

Se retrouver à terre dans une ville aussi belle que Copenhague causait à Bolitho une étrange impression. Il aurait aimé découvrir les places dominées par de grandes flèches vertes et des bâtiments impressionnantes qui avaient l'air d'être là depuis toujours. Et puis ces allées qui vous invitaient à la promenade et semblaient lui faire signe à travers la vitre de la voiture qu'Inskip avait envoyée au port pour le prendre.

Inskip, de même que les autorités danoises, voulait absolument savoir à toute heure du jour où se trouvait un amiral britannique en visite. Bolitho se demanda comment réagirait le cocher s'il lui suggérait de prendre un autre chemin.

Alors qu'il se préparait à quitter le navire pour faire sa première visite aux bureaux d'Inskip, il avait noté que Neale et ses officiers examinaient soigneusement le port en général et la frégate française en particulier. Elle était mouillée aussi loin d'eux qu'il était possible, mesure de prudence évidente. Le mouillage était plein à craquer de bâtiments de guerre danois. Leurs tailles et leur nombre avaient beau l'impressionner, l'attention de tous les spectateurs, qu'ils fussent sur le rivage ou à bord des embarcations, se concentrat pourtant sur les deux frégates, séparées l'une de l'autre par une bonne largeur d'eau et un canot de rade. Elles représentaient la guerre et son cortège. La guerre qui, si la Russie le voulait, pouvait entraîner le Danemark dans son tourbillon.

La frégate française s'appelait *l'Ajax*, puissante unité de trente-huit canons. Ses marins vaquaient à leurs tâches quotidiennes tout comme leurs homologues britanniques, apparemment insensibles à la présence de leurs ennemis ou à leurs intentions.

Les roues de la voiture faisaient un vacarme d'enfer dans les nids-de-poule. Bolitho aperçut plusieurs personnes qui s'arrêtaient sur son passage en dépit du froid. La race était belle.

Peut-être était-ce la raison qui leur évitait de faire la guerre et de se trouver perpétuellement en conflit.

Browne, qui observait le paysage avec une attention nonchalante, annonça :

— Nous sommes arrivés, amiral.

La voiture s'engagea sous un porche assez bas et pénétra dans une cour intérieure carrée. Sur les quatre côtés, les bâtisses avaient l'air d'édifices officiels. Bolitho aperçut deux valets de pied qui dévalaient les marches pour venir l'accueillir.

Il faisait plus froid, le pilote de Neale leur avait prédit de la neige. Du brouillard et maintenant de la neige, on eût cru entendre Grubb.

Inskip l'attendait près d'une bonne flambée. Il portait perruque, mais, contre toute attente, cela le vieillissait.

— Je vous remercie de votre célérité. Je me suis livré à une petite enquête complémentaire sur le compte du français. On dit qu'il relâche ici pour réparer les avaries causées par la tempête. Le Danemark n'a aucune envie de provoquer la France en refusant cette autorisation à *l'Ajax*. A mon avis, il attendait cette lettre ou quelque autre instruction relative à Malte. Votre arrivée inopinée a dû semer la panique dans la basse-cour !

Ses yeux pétillaient de plaisir.

— Lorsque *l'Ajax* aura appareillé, répondit Bolitho, le commandant Neale n'aura qu'une envie, le provoquer au combat.

Inskip hocha négativement et très fermement la tête :

— *L'Ajax* est arrivé le premier, sans intentions belliqueuses. Il aura droit à un jour de grâce avant qu'on vous permette d'appareiller à votre tour.

Browne toussota discrètement :

— C'est une règle non écrite, amiral.

— Je vois, fit Bolitho en contemplant le feu. Donc, je ne peux rien faire de plus qu'attendre en battant la semelle pendant que le français choisit la musique ? Un nouveau courrier peut très bien arriver demain matin ou n'importe quand. Ne pourriez-vous pas envoyer un autre courrier, encore plus rapide, prévenir mon escadre ? Avec une autre frégate au large, je pourrais contrecarrer les plans du capitaine français.

— Vous êtes décidément un homme d'action, lui répondit Inskip en souriant. Mais je crains fort que les Danois n'apprécient guère le... comment dire ?... le mauvais usage que vous feriez ainsi de leur hospitalité. Ils pourraient même confisquer votre bâtiment pour faire bonne mesure.

Bolitho se souvenait de la remarque de Browne, à bord du *Benbow*. « Je vous vois comme un marin et un guerrier, pas comme un diplomate. » Par son incapacité à rester tranquille en attendant que quelque facteur imprévu vînt changer la donne, il avait largement fait la preuve que Browne avait raison.

— Qu'ils essaient donc !

— Réfléchissez bien, ils le peuvent et ils le feront. Selon mes informateurs, ils ont prévu de bloquer le port, de relever les bouées et d'enlever toutes les marques. Les Danois, vous avez pu le constater, ont rassemblé une flotte considérable. Croyez-moi, ils peuvent vous damer le pion – il frappa du poing dans sa paume : Si seulement les Français n'avaient pas abandonné Malte, ou plus précisément, si notre propre marine avait été, pour une fois, moins efficace !

— Je pense, fit posément Browne, qu'ils auraient trouvé d'autres moyens. Calmer le jeu permet de gagner du temps, guère plus.

— Votre aide de camp est un homme perspicace, répondit Inskip en haussant le sourcil. Quelle pitié de le voir porter l'uniforme du roi, je crois que je pourrais lui trouver un poste à Whitehall !

— Que suggérez-vous, monsieur ? demanda Bolitho en soupirant.

— Je vous suggère d'attendre, répliqua Inskip. Je vois le ministre du Danemark demain, j'essaierai de percer ses intentions. Votre présence sera peut-être utile, je vous prie donc de rester à terre ce soir. Cela nous fera gagner du temps et ce sera moins suspect. Si le capitaine français décide d'appareiller, il se trouvera probablement face à votre escadre après avoir passé la pointe du Skaw. S'il fait cap à l'ouest dans la Baltique, cela voudra dire qu'il veut établir le contact avec les Suédois, ou même avec la flotte russe, si les glaces ne sont pas trop dangereuses.

Un valet emperruqué passa silencieusement une porte décorée.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais il y a là deux... comment dire ?... deux *personnes*. Elles sont en bas et elles demandent à être conduites devant le contre-amiral.

— Et qui est-ce ? demanda Inskip d'une voix onctueuse.

— Deux marins, j'imagine, monsieur, répondit le valet de sa même voix précieuse. Le premier dit qu'il est maître d'hôtel, l'autre est sans doute quelque domestique.

Bolitho se mit à sourire. Allday et Ozzard.

— Je suis heureux que vous n'ayez pas tenté de chasser mon maître d'hôtel. Le résultat aurait pu être pire qu'une rencontre avec des Français.

Inskip ordonna à son valet de faire patienter Allday et son compagnon près du feu dans une autre pièce.

— Bon, eh bien, voilà au moins qui ramène le sourire sur votre visage, Bolitho. On se sent mieux ainsi, n'est-ce pas ?

Bolitho se tourna vers Browne :

— Rentrez à bord et allez expliquer au commandant Neale ce qui se passe. Dites-lui de noter toute embarcation qui s'approcherait de *l'Ajax* et de surveiller tout préparatif anormal.

Neale n'avait probablement pas besoin qu'on lui en dise davantage.

Lorsque Bolitho fut seul avec Inskip, il lui demanda :

— Supposons que le tsar apprenne le sort de Malte avant que vous ayez pu obtenir une déclaration positive de neutralité de la part des Danois, que se passera-t-il ?

— Le tsar pourrait alors, répondit Inskip, préoccupé, relancer son idée de neutralité armée des puissances du Nord. Il a déjà menacé de saisir les bâtiments britanniques qui se trouvent dans ses ports. Ce serait un acte de guerre et le Danemark se retrouverait en première ligne.

— Merci de m'avoir expliqué les choses sans ambages, fit Bolitho. Ce sont là des faits, et je suis capable de les comprendre. Je ne doute pas que Bonaparte ait envoyé plusieurs messagers au tsar. Mais le fait que nous ayons été assez heureux pour en capturer un seul est encore secret.

— Vous avez peut-être raison, répondit Inskip. Mais, grâce au ciel, c'est votre affaire et non la mienne.

Browne revint du bord trois heures plus tard. L'*Ajax* était toujours à l'ancre, rien dans sa conduite ne permettait d'avoir le moindre soupçon. On avait vu son commandant descendre à terre, sans doute pour aller faire visite au major du port avant l'appareillage. Il pouvait tout aussi bien être allé à la pêche aux informations à propos de Bolitho.

Cette nuit-là, tandis que Bolitho essayait de s'habituer à l'espace et à l'immobilité de son grand lit, il eut tout le temps de repenser à ce que lui avait dit Inskip. Pour ce qui concernait la flotte russe, tout ou presque dépendait du temps. En écoutant le vent qui rugissait par-dessus les toits, il caressa même un instant l'idée de quitter la maison sans rien dire à personne. Il pourrait entrer dans l'une de ces tavernes animées qu'il avait aperçues et s'y noyer dans la foule pendant une précieuse heure.

Il avait dû finir par s'endormir car la première chose dont il fut ensuite conscient fut que Inskip, droit comme un lutin avec son grand bonnet de nuit, le secouait par le bras. Il aperçut des lanternes, quelques chandelles dont la flamme vacillait dans ce qui lui parut être un corridor.

— Qu'y a-t-il ?

Il aperçut Allday, l'air réjoui et aux aguets comme s'il s'attendait à une attaque par surprise, Ozzard qui tramait son coffre sur le plancher comme un naufragé s'enfuit avec son butin.

— On vient de me mettre au courant, annonça brièvement Inskip, le français a levé l'ancre, encore qu'on se demande bien comment il va s'en tirer. Il neige à gros flocons !

Bolitho bondit sur ses pieds, attrapa une chemise tandis qu'Inskip ajoutait seulement :

— Une goélette vient d'apporter des nouvelles plus graves. Les Russes se sont emparés de plusieurs bâtiments marchands britanniques. Maintenant, quoi que décident les Danois, ils sont contraints d'entrer en guerre.

Browne se fraya un chemin au milieu des valets et des domestiques. Plus étonnant, il était déjà tout habillé.

— Faites chercher une voiture ! cria Bolitho.

— J'ai appris les nouvelles, amiral, répondit calmement Browne, la voiture est là. Elle nous attend en bas.

Inskip se tenait entre Bolitho et un Ozzard devenu frénétique.

— Vous connaissez la règle : vous devez attendre une journée avant d'appareiller.

— Où sont ces bâtiments anglais ? répondit Bolitho en le regardant, l'air grave.

— Sous l'île de Gotland, à ce qu'on m'a rapporté, fit Inskip, pris au dépourvu.

Bolitho s'assit sur son lit et enfila ses chaussures.

— Je vais les chercher, monsieur, sans mon escadre. Et pour ce qui est des règles, eh bien, j'ai eu souvent l'occasion de constater qu'il en était pour elles comme il en est des ordres – il lui prit brutalement le bras : Il faut les adapter aux nécessités de l'heure.

Tandis qu'ils s'entassaient dans la voiture qui démarra sans bruit dans un épais tapis de neige, Browne déclara :

— Je vous fiche mon billet, amiral, que le français est également au courant de ce qui est arrivé à nos bâtiments. Et il part les démolir sans que personne lève le petit doigt pour l'en empêcher.

Bolitho s'enfonça dans le siège pour essayer de remettre de l'ordre dans ses pensées.

— Personne, monsieur Browne. Personne, à l'exception du *Styx*.

V

LA CONFIANCE

Bolitho s'agrippa à la lisse de dunette, tentant de distinguer ce qui se passait sur le pont, les yeux plissés pour se protéger de la neige et de l'air glacé.

La scène était irréelle, le gréement et les pièces luisaient dans la neige, les hommes allaient en tâtonnant comme ils pouvaient d'une tâche à une autre, tels des invalides.

Il essayait de raisonner calmement, de concentrer ses pensées sur ce qui les attendait. Mais, depuis le moment où ils avaient levé l'ancre, une fois passée l'excitation d'être sorti du port dans la tempête de neige, le mauvais temps avait atteint un point qui défiait l'entendement.

Cela faisait douze heures qu'ils avaient repris la mer, il aurait dû faire plein jour. Ils taillaient péniblement leur route cap au sudet, entraînés par un fort vent qui dévalait des côtes suédoises. Les mouvements devenaient de plus en plus chaotiques, la moindre chose prenait plus de temps à chaque relève de quart.

Et le blizzard balayait les enfléchures et le gréement courant, le temps et l'espace se rétrécissaient aux dimensions du bâtiment.

Bolitho ne pouvait strictement rien faire pour s'empêcher de claquer des dents. Malgré son lourd manteau de mer, il était gelé jusqu'à la moelle. Il avait vu les vigies épuisées que l'on relevait au bout de moins d'une heure là-haut et qui n'avaient même pas la force de redescendre seules.

Et si tout cela n'était que temps perdu ? Cette pensée l'obsédait un peu plus à chaque mille parcouru, il s'imaginait que tous à bord juraient et l'insultaient au fur et à mesure que le jour passait. Et si le français s'en était allé ailleurs ? A cette

heure, il était peut-être en train de se jeter sous les pièces de Herrick, ou encore d'aller on ne sait où.

Neale arriva en titubant sur la dunette, le froid le rendait encore plus rose.

— Puis-je vous suggérer de descendre, amiral ? Les hommes savent que vous êtes à bord, ils savent aussi que vous resterez avec eux quoi qu'il advienne.

Bolitho fut pris d'un grand frisson. Les embruns qui jaillissaient par-dessus la figure de proue gelaient instantanément pour se transmuer en pierres précieuses qui s'accrochaient aux filets. L'eau qui prenait en glace devant les dalots pouvait fort bien s'accumuler assez vite pour faire chavirer un bâtiment plus important qu'une simple frégate.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Le pilote m'assure que l'île de Bornholm est par le travers bâbord, à environ cinq milles — Neale s'essuya de la main son visage qui ruisselait. Je suis bien obligé de le croire, amiral, car, en ce qui me concerne, nous pourrions être n'importe où que cela me ferait le même effet !

Le commandant se retourna en voyant arriver son second. Bolitho lui cria :

— Ne vous en faites pas pour moi, Neale. Au moins, le vent m'aide à garder la tête froide !

Il repensa à leur départ en catimini de Copenhague. Il ignorait si quelqu'un les avait vus lever l'ancre. Peu probable. Mais, une fois l'aube venue, Mr. Inskip risquait fort d'être soumis à quelques questions assez désagréables.

Browne s'était montré aussi net qu'il l'avait osé :

— Je crois que vous avez tort de donner la chasse à ce français, amiral. Vous y envoyez le *Styx*, ce qui suffit bien. Le commandant Neale sait les risques qu'il prend, vous pourriez le couvrir si les choses tournaient mal. Mais, puisque vous êtes avec lui, qui donc vous couvrira, vous ?

Un peu plus tard, tandis que le *Styx* s'éloignait à grand-peine des côtes suédoises, Bolitho avait surpris une conversation assez vive entre Pascoe et son aide de camp : « Mais vous n'y comprenez rien ! L'amiral s'est déjà trouvé dans des situations bien pires ! Et il a toujours réussi à échapper à

tous les pièges ! – Il n'était que commandant à l'époque, lui avait répondu Browne d'une voix triste. La responsabilité est une hache : elle peut aussi vous tuer. » Puis Bolitho l'avait entendu poser la main sur l'épaule de Pascoe : « Mais je respecte votre fidélité, croyez-moi. »

Pour l'instant, Pascoe était monté dans le mât de misaine afin de donner la main à quelques marins qui tentaient de débloquer les réas des poulies. S'ils gelaients, ou encore si les cordages, déjà englués de neige, en faisaient autant, le *Styx* serait désemparé. Il ne lui resterait plus qu'à tailler sa route comme un fantôme et à s'enfoncer ainsi au fin fond de la mer Baltique.

Allday traversa le pont, pataugeant dans la neige à demi fondu.

— Ozzard est allé chercher un peu de soupe, amiral – puis, avec un coup d'œil aux voiles revêtues d'une croûte blanche : Je crois que j'aimerais mieux être encalminé que de voir ça !

Bolitho regardait des marins redescendre des hauts. Il fallait espérer qu'ils trouveraient quelque chose de chaud en arrivant en bas, eux aussi. Mais il connaissait son Neale et savait qu'il avait fait le nécessaire.

Il suivit le regard d'Allday, vers les grandes voiles bien gonflées. Elles étaient raides comme du métal, ce qui ajoutait à la peine des gabiers qui devaient se battre avec elles pour les maîtriser. Le spectacle offrait pourtant une beauté étrange. Cette pensée légèrement réconfortante l'aida à refouler l'anxiété qui le tenaillait.

— C'est bon, je descends. Un peu de soupe me fera du bien, mais je ne suis pas sûr d'arriver à la garder dans mon estomac !

Allday se mit à rire et s'écarta un peu pour laisser Bolitho accéder à la descente.

Depuis toutes ces années qu'il le servait, il ne se souvenait pas de l'avoir vu atteint du mal de mer. Mais, comme on dit, il faut un commencement à tout...

A l'arrière, avec cette mer du travers qui faisait monter puis redescendre l'étambot, l'ambiance était plus celle d'une grotte que d'une chambre. Les fenêtres étaient décorées de fins motifs

de glace qui filtraient la lumière et faisaient paraître l'endroit plus froid qu'il n'était.

Bolitho s'assit pour avaler la soupe d'Ozzard, tout surpris de voir qu'il avait encore de l'appétit, La chose, songea-t-il, aurait paru plus naturelle chez un jeune efflanqué d'aspirant que chez un amiral.

Neale vint le rejoindre un peu plus tard et étala la carte devant lui.

— Si ces navires marchands sont vraiment à Gotland, amiral... — il étendit ses pointes sèches sur la carte — ... ils sont sans doute ici, sur la côte nord-ouest — il se tourna vers Bolitho pour observer sa réaction. Juste sous les canons de la forteresse, pas de doute là-dessus.

Bolitho se frottait le menton en essayant de transformer ces droites et ces chiffres en mer, en côtes, en vent et en courant.

— Et si ces navires n'y sont pas, Neale, nous sommes venus ici pour des prunes. Mr. Inskip me fait l'effet d'un homme qui vérifie soigneusement ses sources. En théorie, ces navires devraient être dans les eaux suédoises, mais à partir du moment où les Russes s'en sont emparés et où les Français y voient un certain intérêt, je crois que je n'ai pas le choix et qu'il nous faut aller les battre. Si nous parvenons à libérer ces bâtiments, toutes les raisons de déclarer la guerre tomberont et tout espoir de voir le tsar envahir l'Angleterre s'effacera avec la neige.

Neale faisait la moue, partagé entre des sentiments divers.

— Donnez-moi votre avis, commandant, fit Bolitho en le regardant dans les yeux. Je suis trop habitué aux façons de Herrick pour vous priver de votre liberté de parole.

— Je ne pense pas que les Français s'attendent à nous voir arriver, en tout cas si *l'Ajax* a pris la même route que nous. J'ai hâte de régler mes comptes avec lui, amiral, mon bâtiment mérite bien de remporter quelque succès. Mais, à dire vrai, il me semble que vous avez plus de chances de déclencher une guerre que de l'empêcher.

Il étendit les mains dans un geste d'impuissance, il redevenait l'aspirant qu'il avait été.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi notre amiral n'a pas agi depuis longtemps face à cette menace.

Bolitho détourna les yeux. Il se souvenait de ce que lui avait dit Browne et des mises en garde de Beauchamp. Cet avertissement visait-il précisément l'amiral Damerum ? Et dans ce cas, pour quelle raison ? Tout ceci n'avait guère de sens.

— Quel temps fait-il ?

— Il neige toujours, amiral, mais ça n'empire pas. Mon pilote pense que le temps pourrait s'éclaircir à l'aube.

Ils regardèrent tous les deux la carte. A cette heure, les événements avaient peut-être déjà décidé pour eux.

Le *Styx* faisait route au près, cap au nord, bâbord amures. La mer passait par-dessus le pavoir au vent avant de s'écraser régulièrement du bord opposé. Les hommes, trop assommés par la froidure et l'humidité, ne parlaient guère. Il leur fallait constamment garder l'œil sur les plans et les écoutes, alors qu'ils n'avaient plus l'esprit à rien, sinon la souffrance et la conscience du danger.

La côte suédoise se trouvait par le travers, invisible. Lorsque le bâtiment eut passé la pointe sud du Gotland, la mer devint plus courte mais moins dure pour la dernière partie de leur traversée.

Bolitho s'était levé et habillé bien avant les premières lueurs. Il était si fatigué qu'Allday avait eu plus de mal que d'habitude à le raser. La glace festonnait toujours les fenêtres de poupe, mais, l'aube venant, il fit bientôt plus clair et le jour laissait même espérer quelques rayons de soleil.

Bolitho attrapa brusquement son chapeau et, vitupérant Allday :

— Par Dieu, vous prenez diablement votre temps ! le tança-t-il.

Allday essuya méthodiquement son rasoir.

— Le temps, c'est lorsque l'amiral a de la patience, amiral.

Bolitho lui fit un sourire avant de grimper à la hâte sur le pont.

Arrivé là-haut, il eut brutalement le souffle coupé par l'air glacial.

Des silhouettes s'activaient de tous côtés. Bolitho prit une lunette au râtelier et aperçut bientôt l'île de Gotland sur tribord,

une terre trapue et bosselée dans cette lumière glauque, comme une sorte de monstre marin endormi. On racontait que l'endroit était étrange, avec sa ville fortifiée sur laquelle couraient depuis des temps immémoriaux des histoires d'assauts, de contre-attaques. Il n'était pas difficile d'imaginer les longs bateaux des Vikings s'élançant vers ces côtes inhospitalières.

Neale traversa la dunette pour venir le saluer.

— Autorisation de rappeler aux postes de combat, amiral ? Les hommes ont déjeuné, mais ils l'auront vite oublié si on ne les tient pas occupés.

— Faites, je vous prie. C'est vous qui commandez, je ne suis qu'un passager.

Neale s'éloigna en dissimulant mal un sourire.

— Monsieur Pickthorn ! Rappelez aux postes de combat !

En se retournant, il surprit le regard de Bolitho. Ils revenaient des armées en arrière.

— Et je veux que vous gagniez deux minutes sur votre dernier-temps, compris ?

Le soleil qui perçait faiblement au milieu des flocons de neige effleura les voiles raidies en leur donnant une teinte d'étain. Tout scintillait. Les cheveux des marins qui couraient au rassemblement à l'appel des tambours étaient pleins de gouttelettes de glace fondu, on eût dit qu'ils sortaient du fond de la mer.

Pascœ qui passait en bouclant le ceinturon auquel pendait son sabre courbe ralliait les hommes du *Benbow*. Bolitho remarqua qu'au moment d'appeler un certain Babbage il s'était arrêté une seconde pour regarder l'homme attentivement, avant de le séparer des autres.

Était-ce un candidat à une promotion, ou quelqu'un qu'on lui avait signalé pour mauvaise conduite ? Leurs regards se croisèrent, Bolitho lui fit un léger signe de tête.

— Eh bien, Adam, vous l'avez, votre frégate. Quelles sont vos impressions ?

— Je me sens comme le vent, amiral, répondit Pascœ dans un grand sourire.

Le second, essoufflé par ses efforts et rouge de froid, annonça :

— Bâtiment aux postes de combat, monsieur !

Neale fit claquer le couvercle de sa montre.

— Voilà une affaire rondement menée, monsieur Pickthorn.

Et se tournant vers Bolitho, il le salua :

— Nous sommes à vos ordres, amiral.

Browne, qui avait vécu les préparatifs puis le silence qui était retombé sur le pont principal, murmura :

— Oui, mais pour quoi faire ?

Bolitho fit pivoter lentement sa lunette le long de la ligne de côte grisâtre, Si seulement cette neige pouvait s'arrêter ! Il savait pourtant, au fond de lui-même, qu'elle était leur seule alliée, la seule chose qui les cachait.

Des silhouettes s'activaient tout autour de lui. Il entendait de temps en temps un cliquetis métallique, le raclement d'un anspect, seuls bruits qui venaient troubler le petit cercle d'univers que découpait l'oculaire.

Il faisait mentalement la revue de tout ce qu'il avait observé sur la carte, des notes de Neale. Il devait y avoir une pointe quelque part vers l'avant, sous le vent, et c'était là que devaient se trouver les bâtiments.

Il se mordit la lèvre pour mieux contenir les pensées qui se bousculaient dans sa tête et pour essayer de vaincre son inquiétude. *Peut-être, possiblement, éventuellement*, tous ces mots ne lui servaient de rien à présent.

Il entendit Neale lui demander :

— Dois-je envoyer les couleurs, amiral ?

— Je vous en prie. Je vous suggère également de les hisser en tête de misaine et d'artimon. Si nos marchands sont dans les parages, autant leur offrir tous le réconfort possible.

Il leva les yeux vers la tête d'artimon où flottait sa propre marque depuis qu'il avait quitté le *Benbow*. Elle pouvait faire croire au français et à tous ceux qui auraient envie de les attaquer que d'autres bâtiments arrivaient en renfort. Les jeunes contre-amiraux eux-mêmes ne sont pas supposés s'égarer seuls à bord d'une frégate.

— Le vent ? demanda Bolitho.

— Il adonne d'un quart, amiral, répondit immédiatement le pilote. Au noroît.

Bolitho fit signe qu'il avait entendu, il était trop absorbé dans ses réflexions pour remarquer qu'il avait posé assez sèchement sa question.

— Abattez de trois quarts, je vous prie. Nous doublerons la pointe d'aussi près que possible.

— Bien, amiral, je ne sais pas... commença le pilote, mais il vit le regard que lui jetait Neale et se tut.

La grand-roue commença à grincer. Les trois timoniers, jambes écartées pour garder leur équilibre sur le pont verglacé, allaient des voiles au compas comme des faucons.

— En route au nordet, amiral, annonça enfin le pilote.

Bolitho ne voyait même pas les marins qui couraient de tous côtés pour brasser les vergues et régler les bras, d'autres encore qui arrivaient en renfort. Neale avait beaucoup appris. Sous voilure réduite, huniers, misaine et focs, le *Styx* répondait parfaitement à sa toile raidie par la glace, comme si lui aussi avait hâte d'aller au combat.

Les servants de pièce se serraient les uns contre les autres pour se tenir chaud, le sable que l'on avait répandu autour des longs douze-livres pour empêcher les hommes de glisser s'était déjà transformé en liquide jaune d'or.

Les tuniques des fusiliers semblaient particulièrement rutilantes dans cette étrange lumière, la neige qui poudrait leurs équipements les faisait ressembler à des jouets de Noël.

Pascœ se trouvait près des pièces avant, le poing sur la hanche, sa silhouette élancée suivant sans effort le tangage régulier de l'étrave. Il discutait avec un jeune officier : sans doute évaluaient-ils leurs chances. Les choses se passaient souvent ainsi : il fallait essayer de paraître calme, de garder la tête froide alors que votre cœur était comme pris dans un étau et que vous aviez l'impression que ses battements résonnaient à l'oreille des matelots.

— Terre devant, sous le vent, monsieur !... — une courte pause — ... quasiment droit devant !

— Un homme à sonder devant, monsieur Pickthorn, ordonna Neale. Commencez à sonder dans quinze minutes !

S'il a peur de se mettre au sec, se dit Bolitho, il cache bien son jeu. Il reprit sa lunette. La terre paraissait très proche, il savait bien que c'était une illusion d'optique mais, si le vent tournait brusquement ou s'il tombait, ils auraient bien du mal à s'en tirer.

— A rentrer la misaine ! ordonna Neale – et, s'approchant de Bolitho : Puis-je lofer d'un quart, monsieur ?

— Faites, répondit Bolitho en abandonnant sa lunette.

Il leva les yeux. Leurs couleurs avaient été envoyées en tête des trois mâts et à la corne. Les flocons de neige fondaient dans ses yeux, lui mouillaient les lèvres, cela le calmait.

La voile de misaine battait furieusement sur sa vergue, les gabiers qui étaient montés la rentrer devaient lutter des poings et des pieds contre la toile gelée comme des singes fous furieux. Des écailles de glace tombaient sur les canonniers comme du verre brisé, un officier marinier se baissa pour en ramasser un morceau qu'il avala. Autre indice qui ne trompait pas : ce goût de poussière dans la bouche, cette soif de bière, d'eau, de n'importe quoi.

Si seulement tous ces gens restés en Angleterre les voyaient ! se dit-il amèrement. Tous ces hommes de la flotte qui vivaient comme des misérables dans un monde sordide mais savaient aussi se battre avec dignité et faire preuve d'un courage incroyable. Certains d'entre eux avaient été sortis de leur prison, ils n'étaient bons à rien à terre ou en mer, et pourtant... Eux seuls faisaient barrage contre Napoléon ou tout autre ennemi, quel qu'il fût. Il faillit sourire en se souvenant de ce que disait son père : « Richard, l'Angleterre doit aimer avoir des ennemis, nous en avons tant ! »

— Autorisation de charger, monsieur ? demanda le second.

Neale interrogea Bolitho du regard avant de répondre :

— Oui, monsieur Pickthorn, mais simple charge. Avec des pièces à moitié gelées, j'aurais peur que vous nous ne fassiez plus de mal qu'aux Français !

Bolitho croisa fermement ses mains dans le dos. Ils avaient une telle confiance en lui qu'ils voyaient déjà l'ennemi devant eux. Si la baie était déserte, toute cette belle confiance s'évanouirait d'un coup.

Le bras de l'homme de sonde décrivait lentement de grands cercles, il lâchait le plomb puis la ligne et observait la gerbe au-delà des bossoirs.

— Dix brasses !

Le pilote, debout près de la barre, était tendu. Il imaginait sans doute le fond rocheux qui défilait sous la doublure de cuivre.

Le plomb retomba dans l'eau.

— Et neuf brasses trois quarts !

Bolitho serra les mâchoires. Il leur fallait approcher d'aussi près que possible. La langue de terre grandissait au-dessus du boute-hors et du bâton de foc, lourde de menace.

— Sept brasses !

Le lieutenant fusilier s'éclaircit nerveusement la gorge, l'un des marins de quart sur la dunette sursauta.

— Cinq brasses !

Bolitho entendit le pilote murmurer quelque chose à Neale. Trente pieds d'eau, ce n'était guère, même avec le pied de pilote.

— Quatre brasses !

La voix de l'homme avait retrouvé son calme, comme s'il s'était persuadé qu'il allait mourir et qu'il n'y pouvait plus rien.

Bolitho leva sa lunette, aperçut deux maisons isolées posées comme des briques de couleur claire au flanc de la colline. Il crut voir de la fumée, sans en être trop sûr, la neige brouillant tout. Cette fumée, quelqu'un qui allumait le feu du matin ? Ou bien un four à chauffer les boulets d'une batterie qui réservait à ce *Styx* impudent un accueil à sa façon ?

Les lames déferlaient sous la pointe, de la glace brillait aux premières lueurs.

— Lofez de deux quarts, Neale.

Il baissa sa lunette, la referma dans un claquement sec et la tendit à un aspirant.

Les marins avaient été remis sur pied par ce nouvel ordre comme des athlètes, les palans d'écoute se mirent à grincer, les vergues ajoutèrent leur effet à celui du safran. La frégate commença à monter doucement dans le vent et la pointe pivota en sens inverse comme une énorme porte de pierre.

— Dix brasses ! cria l'homme de sonde et un marin poussa un hourra un peu ironique.

— En route au nordet, monsieur !

Bolitho empoigna la lisse de dunette, comme il l'avait fait si souvent, à bord de tant de bâtiments.

L'heure était venue. Le vent était convenable, la frégate le serrait d'aussi près qu'elle pouvait en restant portante. Dès qu'ils auraient arrondi la pointe, le sort en serait jeté, l'effet de surprise devrait jouer, comme une douche glacée réveille le marin endormi.

— Mettez en batterie, je vous prie.

Bolitho détourna les yeux du petit groupe des officiers rassemblés. Si la baie était vide, ils allaient rire de ses pitoyables préparatifs. Ils attendraient peut-être quelques minutes, afin de ménager son amour-propre, mais se retourneraient plus tard et à juste titre contre lui.

Le second lieutenant baissa le bras, les affûts s'avancèrent en grondant contre les sommiers de sabord, les roues grinçaient tandis que les servants contrôlaient le mouvement au palan et à l'anspect. La chose n'était guère aisée sur un plancher aussi traître.

Les gueules noires des douze-livres jaillirent presque ensemble par les sabords. Ça et là, un chef de pièce ôtait un peu de neige amoncelée sur la volée.

— Pièces tribord en batterie, monsieur !

— Ohé du pont !

L'appel vibrant de la vigie fit retomber la tension d'un seul coup.

— Bâtiments à l'ancre de l'autre côté de la pointe, monsieur !

Bolitho se tourna vers Neale. Derrière lui, un peu en retrait, Allday faisait de grands gestes avec son coutelas, comme s'il tenait une baguette de fée. A l'avant, son neveu s'était hissé sur un affût pour essayer de mieux voir ce qui se passait à travers les filets. Tous les marins du bord avaient peut-être douté de lui, mais pas ces trois-là.

— Paré à virer ! Du monde aux bras !

Les gabiers et tous les hommes affectés à chaque mât se ruèrent pour exécuter l'ordre. Seuls les canonniers restèrent immobiles, chaque chef de pièce gardant le regard rivé sur le petit carré qui représentait tout son univers.

Neale leva le bras :

— Doucement, les gars ! Envoyez !

On eût dit qu'il essayait de calmer un cheval emballé.

Il se tourna vers les filets, incapable désormais de dominer ses sensations. Ils étaient tous là, une demi-douzaine de bâtiments marchands mouillés en formation serrée, pitoyables sous leur manteau de neige et leurs vergues brassées, inertes.

Allday s'était approché de son épaule comme il faisait toujours, pour être aussi près de lui que possible, paré à toute éventualité.

Bolitho l'entendait respirer bruyamment. Allday lui glissa :

— Des navires anglais, amiral, y a pas de doute possible ! — il tendit son énorme bras : Et regardez donc là-bas ! Ce foutu français !

Bolitho reprit sa lunette et la pointa à travers les mâts et le gréement. Il était bien là, c'était *l'Ajax*, il le reconnaissait. Un second bâtiment de guerre se trouvait plus près de terre, un bâtiment plus gros et plus ventru, sans doute un deux-ponts. Ce devait être l'escorte des navires marchands qui attendait une amélioration du temps ou n'avait pas encore reçu ses ordres.

Les formes vagues de la forteresse étaient à peine visibles à travers les flocons. Une sonnerie de trompette éclata soudain. Bolitho imaginait sans peine les soldats pris par surprise qui couraient à leurs postes en sacrant et jurant. Nul n'a les idées très claires quand on le sort d'un abri confortable pour le jeter au milieu de la tempête.

— Allez-y, Neale ! Modifiez la route pour passer derrière les marchands !

Très loin, un coup de canon retentit, le bruit était étouffé par la neige et en devenait moins menaçant. Coup de réglage ? Appel aux armes ? Bolitho percevait l'excitation qui montait, qui tournait à la folie. Mais peu importait, il était trop tard.

Il baissa les bras pour essayer de se calmer. La roue tournait, le *Styx* venait lentement vers le mouillage. Il tâta de la

paume la garde dorée de son sabre d'honneur et se souvint soudain qu'il avait laissé son vieux sabre à bord du *Benbow*.

Allday, qui le vit hésiter, ressentait la même inquiétude. Bolitho se tourna vers lui. Il savait qu'Allday avait tout compris et qu'il s'en faisait le reproche.

— N'ayez crainte, Allday, nous ne pouvions savoir que notre visite aux Danois allait se terminer ici.

Ils sourirent tous deux, mais aucun n'était dupe, C'était comme un présage.

— L'*Ajax* a coupé son câble, amiral ! annonça un aspirant qui dansait d'excitation. C'est la confusion la plus totale !

Bolitho vit une première voile s'étaler aux vergues de l'autre frégate. A voir l'inclinaison de la ligne des mâts, le vent et le courant la drossaient à la côte.

Neale avait dégainé son sabre et le tenait dressé au-dessus des servants de la pièce la plus proche comme pour les retenir encore. Le français paraissait plus grand à présent dans les tourbillons de neige et prenait progressivement forme. Il avait encore envoyé de la toile, Neale entendit par-dessus le bruit des embruns et des voiles le grondement des affûts, l'appel affolé d'un sifflet.

Il cria par-dessus son épaulé :

— N'abatsez pas trop ! Nous allons garder le français entre nous et les batteries côtières !

Bolitho observa que la frégate ennemie semblait glisser sur leur arrière. Neale n'avait rien oublié. Le *Styx* modifiait légèrement sa route. Bolitho vit du coin de l'œil le sabre du commandant qui s'abaissait lentement.

— A VOLONTÉ ! FEU !

VI

UNE AFFAIRE RONDEMENT MENÉE

La brise emporta le panache de fumée à travers la dunette et Bolitho sentit ses yeux le piquer désagréablement. Il aperçut les pièces qui reculaient violemment dans leurs palans, les longues flammes orangées qui jaillissaient dans les tourbillons de neige. Le fracas des départs l'avait à moitié assourdi. Les six-livres du gaillard d'arrière y ajoutèrent leur chanson plus aiguë. La plupart de leurs boulets tombèrent soit trop court, soit trop long, mais quelques-uns atteignirent tout de même leur but.

Les servants écouvillonnaient comme des fous, approvisionnaient charges neuves et boulets avant de se jeter de tout leur poids sur les palans.

Le capitaine français n'avait pas encore riposté une seule fois.

Tous les chefs de pièce avaient le bras levé ; le second hurla :

— Parés ! Feu !

Bolitho mit la main en visière pour mieux observer l'épais panache de fumée qui dérivait vers l'autre bâtiment. Ils étaient en route convergente, mais *l'Ajax*, légèrement plus lourd, envoyait ses cacatois pour essayer de gagner de l'eau.

Il y eut une grande clamour, le grand mât de hune de *l'Ajax* vacilla et commença à tomber. Le vent s'engouffrait dans les trous faits par les boulets et la misaine se déchira en deux comme un vieux sac.

L'ennemi répliqua enfin. Il se trouvait peut-être à une encablure, sa bordée était mal conduite et médiocrement pointée, mais Bolitho sentit nettement le métal s'écraser dans la

coque du *Styx*. Un boulet perdu tomba derrière lui, presque à ses pieds. Le pont trembla comme s'il venait de recevoir un gigantesque coup de marteau, mais les servants de Neale eurent à peine l'air de s'en apercevoir.

— Vérifiez les lumières ! Ecouvillonnez ! Chargez !

Les séances d'entraînement, la répétition des gestes, les menaces, tout cela avait servi.

— En batterie !

La fumée monta en tourbillons entre les deux vaisseaux, le centre du nuage brillait de lueurs rouge et orange qui le faisaient paraître vivant. Les boulets s'écrasèrent contre la muraille du *Styx* au moment même où il crachait sa propre bordée.

Une pièce bascula, Bolitho vit quelques-uns de ses servants qui se tordaient sur le pont en laissant derrière eux des tramées sanglantes. Des trous apparaissaient dans les voiles, un boulet passa au-dessus de la dunette à quelques pas de lui.

Neale arpentaît le pont, surveillant alternativement la barre, les voiles, ses canonniers, bref, ayant l'œil à tout.

— Feu !

Criant, vociférant, les hommes se jetèrent une fois encore sur leurs pièces, s'arrêtant à peine pour voir où leurs coups avaient frappé avant de recharger.

Bolitho gagna l'arrière en glissant dans la bouillasse. Il leva sa lunette à la recherche du dernier de leurs adversaires. Il était toujours à l'ancre, mais ses ponts grouillaient de marins. Il ne faisait rien pour mettre à la voile ni même pour seulement mettre son artillerie en batterie, Déplaçant légèrement son instrument, il distingua le pavillon bleu et blanc de Russie, Avant toute chose, le tsar voulait être considéré par Napoléon comme un ami fidèle et un allié. Ce capitaine avait apparemment des vues différentes et il était probablement encore estourbi par la brutalité de l'attaque du *Styx*.

Un boulet vint s'écraser derrière lui dans les filets, il entendit monter des cris et des hurlements. Le rang de fusiliers qui pointaient leurs mousquets par-dessus les hamacs, prêts à ouvrir le feu, n'était plus qu'un magma sanglant. Certains se tramaient, d'autres titubaient au milieu de la fumée. De l'autre

bord, deux d'entre eux étaient réduits à l'état de bouillie sanglante.

Leur sergent criait :

— Reformez les rangs ! Face au but !

Le lieutenant de fusiliers était adossé au pavois, la tête dans les mains. Des mains aussi rouges que sa tunique.

— Amiral, lui cria Neale, le français a retrouvé ses esprits ! Il tire des boulets à chaîne !

Bolitho essaya de se faire rapidement une idée de ce qui se passait. Le combat ne durait que depuis quelques minutes, qui lui avaient paru une éternité. Les bâtiments marchands, serrés les uns contre les autres, n'avaient pas bougé, mais de minuscules silhouettes s'activaient le long des vergues et sur les passavants. Les hommes poussaient-ils des cris de joie ou appelaient-ils à l'aide, on ne savait trop.

En surprenant son coup d'œil, Neale lui suggéra :

— Je vais envoyer le canot, amiral. Ces pauvres bougres n'ont peut-être plus d'officiers pour diriger leur fuite.

Bolitho approuva d'un signe. Tandis que des matelots se ruaien sur le canot, il dit à Browne :

— Allez-y avec eux.

Il lui donna une grande claque sur l'épaule en espérant qu'il était vraiment aussi détendu qu'il en avait l'air. Mais cette épaule était tendue comme un ressort de voiture et il ajouta doucement :

— Le commandant Neale a de quoi s'occuper ici.

Browne s'humecta les lèvres, ferma les yeux en entendant de nouveaux boulets qui venaient s'écraser contre la muraille en arrachant des éclis meurtriers. Un homme, le bras déchiqueté, s'effondra sur le pont.

— Très bien, amiral, répondit enfin Browne en se forçant à sourire. Je vais avoir droit à un joli spectacle !

Un peu plus tard, le canot poussait en direction des bâtiments marchands. Quelqu'un avait eu la présence d'esprit de frapper les couleurs britanniques au-dessus du tableau.

L'Ajax se rapprochait toujours, ses sabords crachaient leur feu à intervalles réguliers. Mais le vent le maintenait à une certaine distance et la plupart de ses boulets passaient par-

dessus le passavant du *Styx* en faisant tomber des morceaux de cordage et des poulies arrachées à leurs estropes qui s'écrasaient comme des fruits mûrs. En se tournant vers le pont principal, Bolitho aperçut le pantalon blanc de Pascœ qui disparaissait dans la fumée et la neige. L'officier dirigeait toujours le tir des pièces avant.

Les bordées se faisaient de plus en plus irrégulières. Assourdis par le vacarme de tonnerre, les hommes avaient du mal à conserver la cadence.

Des morts et des blessés jonchaient le pont, leurs camarades essayaient de les tramer hors de la trajectoire des affûts, le visage de marbre, déterminés et choqués à la fois.

Un concert de cris éclata soudain sur le gaillard d'avant, Bolitho vit le mât de misaine du français se briser comme une carotte. Les vergues s'effondrèrent en bloc, entraînant avec elles un fouillis de toile et de manœuvres. Plusieurs de ceux qui y étaient perchés plongèrent par-dessus le gaillard. En dépit du vacarme, il entendit distinctement le grand craquement, on eût dit une falaise qui s'effondrait et le résultat ne se fit pas attendre. La plus grosse partie du mât de hune resta à flotter contre le flanc en traînant son haubanage qui faisait comme de grandes algues. Sous l'effet de cette énorme ancre flottante, la frégate commença à pivoter dans le lit du vent.

Neale mit ses mains en porte-voix, son sabre pendait à son poignet par la dragonne.

— Une bordée complète, monsieur Pickthorn ! hurla-t-il. Double charge, et à mitraille pour faire bonne mesure !

L'*Ajax* dérivait irrémédiablement malgré les efforts de ses hommes pour dégager le fouillis qu'il remorquait. Son avant pointait maintenant sur la batterie de Neale. A présent, il n'y avait plus à craindre, la double charge n'allait pas les mettre en caleçon, se dit Bolitho. Les pièces étaient si chauffées qu'il avait l'impression de se trouver près d'un four grand ouvert.

Un vieux chef de pièce soupesait soigneusement un boulet avant de le confier à ses chargeurs. Cette fois-ci, le tir devait être parfait.

Neale grimpâ dans les enfléchures sous le vent, arracha son porte-voix à son second et cria :

— Amenez votre pavillon ! Rendez-vous !

Sa voix était presque suppliante, mais il n'eut pour toute réponse qu'une volée de balles de mousquet. Un coup de feu fit même résonner son sabre comme une cloche.

Il redescendit, le regard vide, et se tourna vers ses chefs de pièce qui attendaient, main levée.

— Tant pis.

Il regarda son second, lui fit un bref signe de tête.

La bordée partit dans un fracas de tonnerre, l'avant d'abord et jusqu'à l'arrière, une pièce après l'autre. Le *Styx* passait lentement derrière la figure de proue de l'ennemi, le résultat fut terrible. Des débris volaient de toutes parts, le grand mât tomba pour aller rejoindre les autres espars qui flottaient le long du bord. Bolitho crut même voir les bossoirs sauter en l'air sous l'impact de cette énorme masse de fer, un jeune aspirant horrifié mordait convulsivement sa manche. Des ruisseaux de sang dégoulinaien par les dalots de *l'Ajax*, comme si c'était lui qui était en train de périr et non son équipage.

Un officier marinier cria :

— Les bâtiments marchands lèvent l'ancre, amiral !

A l'entendre, on comprenait qu'il n'y croyait pas lui-même.

Bolitho lui fit signe qu'il avait entendu, tout en gardant les yeux rivés sur la frégate. Elle était défaite, mais ses couleurs flottaient toujours et son expérience lui disait qu'elle survivrait pour retourner au combat, plus tard.

Il devina que Neale et ses hommes avaient encore assez d'énergie pour s'emparer de *l'Ajax*. Ils avaient cependant énormément payé de leur personne, bien plus qu'il n'avait osé espérer. Aller au-delà, défier le pouvoir des autorités suédoises et la neutralité de ce vaisseau russe, aurait été outrepasser les limites de la décence.

Il se tourna du côté des bâtiments marchands, six en tout. Les équipages s'activaient à établir les voiles et se dirigeaient vers la petite frégate qui arborait ses quatre pavillons, tout en essayant d'éviter la collision.

Neale essuya son visage noir de fumée.

— Votre aide de camp ne sera plus tout à fait le même, amiral, j'en ai bien peur — il soupira comme on évacuait un blessé à côté de lui. Ni nous non plus...

Il se détourna pour regarder un bâtiment marchand qui passait par le travers. Le passant bâbord était bourré d'hommes qui poussaient des vivats.

— Et voilà, conclut-il, nous avons fait ce pour quoi nous étions venus, amiral. Je pense qu'il serait honnête que nous partagions quelques-uns de leurs meilleurs matelots. C'est bien le moins qu'ils puissent faire pour nous manifester leur gratitude !

Pascœ arrivait et les salua. Il attendit le départ de Neale qui devait s'occuper des problèmes innombrables qui l'attendaient.

— Voilà une affaire rondement menée, amiral !

Bolitho posa sa main sur son épaule.

— Moins de vingt minutes, je n'arrive pas à y croire. Le commandant Neale est un sacré marin.

Pascœ, sans le regarder, esquissa un sourire.

— Mais, mon oncle, je crois qu'il a beaucoup appris à son premier embarquement !

Mr. Charles Inskip faisait d'incessants allers et retours dans cette pièce haute de plafond, comme si elle n'était pas assez grande pour lui. La perruque qu'il avait mise pour essayer d'ajouter un peu de dignité à son autorité était toute de travers.

— Mais bon sang, Bolitho, que voulez-vous que je fasse avec un individu comme vous ? — et, sans seulement attendre la réponse : Vous abusez de la neutralité des Danois, vous vous échappez de nuit pour monter une expédition sans queue ni tête, et maintenant, vous voilà de retour à Copenhague ! Vous n'avez même pas eu assez de bon sens pour aller voir ailleurs !

Bolitho attendait que le grain fût passé. Il comprenait certes qu'Inskip n'appréciât guère le rôle qu'il l'avait contraint à jouer, mais n'éprouvait absolument aucun regret d'avoir rendu la liberté à ces bâtiments. A cette heure, ils étaient en train d'emboquer les détroits pour gagner la mer du Nord. La simple idée qu'il aurait pu les laisser entre les mains du tsar, qui les aurait ensuite donnés aux Français en cadeau ou comme moyen

de chantage, lui était insupportable. Et il aurait été encore plus cruel de laisser leurs équipages croupir dans un camp ou périr de froid dans ces contrées inhospitalières et glacées.

Il répondit d'une voix impassible :

— C'était là le moins que je puisse faire, monsieur. Les bâtiments marchands n'ont aucune raison de craindre une attaque danoise. On s'est emparé d'eux d'une manière inexcusable, tout comme ces navires danois dont nous nous sommes saisis cette année. Mais, si je n'étais pas revenu mouiller ici et que je sois allé traîner mes basques sous les batteries côtières du Sound, j'aurais provoqué un véritable désastre.

Il repensa soudain à ce retour. Nul n'avait eu le temps de les précéder, la rumeur s'était pourtant déjà répandue. En dépit du froid cinglant, le front de mer était rempli d'une foule silencieuse de citadins. Un peu plus tard, après que le major général leur eut donné la permission d'effectuer des réparations et d'enterrer les morts, quelque chose qui ressemblait à un grand soupir avait échappé aux spectateurs.

Mais Inskip semblait ne pas l'entendre.

— Que l'un de vos capitaines se soit livré à une action de cette sorte, j'aurais encore pu le comprendre. Mais un amiral, commandant une escadre, c'est vraiment trop fort ! Ce que vous représentez ici, c'est le roi et le Parlement !

— Voulez-vous dire qu'un vulgaire capitaine pourrait être démis, qu'on le ferait passer en cour martiale si les choses tournaient mal pour lui, monsieur ?

Inskip s'arrêta.

— Eh bien quoi ? Vous connaissez les risques du commandement comme sa récompense !

Bolitho savait que cette discussion ne menait à rien.

— Qu'importe, je souhaite faire passer un message à mon capitaine de pavillon, si c'est possible. Je lui ai dit que je risquais d'être absent pendant une semaine. Nous y sommes.

— Allez au diable, Bolitho, répondit Inskip. Je n'ai pas dit que vous ne deviez pas faire ce que vous aviez décidé, c'est la méthode que je conteste — il eut un sourire amer. J'ai déjà envoyé un message à votre escadre. Je ne peux pas imaginer, fit-

il en hochant la tête, ce que le Parlement va en dire, ou le Palais, ici même, mais j'aurais donné beaucoup pour vous voir délivrer ces marchands ! Mon assistant s'est déjà entretenu avec le commandant Neale. Ce jeune homme lui a dit que le *Styx* avait balayé l'ennemi en moins de trente minutes !

Bolitho se souvint de ce que disait Herrick : « Ce sont les hommes qui gagnent des batailles, pas les bâtiments. »

— Exact, monsieur, je n'ai jamais vu une frégate mener une affaire aussi rondement.

Inskip le regardait tranquillement.

— J'ai le sentiment que vous avez été plus qu'un spectateur — il s'approcha de la fenêtre et se pencha vers la place : La neige s'est arrêtée, remarqua-t-il, avant d'ajouter négligemment : Préparez-vous à rencontrer l'adjudant-major général au cours de votre séjour. Peut-être ce soir. En attendant, vous êtes mon invité.

— Et le bâtiment, monsieur ?

— Je suis certain qu'on le laissera partir lorsque les réparations seront faites. Mais...

Le mot resta suspendu, il se tourna vers Bolitho :

— Votre séjour à vous risque de se prolonger si les Danois exigent que je vous remette à eux.

Il se frotta les mains, un valet de pied de la plus grande élégance entra avec un plateau.

— Pour le moment, portons un toast à votre... euh... victoire, n'est-ce pas ?

Plus tard, lorsque le lieutenant de vaisseau Browne fut venu les rejoindre, Bolitho dicta son rapport : la découverte des lieux, l'attaque de la frégate française. Il laissait aux autorités compétentes le soin de tirer leurs propres conclusions et de décider s'il avait eu raison ou tort d'agir de la sorte.

Mais l'écheveau n'allait pas être facile à démêler. On avait laissé le bâtiment français s'occuper des navires capturés dans les eaux suédoises, sous l'œil d'un vaisseau du tsar.

Il s'assit et regarda Browne dans les yeux.

— Ai-je oublié quelque chose ?

Browne le regarda plusieurs secondes sans rien dire.

— Je crois, amiral, que moins vous en direz par écrit, mieux cela vaudra. J'ai eu le temps de réfléchir depuis que je suis monté à bord des bâtiments marchands, de me mettre dans la situation de qui aurait dû agir et non se contenter de souffler la conduite à tenir. Vous avez remporté une bataille, pas de quoi certes changer la face du monde, mais assez tout de même pour réjouir nos compatriotes restés au pays. Ils ont horreur de voir des gens ordinaires, des gens comme eux, capturés et humiliés par une puissance étrangère. Cela dit, d'autres risquent de se montrer moins aimables avec vous, amiral.

— Poursuivez, Browne, lui dit Bolitho en souriant, je vous écoute avec la plus grande attention.

— L'amiral Damerum, amiral, continua Browne, Cela ne va pas lui plaire. Certains risquent de le prendre pour un imbécile ou pour un homme qui manque du courage nécessaire dans les petites choses comme dans les grandes – il eut un sourire gêné, comme s'il était allé trop loin. Ainsi que je vous l'ai dit, amiral, j'aurais eu le temps d'échanger ma place pour rejoindre les puissants, alors que je suis parti. Franchement, je suis heureux d'être lieutenant de vaisseau et de remplir des fonctions privilégiées.

Bolitho se frottait le menton en contemplant son sabre d'honneur posé sur un fauteuil. Ce présage s'était révélé faux. Il avait eu raison d'agir et, même si quelques-uns des hommes de Neale s'étaient fait tuer, cela en valait la peine. Comme Browne venait de le souligner, ce n'était pas là une grande bataille, mais cela ne ferait pas de mal à leur amour-propre et montrerait à tous que, même isolée, l'Angleterre n'hésitait pas lorsqu'il s'agissait de défendre les siens.

Une heure plus tard, il se rendit en voiture au Palais avec Inskip.

Il était tard, les rues étaient quasi vides. Cela ressemblait plus à un assassinat qu'à une enquête, songea-t-il. Allday l'avait supplié de l'emmener avec lui, mais Inskip s'était montré intraitable : « Vous venez seul, Bolitho. C'est un ordre. » Et il n'avait pu s'empêcher d'ajouter : « Vous allez voir, vous aurez du mal à faire admettre vos exigences à celui à qui nous rendons visite ! »

Ils passèrent une succession de porches, puis la voiture s'arrêta devant une entrée modeste.

Ils secouèrent la neige de leurs semelles et on leur fit franchir plusieurs portes. Là, ils pénétrèrent dans un autre univers. C'était un spectacle de conte de fées ; des chandeliers brillaient de tous leurs feux, de grandes toiles étaient accrochées aux murs. On entendait de la musique, des voix féminines. L'endroit respirait le pouvoir, le confort le plus exquis.

Ce n'était rien à côté de ce qui les attendait. On les introduisit dans une petite pièce, joliment décorée. Un feu brûlait dans la cheminée, les murs étaient couverts de livres.

Un homme les attendait là. Il était aussi élégant que la pièce ; vêtu de velours bleu, avec des manchettes dorées qui montaient jusqu'aux coudes, il donnait l'impression de quelqu'un qui prend son temps et n'agit jamais ni à la hâte ni sans une certaine dignité.

Tout en gardant soigneusement son visage dans la pénombre, il examina longuement Bolitho. Il se lança enfin :

— L'adjudant général ne peut vous recevoir, il est parti sur le continent.

Il parlait pour ainsi dire sans accent, d'une voix aussi douce que l'atmosphère de la pièce. Il poursuivit :

— Amiral, c'est moi qui vais régler cette affaire. Je suis son adjoint et je connais parfaitement le dossier.

— Le fait est, monsieur, commença Inskip, que...

Leur interlocuteur l'interrompit en levant la main, comme un prêtre donne sa bénédiction. Inskip se tut.

— Laissez-moi vous dire ceci. Vous venez de libérer six navires anglais. De leur côté, ils vous ont sauvés en étant là où ils étaient. Si vous aviez attaqué un vaisseau français dans les eaux Scandinaves, et quel que soit le contexte, n'en doutez pas, ni vous ni votre bâtiment n'auriez revu l'Angleterre de longtemps. Vous êtes en guerre contre la France, non avec nous. Mais il nous faut exister dans un monde qui a été mis sens dessus dessous par Londres et Paris. Nous n'hésiterons pas une seconde à dégainer pour protéger ce à quoi nous tenons — sa voix se radoucit : Je ne veux pas dire que je ne vous comprends

pas, amiral. Je vous comprends, sans doute mieux que vous ne croyez.

— Merci de votre compréhension, monsieur, lui répondit Bolitho. Nous sommes une race qui vit sur une île. Depuis mille ans, nous devons nous défendre contre des envahisseurs. Les gens qui font la guerre oublient souvent le reste et je vous prie de m'en excuser, monsieur.

L'homme se tourna vers le feu et lui répondit aimablement :

— Je crois me souvenir que mon propre peuple a envahi votre pays à plusieurs reprises par le passé ?

— C'est exact, monsieur, répliqua Bolitho en souriant. On prétend chez nous que les filles qui habitent la côte nord-est tiennent leurs cheveux de lin des envahisseurs vikings !

Inskip se racla nerveusement la gorge.

— S'il en est ainsi, monsieur, puis-je emmener le contre-amiral Bolitho avec moi ?

— Je vous en prie, faites — il ne leur tendit pas la main. J'ai souhaité vous rencontrer, afin de voir quelle sorte d'homme vous êtes — puis, avec un bref signe de tête : J'espère que, si nous devons nous rencontrer plus tard, ce sera dans des circonstances plus heureuses.

Bolitho, encore tout étourdi par la scène, suivit Inskip et les deux valets de pied qui les reconduisirent par le même chemin.

— Je crois que les choses auraient été pires avec son supérieur, fit-il. Il me semble que cet homme-là n'avait qu'une seule envie, me voir disparaître de son pays.

Inskip prit le manteau que lui tendait un valet et attendit dans le froid devant la porte.

— C'est bien possible, Bolitho, répondit-il en faisant la grimace. Il s'agissait du prince héritier en personne.

Il hocha la tête et se dirigea vers la voiture.

— Décidément, Bolitho, vous avez encore beaucoup de choses à apprendre !

Sa coiffure sous le bras, le capitaine de vaisseau Neale entra dans la pièce.

— J'ai pensé que vous souhaiteriez être informé de ceci, amiral. Nous avons paré le Sound et sommes entrés dans le

Kattegat – il paraissait fatigué mais soulagé. Les bâtiments d'escorte, ajouta-t-il, nous ont laissés là et ont fait demi-tour.

Bolitho se leva et se dirigea vers les fenêtres de poupe, La neige avait complètement cessé, la mer était gris sombre, hostile. Les Danois n'avaient pris aucun risque. Le *Styx* avait été suivi par deux frégates depuis le moment où elle avait levé l'ancre. Lorsque la voiture de Bolitho était arrivée à la jetée, celui-ci avait aperçu des soldats qui manœuvraient des pièces près de la forteresse. Si ce n'était pas une menace, c'était à tout le moins un avertissement.

— Merci.

Bolitho entendait le claquement lacinant des pompes, le bruit étouffé des marteaux et des scies. L'équipage poursuivait les réparations rendues nécessaires par leur bref mais rude engagement.

Cela signifiait que le *Styx* allait devoir rentrer en Angleterre pour y subir un carénage plus consistant. Il l'avait bien gagné, et son équipage avec lui.

— Je crois que je vais me sentir complètement perdu à bord du vaisseau amiral, comme un cheval dans un pré trop vaste – et, redevenant sérieux : J'ai rédigé un rapport détaillé que vous porterez en Angleterre. Le rôle que vous avez joué dans l'affaire y est souligné à l'intention des plus hautes autorités.

— Je vous en remercie, amiral, répondit Neale, tout réjoui.

— Et maintenant, je vous laisse en paix, vous allez pouvoir exercer votre commandement à votre convenance et me ramener à l'escadre le plus vite possible.

Neale s'apprêtait à se retirer, mais se ravisa.

— Mon second est ravi des nouveaux matelots que nous avons prélevés à bord des bâtiments marchands, amiral. Ce sont tous des marins de premier brin, encore qu'ils ne sachent pas trop ce qui leur arrive et se demandent s'ils n'ont pas échangé un enfer pour un autre.

Le lendemain matin, alors que Bolitho terminait un petit déjeuner qualifié par Ozzard de bon pour un prisonnier de guerre, et encore, Neale descendit le prévenir que ses vigies avaient signalé une voile, reconnue immédiatement pour être la frégate *L'Implacable*.

Avant même d'émerger de l'horizon, *L'Implacable* avait envoyé des signaux qui furent relayés au reste de l'escadre par la corvette *La Vigie*.

Bolitho imaginait leurs sentiments. Les patrouilles de Herrick avaient dû lui indiquer la présence des navires marchands délivrés et il avait certainement deviné ce qu'ils ne lui avaient pas dit.

C'était la première opération réelle de son escadre, un événement que les hommes pourraient raconter en se vantant à loisir, les jours où le mauvais temps vous jette à bas et que la nourriture est trop infecte pour seulement mériter qu'on en parle.

Un peu plus tard, en montant sur le pont, Bolitho remarqua qu'Allday l'avait précédé avec son coffre, comme s'il avait hâte lui aussi de regagner le *Benbow*.

Il aperçut également Pascœ et ce petit aspirant, Penels, côte à côte sur le passavant bâbord, qui commentaient le spectacle des bâtiments. L'escadre au mouillage grandissait à la vue, Pascœ se retourna et lui montra quelque chose, l'air médusé.

— Passez-moi une lunette, demanda Neale.

Il la pointa sur l'autre frégate qui virait gracieusement et se dirigeait vers l'escadre.

— Le commandant Herrick se prépare à lever l'ancre, ce me semble.

Il tendit son instrument à Bolitho et attendit sa réaction.

Bolitho leva la lunette : la coque du *Benbow* brillait, le bâtiment se balançait mollement au bout de son câble. Neale avait raison. Les voiles étaient sommairement ferlées et non rabantées comme il aurait pu s'y attendre. Le câble était viré à pic, comme ceux des autres deux-ponts. Il ressentit une inquiétude soudaine, mais réussit à garder son calme :

— Soyons patients.

Neale eut un signe de tête dubitatif puis ordonna :

— Faites envoyer les cacatois, monsieur Pickthorn. Nous sommes pressés !

L'aspirant chargé des signaux à bord du *Benbow* laissa retomber sa lunette et annonça :

— L'escadre a levé l'ancre, amiral !

Bolitho se retint aux filets de branle et observa le premier puis le second bâtiment prendre le vent, voiles faseyant. Wolfe, le second, faisait la plus grosse partie du travail sur la dunette, ce qui n'était pas vraiment le genre de Herrick et donnait une idée de son anxiété.

Bolitho n'avait pas franchi la coupée depuis un quart d'heure — quinze minutes d'agitation et de confusion. Les matelots s'étaient précipités sur les vergues ou aux bras et aux drisses comme s'ils avaient reçu consigne de se tenir parés dès qu'il apparaîtrait.

Entre deux de ses multiples tâches, Herrick lui avait dit : « Un brick est arrivé de la flotte du Nord avec du courrier, amiral. Son commandant avait des dépêches pour l'amiral Damerum, mais son escadre était déjà repartie, naturellement. » Il s'était un peu détendu en ajoutant : « Mon Dieu, c'est bon de vous avoir de nouveau parmi nous, amiral. Je ne savais vraiment plus que faire. »

Peu à peu, bribe après bribe, entre les interruptions exaspérantes pendant lesquelles Herrick devait ordonner un changement d'amures ou une réduction de toile alors que l'escadre prenait sa formation en ligue de file, Bolitho avait appris ce qui s'était passé. Il n'avait pas interrompu ni pressé Herrick une seule fois. Il voulait entendre ses mots à lui et non se faire servir un discours tout préparé. Une chose se dégageait de tout le reste. Une escadre française était sortie de Brest avant de s'évanouir dans la nature. On savait qu'elle était sous les ordres du *vice-amiral*¹ Alfred Ropars, officier compétent et volontaire. Il avait tiré parti du mauvais temps mais, mieux encore, avait envoyé deux de ses frégates attaquer sous couvert de l'obscurité le seul bâtiment britannique en patrouille assez près de terre pour voir ce qui se passait et s'en emparer. Bolitho songeait à ce que disait Inskip de l'autorité et du poids réel d'un commandant. Celui de la frégate qui s'était laissé capturer avait tout perdu : ses succès antérieurs, sa carrière, tout était sacrifié, effacé d'un coup.

1 En français dans le texte.

Mais Bolitho savait fort bien comment ce genre de chose arrivait. A force de ratisser l'océan dans tous les sens, quel que soit le temps, le vent ou l'état de la mer, les bâtiments éreintés des escadres de blocus devenaient trop confiants en eux-mêmes, trop certains que les Français resteraient au port plutôt que de risquer le combat.

Ropars avait parfaitement choisi son heure. A l'aube, après la capture de ce bâtiment en patrouille, les siens étaient dehors et déjà loin.

Le brick n'avait guère d'autre information à leur fournir, à l'exception d'une seule : Ropars avait fait route au nord. Ni à l'ouest, en direction des Antilles, ni au sud vers la Méditerranée, non, au nord.

Herrick était très abattu.

— Avec l'escadre de l'amiral Damerum relevée par la vôtre, moins forte, et vous parti, comme je le croyais, à Copenhague, j'étais partagé. L'Amirauté pense que Ropars est parti soutenir une invasion puis une révolte en Irlande. Notre flotte est éparpillée au possible, ce pourrait être le moment d'essayer.

Bolitho hochait la tête tout en réfléchissant.

— Il y a cinq ans, j'étais capitaine de pavillon de Sir Charles Thelwall, à bord de *l'Euryale*. J'y ai vu des choses ignobles. Cette fois-là aussi, les Français avaient fait une tentative. Ils peuvent aussi bien recommencer, Thomas.

Herrick dut se protéger les yeux pour observer quelques gabiers qui grimpait au mât de perroquet pendant que les voiles se gonflaient violemment.

— Mais, continua-t-il, j'ai décidé que je ne serais utile à rien en me dirigeant vers l'Irlande, amiral. Nous avons trop peu de bâtiments — il regarda Bolitho droit dans les yeux. De toute manière, vous êtes *mon amiral*, amiral.

Bolitho se mit à sourire. Il était à Copenhague, prendre cette décision avait dû être dur pour Herrick. S'il avait fait le mauvais choix, sa tête serait sur le billot, fidélité à son amiral ou pas.

Il répondit avec chaleur :

— Voilà qui est bien parlé, Thomas. Souvenez-vous de ce que je vous dis, vous ne traînerez pas à voir votre marque flotter en tête de mât.

— Ça, grimaça Herrick, je ne vous en remercie pas, amiral ! Mais il revint à leur sujet.

— Cet amiral français dispose d'une escadre, rien de plus. Voilà ce que nous savons. Je parie que tous les bâtiments disponibles de la flotte de la Manche surveillent les ports de l'ennemi, au cas où les Français essaieraient d'envoyer des renforts à Ropars.

Bolitho desserra les mains de dessus le filet. On se réhabitue vite à un nouveau type de mouvement, à passer des plongeons brutaux d'une frégate au balancement lent et lourd d'un vaisseau de ligne.

— Eh bien, Thomas ? J'attends la suite.

Herrick se mordit la lèvre, comme quelqu'un qui préfère garder le silence.

— J'ai entendu parler de ce que vous aviez fait en Baltique, j'ai interrogé le patron de l'un des navires de commerce que vous y avez délivrés. C'était de la belle besogne, amiral, et quand on pense que vous n'aviez que le *Styx*.

Bolitho regardait le gris de la mer, il avait envie d'entendre Herrick poursuivre, mais craignait en même temps de troubler le fil de ses réflexions.

— Il me paraît peu probable que les Français aient envoyé une seule frégate pour effectuer cette mission, amiral. Ils doivent savoir que votre escadre s'opposerait à toute tentative de leur part visant à reprendre ces navires marchands et à les conduire en France — il tendait les mains. Mais, par ma vie, je ne trouve pas d'autre raison susceptible d'expliquer ce qu'ils font !

— Le temps et la distance, fit Bolitho en se tournant vers lui, c'est de cela que vous voulez parler ?

Herrick acquiesça.

— Oui, amiral. Je crois que les Grenouilles espéraient attirer votre escadre vers l'ouest pour soutenir la flotte de la Manche et couper la retraite de Ropars si son attaque contre l'Irlande venait à échouer.

Bolitho le prit par le bras.

— Et pendant ce temps-là Ropars se dirige vers le nord, il fait peut-être le tour de l’Ecosse avant de redescendre le long des côtes de Norvège. C’est bien cela que vous avez en tête ?

— Eh bien, euh, fit Herrick en s’humectant les lèvres, je crois que oui, amiral. Ils vont venir au sud – il observait les côtes danoises perdues dans la brume – ici même.

— Et ils espèrent entrer par la porte de derrière, hein ?

C’était trop simple pour être vrai.

— Thomas, signalez à l’escadre de faire route à l’ouest, lui ordonna Bolitho, mettez *L’Implacable* et *La Vigie* aussi loin que possible en avant, mais qu’ils restent en contact visuel. Lorsque ce sera fait, revenez me voir avec le pilote. Nous étudierons la carte et confronterons nos idées.

Herrick le regardait, il était soudain moins sûr de lui.

— J’ai peut-être complètement tort, amiral. Cela vaut-il la peine de courir ce risque ?

— Si nous livrons bataille ici, nous serons au vent de la côte. Non, il nous faut les rencontrer au large, si nous devons les rencontrer, en démolir quelques-uns et chasser les autres. J’ai entendu parler de l’amiral Ropars, Thomas, c’est exactement le genre de chose qu’il tenterait.

— Il est un peu comme vous, amiral ? demanda tristement Herrick.

— Pas trop, j’espère, sans quoi il devinera ce que nous avons l’intention de faire !

Bolitho regagna ses appartements, dépassa le fusilier de faction et se baissa d’instinct, comme s’il était encore à bord de la frégate.

Il arpenta longtemps sa chambre, repensant à tous les événements qui venaient de se dérouler en si peu de temps : la chance qu’ils avaient eue lorsque *La Vigie* avait capturé *l’Echo*, leur arrivée à Copenhague, l’attaque dans la tempête de neige, les hommes qui mouraient, ceux qui poussaient des cris de joie.

Il entendit d’autres vivats, comme si ses rêveries devenaient réalité. Lorsqu’il regarda ce qui se passait par les fenêtres de poupe, il aperçut le *Styx* au près, toutes voiles dehors, qui doublait les lents deux-ponts. L’escadre acclamait l’un des siens,

un vainqueur couvert de plaies qui regagnait le pays pour se faire réparer et qu'attendait peut-être un retour de héros.

Allday entra dans la chambre et remit le sabre d'apparat dans son râtelier, sous l'autre.

— J'étais un peu mal à l'aise de revenir ici, amiral, mais ça n'a pas duré.

— Le destin est chose étrange, fit Bolitho en haussant les épaules.

Allday se mit à sourire, visiblement soulagé.

— Les gens de Falmouth auraient été fâchés si vous l'aviez brisé, amiral, ça, c'est sûr !

Bolitho alla s'asseoir, il se sentait soudain fatigué.

— Allez me chercher quelque chose à boire, je vous prie – et, souriant doucement : On va arrêter de faire semblant, tous les deux, pas vrai ?

VII

AVANT LA BATAILLE

Il faisait froid ce matin-là. Lorsque Bolitho monta sur le pont pour sa promenade rituelle, l'air glacé descendu du Groenland le piqua sévèrement.

Le ciel était vide de nuages, mais presque aussi hostile que la mer gris de plomb.

Il s'aida d'une lunette pour chercher les autres bâtiments et observer l'activité matinale à bord. On reprenait le réglage des voiles et on en établissait de nouvelles pour rétablir la formation. *La Vigie* était totalement invisible, sauf peut-être de la hune.

Le second arpentait le bord sous le vent et les cheveux roux qui s'échappaient de dessous sa coiffure faisaient la seule tache un peu colorée du pont.

Il n'y avait rien à y redire, Wolfe était officier en second, il obtiendrait peut-être un commandement s'il avait de la chance, mais Dieu sait quand. Sa seule raison d'être consistait à faire du *Benbow* un instrument parfaitement réglé et à le tenir à la disposition de son commandant dans la meilleure forme possible.

Bolitho chassa toutes ces tâches routinières de ses pensées pour se concentrer sur ce qu'il avait, lui, à faire. Au cours des deux derniers jours, ils avaient navigué plein ouest avant d'obliquer vers le nord. Deux jours pendant lesquels ils avaient abandonné leur patrouille en Baltique. Et s'il se trompait ? Et si, dans son envie impétueuse d'exploiter le succès de son escadre, en dépit des doutes et des avertissements d'Inskip, il était passé à côté de l'essentiel ?

L'enthousiasme qu'ils avaient tous ressenti en voyant revenir le *Styx* couvert de glorieuses cicatrices ne pouvait durer

éternellement. Il fallait qu'il se décidât sans tarder : poursuivre ainsi ou reprendre la patrouille le long de la côte. Il avait renoncé à conduire ses bâtiments, ou une partie d'entre eux, en Irlande, avant de se montrer incapable d'établir le contact avec l'escadre française, et tout cela à cause d'une lubie. Voilà une chose qui serait fort mal prise, tant par Damerum que par l'Amirauté.

Il s'arrêta en entendant la grosse voix de Wolfe.

— Ainsi, monsieur Pascoe, il me revient que vous sollicitez le transfert du matelot Babbage ? Vous voulez le mettre à l'abri, en quelque sorte ?

Il se penchait au-dessus de l'officier, comme un géant dégingandé.

— C'est-à-dire, monsieur, répondit Pascoe, qu'il a été en rôle de force à Plymouth. Il vient de Bodmin et...

— Et moi, grommela Wolfe, je viens de Bristol, cette foutue ville, et ça nous mène à quoi, hein ?

Pascoe essayait de discuter.

— M. l'aspirant Penels est venu me voir pour solliciter ce transfert, monsieur. Ils ont été élevés ensemble, Babbage a travaillé pour la mère de Penels à la mort de son père.

— Autre chose encore ? — Wolfe hochait la tête, assez content de lui. Bon, je sais déjà tout ça. C'est la raison pour laquelle je les ai séparés, dès que j'ai eu connaissance de leurs relations, si j'ose dire.

— Je vois, monsieur.

— Oh non, vous ne voyez rien du tout, monsieur Pascoe, mais faites bien attention. Vous me demandez une chose, je vous réponds non. A présent, prenez quelques hommes avec vous et allez vous occuper de ce garde-corps dans la misaine. Mr. Swale me dit qu'il a cassé sous l'effort. Ces chiens ont dû utiliser du bois de rebut pour le fabriquer, qu'ils aillent au diable !

Pascoe salua et s'engagea sur le passavant. Lorsqu'il fut hors de portée, Bolitho appela :

— Monsieur Wolfe ! Voulez-vous venir un instant, je vous prie ?

Bolitho était plutôt grand, mais il avait l'air d'un nain à côté de Wolfe.

— Amiral ?

— Je n'ai pu m'empêcher d'écouter cette conversation. Peut-être auriez-vous l'amabilité de m'en dire davantage ?

Wolfe se mit à sourire, toujours aussi peu ébranlé.

— Certainement, amiral. J'ai vu l'officier responsable de la presse, à Plymouth, lorsqu'il a amené quelques matelots à bord. Il m'a parlé de Babbage, il m'a expliqué qu'on l'avait envoyé à Plymouth pour porter un message à un négociant.

— Cela fait une bonne trotte, de Bodinin jusque-là.

— C'est vrai, amiral. Quelqu'un voulait se débarrasser de lui, pour que sa capture se passe sans histoire ni commérages, si vous voyez ce que je veux dire, amiral.

— La mère de Penels ? fit Bolitho en fronçant le sourcil.

— C'est mon avis, amiral. Avec son fils à la mer, plus de mari, elle se cherchait... euh... un nouveau mari et Babbage pouvait devenir gênant, en continuant à habiter chez elle, à assister à tout. Elle ne pouvait pas savoir que Babbage allait se retrouver dans le même écubier que notre jeune Penels.

— Merci de m'avoir raconté tout cela.

Bolitho songeait à ce malheureux Babbage. Il n'était pas rare de voir des employeurs ou des propriétaires se débarrasser d'un domestique indésirable de cette manière : on l'envoyait faire quelque chose et on prévenait le détachement de presse ; la suite était facile à imaginer.

— Mr. Pascoe fera un bon officier, amiral, continua Wolfe, et je ne dis pas ça pour gagner vos faveurs. Il apprendra assez tôt de quoi sont capables les femmes, c'est pas la peine de le tourmenter avec ça pour le moment.

Il salua et s'éloigna en marmonnant.

Bolitho reprit sa promenade. Il découvrait le second sous un jour insolite. *Je ne dis pas ça pour gagner vos faveurs.* Il n'y avait qu'à le regarder pour en être convaincu !

— Ohé, du pont ! *La Vigie* en vue devant, sous le vent !

L'officier de quart notait dans le journal de bord la première observation de la journée. Loin derrière la corvette, *L'Implacable* du commandant Rowley Peel surveillait l'horizon,

clair désormais, et le capitaine songeait sans doute au combat difficile du *Styx* en espérant avoir la même chance. Il avait vingt-six ans, c'est tout ce que Bolitho savait de lui. Pour l'instant.

Un claquement de pieds sur le passavant bâbord, un gros bosco arrivait en se dandinant. Il vint saluer l'officier qui remettait en place la couverture de toile du journal.

— Vous d'mande pardon, monsieur Speke, y a eu une bagarre dans la batterie basse. Un homme a frappé un officier marinier avec un outil, monsieur.

A en croire Herrick, Speke, second lieutenant, était un officier compétent, mais avec une fâcheuse tendance à perdre son calme pour un rien.

— Très bien, Jones, répondit-il sèchement. Appelez le capitaine d'armes, je vais porter les faits au journal de bord à l'intention du second. Qui est-ce, à propos ?

— Babbage, monsieur, la division de Mr. Pascœ — puis, comme si cela lui revenait soudain : Il a envoyé cet officier marinier à l'infirmerie, monsieur, il lui a fendu le crâne ou peu s'en est fallu.

Speke acquiesça, l'air sévère.

— C'est bon, mes compliments à Mr. Swale. Dites-lui de faire préparer un caillebotis dans la journée.

Bolitho gagna la descente, il n'avait plus d'appétit pour son petit déjeuner.

Naviguer à la recherche de l'ennemi, périr si nécessaire, voilà qui était suffisamment pénible. Y ajouter une séance de fouet n'allait pas améliorer les choses.

— Avez-vous de nouvelles instructions à me donner, amiral ? demanda Herrick, qui passait la tête par la portière.

Il avait sa coiffure sous le bras et son vieux manteau de mer élimé détonnait avec la chambre joliment meublée.

Bolitho écoutait le silence, le bâtiment et ses six cent vingt hommes retenaient leur souffle. Le ciel était clair de nuages, il ne pleuvait pas, mais l'air restait humide et malsain entre les ponts, on pressentait que le mauvais temps n'allait pas tarder. Ni la frégate ni la corvette n'avaient signalé quoi que ce fût, si ce

n'est une goélette assez rapide qui s'était éloignée aussitôt : corsaire, contrebandier ? Ou seulement bâtiment de commerce besogneux qui tentait en tout et pour tout d'éviter les ennuis ?

Bolitho se tourna vers son ami ; il savait trop bien ce qui le préoccupait. Ce n'était pas gentil pour lui, songeait-il. C'est lui qui avait eu cette idée et l'avait conduit à ne pas tenir compte des nouvelles apportées par le brick. C'est lui qui avait monté ce plan qui consistait à gagner le large pour rencontrer l'ennemi en eaux libres. Dommage qu'il ajoutât ce nouveau souci à tous les autres. Il lui demanda doucement :

— Puis-je vous aider, Thomas ? C'est au sujet de cette punition, n'est-ce pas ?

Herrick le regardait.

— C'est cela même, amiral, cela me tourmente. Le jeune Adam est venu me trouver, à propos de Babbage. Il prend sur lui la responsabilité de ce qui s'est passé, il me considérera comme un vrai tyran si je reste les bras croisés.

— Vous savez, pour Babbage ?

— Oui, Mr. Wolfe m'a raconté – il leva les yeux vers les barrots. Je ne le blâme pas naturellement, il entre dans son rôle d'épargner ce genre de soucis à son commandant... comme je le faisais dans le temps pour vous, ajouta-t-il en s'efforçant de sourire.

— C'est bien ce que je pensais.

— J'ai examiné en détail toute l'affaire, Cet officier marinier a provoqué Babbage, probablement sans le faire exprès. Babbage est orphelin, ce qui n'a fait qu'empirer les choses.

Bolitho hocha la tête : pas besoin de se demander pourquoi son neveu était aussi bouleversé. Lui aussi était orphelin.

— Nous ne pouvons nous désintéresser de cette affaire, Thomas.

— Non, amiral. C'est là le drame. S'il s'agissait de n'importe qui d'autre, je n'hésiterais pas. Qu'il ait tort ou raison, je ne puis laisser l'un de mes officiers mariniers se faire massacrer. Je déteste le fouet, vous le savez bien, mais on ne peut tolérer ce genre de chose.

Bolitho se leva.

— Voulez-vous que je monte sur le pont ? Ma présence montrerait à tous qu'il ne s'agit pas d'un caprice, mais que je considère cela comme mon devoir.

Les yeux bleus de Herrick étaient perdus dans le vague.

— Non amiral, c'est mon bâtiment. S'il y a eu faute, j'aurais dû m'en rendre compte moi-même.

— Comme vous voudrez, répondit Bolitho en souriant, l'air grave. Il est tout à votre honneur, Thomas, de vous préoccuper ainsi du cas d'un homme en ce moment.

Herrick se dirigea vers la porte.

— Voulez-vous parler à Adam, amiral ?

— C'est mon neveu, Thomas, je suis très proche de lui. Mais, comme vous me l'avez dit quand j'ai hissé ma marque à bord du *Lysandre*, il est l'un de vos officiers.

— Je réfléchirai à deux fois avant de faire une autre remarque de ce genre, soupira Herrick.

La porte se ferma, une autre s'ouvrit. Yovell, le secrétaire, entra avec ses dossiers.

Des coups de sifflet résonnaient au-dessus, les boscos criaient :

— Tout le monde sur le pont ! Tout le monde à assister à la punition !

Yovell leva les yeux vers la claire-voie et lui demanda :

— Voulez-vous que je ferme, amiral ?

— Non.

Ils étaient tous les mêmes, à essayer de lui cacher un univers qu'il connaissait depuis l'âge de douze ans.

— Vous allez noter de nouveaux ordres pour l'escadre. Nous changerons de route cet après-midi pour regagner notre zone de patrouille.

Il entendait la voix de Herrick, lointaine, comme étouffée derrière un mur. Il parlait de manière claire et distincte, c'était tout lui. Il sentit son estomac se contracter, il savait pertinemment que Yovell l'observait.

Des roulements de tambour, puis le siflement des lanières qui cinglaient les dos nus, sec comme un coup de pistolet. Bolitho voyait la scène comme s'il était sur le pont. Des visages

crispés, le bâtiment qui continuait d'avancer, imperturbable, pendant l'exécution du châtiment.

Au troisième coup, Babbage commença à hurler. Un cri horrible, plein de terreur, qui faisait songer à une femme en train d'agoniser.

Vlan !

— Dieu nous garde, amiral, murmura Yovell, i'supporte pas trop bien la chose.

Deux douzaines de coups constituaient la punition minimale méritée par Babbage après ce qu'il avait fait. La plupart des commandants lui en auraient infligé une centaine ou davantage. Herrick avait réduit la sanction autant qu'il avait pu, afin d'épargner le supplicié sans risquer de réduire à néant l'autorité de cet officier marinier lorsqu'il reprendrait son service.

Vlan !

Bolitho se leva brusquement : ces cris déchirants lui perçaient les tympans, comme des coups de couteau.

Le tambour se tut, quelqu'un cria pour rétablir l'ordre. Bolitho entendit alors un autre cri, loin, très loin, du haut de cette hune qui lui donnait le vertige.

— Signal de *La Vigie*, amiral !

Bolitho se laissa retomber sur son siège. Son cœur battait à tout rompre, il serra convulsivement les bras du fauteuil. Les hurlements continuaient, mais le fouet s'était arrêté, Rester assis lui demandait un effort physique, littéralement.

— Montrez-moi donc ces dépêches que vous souhaitez me faire signer.

Yovell soufflait bruyamment.

— Euh... bien sûr, amiral.

Il posa sur la table la chemise entoilée dans laquelle il conservait les précieux documents.

Bolitho parcourut des yeux la grosse écriture ronde et soignée. Il était incapable de lire un mot, il ne voyait que cette frêle corvette qui envoyait une volée de signaux pour relayer, sans aucun doute, ce que lui avait transmis *L'Implacable*.

Quelqu'un frappa, Browne entra précautionneusement.

— Signal de *L'Implacable*, amiral : « Cinq voiles dans le noroît ! »

— Merci, fit Bolitho en se levant, tenez-moi informé.

Et, comme l'officier s'apprêtait à se retirer, il ajouta :

— Comment cela s'est-il passé, je veux dire, sur le pont ?

Browne répondit, impassible :

— L'homme qui a été puni n'a pu supporter le fouet, amiral. Au cinquième coup, le chirurgien a demandé au bosco de s'arrêter pour l'examiner — il eut un bref sourire. Il peut remercier la vigie d'avoir ouvert l'œil. On peut dire qu'il a eu de la chance.

— C'est une façon de voir.

Bolitho rassembla rapidement ses idées.

— Je monte avec vous.

Il cherchait son chapeau, mais Ozzard apparut comme par miracle et le lui tendit.

Ils montèrent ensemble et sortirent dans l'air glacial.

Le caillebotis était toujours fixé sur le passavant, les hommes de quart finissaient de nettoyer les dernières gouttes d'un sang noirâtre.

Herrick s'avança vers lui, inquiet.

— Je suis venu voir ce que sont ces cinq voiles, lui dit Bolitho dans un sourire — et, voyant l'air préoccupé de Herrick : Ç'a été dur, n'est-ce pas ?

— Oui, très dur. J'aurais interrompu la séance de toute manière. Enfin, *j'espère* que je l'aurais fait.

Il se retourna pour observer les signaux qui montaient aux vergues du *Benbow* en vue de transmettre les nouvelles aux autres vaisseaux. Les pavillons pointaient vers tribord avant.

— Quels que soient ces nouveaux venus, amiral, ils auront l'avantage du vent.

Bolitho acquiesça d'un signe. Il était content de voir que Herrick avait gardé ses réflexes et notait encore le moindre détail. Enfin, presque.

— Nous ne verrons rien avant deux heures d'ici. Faites donner à manger aux hommes avant le poste de combat.

— Vous croyez vraiment qu'il s'agit de Ropars et de son escadre, amiral ? lui demanda Herrick en souriant de toutes ses dents.

Loveys, le chirurgien, toujours aussi pâle, arrivait pour rendre compte de l'état de Babbage. On avait l'impression de voir la mort en personne.

— Et vous, Thomas, vous ne croyez pas ?

— Je n'aurais jamais cru avoir autant de plaisir à l'arrivée de l'ennemi, amiral. Mais, après le spectacle auquel je viens d'assister, je veux bien faire une exception !

Bolitho entendit des bruits de pas précipités et en conclut que les vigies de Herrick avaient enfin aperçu les voiles. Il avala une gorgée du café particulièrement fort que lui avait préparé Allday : il avait comme un arrière-goût de cognac.

— Vous savez bien que je ne bois jamais dans ces moments-là !

— Mais nous naviguons habituellement, sous des climats plus chauds, lui répondit Allday, nullement décontenancé. Cela vous donnera des forces.

Le factionnaire appela de l'autre côté de la porte :

— Aspirant de quart, amiral !

C'était Aggett, le plus jeune de ces « jeunes messieurs » du *Benbow*. Bolitho se tourna vers lui, aussi calmement qu'il le put.

— Mr. Browne vous présente ses respects, amiral, nous venons juste de recevoir un autre signal de *L'Implacable*.

— Oui, eh bien, monsieur Aggett, fit patiemment Bolitho, je ne lis malheureusement pas dans vos pensées !

Le jeune homme rougit :

— « Huit voiles inconnues dans le noroît ! » amiral.

Bolitho réfléchit à cette nouvelle dorme. Il était huit heures, les choses empruntaient.

— Mes compliments à l'officier des signaux. Dites-lui de transmettre à *La Vigie* qui relaiera à *L'Implacable* : « Reconnaître les bâtiments en vue et rendre compte à l'amiral ! »

Peel n'avait sans doute pas besoin qu'on lui dictât cet ordre, mais cela pourrait le soulager de savoir qu'il avait le soutien du

vaisseau amiral. Depuis le départ du *Styx*, son rôle était encore plus important, pour ne pas dire vital.

Allday prit le vieux sabre et attendit que Bolitho eût levé les bras pour lui boucler son ceinturon.

— C'est mieux ainsi, amiral.

— Vous êtes trop sentimental, Allday, répondit Bolitho en tendant sa tasse à Ozzard.

Il jeta un dernier coup d'œil par la fenêtre pour s'assurer que le vent n'avait pas changé et que la lumière n'avait pas baissé, puis monta sur le pont.

Les timoniers s'affairaient à leurs pavillons comme de beaux diables, les signaux montaient aux vergues, redescendaient, répétaient les messages, faisaient l'aperçu, posaient de nouvelles questions. Il nota une fois de plus que ces experts semblaient aimer et respecter Browne et sa désinvolture inimitable.

Et Browne n'en perdait pas une miette. Inskip avait peut-être raison, ce garçon finirait à Whitehall ou au Parlement.

Herrick et Wolfe pointaient leurs lunettes par-dessus les filets remplis de hamacs, plusieurs officiers désœuvrés en faisaient autant.

Un officier marinier toussa discrètement, Herrick se retourna pour accueillir son supérieur.

— Avez-vous entendu, amiral ? J'ai envoyé le sixième lieutenant sur le croisillon du grand mât avec une lunette. Les autres vaisseaux sont en vue, il y en a huit, mais je ne sais pas encore de quelle taille.

— Signal de *La Vigie*, amiral ! cria Browne : « Ennemi en vue ! »

Bolitho le regardait sans rien montrer.

— Faites l'aperçu, puis signal général : « Préparez-vous au combat ! »

Il ne fit même pas attention à l'excitation qui naissait autour de lui, il n'entendait pas les grincements des drisses.

— Vous aviez raison, Thomas.

— Je ne suis pas sûr d'en être content, grimaça Herrick.

— Autorisation de rappeler aux postes de combat, monsieur ? lui demanda Wolfe en saluant.

— Oui, allons-y.

Les tambours battaient le rappel, marins et fusiliers jaillirent des écoutilles et des échelles comme une véritable marée humaine. Ils avaient pressenti ce qui arrivait et, pour la plupart, n'imaginaient même pas que leur amiral pût éprouver des doutes ou leur commandant de l'inquiétude.

Bolitho entendait le bruit des cloisons de toile que l'on roulait pour les ranger contre le bordé. Le moindre objet, les coffres, le mobilier, on descendait tout sous la flottaison pour dégager le plus possible le bâtiment de ce qui pouvait gêner. Le pont inférieur allait devenir la batterie basse, une double rangée d'affûts de l'avant à l'arrière. Les trente-deux-livres roulaient, on ôtait les housses, les mousses répandaient du sable sous les pieds des canonniers. La même agitation régnait autour des dix-huit-livres du pont principal, partiellement abrités sous les passavants qui couraient de la dunette au gaillard d'avant.

Bolitho arrêta ses yeux sur les canonniers qui servaient les pièces de dunette. Ils se déplaçaient en silence, comme à l'exercice, vérifiaient les palans de leurs neuf-livres, inspectaient leurs instruments comme des chirurgiens, tandis que des serpents écarlates de fusiliers passaient entre eux pour gagner l'arrière ou le gaillard et de là vers les hunes. D'autres se rendaient aux panneaux pour y remplir une mission nettement moins appréciée, consistant à empêcher les hommes éventuellement pris de panique d'aller se réfugier en bas.

Cette mesure était malheureusement une nécessité. Certains, rendus littéralement fous par le tonnerre de la canonnade, la vue atroce du combat qui se déroulait autour d'eux, essayaient de chercher le salut dans les profondeurs de la coque.

Il entendit Wolfe qui s'écriait d'une voix pleine de colère :

— Mais bon sang de bois, monsieur Speke ! Monsieur Speke ! *L'Indomptable* a encore battu son propre record ! Il est prêt avant nous !

— Signal de *L'Implacable*, amiral ! annonça Browne en essayant de déchiffrer ce que l'aspirant avait noté sur son ardoise : « Cinq bâtiments de ligne, deux frégates et un transport. »

Bolitho emprunta une lunette à un aide-pilote et grimpa dans les haubans. Les servants qui attendaient sous ses pieds le regardaient comme s'ils s'attendaient à voir, sous l'élégante redingote et les épaulettes dorées, autre chose qu'un simple mortel.

Il attendit un peu, le temps de laisser la lunette se stabiliser contre les enfléchures qui vibraient. Le *Benbow* monta paresseusement le flanc d'une lame qui arrivait en diagonale et qui souleva doucement la quille avant de la laisser retomber dans le creux suivant.

Pendant ces quelques secondes de calme, Bolitho aperçut l'ennemi pour la première fois. Il ne s'agissait plus seulement des éclaboussures marron que font des voiles écrues sur un fond de ciel sombre, non, il voyait les bâtiments. Et il savait pertinemment que son homologue français faisait la même chose que lui au même moment.

Six gros vaisseaux rangés en deux colonnes. Le second de la ligne au vent arborait une marque de vice-amiral. Si Bolitho avait encore le moindre doute, voilà qui l'effaçait.

Les deux frégates se trouvaient un peu plus loin, attendant probablement à l'écart de l'escadre le temps de jauger les forces de Bolitho, surtout en matière de bâtiments de cinquième rang dans leur genre.

— J'estime qu'ils font route au sud, crie-t-il à Herrick.

— C'est aussi mon avis, amiral ! répondit le commandant en prenant son ton le plus officiel, car la moitié de la dunette avait les yeux fixés sur lui.

Bolitho attendit la lente montée de la coque le long de la lame suivante. Il voulait voir le transport. Il se trouvait sans doute en queue de la colonne sous le vent, la meilleure situation pour prendre le large ou pour bénéficier de la protection des frégates si on lui en donnait l'ordre. Mais que transportait-il donc ? Certainement pas du ravitaillement, mais plus probablement quelques-uns des soldats d'élite de Napoléon, de ceux qui ne savaient même pas ce que signifiait le mot *défaite*. Le tsar de Russie aurait certainement besoin de leurs précieux conseils avant de se jeter dans l'arène. Ou bien encore, peut-être s'agissait-il de troupes envoyées pour s'assurer des bâtiments

Marchands britanniques. Au moins, songea Bolitho avec un petit sourire, ceux-là se trouvaient désormais hors de portée de Ropars et l'attaque du *Styx* avait sans doute refroidi l'ardeur des Suédois et des Prussiens, qui devaient avoir désormais moins envie de soutenir les ambitions du tsar.

Il redescendit sur le pont et tomba sur l'aspirant Penels, qui le regardait comme un condamné à mort.

— Venez donc par ici, monsieur Penels.

Le garçon accourut et s'attira quelques ricanements en se prenant un pied dans un anneau de pont.

— Vous avez eu une bien rude journée, ce me semble.

Penels faiblit sous son regard. Douze ans, pas de père, expédié à la mer pour devenir officier du roi. Ce qui venait d'arriver à son ami Babbage avait dû lui faire un gros coup.

— C'était mon ami, répondit Penels en reniflant. Mais maintenant, je ne saurai pas quoi lui dire si je le rencontre.

Bolitho songeait à la réaction de Wolfe, qui prenait tout cela fort calmement. La mère de Penels avait rencontré un autre homme. Dieu sait que la chose arrivait assez souvent chez les femmes de marin. Mais Penels, s'il portait l'uniforme d'officier de marine, n'en restait pas moins un petit garçon. Un enfant.

— Mr. Pascœ a fait ce qu'il a pu, reprit doucement Bolitho. Peut-être Babbage aura-t-il encore plus besoin de vous, après ce qui vient de se produire. J'ai l'impression que les choses se passaient plutôt dans l'autre sens, jusqu'ici ?

Penels le regardait fixement, cette réflexion le laissait sans voix. Que l'amiral se préoccupât de son sort était déjà assez inouï. Qu'il eût en outre fait cette remarque sur Babbage était tout bonnement invraisemblable.

— Je... je vais essayer, amiral, finit-il par bredouiller.

Wolfe tapa impatiemment du pied, Penels se hâta de regagner son poste à tribord et le second aboya :

— Allez aider le premier lieutenant, monsieur Penels. Enfin, si je puis dire... je crois que je me sentirais encore plus en sûreté avec un Français qu'avec vous, monsieur !

Et se tournant vers Speke, il lui fit un énorme clin d'œil.

Le vieux Grubb se moucha bruyamment avant de laisser tomber :

— Le vent est stable, amiral, du plein ouest et ça ne bouge guère — et, jetant un coup d'œil au sablier fixé près de l'habitacle : Y en a plus pour longtemps, si vous voulez mon avis.

Bolitho regarda Herrick en haussant les épaules. Plus pour longtemps ? Mais avant quoi ? La nuit qui allait tomber, la mort, la victoire ? Le pilote aimait bien lâcher de ces prédictions un peu énigmatiques. Il avait enfoncé son énorme poing dans la poche de son vieux manteau de quart tout élimé, et Bolitho se dit qu'il devait jouer avec son sifflet en fer-blanc, paré à les entraîner jusqu'en enfer si besoin était.

Herrick se montra moins charitable :

— Grubb commence à se faire vieux, amiral. Il devrait poser son sac à terre et se trouver une excellente femme qui s'occuperait de lui.

— Par Dieu, Thomas, fit Bolitho en souriant. Depuis que vous vous êtes marié, vous ne pouvez pas vous empêcher de refaire la vie des gens !

Allday, qui se tenait appuyé contre le pied du grand mât, se sentit un peu soulagé. Il avait toujours essayé d'évaluer ses propres chances en observant le comportement de Bolitho dans ces moments-là. Il tendit le cou pour voir ce qui se passait au-dessus du passavant et observer les autres bâtiments. L'ennemi. Les deux escadres s'avançaient l'une vers l'autre et formaient comme une gigantesque pointe de flèche dont la direction du vent aurait constitué la hampe. Pourtant, les Français avaient l'avantage du vent, ils étaient plus nombreux. Il se retourna pour regarder ceux qui se trouvaient près de lui. Les plus vieux vérifiaient leur matériel : platines, poires à poudre, écouvillons et chasse-bourre. Ils avaient pourtant déjà vérifié et revérifié cent fois. Et lorsqu'ils en auraient terminé, ils recommenceraient. Ils connaissaient par cœur le déroulement de l'action : l'approche lente et implacable, le fouillis des mâts et des voiles qui devenait progressivement bâtiments, formations. Cela vous mettait les nerfs à vif d'observer tous ces préliminaires avant l'inévitable empoignade finale.

Les jeunots voyaient les choses d'un œil différent. Chez eux, l'excitation se mêlait à la peur, une peur à vous glacer les sangs,

mais il y avait aussi la perspective de changer enfin des exercices harassants et du travail quotidien qui vous brisait les os.

Légèrement à l'écart des équipes de pièces et des hommes qui assureraient la manœuvre pendant la bataille, les officiers mariniers vérifiaient leurs rôles et inspectaient ce qui leur revenait. Entre les rangées d'affûts, ça et là, les taches bleu et blanc des officiers et des aspirants. En bas, dans la batterie basse, c'était le même spectacle, mais dans l'obscurité angoissante d'un entrepont confiné derrière les sabords fermés.

Le lieutenant Marston, des fusiliers, se trouvait sur le gaillard d'avant, en grande conversation avec les servants des deux grosses caronades. Allday se souvenait, lui, du lieutenant fusilier du *Styx*, assis, la tête entre les mains, rendu aveugle par des éclis de bois.

Le major Clinton était à l'arrière avec le sergent Rombilow, à qui il indiquait du bout de son bâton de commandement le pierrier installé dans la hune d'artimon. Pour Allday, les fusiliers étaient de manière générale des gens un peu fêlés, et Clinton ne faisait pas exception à la règle : pas de poste de combat sans qu'il prît son bâton de commandement, tandis que son ordonnance portait pieusement son sabre qu'il tenait comme le saint sacrement.

Allday aperçut Pascoe qui passait lentement derrière ses pièces, à l'avant. Si les vaisseaux conservaient la même route, il lui reviendrait d'engager l'ennemi en premier. Comme il ressemblait à Bolitho ! Il repensa soudain à Babbage, au spectacle horrible de cet homme qui se tordait en hurlant sous les coups de fouet. L'aide du bosco qui maniait le chat à neuf queues, tout blasé qu'il était, avait paru choqué par ce déferlement de cris.

Comme Bolitho, Allday aurait fait n'importe quoi pour Pascoe. Ils vivaient ensemble, ils avaient combattu et souffert ensemble et, si Babbage était cause de l'air préoccupé de Pascoe, Allday le haïssait.

Le bâtiment allait livrer combat et Allday se souciait comme d'une guigne de savoir qui avait tort ou raison dans l'enchaînement qui avait plongé le monde entier dans la guerre.

On se battait pour ceux qui l'avaient jugée utile, pour son bâtiment, guère autre chose.

Les riches et les puissants pouvaient bien boire leur porto et jeter leur argent par les fenêtres, songeait Allday, mais c'était le monde auquel il était habitué, tel qu'il était. Et, si Pascoe avait la tête à autre chose à cause d'un imbécile, il allait courir plus de dangers que les autres.

Bolitho, qui observait son domestique, dit à Herrick :

— Regardez-le, Thomas. De là où je suis, j'arrive, ou peu s'en faut, à lire dans ses pensées.

— Oui, amiral, répondit Herrick en suivant Allday des yeux. C'est un bon bougre, encore que... Il aimerait mieux se faire arracher les yeux que de tomber d'accord avec vous !

L'air résonna soudain du départ d'un coup de canon et Wolfe commenta :

— Les Français seraient en train de tirer quelques coups de canon contre *l'Implacable*, amiral, que je n'en serais pas autrement surpris.

— Je vais ordonner à *L'Indomptable* et à *La Vigie* de se mettre sous notre vent, décida Herrick en se tournant vers Bolitho. Ils ont pris suffisamment de risques comme cela.

Bolitho le vit se diriger vers l'officier chargé des signaux et lui dire quelques mots. Aussitôt, les pavillons montèrent aux drisses. Herrick en avait fait du chemin, depuis le jour où il s'était retrouvé capitaine de pavillon, à bord du *Lysandre*. Il hésitait rarement et, lorsqu'il avait décidé de quelque chose, il le faisait avec l'autorité que donne la confiance en soi.

Browne cria :

— Ils ont fait l'aperçu, monsieur.

— Que croyez-vous que vont faire les Français ? demanda Herrick.

— Abandonner les frégates n'étant plus de saison, je dirais que Ropars va foncer sur nous de toute sa masse, A sa place, j'adopterais une formation en ligne de file, sans quoi le premier engagement opposera quatre des nôtres aux trois siens. En ligne de front, nos chances de perdre seront de 5 contre 4.

Herrick lui fit face, les yeux brillant d'espoir.

— Mais telle n'est pas votre intention, n'est-ce pas, monsieur ?

— Non — il lui frappa l'épaule. Nous allons percer la ligne ennemie en deux endroits.

Wolfe intervint :

— Les Français sont en train de se mettre en ordre de bataille, monsieur — l'admiration lui arracha un sourire. Et le transport semble être très loin en arrière de la colonne.

Bolitho lui prêtait une oreille distraite.

— Nous allons attaquer après nous être séparés en deux groupes. Le *Benbow* et *L'Indomptable* formeront le premier ; le *Nicator* et l'*Odin* tireront des bords plus loin sur l'arrière. Dites aux hommes de Browne de se tenir prêts pour les signaux.

Il s'éloigna pour inspecter à la lunette la formation française. Elle était encore en désordre, mais il remarqua immédiatement que le navire amiral conservait le second poste. Histoire d'observer la tactique de Bolitho avant d'arrêter lui-même sa conduite. Ou alors de laisser l'un de ses commandants encaisser le plus gros du choc.

Il retourna sur l'arrière, dépassa l'équipe des timoniers et alla examiner la carte de Grubb qui était fixée à une tablette à la poupe, Afin d'épargner à sa corpulence, songea Bolitho, l'effort considérable consistant à faire le chemin jusqu'à la chambre des cartes...

Les deux escadres se trouvaient manifestement dans un océan sans terre émergée, et pourtant la Norvège n'était distante que de cinquante milles environ au nord-est, et plus loin vers le sud-est s'étirait la côte danoise avec le Skagerrak et ses flots berceurs entre elles deux.

Bolitho, l'espace d'un instant, se demanda ce que faisait Inskip. Celui qu'il avait rencontré était-il bien le prince de la couronne qu'il prétendait être ?

Il longea la lisse d'arrière et son agitation, et regarda *L'Implacable* et la *Vigie* diminuer la toile afin de marcher parallèlement à l'escadre, la *Vigie* par-derrière comme un valet sur les talons de son maître.

Les français ne dévièrent pas de leur ligne, ne changèrent rien à leur voilure.

Herrick examinait ses propres voiles tandis que les vergues se stabilisaient et remarqua :

— Voilà qui va le faire deviner, monsieur.

Bolitho observait le français de tête. Comparable en taille au *Benbow*, il mettait déjà ses pièces en batterie. Certains, chez eux, devaient penser que la situation empirait. Ils étaient restés trop longtemps au mouillage pour résister à la pression de cette lente approche. Leurs officiers les tenaient occupés, ils n'allaien pas tarder à leur faire tirer quelques boulets pour leur mettre du cœur au ventre avant la bataille.

— Deux milles, monsieur, dit Grubb d'un ton maussade. Nous serons sur eux dans une demi-heure.

Il tapotait le sablier de son doigt boudiné.

Il y eut une sourde explosion, suivie, à quelques secondes, d'un tir pointé trop haut — une fine trombe — qui passa loin de la proue sur bâbord. Les hommes se moquèrent, et l'amusement gagna les vieux de la vieille à la poupe, qui maintenant avaient hâte de voir l'engagement se concrétiser.

— Chargez et pièces en batterie, s'il vous plaît. Dites à vos gars que nous allons engager le combat des deux bords aujourd'hui, mais qu'à tribord les sabords resteront fermés jusqu'à ce que nous soyons au milieu de l'ennemi.

Bolitho passa de l'autre bord du gaillard d'arrière, gêné dans sa marche par les équipes de pièces et le reste de l'équipage, marins, officiers, mousses, et Dieu sait pourtant s'il se sentait seul.

L'escadre ennemie était plus forte, mais il avait connu des situations plus délicates. Le manque cruel d'hommes et de canons, à bord de ses bâtiments, l'expérience le palliait. Les deux lignes convergeaient vers un point de cette eau grisâtre, comme si d'invisibles aussières gauchissaient leur trajectoire.

Il laissa sa main glisser et la maintint sur le sabre de tous les jours qu'il avait ceint.

C'est presque à son intention qu'il murmura : « Nous nous porterons contre le vaisseau amiral français. Ils sont tous loin de chez eux. Si le pavillon de Ropars tombe, le reste ne tardera pas à se disperser. »

Le français de tête, un soixante-quatorze, disparut momentanément derrière un ondulant rideau de fumée.

Grubb lança à son quartier-maître :

— Notez ça dans le journal, monsieur Daws : l'ennemi a ouvert le feu.

VIII

A MALIN, MALIN ET DEMI

Bolitho observait la chute de la bordée tirée par le français de tête. Il avait fait feu en limite de portée, plus sans doute pour entraîner son équipage que pour autre chose. Selon toute vraisemblance, ses canonniers n'avaient encore jamais eu l'occasion de se faire la main sur l'ennemi.

Les marins britanniques pouvaient bien jurer et pester tant qu'ils voulaient, lorsque vient l'heure du combat, le temps passé à la mer compte davantage que le calibre des canons.

Il ne se souvenait pas d'avoir déjà vu une pleine bordée s'écraser ainsi dans l'eau. Les boulets créèrent comme une énorme explosion sous-marine, embruns et fumée jaillirent à la verticale en formant une sorte de muraille crénelée. Longtemps après l'impact du dernier boulet, la surface resta grise et comme barbouillée de sel en fusion.

— Joli gaspillage de poudre et de boulets, laissa tomber Herrick.

Plusieurs des assistants hochèrent la tête, puis Wolfe annonça :

— Ils réduisent la toile, amiral.

— On dirait bien, monsieur Wolfe, confirma Herrick.

Bolitho s'éloigna un peu. La manœuvre était classique, une fois que les vaisseaux qui allaient s'affronter avaient décidé de leur tactique. Il fallait conserver assez de toile pour rester manœuvrant, mais pas trop pour laisser le minimum de prise au développement d'un incendie. Tout risquait de mettre le feu, bourre enflammée éjectée par une pièce, fanal emporté par un boulet perdu, un rien pouvait transformer ces élégantes pyramides de toile en enfer rugissant.

Bolitho regardait la voile d'artimon que l'on était en train de ferler sur sa bôme. Le pont bruissait d'activité, tout le monde s'activait pour exécuter les derniers ordres. Les autres vaisseaux de la ligne en faisaient autant et se déshabillaient à leur tour.

Les deux colonnes s'avançaient imperturbablement l'une vers l'autre. Le second bâtiment français, qui portait en tête de misaine la marque de Ropars, tira quelques coups de réglage à partir de chaque batterie. Cette fois, les boulets tombèrent plus près de la cible que ceux de la première bordée. Bolitho suivit la trajectoire d'un coup qui perçait les crêtes l'une après l'autre et finit enfin par se planter dans la mer avant de disparaître à moins d'une encablure sur bâbord avant du *Benbow*.

— A l'engagement, ordonna Bolitho à Browne, signalez à *L'Implacable* d'attaquer l'ennemi sur son arrière. Je garderai *La Vigie* avec nous pour donner à penser aux Français.

Quelqu'un se mit à rire, d'un petit rire sec et nerveux. Un de ces nouveaux matelots sans doute. Le soudain tonnerre des canons, la masse énorme de métal qui fauchait la mer, tout cela était nettement moins dangereux que les quelques coups tirés à l'instant par le vaisseau amiral de Ropars. Mais, pour un observateur non averti de ces choses, cela paraissait bien plus terrifiant.

Le lieutenant de vaisseau Speke quitta la dunette et, les mains dans le dos, se mit à arpenter le pont entre les deux rangées de dix-huit-livres. Il alla enfin rejoindre Pascoe près du râtelier à drisses de misaine.

Les chefs de pièce les observaient, tendus. De temps en temps, l'un d'entre eux désignait du bout de l'anspect tel ou tel canon pour rectifier l'axe de visée. Ça et là, un matelot effectuait un dernier réglage en tapant sur le coin de hausse. On sentait tout l'équipage sur les dents, même les voiles s'y mettaient. Le hunier de misaine, déjà brassé, fit entendre soudain deux claquements impatients qui effrayèrent l'un des mousses.

Bolitho se retourna : le français de tête reprenait le tir. Ils s'étaient rapprochés et les embruns tombèrent cette fois si près qu'il les entendit nettement, comme une pluie tropicale.

Il pointa sa lunette en direction de la ligne ennemie, Sur les cinq vaisseaux, tous des soixante-quatorze, on voyait les voiles

bouger, selon que les commandants arisaient ou prenaient plus de vent pour maintenir les intervalles, tout en restant prêts à réagir aux actions de l'adversaire.

— Herrick, venez de deux quarts, ordonna-t-il. L'escadre à suivre par la contremarche.

Les hommes se précipitèrent aux bras et il entendit la roue qui tournait déjà, comme si le quartier-maître et ses timoniers s'attendaient à recevoir cet ordre.

— En route est-quart-nord, annonça Grubb.

La ligne britannique s'était légèrement écartée de l'autre escadre, si bien qu'on eut un moment l'impression que les Français tombaient sur leur arrière. Les vergues commencèrent à grincer sous la traction des poulies et des bras, la marque en tête de mât s'orienta droit vers l'avant.

Bolitho sentit le bâtiment répondre puis, vent arrière, s'élancer avec ardeur.

— Les Français renvoient de la toile, amiral, annonça Herrick. Dois-je en faire autant ?

— Non, lui répondit Bolitho, qui s'approcha de l'affût le plus voisin avant de revenir. Je veux leur faire croire que je préfère les ralentir plutôt que d'arriver à bout portant.

Les huniers du français changeaient de forme et d'inclinaison, les vaisseaux envoyaient de la toile et augmentaient de vitesse en proportion. Ils étaient à moins d'un mille.

— Soyez paré, monsieur Browne.

Il essayait de s'imaginer les commandants qui suivaient le *Benbow* dans les eaux. Il leur avait expliqué cette tactique lorsqu'il les avait rassemblés pour la première fois, en formant son escadre : un minimum de signaux, le maximum d'initiative. Il les imaginait si bien, Keverne, Keen et ce bon vieil Inch, attendant le signal unique qui était paré et qui ne demandait qu'à monter. Comme il le leur avait dit alors : « Les Français connaissent nos signaux, eux aussi. Pourquoi les faire profiter de ce que nous savons ? »

— Je crois que nous pouvons ouvrir le feu, Herrick.

On fit passer le mot le long du pont à la vue et à la voix.

— Pas de bordée, dites aux chefs de pièce de tirer sur la crête et de faire feu à volonté.

— Bien, amiral, répondit Herrick, ça va un peu activer les Français. Ils ne doivent pas trop avoir envie de se faire démâter ou ravager le pont par un coup perdu alors qu'on n'en est qu'au début. Ils ont la place d'aller voir ailleurs !

Un aspirant dévalait l'échelle principale, un message à la main et, un peu après, on entendit un grand coup de sifflet sur le gaillard d'avant.

Difficile de dire qui tira le premier et impossible d'en voir le résultat. Plus bas, du bord d'engagement, les pièces reculèrent dans leurs palans, les servants se précipitèrent pour écouvillonner les gueules fumantes et recharger. Les chefs de pièce, courbés comme des vieillards, observaient par les sabords leur cible, le français de tête, dont les voiles se tordaient, prises dans un gigantesque tourbillon.

Dans la batterie basse, les trente-deux-livres reculèrent en faisant lourdement trembler les membrures. La fumée dépassa rapidement la guibre avant de se dissiper comme du brouillard.

— Mon Dieu, nous l'avons touché !

— C'est notre pièce, les gars ! cria une autre voix. Remettez en batterie et vous allez voir comme on va te les faire danser une petite gigue !

Les autres Anglais tiraient à leur tour, les coups ricochaient sur les vagues, quelques boulets tombèrent court, d'autres frappèrent les voiles et les coques dans un grand brouillard d'embruns et de fumée.

— Les Français viennent de changer de route, amiral, cria presque Herrick, qui ne pouvait dissimuler son excitation. Voilà, ils viennent !

Il ferma les yeux au moment où le second bâtiment disparut derrière un mur de fumée, troué de longues flammes orange, dans un grondement de tonnerre.

Des trombes d'eau dévalaient la dunette, Bolitho sentit la grosse coque frémir sous le déluge de fer. Cinq coups au but, six peut-être, mais pas le moindre étai ni hauban touché.

— Vas-tu m'écouvillonner ça, mon gars !

C'était un chef de pièce, obligé de donner un coup de poing dans l'épaule de l'un de ses canonniers pour le ramener à la réalité.

— Et maintenant, charge, espèce de salopard !

Crac... crac... crac, tout au long du rentré de muraille du *Benbow*, les affûts reculaient dans leurs palans. Pièce après pièce, par paire ou par section selon le cas, les chefs de pièce pointaient, tiraient sur le boute feu à leur convenance, libérés de la discipline imposée par une bordée tout à la fois.

Des hommes se mirent à pousser des vivats à l'avant, le grand mât de hune du premier français venait de basculer dans la fumée. Ça et là, des taches noires flottaient à la dérive derrière les vaisseaux : débris, hamacs à demi consumés tombés des filets ou, peut-être, quelques cadavres passés par-dessus bord pour ne pas gêner les canons.

— Allez-y, les gars ! Encore un coup comme ça, rentrez-leur dans le lard !

Herrick avait mis ses mains en porte-voix et crieait à pleins poumons, ce qui n'était pas trop dans les habitudes du personnage tranquille qui se tenait naguère debout au pied des autels, dans le Kent.

Tous les vaisseaux de la ligne française tiraient à présent, tous les Britanniques semblaient avoir subi des avaries ou en tout cas étaient noyés sous des déluges d'écume qui leur en donnaient l'apparence.

Un boulet transperça le grand hunier, d'autres trous apparaissent dans la misaine.

Des filins coupés net flottaient au-dessus des canons comme des algues mortes, tandis que Swale le bosco, Gros Tom pour les intimes, donnait de la voix pour tenter de couvrir le vacarme. Il lui fallait diriger ses hommes, les envoyer en haut pour reprendre les épissures et réparer avant que quelque appareil vital fût parti.

Bolitho ferma les yeux : un morceau de métal venait de frapper une pièce de tribord, des éclis volaient tout autour de lui comme une décharge de mousqueterie. Un marin tomba tête en avant sur le pont, Bolitho aperçut derrière son catogan les vertèbres mises à nu. Un peu plus loin, un officier marinier se

traînait à genoux en essayant de retenir ses entrailles, la bouche grande ouverte dans un hurlement silencieux.

— Doucement, les gars ! Pointez ! Parés ! Feu !

Les neuf-livres de la dunette ouvrirent le feu avec un bel ensemble, leur grondement faillit arracher aux hommes un cri de douleur.

— Parés !

Bolitho dut respirer un grand coup. De nouveaux boulets s'enfonçaient dans le bordé, il en entendit un qui passait par un sabord de la batterie basse. Il imagina l'horreur, le boulet qui labourait au passage des hommes déjà aveuglés par la fumée et rendus à moitié fous par le fracas des explosions assourdissantes.

— Feu !

Le français de tête, malgré la perte de son grand mât de hune, ratrapait le *Benbow*. Il tirait un peu n'importe comment, mais certains de ses boulets faisaient tout de même but. Tout au long de l'embelle Bolitho voyait ses hommes aller sans cesse en avant puis en arrière, leur masse oscillant au rythme des pièces qui reculaient puis que l'on remettait en batterie.

Quelques marins étaient allongés là où on les avait traînés en attendant de les soigner. D'autres ne se relèveraient jamais plus. Pascoe faisait les cent pas derrière ses hommes, criant on ne sait quoi, agitant sa coiffure. L'un de ses chefs de pièce qui se retournait pour lui sourire tomba raide mort. Un boulet était passé à lui raser le ventre sans même l'effleurer. Il alla s'écraser contre le pavois de l'autre bord et tua un autre marin qui avait pourtant eu le réflexe de se baisser.

— Feu !

Bolitho s'éclaircit la gorge :

— Je crois que nous sommes bien placés — un regard à sa marque qui battait, malgré la fumée qui lui piquait les yeux : Soyez paré, monsieur Browne !

Il entendit Herrick qui hurlait :

— Paré à virer, monsieur Grubb ! Monsieur Speke !

Il dut emprunter à Wolfe son porte-voix pour se faire entendre de l'officier dans le vacarme.

— Nous engagerons des deux batteries à la fois ! Parés à lever les mantelets tribord !

Il s'assura que le message était porté dans l'entrepont puis se retourna pour ajouter :

— Par Dieu, amiral, nos hommes se comportent magnifiquement !

Bolitho le prit par le bras.

— Ne restez pas planté là, Thomas. Dès que nous aurons coupé la ligne ennemie, ils vont essayer de nous abattre du haut des hunes !

Quelque part dans la fumée, un homme poussa soudain un hurlement aigu. Du sang coulait par les dalots bâbord, un ruisseau ininterrompu.

Il estima rapidement la distance : il était temps. S'ils attendaient encore, les Français pouvaient les mettre en miettes ou tenter de les séparer les uns des autres.

— Le signal à bloc, monsieur Browne !

Le pavillon unique monta à la vergue, le reste de la ligne fit l'aperçu.

Browne s'essuya la bouche du dos de la main. Son chapeau était tout cabossé, du sang tachait son pantalon blanc.

— Parés, amiral !

Bolitho jeta un regard aux hommes parés aux bras, aux timoniers arc-boutés aux manchons de la roue. Tous gardaient les yeux rivés sur Grubb et en oubliaient le grondement des canons.

Un fusilier tomba de la grande hune, heurta le filet avant de basculer par-dessus bord pour disparaître dans la mer.

Un mousse chargé de transporter la poudre et qui courait vers les pièces bâbord pivota sur ses pointes comme un danseur avant de s'écrouler sur le pont. Bolitho eut le temps avant de détourner le regard de voir qu'il avait eu les yeux arrachés du crâne.

— Envoyez !

Les vergues commencèrent à pivoter tels de grands arcs bandés et, comme la roue tournait, Bolitho vit les Français basculer brusquement par bâbord avant. Ils se maintinrent ensuite devant le boute-hors tandis que le *Benbow* continuait de

virer jusqu'à ce que toutes les vergues fussent brassées devant et derrière.

La toile claquait en tous sens, se débattait, protestait et le *Benbow* se stabilisa à la nouvelle route. Le bâton de foc effilé pointait droit sur l'encorbellement doré du vaisseau amiral français. On voyait bien la consternation qui régnait à l'arrière et sur la dunette, des pavillons volaient partout au-dessus de la fumée. L'amiral appelait ses conserves à la rescouasse.

— Faites le second signal à *L'Implacable*.

Bolitho se concentrat sur la situation. Le pont s'inclinait lentement sur tribord sous la pression des voiles bordées. Allaient-ils y arriver ? Pourraient-ils passer sur son arrière et dévaster la poupe, ou bien fallait-il que le *Benbow* se ruât sur lui pour l'empaler de son boute-hors, comme avec une lance ?

Il entendit des acclamations qui montaient dans la fumée et qui couvraient les cris et les gémissements des blessés. *L'Indomptable* suivait de près dans les eaux, le *Nicator* semblait un peu plus loin à présent, le soixante-quatre d'Inch, plus petit, *l'Odin*, était dans son sillage. Tous trois s'apprêtaient à couper la ligne ennemie. Avec un peu de chance, le commandant Keen allait réussir à passer entre le quatrième et le dernier bâtiment de l'escadre française. S'il arrivait à mettre hors de combat le dernier, le gros transport était réduit à sa merci.

— Ouvrez les sabords ! Tribord en batterie !

Les affûts s'avancèrent en grondant d'un seul mouvement, comme s'ils avaient hâte de quitter leur rôle de spectateurs.

— Doucement, monsieur Grubb, fit Herrick entre ses dents. Vous pouvez abattre d'un quart de mieux – et, se tapant du poing dans la main : Cette fois, nous l'avons !

Ils étaient si proches de l'autre vaisseau amiral que le bâton de foc du *Benbow* et ses haubans effilochésjetaient des ombres sur le tableau et les fenêtres de poupe.

Bolitho entendit Speke qui criait :

— Dès que vous l'avez ! Parés !

Il vit à l'avant, au-dessus de lui, les deux caronades qui pointaient leurs sales museaux. Celle de tribord pouvait difficilement manquer sa cible.

Les mousquets faisaient feu avec rage, Bolitho vit les hamacs bondir dans les filets, les tireurs français ajustaient leur tir. Dans les hunes du *Benbow*, les fusiliers tiraient eux aussi et visaient leurs homologues d'en face qui essayaient d'atteindre les officiers.

Le fracas des départs augmentait, les bâtiments éparpillés ça et là tiraient de toutes parts dans un terrible crescendo. Bolitho aperçut le départ de la caronade tribord mais ne put distinguer les effets de la charge de mitraille qui se perdit dans la fumée et les embruns. A bord du *Benbow* et d'un bout à l'autre, ce n'était que cris et vivats, les hommes se comportaient comme des déments. Les silhouettes disparaissaient dans la fumée, les yeux brillaient, révulsés, les canonniers se jetaient sur leurs pièces et les marins halaient aux bras en fonction des ordres que leur jetait Wolfe dans son porte-voix depuis la dunette.

Bolitho s'essuya les yeux pour observer la poupe du français qui se balançait par tribord avant. Il réussit à lire son nom, la *Loire*, les lettres dorées avaient été déchiquetées par la mitraille. Au-dessus, les fenêtres de poupe étaient démolies.

Il entendit Browne qui l'appelait en lui montrant le bord opposé.

Le troisième bâtiment de la ligne française, celui que Bolitho avait essayé d'isoler de la *Loire*, venait d'arborer la marque de l'amiral en tête de misaine. Le pavillon n'était pas à bloc qu'il commença à virer pour suivre le *Benbow* dans les eaux, comme s'ils étaient amarrés par quelque lien invisible.

— La *Loire* a amené son pavillon ! cria Browne, comme s'il n'arrivait pas à y croire.

Bolitho se rua près de lui, envahi par le désespoir qui lui tombait dessus comme une grande couverture. L'amiral français avait mijoté son plan à la perfection. C'était l'escadre anglaise qui se trouvait divisée avec la ruse de cette fausse marque, non la sienne.

Herrick faisait des moulinets avec son sabre :

— Sus à eux, les gars ! Monsieur Speke, reprenez le feu à bâbord !

Surpris par la manœuvre inattendue de l'ennemi, le *Nicator* et *l'Odin* menaçaient de faire chapelle, leurs voiles battant en tous sens, même s'ils essayaient pourtant de reprendre leur place dans la ligne.

Le bâtiment de Ropars remontait le *Benbow* et se trouvait à présent par le travers. Ses pièces avant alimentaient un feu nourri, ils étaient à faible distance l'un de l'autre et se rapprochaient encore. Les marins de Bolitho, encore médusés, avaient l'impression que chaque coup faisait mouche.

Il n'y eut même pas de vivats lorsque la misaine du supposé amiral français s'abattit dans un grand fouillis de toile, d'espars brisés et de gréement divers. La *Loire* avait été durement atteinte, mais son sacrifice semblait bien avoir permis la défaite de Bolitho.

Dans la pénombre rendue encore plus noire par la fumée qui montait en volutes, les vaisseaux se heurtaient maladroitement les uns contre les autres, les pièces tiraient impitoyablement à bout portant. On se sentait comme en enfer, entouré par une forêt de mâts, de pavillons qui claquaient au vent.

Herrick était partout, donnait des ordres, ralliait ses hommes, criant des encouragements ici, réclamant plus d'efforts ailleurs.

Gourtenay, le jeune sixième lieutenant qu'Allday avait chassé du canot, était étendu sur le ventre. Ses souliers tambourinaient sur le pont, quelques fusiliers le traînaient vers l'échelle de dunette. Il avait été touché par un tireur d'élite français qui lui avait arraché la mâchoire inférieure.

Browne cria :

— Amiral, *L'Implacable* s'attaque au transport ! — il posa sa lunette. Les deux frégates françaises le pourchassent, *La Vigie* demande l'autorisation d'engager le combat !

— Refusé, répondit Bolitho en s'essuyant le visage, nous aurons peut-être besoin d'elle plus tard.

Besoin, mais pour quoi faire ? Pour récupérer les survivants et porter la nouvelle de leur défaite en Angleterre ?

— Signal général, ordonna-t-il enfin. « Prenez poste pour assurer un soutien mutuel ! Engagez l'ennemi en ligne de file ! »

Quelques pavillons s'éparpillèrent sur le pont lorsqu'un boulet vint faucher les timoniers qui couraient pour exécuter l'ordre, mais, en dépit de l'horreur et des hurlements, le signal monta aux vergues sans retard. N'empêche, Bolitho se demandait si cela ferait quelque différence, car ses commandants savaient ce qu'ils avaient à faire et ils le feraient de leur mieux. Le fait cependant de voir ces pavillons monter au-dessus des tourbillons de fumée pouvait montrer que leur escadre se comportait encore comme un tout organisé et qu'il y avait toujours une tête pour la diriger.

Bolitho se tourna, amer, vers un homme qui sanglotait et hoquétait. *Mon pauvre vieux, voilà ce que je vous ai donné...*

— *L'Indomptable* est en difficulté, amiral, lui dit Herrick. Son artimon vient de tomber.

— Ouais, commenta Grubb, mais le vieux *Nicator* envoie de la toile et va le soutenir !

— Tout le monde a fait l'aperçu, amiral — Browne baissa les yeux sur son pantalon taché de sang, comme s'il le voyait pour la première fois : Par l'enfer !

Bolitho gardait les yeux rivés sur le vaisseau amiral de Ropars : moins d'une encablure. Il rentrait sa toile, les passavants étaient remplis d'hommes en armes, et ses batteries tribord tiraient toujours comme devant.

— Il va bientôt être sur nous, amiral, hurla Herrick.

Bolitho leva les yeux vers les voiles percées de toutes parts du *Benbow*. Le capitaine de pavillon de Ropars se conduisait en véritable professionnel : il était en train de prendre le vent du *Benbow*, lui ôtant du même coup la puissance dont il avait besoin pour manœuvrer avant l'étreinte finale.

— Préparez-vous à repousser l'abordage ! cria Wolfe.

Au-dessus d'eux, un pierrier fit feu et une volée de mitraille vint tracer un sillon sanglant au milieu des marins et de fusiliers français massés là.

Les visages crispés des canonniers accroupis près de leurs pièces furent illuminés par une lueur rouge vif et, quelques secondes plus tard, une explosion secoua les deux vaisseaux emmêlés comme des maquettes prises dans une tempête.

Des fragments fumants volaient en sifflant tout autour d'eux, Bolitho comprit que la *Loire* avait pris feu sans que personne s'en fût rendu compte. C'était la sainte-barbe qui venait d'exploser.

Des hommes se précipitèrent pour rallier l'arrière en entendant le bosco hurler de sa voix zézayante, on déversait des moques d'eau pour éteindre les débris de bois et de toile enflammés qui s'abattaient sur le bâtiment.

— De *L'Indomptable*, amiral : « Je demande assistance ! »

Bolitho se tourna vers son aide de camp, mais il ne voyait que Keverne. Il hocha lentement la tête.

— Nous ne pouvons rien faire. Nous devons rester ensemble.

— Aperçu.

L'Indomptable était attaqué par les deux bâtiments qui tenaient poste à l'arrière de l'escadre ennemie. Handicapé par la perte d'un mât, qui tramaît dans l'eau avec son gréement, il prenait de plus en plus de retard, tandis que le *Nicator* et *l'Odin* se dépêchaient de rallier leur amiral en envoyant de la toile et en faisant feu aussi vite qu'ils pouvaient recharger.

Le bâtiment de Ropars faisait force signaux, lui aussi, Bolitho imaginait qu'ils s'adressaient principalement à ses frégates et aux transports. Il ne devait avoir aucune envie de voir les transports endommagés au point de tomber aux mains de l'ennemi avec leur cargaison, qu'il s'agit de troupes ou d'autre chose.

Bolitho se mit à hurler :

— Vivement, les gars, c'est maintenant ou jamais !

Et, prenant Herrick par le bras :

— Dites aux hommes de pousser des vivats, faites-les se mettre sur le passavant comme s'ils s'apprêtaient à monter à l'abordage !

— Enfin, je vais essayer, amiral ! lui répondit Herrick en le regardant.

Bolitho prit son chapeau galonné d'or et l'agita vigoureusement au-dessus de sa tête.

— Des cris !

Il grimpa sur le passavant bâbord, au-dessus des canons chauffés au rouge, passa derrière les hamacs déchiquetés.

— Allez les gars, des hourras ! Montrez-leur ce que nous savons faire !

Le plus inexpérimenté des marins du bord avait compris que le *Benbow* s'était fait avoir par cet amiral français. S'ils faiblissaient, ils étaient cuits et, selon toute apparence, le *Benbow* allait être capturé, intact, pour passer sous les couleurs françaises.

La perspective était trop horrible ! En les suivant sur le passavant, il restait aveugle à l'angoisse de Herrick et à l'air préoccupé d'Allday.

Ils réagissaient pourtant. Les boulets s'enfonçaient toujours dru dans le bordé ou tranchaient le gréement comme des faux invisibles, mais les hommes du *Benbow* quittèrent les canons pour pousser des vivats et coururent s'armer pour grimper rejoindre Bolitho aux filets d'abordage.

Les quelques hommes qui servaient encore aux pièces rechargeaient à toute allure, le péril et la contrainte les maintenaient à leur poste, tandis que Speke criait : « Allez, pleine bordée ! Parés ! »

Bolitho s'accrocha aux filets et se pencha pour regarder les vagues qui s'écrasaient le long de la coque. Il n'y en avait plus pour très longtemps. Il se sentait sourire, mais d'une espèce de rictus qui lui faisait mal, comme une morsure, il entendait autour de lui les marins qui invectivaient l'ennemi, mais dans une espèce de brouhaha confus. On eût dit des chiens de meute enragés, assoiffés de mort, fût-ce au péril de leur propre vie.

— Pour une bordée ! Feu !

Sous le choc, Bolitho manqua de s'étaler de tout son long et, lorsqu'il se retourna pour voir ce qui se passait derrière lui, il eut l'impression de se retrouver tout seul sur une passerelle, La fumée qui sortait en gros tourbillons par tous les sabords lui cachait entièrement le pont.

Un clairon entonna soudain une sonnerie alarmée et Bolitho vit, sans parvenir à y croire, le bâtiment de Ropars qui s'éloignait, mât d'artimon abattu, crachant la fumée par tous ses sabords. Il y avait des gerbes d'étincelles, des silhouettes se

jetaient à l'eau en courant pour fuir ce qui constitue la plus grande peur du marin.

— Amiral, les Grenouilles se carapatent ! cria Allday. Vous les avez eus !

En dépit des coups qui continuaient de voler au-dessus des têtes en sifflant, les hommes poussaient des cris de joie.

Le vacarme empêchait Bolitho de reprendre ses esprits, mais l'impression n'en était que plus vive. Il allait bientôt faire trop sombre pour poursuivre l'ennemi, à supposer que ses bâtiments dévastés fussent en mesure de le faire. Ropars était lui aussi incapable de regrouper ses forces pour reprendre le combat, il ne devait penser qu'à une seule chose : s'enfuir.

Il aperçut Pascoe qui courait sur le passavant, le visage défait, presque sans défense.

Il se retournait lorsque la douleur causée par un violent choc sur la main lui fit fermer les yeux. Un court instant, il s'imagina que quelqu'un l'avait envoyé bouler ou qu'il avait reçu une balle de mousquet ou encore un coup de pique, au milieu de l'excitation générale. C'est alors qu'il vit une grande tache de sang qui s'élargissait sur sa cuisse, il ressentit une douleur atroce qui lui fit l'effet d'un fer rouge.

Il n'arrivait pas à penser, il s'entendit pousser un grand cri, sa joue heurta violemment le pont. Il se sentit tomber, tomber encore, et cette impression ne l'avait pas quitté alors qu'il était allongé, immobile, sur le passavant.

Il eut le sentiment d'entendre Herrick crier, mais c'était si loin, si loin, Allday l'appelait par son nom. Pascoe, penché sur lui, qui le regardait, ses doigts qui dégageaient une mèche de cheveux pour voir ses yeux... Il sombra dans la nuit qui lui offrait son répit.

Bolitho tournait la tête d'un bord sur l'autre, à peine conscient d'un grand cri qu'il imaginait parfois sorti de sa gorge. Il faisait sombre, il distinguait pourtant quelques taches de lumière, des touches de couleur brouillées.

— Il est conscient, fit une voix anxieuse. Soyez prêts à le porter !

Une brume rougeâtre envahit son champ de vision, il comprit qu'il s'agissait de la tunique du major Clinton. Il avait dû le descendre ici, aidé par ses hommes. Une sueur glacée lui dégoulinait sur la poitrine. *On l'avait descendu.* Il était dans l'entrepont, les cris venaient de quelqu'un qui endurait le scalpel du chirurgien.

Il entendit Allday, mais sa voix était à peine reconnaissable :

— Il faut l'emmener à l'arrière, major.

Et puis une autre voix, folle de terreur :

— Oh non ! Oh non ! Je vous en supplie !

Bolitho sentit qu'on lui soulevait délicatement la tête, une main la soutenait. Il sentit de l'eau couler sur ses lèvres, il ouvrit un œil pour essayer de percer l'obscurité, il tenta d'avaler. Une véritable scène des Enfers. Des hommes étaient allongés contre les membrures, formes inertes, tandis que d'autres se tordaient dans d'horribles souffrances.

Sous des fanaux que l'on avait concentrés près de là, Loveys, le chirurgien, était penché sur sa table. Son tablier taché de sang le faisait ressembler à un boucher.

Celui qui avait poussé ces hurlements était étendu sur la table.

Il se taisait à présent, car on lui avait introduit une lanière de cuir entre les dents. On l'avait déshabillé, les aides de Loveys le maintenaient fermement. Seuls ses yeux veinés comme du marbre bougeaient, il fixait le chirurgien, l'air suppliant.

Bolitho vit que son bras était fendu en deux, réduit en bouillie par un boulet ou un gros morceau de métal.

Le bistouri luisait dans la main de Loveys. Pendant ce qui lui parut être une éternité, il passa la lame aiguisée sur la chair, au-dessus de la blessure, à quelques pouces sous l'épaule. Un clin d'œil imperceptible à ses aides, il coupa vivement sur toute la circonférence. Il restait impassible. Un autre de ses assistants lui passa la scie. En quelques minutes, tout était fini, on jeta le membre blessé dans une moque posée sous les fanaux qui dansaient.

Quelqu'un murmura :

— Dieu soit loué, ce pauvre diable s'est évanoui !

Allday se tenait derrière Bolitho.

— Nous allons vous transporter à l'arrière, amiral. Je vous en prie, ce n'est pas un endroit pour vous !

Bolitho essaya de tourner la tête pour le voir. Il aurait voulu le consoler, lui expliquer qu'il devait rester, ne serait-ce que pour partager les souffrances des hommes qu'il avait conduits là. Mais les mots ne sortaient pas de sa gorge, la vue des larmes qui ruissaient sur le visage d'Allday le rendait muet.

Il finit enfin par articuler entre ses dents :

— Où est le commandant Herrick ?

— Il s'occupe de l'escadre, murmura Browne, qui s'était agenouillé à côté de lui. Il ne va pas tarder à redescendre.

Redescendre ? Herrick avait tant à faire, immerger les morts, réparer avant l'arrivée de la tempête ! Et pourtant, il avait trouvé le temps de venir le voir.

Loveys le regardait, ses cheveux rares brillaient à la lueur des fanaux.

— A vous, amiral, laissez-moi vous examiner.

Il s'agenouilla. Son visage cadavérique ne montrait aucun signe de fatigue ni de dégoût. Il venait de découper un membre et d'amputer, et Dieu sait combien il en avait opéré d'autres avant celui-là. Avec son air frêle, il était bien plus fort qu'eux tous.

Bolitho ferma les yeux. La douleur revenait, si vive qu'il sentit à peine les doigts qui exploraient la plaie, le couteau qui découpaient son pantalon ;

— Balle de mousquet, annonça Loveys, mais elle a été déviée — il se releva lentement. Je vais voir ce que je peux faire, amiral.

— Votre neveu arrive, amiral, murmura Browne. Dois-je lui demander de se tenir à l'écart ?

— Non.

Prononcer ne fût-ce qu'un mot était insupportable. Ce qu'il avait toujours redouté. Cette fois-ci, il ne s'agissait plus d'une égratignure ni d'une balle dans l'épaule. Il avait une blessure profonde à la cuisse, sa jambe et son pied étaient en feu, il essaya de ne pas penser à l'homme qu'il venait de voir allongé sur la table.

— Laissez-le, qu'il vienne me voir.

Pascœ vint s'agenouiller auprès de lui. Il était impassible, comme les ancêtres de ces vieux portraits de famille, à Falmouth.

— Je suis là, mon oncle — il prit la main de Bolitho dans la sienne. Comment vous sentez-vous ?

Bolitho fixait le plafond au-dessus de sa tête. Un pont plus haut, et encore un autre, les canons s'étaient tus.

— Je vais mieux, Adam, fit-il avec difficulté — il sentit que la pression de sa main se faisait plus forte. L'escadre, tout va bien ?

Il s'aperçut que Pascœ essayait de lui dissimuler un homme qui montait l'échelle avec la moque.

— Vous les avez battus, mon oncle, répondit Pascœ en hochant la tête. Vous leur avez montré ce que vous saviez faire !

Bolitho essayait de dominer sa souffrance, d'estimer les ravages que lui avait valus son geste fou. Loveys revenait.

— Je vais devoir vous déshabiller, amiral.

— Je m'en occupe ! fit Allday.

Il commença à lui ôter sa chemise, son pantalon tout déchiré. Il osait à peine le regarder.

Loveys attendait patiemment.

— Laissez, je préfère que mes voyous terminent — il fit signe à ses assistants : Allez, vous autres, rappliquez !

Bolitho avait envie de parler, il avait tant de choses à dire. Il aurait voulu parler à Adam de son père, lui expliquer ce qui lui était réellement arrivé. Mais il était trop tard, des mains s'emparaient de lui, on le faisait passer par-dessus des formes immobiles. Des hommes que l'on avait gorgés de rhum, pansés pour parer à l'infection et qui avaient encore une chance de survivre. Il sentait la terreur l'envahir, la peur le saisissait dans ses griffes.

Il cria soudain :

— Je souhaite que vous héritiez de notre maison de Falmouth, que vous héritiez de tout. Il y a une lettre...

Pascœ jeta à Allday un regard désespéré.

— Mon Dieu, oh non, je ne peux pas entendre cela !

— Il va se remettre ? demanda Allday d'une voix altérée. Hein, il va aller mieux ?

Ces mots firent redescendre Pascoe sur terre. Il n'avait encore jamais vu Allday en proie au moindre doute, il avait toujours cru qu'il était solide comme un roc.

— Oui, fit-il en agrippant Allday par la manche. Il va s'en remettre.

Bolitho était allongé sur la table et ne voyait pas plus loin que le, cercle de lumière des fanaux. Il s'était toujours imaginé que la chose serait rapide, le jour où elle arriverait : on est en pleine bataille puis, la seconde d'après, on est mort. Mais ça, non, pas ça. Devenir un infirme, un homme qui suscite la pitié ou bien dont on se moque...

— Je ne vais pas essayer de vous en conter, amiral, déclara enfin Loveys, la voix très calme. Vous risquez fort de perdre votre jambe. Je vais faire tout mon possible.

Quelqu'un approcha la main de sa tête, on lui mit une lanière imprégnée de cognac entre les dents.

— Serrez fort, amiral, lui conseilla Loveys.

Bolitho sentait la terreur l'envahir. Il avait peur, le moment tant redouté étant enfin arrivé, de ne pas se montrer à la hauteur, devant tous ces témoins qu'il ne voyait pas.

Des mains se refermèrent sur ses poignets et sur ses chevilles comme des menottes, il aperçut encore l'épaule droite de Loveys penché sur lui, le chirurgien recula, plongea en avant. Il ressentit dans la cuisse une douleur fulgurante, comme une brûlure de plomb fondu.

Il essayait désespérément de remuer la tête, mais les hommes de Loveys connaissaient leur affaire. L'opération se poursuivait, la douleur était de plus en plus vive, de plus en plus profonde, le bistouri coupait sans désemparer, hésitant seulement un peu lorsqu'un coup de roulis secouait le bâtiment.

Dans cette espèce de brouillard de souffrance et de peur mélangées, il entendit une voix :

— Tiens bon, Dick ! Y en a plus pour longtemps !

L'intervention de ce matelot ou de ce fusilier anonyme donna à Loveys les quelques secondes dont il avait besoin.

D'un dernier coup de poignet, il sortit la balle écrasée des chairs noircies et la jeta dans un plateau. Son aide murmura :

— Il s'est évanoui, monsieur.

— Parfait, répondit Loveys, qui terminait de sonder la plaie. Et encore un bout !

Il attendit que l'homme eût terminé d'étancher le sang.

— Tenez-le ferme.

Herrick s'approcha lentement de la table, ses hommes s'écartèrent pour le laisser passer. C'était pitié de voir Bolitho dans cet état, nu, impuissant. Mais, au fond de lui-même, il savait bien que Bolitho n'aurait pas accepté d'être traité autrement. Il dut s'éclaircir la gorge pour parler.

— Est-ce terminé ?

Loveys claqua des doigts pour demander de la charpie.

— Oui monsieur, pour l'instant — et, lui montrant le plateau : La balle a fendu l'un des boutons, ce qui a dispersé des morceaux de toile dans la blessure.

Herrick avait l'air terriblement anxieux.

— Vous comme moi, cela fait un bout de temps que nous servons le roi. Vous savez que ce sont des choses qui arrivent. Je regretterai peut-être plus tard de ne pas avoir amputé sur-le-champ.

Bolitho s'arc-bouta, Herrick l'entendit gémir comme on lui ôtait la lanière de la bouche.

— Peut-on le déplacer ? demanda Herrick.

Loveys fit signe à ses hommes :

— Dans l'infirmerie ; je n'ose pas permettre un transfert plus long.

Ils l'emportèrent dans les ténèbres de l'entrepont et Loveys sembla oublier un instant son patient. Il désigna du doigt un blessé dont la tête était entourée de bandages :

— Celui-ci ! — puis il ajouta simplement à l'intention de Herrick : Vous avez vu cet endroit ? Vous voyez les conditions dans lesquelles je travaille ? Qu'est-ce que l'Amirauté attend de moi, au juste ?

Herrick passa près de l'homme qui gisait sur la table. Il dit à Pascoe :

— Je vous serais reconnaissant de rester près de lui.

Il choisissait ses mots, soucieux de l'anxiété subite de Pascoe. Il ajouta en le regardant d'un air grave :

— Si son état empire, prévenez-moi immédiatement. Il a besoin de savoir que vous êtes près de lui.

Il tourna les talons et fit signe à Browne.

— Venez, nous allons faire le tour des ponts pour parler aux hommes. Ils se sont magnifiquement conduits aujourd’hui, je leur en serai éternellement reconnaissant.

Browne l’accompagna jusqu’à la descente puis sur le pont. Le grand air faisait du bien.

— Et vous aussi, commandant, votre conduite a été superbe, fit-il après avoir pris une grande goulée. Je sais que ce qui vient de se passer vous atteint.

Lorsque Herrick regagna enfin la dunette, les travaux étaient toujours en cours. Dans les hauts comme sur le pont, les hommes refaisaient des épissures ou taillaient du bois sous l’œil vigilant de Wolfe.

Speke, qui avait pris le quart, salua en annonçant :

— *L’Indomptable* a gréé un artimon de fortune, monsieur, l’escadre est en ordre.

Comme c’est étrange, songea Herrick. Il n’avait même pas pris conscience de ses nouvelles responsabilités ni de la nouvelle autorité dont il était investi. Il serra les mâchoires en entendant un homme crier à fendre le cœur dans la batterie basse. Il prit une lunette, la pointa sur les autres bâtiments. La ligne n’était pas trop belle à voir, il y avait plus de trous que de toile dans les voiles. Herrick savait bien que, le temps aidant, les vaisseaux allaient retrouver leur état normal et panser leurs blessures. Il songeait au terrible spectacle auquel il venait d’assister dans l’entrepont. Poules blessures des hommes, les choses n’étaient pas aussi simples.

Il se tourna vers Browne. Bientôt, avec la nuit, il serait trop tard pour échanger des signaux. Il avait déjà donné à l’escadre l’ordre de faire voile au sudet, dans la moins mauvaise formation possible.

— Il me faut la liste des blessés et des avaries, monsieur Browne. Mr. Speke va vous aider. Pendant qu’il fait encore jour, demandez à tous les bâtiments de l’escadre un rapport similaire.

Il déglutit, se détourna :

— Notre amiral est capable de m'interroger là-dessus dès qu'il sera debout.

Speke était un être sans imagination :

— Va-t-il se remettre, commandant ?

Herrick se tourna brusquement vers lui, ses yeux lançant des éclairs :

— Quoi, monsieur, que dites-vous ! Occupez-vous de ce que vous avez à faire !

Les deux officiers partirent sans demander leur reste. Le major Clinton sortit de la pénombre :

— Calmez-vous, monsieur, je suis sûr qu'il n'y mettait pas malice.

— J'espère que vous avez raison, répondit Herrick en hochant la tête.

Et il gagna le bord au vent pour aller marcher.

Le vieux Grubb se moucha bruyamment et s'approcha pesamment du fusilier.

— Laissez-le tranquille, major, avec tout le respect que je vous dois. C'est une journée noire pour le commandant, ça, c'est sûr, et pour beaucoup d'autres aussi.

Clinton eut un pauvre sourire et regagna l'arrière où quelques-uns de ses hommes étaient tombés au cours de l'après-midi.

Il avait entendu de nombreuses anecdotes au sujet de Bolitho et de Herrick. Le plus surprenant de tout, c'est que, de toute évidence, elles étaient exactes.

IX

L'ATTENTE

Le capitaine de vaisseau Thomas Herrick s'appuya mollement sur le coude pour feuilleter le compte rendu quotidien du commis. Son cerveau et son corps étaient moulus, séquelles des soucis et d'un travail harassant. Les mouvements assez désagréables n'arrangeaient rien. Le *Benbow* roulait pesamment dans les creux ; et la glissade se terminait régulièrement par un grand tremblement qui courait dans toutes les membrures.

Ils étaient au mouillage sous la pointe du Skaw avec les autres bâtiments de ligne. Après avoir péniblement fait route depuis l'endroit où ils avaient livré combat à l'escadre de Ropars et passé ensuite une journée à l'ancre, tous les équipages étaient au travail. Il fallait ravauder ou remplacer les voiles, manier scie et marteau, refaire les épissures, goudronner les manœuvres dormantes. On aurait pu croire qu'ils n'étaient pas au milieu de cette sinistre mer du Nord, mais bien à l'abri dans quelque arsenal.

On frappa à la porte. Herrick se raidit, c'était l'instant qu'il redoutait tant.

— Entrez !

Loveys, le chirurgien, ferma la porte derrière lui et se laissa tomber dans un fauteuil bien rembourré. Il n'avait pas changé d'un pouce : toujours cette tête de cadavre, mais pas fatigué pour un sou.

— Commandant, vous m'avez l'air bien épuisé, commença-t-il.

Herrick essaya de chasser de ses pensées tous les problèmes de l'escadre et de son propre bâtiment, comme on repousse un tas de feuilles mortes. Alors même qu'il était contraint sans

aucun répit de se consacrer à ces tâches de routine, il n'avait cessé un seul instant de penser à son ami qui gisait dans la chambre arrière.

Il y avait les hommes à promouvoir pour remplacer leurs camarades morts ou blessés. L'aspirant Aggett avait été nommé enseigne de vaisseau à titre provisoire pour remplacer le jeune Courtenay. La mâchoire arrachée, l'esprit détraqué, c'était miracle qu'il fût encore en vie. Il avait fallu réorganiser les équipes de quart et les rôles pour répartir au mieux les hommes expérimentés. Le commis se plaignait de l'état des vivres, plusieurs tonneaux de bœuf avaient été réduits en bouillie par un boulet perdu. Il y avait également le devoir funèbre d'immerger les corps, il fallait répondre à tout, maintenir le contact avec les autres commandants. Tout cela avait dévoré la totalité de ses ressources et au-delà.

— Ne vous en faites pas pour moi — il essayait de garder un ton calme : Comment va-t-il aujourd'hui ?

Loveys était perdu dans la contemplation de ses gros doigts.

— La blessure est très enflammée, commandant. J'ai changé plusieurs fois le pansement, je viens de poser un drain — il hocha la tête. Je n'en suis pas sûr, commandant, je ne sens aucune odeur de gangrène, mais c'est une sale blessure.

Il fit un geste de la main, comme s'il maniait des ciseaux.

— La balle s'est aplatie en s'écrasant contre la chair et l'os, mais c'est là chose normale. Le bouton a éclaté pour former une sorte de pince et je crains qu'il n'en reste des fragments dans la blessure, ou même des bouts de tissu qui favoriseraient la purulence.

— Comment supporte-t-il tout cela ?

Loveys esquissa un sourire.

— Vous le savez mieux que moi — son sourire s'effaça. Il faut le débarquer. Chaque mouvement de sa couchette est un véritable martyre, chaque mouvement peut déclencher la gangrène. Je lui donne de l'opium la nuit, mais je ne peux pas faire plus sans l'affaiblir encore.

Il fixa Herrick droit dans les yeux :

— Il est possible que je sois obligé de souder une nouvelle fois ou, pis encore, d'amputer. Cela peut vous tuer même les

plus forts, ou quelqu'un qui tire le plus gros de son énergie du feu de l'action.

— Je vous remercie, fit Herrick en hochant la tête.

C'était ce qu'il pressentait, même s'il espérait toujours en dame Fortune.

Loveys se leva pour prendre congé.

— Je vous suggère de rendre Mr. Pascœ à ses devoirs, monsieur — il fit taire d'un geste la protestation qu'allait émettre Herrick. Notre amiral risque de mourir, mais Mr. Pascœ devra reprendre le combat. Il s'épuise à rester ainsi avec lui.

— Très bien. Demandez à Mr. Wolfe de s'en occuper pour moi.

Seul de nouveau, Herrick essaya de décider ce qu'il devait faire.

Le *Styx* était parti, il ne pouvait détacher *L'Implacable* pour ramener Bolitho en Angleterre. *L'Implacable* avait ébloui tout le monde. En harcelant le gros transport, et le commandant Peel avait confirmé qu'il était plein à ras bord de soldats français, il avait empêché les frégates de Ropars de participer au gros de l'action. Ceci, plus la manœuvre inattendue du *Benbow*, avait renversé le sort des armes. Et, en dépit de tout cela, *L'Implacable* avait peu souffert.

Herrick avait bien songé à détacher *La Vigie*. Après ce que venait de lui raconter Loveys, il semblait qu'il n'y eût guère d'autre choix.

Et Bolitho n'allait certes pas le remercier. Il avait toujours placé le devoir avant ses sentiments personnels, quel qu'en fût le prix. Mais dans le cas présent...

Herrick sursauta en entendant frapper à la porte. Lyb, qui avait remplacé Aggett en tant qu'aspirant le plus ancien, passa la tête.

— Mr. Byrd vous présente ses respects, commandant, *La Vigie* vient de signaler une voile dans l'ouest.

Herrick se leva à contrecœur, assez indécis.

— Dites au quatrième lieutenant que je vais monter sur le pont et informez l'escadre. *L'Indomptable* est-il en vue ?

Lyb fronça le sourcil, surpris par la question. Il avait seize ans, était assez joli garçon, avec la même couleur de cheveux

que celle de Wolfe. Herrick songea que cela avait dû lui valoir quelques commentaires peu amènes.

— Oui, monsieur, il est toujours dans le nord-ouest à nous.

— Mes compliments à Mr. Byrd, dites-lui de transmettre le message à *L'Indomptable*, pour le cas où...

— Pour le cas où... monsieur ? fit Lyb, tout étonné.

— Bon sang de bois, monsieur Lyb, faut-il répéter tout ce que l'on vous dit ?

Il empoigna le dossier de son siège pour reprendre son calme. *Pour le cas où...* Il n'en revenait pas, d'avoir pensé ainsi à voix haute. Cela donnait une vague idée de la tension à laquelle il était soumis, comme pris dans un étau. Il appela :

— Monsieur Lyb !

Le jeune homme revint, essayant de dissimuler sa frayeur.

— Monsieur ?

— Je n'ai aucune raison de m'en prendre à vous. A présent, je vous prie de porter mon message au quatrième lieutenant.

Lyb battit en retraite, tout interloqué. Il n'était pas peu surpris de voir le commandant piquer une crise qui ne ressemblait guère à ce commandant, mais il ne l'était pas moins d'avoir entendu les excuses qui avaient suivi, ce qui ne ressemblait à aucun *commandant connu*.

Herrick ramassa sa coiffure et se dirigea vers l'arrière. Chaque jour, il essayait de se cantonner dans son rôle, de faire comme s'il occupait provisoirement la place de Bolitho. Même lorsqu'il le trouvait en train de sommeiller ou à peine conscient de ce qui se passait, il venait lui faire son rapport, y ajoutait quelques commentaires sur la vie du bord ou le temps qu'il faisait. C'était sa contribution, le moyen de trouver quelque chose qui pût faire baisser la tension. Cela permettait peut-être aussi à Bolitho de se raccrocher à la réalité.

Il trouva Allday assis sur une chaise, Ozzard qui ramassait quelques vêtements sales. Allday esquissa le geste de se lever, il lui fit signe de rester assis.

— Ça va. Ce n'est pas drôle pour nous tous. Comment est-il ?

Allday ne vit rien d'anormal dans le fait qu'un commandant lui posât une question. Herrick était différent, c'était un ami. Il tendit ses grandes mains.

— Il est très faible, commandant. Je lui ai donné un peu de soupe, mais il n'a pas réussi à la garder. J'ai essayé du cognac et j'ai demandé à Ozzard de lui faire la lecture. Lui, c'est un homme qui a de l'éducation, si j'ose dire.

Herrick hochait la tête, ému par la simplicité de cet homme.

— Je vais lui faire mon rapport.

Il entra dans la petite chambre à coucher et se dirigea d'un pas hésitant vers la couchette. C'était toujours la même chose : cette terreur de la gangrène, de ce qu'elle pouvait causer comme ravages chez un homme.

— Bonjour, amiral, fit-il enfin. *La Vigie* vient de signaler une voile dans l'ouest. Un danois, probablement, ou bien un bâtiment neutre. Il a de la chance. J'ai ordonné à *L'Indomptable* de se tenir paré à l'intercepter.

Il voyait son visage marqué. Bolitho suait à grosses gouttes, la boucle de cheveux noirs qui cachait d'habitude sa cicatrice était plaquée sur le côté. Herrick regarda cette cicatrice, Le coup n'était pas passé bien loin. Mais, à cette époque, Bolitho n'était qu'enseigne de vaisseau, il était plus jeune que Pascœ ou même que ce malheureux Courtenay.

Il sursauta en le voyant ouvrir les yeux. C'était le dernier signe de vie chez lui.

— Une voile, dites-vous ?

— Oui, répondit Herrick très doucement. Mais cela n'a sans doute aucune importance.

— Il faut prévenir l'amiral, Thomas – on voyait que parler le faisait souffrir. Dites-lui, pour Ropars et ce gros transport. Dès que nous verrons une frégate détachée par la flotte, vous devrez...

Herrick se pencha sur la couchette. Il voyait trop combien son ami souffrait, à quel point il était à bout de bord.

— Je m'occupe de tout, ne vous en faites pas.

Bolitho essaya de lui sourire.

— Je souffre les tourments de l'enfer, Thomas. Parfois, j'ai l'impression d'être en feu. Parfois, je ne sens strictement rien.

Herrick lui essuya le visage et le cou avec un linge.

— Reposez-vous.

— Me reposer ? fit Bolitho en lui serrant le poignet. Vous êtes-vous regardé ? Vous avez encore plus sale mine que moi !

Il fut pris d'une quinte de toux et la douleur lui arracha un gémissement.

— Dans quel état est le bâtiment ? Combien d'hommes avons-nous perdus ?

— Trente morts, amiral, répondit Herrick, et environ quatre qui ne vont pas tarder à les imiter, j'en ai peur. Pour toute l'escadre, nous comptons une centaine de morts et de blessés graves.

— C'est trop, Thomas, c'est beaucoup trop. Où est Adam ?

— Je l'ai envoyé au travail, amiral. Il se fait trop de souci.

A sa grande surprise, Bolitho réussit à sourire.

— Je vous fais confiance pour penser à ça.

— En fait, c'est le chirurgien qui a eu l'idée.

— Celui-là... Il est comme la Grande Faucheuse, il attend son heure.

— Il est meilleur chirurgien que bien d'autres, amiral, conclut Herrick en se levant. Il faut que j'aille m'occuper de notre visiteur. Je reviens.

Il se baissa impulsivement et posa la main sur l'épaule de Bolitho. Mais celui-ci avait de nouveau sombré dans une semi-inconscience. Herrick ôta doucement la couverture et, après avoir hésité, effleura de la main le pansement qu'avait posé Loveys avec grand soin. Il retira doucement sa main et quitta la chambre. Même à travers le pansement, on sentait que la cuisse était en feu, comme si le corps se consumait de l'intérieur.

— Dois-je aller près de lui, commandant ? demanda Allday en voyant sa tête.

— Laissez-le dormir, répondit tristement Herrick. Il s'est adressé à moi de manière très claire, mais...

Il laissa sa phrase inachevée et gagna la dunette.

La matinée était sombre, la plupart des officiers qui étaient en train de discuter de cette nouvelle voile évitèrent soigneusement son regard.

Il entendit Wolfe qui disait :

— Je comprends ce que vous ressentez, monsieur Pascœ, mais le devoir est le devoir et je manque trop de monde pour vous détacher de votre division.

Wolfe salua Herrick.

— C'est réglé, commandant, il vaut mieux que ça vienne de moi. Il peut bien me vouer aux gémonies, l'essentiel est qu'il fasse son travail.

L'aspirant Lyb les interrompit :

— Signal de *La Vigie*, monsieur : « L'autre bâtiment, c'est un... — il se pencha par-dessus le bras d'un aspirant voisin pour vérifier dans le livre des signaux — ... un brick, monsieur, la *Marguerite*. »

Wolfe poussa un grand soupir.

— Voilà peut-être des nouvelles ? Mais non, fit-il en jetant un regard à Lyb, et il grogna : Des perles aux pourceaux, monsieur ! Faites l'aperçu, je vous prie !

Herrick se détourna. Il valait mieux être comme Wolfe, impénétrable, inébranlable et donc inaccessible. Mais il savait aussi qu'en pensant cela il se mentait à lui-même.

L'équipage avait à peine eu le temps de dîner puis de retourner au travail que le petit brick mettait en panne avant d'affaler son canot.

— Rappelez la garde, monsieur Wolfe, ordonna Herrick d'une voix lasse. J'ai le sentiment que le commandant de ce brick va venir à bord.

Plus à l'arrière, dans sa couchette, Bolitho s'était mis sur le côté pour épier les bruits familiers qui venaient de la dunette. On se préparait à recevoir le commandant de l'autre bâtiment. Allday lui avait appris le nom du brick et Bolitho l'avait envoyé sur le pont pour y glaner des nouvelles.

La cuisse lui élançait, la douleur revenait à l'assaut comme une bête sauvage. Transpirant, sanglotant, Bolitho gagna pouce après pouce le rebord de sa couchette. Son esprit affaibli lui disait qu'il devait absolument apercevoir la mer, les autres bâtiments, et s'accrocher à tout prix à ce qui lui semblait une ligne de vie.

C'était comme ce qui lui était arrivé, sur ce passavant. La seconde d'avant, vous êtes debout. Celle d'après, vous gisez sur

le pont de tout votre long, sans aucun souvenir de ce qui s'est passé entre les deux.

De l'autre côté de la portière en toile, le factionnaire cria soudain, pris de panique :

— Monsieur ! Monsieur !

Allday, qui arrivait en courant, repoussa violemment l'homme pour découvrir, hagard, Bolitho étendu sur le pont. La toile à damier était tachée de sang mêlé d'eau, du sang qui coulait toujours. Allday cria :

— Allez chercher le chirurgien !

Et, prenant Bolitho dans ses bras, il le garda convulsivement serré contre lui.

Lorsque Herrick et Loveys arrivèrent, suivis par le commandant du brick, tout étonné, Allday et Bolitho étaient toujours immobiles.

Loveys s'agenouilla sur le pont puis annonça d'une voix altérée :

— La blessure s'est ouverte — et se tournant vers Herrick : Voudriez-vous envoyer quelqu'un me rapporter mes instruments ?

Herrick le regardait fixement, tandis qu'Ozzard allait chercher les aides de Loveys.

— Pas sa jambe ?

Comme le chirurgien se taisait, il insista :

— Vous n'allez pas lui couper la jambe ?

— C'est ma faute, s'exclama Allday. Il m'a envoyé faire autre chose, j'aurais dû m'en douter !

— Vous douter de quoi ? lui demanda sèchement Loveys.

Allday détourna les yeux vers la fenêtre.

— Il voulait voir la mer. C'est sa vie, vous ne comprenez donc pas ?

Des hommes arrivaient dans la chambre, on passait des consignes dans tous les sens plus vite qu'une salve de mousquets.

Loveys découpa le pansement et le commandant du brick recula, horrifié :

— Mon Dieu, ce qu'il a dû endurer !

Loveys lui jeta un regard glacial :

— Retirez-vous, commandant, si vous n'avez rien de mieux à nous offrir que vos plaintes !

Et il ajouta plus doucement à l'intention d'Allday :

— Vous aussi, partez. Croyez-moi, partez.

Allday finit par se décider à lâcher le corps flasque de Bolitho. Les hommes du chirurgien attendaient comme des vampires.

Lorsqu'ils furent passés dans l'autre chambre, Herrick demanda doucement au commandant du brick :

— Et maintenant, monsieur, qu'avez-vous à me dire ?

Encore tout secoué par l'éclat du chirurgien, l'officier répondit :

— J'apporte une dépêche pour l'amiral, monsieur. L'escadre française ne se dirigeait pas vers l'Irlande. Il est quasi certain qu'elle va tenter d'entrer en mer Baltique. Le commodore Rice arrive en renfort avec l'escadre des Downs.

Herrick essayait de ne pas écouter ce qui se passait de l'autre côté de la porte. Il finit par répondre :

— Nous avons rencontré le vice-amiral Ropars, il y a trois jours de cela. Cet homme que vous venez d'apercevoir, et qui risque fort de mourir dans l'heure, a dispersé l'ennemi et détruit l'un de ses soixante-quatorze.

Dans le silence de la chambre, ses mots claquaient comme des coups de pistolet. L'officier répondit d'une voix altérée :

— Voilà une action bien courageuse, commandant. Avez-vous des ordres pour moi ?

— Précisément, fit Herrick en désignant la porte.

L'honorable Oliver Browne, lieutenant de vaisseau, regardait Herrick qui arpentaient la chambre et dont l'ombre trapue se détachait derrière les fanaux.

Les mouvements de plate-forme s'étaient amplifiés pendant la journée. Browne ne pouvait même pas imaginer les difficultés rencontrées par le chirurgien dans des conditions pareilles. Il faisait presque nuit et il était clair que, s'il ne s'arrêtait pas, Herrick allait s'effondrer. Browne savait très bien pourquoi il s'obligeait à cette activité fébrile, alors que d'autres se seraient

concentrés sur ce qui exigeait réellement leur attention. Cela dit, il ne savait pas comment il faisait pour tenir le coup.

Les vigies avaient rendu compte d'un signal de *L'Indomptable* qui patrouillait dans le noroît du mouillage. L'escadre du Commodore Rice était en vue, mais le temps de répéter le message à tous les commandants, la nuit, renforcée encore par une succession de lignes de grain, avait tout masqué.

— Je vais informer le commodore Rice de notre situation, lui dit Herrick. Nous sommes en état de combattre, mais les avaries des œuvres vives méritent attention. Je vais lui demander l'autorisation de quitter la zone et de rentrer au mouillage Browne acquiesça. Le *Benbow* était certainement celui qui avait le plus souffert, avec plus d'un tiers des pertes de l'escadre. On avait immergé deux hommes de plus le jour même, deux hommes qui, étonnamment, n'étaient pas ceux que l'on s'attendait le plus à voir disparaître.

Herrick jeta ses papiers sur la table et conclut, désespéré :

— Mais, bon sang, qu'est-ce qu'il fait, ce fichu boucher ?

— Il fait de son mieux, monsieur.

Il avait dit cela sur un ton si banal, si éloigné de ce qu'il voulait exprimer, qu'il s'attendait à voir Herrick lui voler dans les plumes. Mais non.

Herrick répondit :

— Je ne me suis jamais fait autant de mauvais sang pour qui que ce soit, m'entendez-vous ? Nous avons combattu ensemble sur toutes les mers, d'ici aux mers du Sud. Je pourrais vous raconter des histoires qui vous feraient trembler de frayeur et de fierté à la fois.

Il le regardait en parlant, mais ses yeux bleus étaient perdus dans le vague, il revivait visiblement des choses dont Browne savait qu'elles lui seraient à jamais inaccessibles.

— Des tempêtes, des coups de chien inouïs qui menaçaient de réduire le bâtiment en miettes, nous en avons vu, et nous nous en sommes sortis. Vous comprenez ?

— Je... je crois que oui, monsieur.

— C'est moi qui lui ai appris la mort de sa femme. On m'avait dit que ce serait plus facile si c'était moi, mais comment

voulez-vous qu'une mission aussi terrible que celle-là soit facile ?

Il était assis sur le bord de sa table et se penchait vers l'officier comme pour mieux appuyer ce qu'il disait.

— En bas, dans l'entrepont, l'un de nos hommes a crié et l'a appelé Dick — il eut un sourire triste. A bord de sa frégate, la *Phalarope*, c'est ainsi qu'on l'appelait : Dick Égalité. Il prend soin de ses hommes, vous savez.

La porte s'ouvrit, laissant passer dans l'embrasure tous les bruits du bord. Allday était là, immobile, le visage crayeux. Herrick sauta sur ses pieds.

— Qu'y a-t-il ?

— J'aimerais boire quelque chose de fort, monsieur, fit Allday d'une voix à peine audible — il dut faire un effort pour continuer : Le chirurgien dit qu'il survivra, monsieur.

Il avait l'air sonné, à peine conscient de ce qui lui arrivait. Ils étaient tous trois debout et suivaient instinctivement les mouvements du *Benbow*. Ils avaient tous envie de dire quelque chose, mais seul Allday trouvait ses mots.

— Poursuivez, ordonna enfin Herrick.

Il traversa la chambre à reculons comme s'il craignait, en quittant Allday des yeux, de tout détruire. Il attrapa enfin une bouteille et des verres.

Allday prit le cognac et l'avalà comme s'il ne s'en apercevait pas.

— Je croyais que le chirurgien vous avait demandé de partir ? lui dit doucement Herrick.

— C'est trop vrai, répondit Allday en tendant son verre pour se faire verser une seconde rasade. Ça a duré des heures. Tout ce sang... Même le vieux Loveys... — il secoua la tête — ... sauf son respect, monsieur, il en est resté comme deux ronds de flan.

Herrick écoutait, fasciné, vivant la scène à travers les mots hésitants d'Allday.

— Le chirurgien, poursuivit Allday, dit que, s'il n'était pas tombé de sa couchette, il aurait perdu sa jambe. La blessure a éclaté, et Mr. Loveys a trouvé un autre bout de métal, plus quelques morceaux de tissu qu'il a extraits à la pince.

Herrick s'assit lourdement.

— Dieu soit loué !

Jusqu'ici, il avait cru que, s'il était toujours vivant, Bolitho avait perdu sa jambe.

Allday faisait des yeux le tour de la chambre, encore sous le choc.

— Je... je suis désolé, monsieur, j'aurais pas dû faire irruption ici sans vous avoir demandé la permission.

Herrick lui tendit la bouteille.

— Retournez dans votre poste et buvez le reste. Je pense que vous avez fait largement plus que votre part.

Allday hocha lentement la tête puis commença à s'en aller. Il se retourna pour murmurer :

— Il a ouvert les yeux, monsieur — il se frottait le menton, comme pour confirmer. Et vous savez la première chose qu'il a dite ?

Herrick se taisait, incapable de supporter les larmes qui coulaient sur ses joues mal rasées.

— Vous ne m'avez pas rasé, espèce de vieux ruffian ! Voilà ce qu'il m'a dit, monsieur !

Browne referma doucement la porte derrière Allday qui partait en tanguant, perdu dans son monde à lui. Il s'assit et resta là les yeux baissés.

— A présent, monsieur, je comprends.

Herrick ne répondait pas, il s'aperçut soudain que le commandant s'était assoupi dans son fauteuil. Il quitta la chambre à pas de loup et se dirigeait vers l'échelle lorsqu'il manqua se cogner dans le chirurgien qui attendait, cramponné à la rambarde, que le vaisseau montât à la lame. Ses mains étaient toutes rouges, comme s'il avait porté des gants écarlates.

— Venez donc au carré, lui dit-il, je vais ouvrir une bouteille. Vous l'avez amplement méritée.

Loveys le regardait, l'œil soupçonneux.

— Je ne suis pas sorcier, vous savez. Le contre-amiral Bolitho a peut-être gagné un répit mais, dans le meilleur des cas, il risque de souffrir et de boiter pour le restant de ses jours.

De façon assez inattendue, il se mit à sourire, ce qui, pour une fois, laissait deviner sa fatigue.

— Si vous voulez bien me pardonner, monsieur Browne, je suis très content de moi.

Herrick se leva de son fauteuil et sortit en titubant de la chambre. Son état d'épuisement lui avait servi de prétexte. S'il avait dû poursuivre cette conversation avec Browne, il savait très bien qu'il aurait craqué comme Allday et qu'il aurait été incapable de dissimuler son émotion.

Il grimpait sur la dunette. Il distinguait vaguement des formes sombres dans la pénombre, les canons, les filets qui se détachaient comme de la dentelle sur le ciel du crépuscule.

Le pilote de quart se tenait près de l'échelle de poupe, l'un des aspirants écrivait quelque chose sur une ardoise qu'il avait approchée de la lampe d'habitacle.

Tout le bâtiment craquait et faisait entendre des claquements en se balançant pesamment sur son câble. Les ponts étaient luisants de pluie, l'air venu du large était glacial.

Herrick aperçut l'officier de quart qui se trouvait de l'autre bord. Il l'appela :

— Monsieur Pascoe !

Pascoe courut vers lui. Ses souliers faisaient un bruit de ventouses sur le pont détrempé. Il hésita un peu, essayant de percer la nuit. Il demanda :

— Vous m'avez appelé, monsieur ?

— C'est terminé, Adam. Il va survivre, et avec ses deux jambes — il se détourna. Je suis dans ma chambre, si on a besoin de moi.

— Bien, monsieur.

Pascoe attendit qu'il eût disparu, puis frappa ses deux paumes l'une dans l'autre. L'aspirant, soudain alarmé, lui demanda :

— Monsieur ? Quelque chose ne va pas ?

Pascoe avait besoin de partager ce qu'il ressentait avec quelqu'un, de lui raconter.

— Non, non, tout va bien. Je ne me suis jamais senti mieux !

Il s'éloigna, laissant l'aspirant tout éberlué. Il se préoccupait du sort de l'amiral, certes, mais la vie d'aspirant comportait bien d'autres soucis immédiats. Ces calculs, par exemple. Le vieux Grubb voulait ses résultats avant le lendemain matin. Et il

n'était pas du genre à entendre la première mauvaise excuse venue.

L'aspirant revivait ces moments terribles et grandioses à la fois, il faillit en lâcher son ardoise. L'amiral qui agitait sa coiffure en défiant les canons ennemis, les hommes qui poussaient des cris d'enthousiasme, ceux qui tombaient.

Et lui, M. l'aspirant Edward Graham, du comté du Hampshire, il avait survécu à tout cela.

Ce jeune garçon de dix-sept ans ne le savait pas : Richard Bolitho pensait exactement la même chose que lui.

X

UN TOUR DU DESTIN

Après la traversée la plus pénible, de mémoire de Bolitho, le *Benbow* avait enfin jeté l'ancre à Spithead. Ils étaient partis près de trois mois, ce qui n'était pas très long pour tout officier tant soit peu expérimenté. Bolitho ne s'était pas attendu à revoir jamais Spithead, en tout cas pas pour cette raison.

Les vagues courtes, ourlées de crêtes jaune sale, étaient presque jolies, et l'air humide de la chambre devenait moins nauséabond.

Bolitho s'éloigna prudemment des fenêtres de poupe en s'efforçant de ne pas trop s'appuyer sur sa jambe malade et de ne pas crier de douleur. Il s'était obligé à faire quelques pas chaque jour, soutenu par Allday ou par Ozzard, ou par les deux à la fois au plus fort de la tempête.

Etait-ce l'amour-propre ou la rage, il ne savait trop, mais il avait fait des progrès. Il soupçonnait le commodore Rice, de l'escadre des Downs, d'avoir inconsciemment contribué à la chose.

Herrick avait proposé à Rice de prendre le commandement des deux escadres réunies, tandis que lui-même conduirait le *Benbow* au port pour y subir contrôles et réparations.

Rice avait presque envoyé promener Herrick. Il était sans doute très désireux de retourner à son poste précédent, moins pénible. Il pensait visiblement que Bolitho était mourant, et Herrick était trop jeune pour qu'il daignât lui accorder la moindre considération. Mais peu importe, Bolitho avait appelé Yovell et lui avait dicté un court message pour le commodore. Rice devait prendre à titre provisoire le commandement des deux escadres, jusqu'à nouvel ordre. Si Ropars ou d'autres vaisseaux ennemis tentaient d'entrer dans la Baltique, ils se

heurteraient à des forces plus importantes et courraient davantage de risques.

Herrick frappa à la porte et entra.

— Nous avons mouillé, amiral — il regarda Bolitho, l'air un peu soucieux. Vous devriez vous reposer.

— Avez-vous l'intention de me faire débarquer dans la chaise du bosco, Thomas ? Comme ce médecin que nous avions ou comme un vulgaire colis ? — il grimaça, le pont s'inclinait. Mais je ferai attention.

— Bien sûr, amiral, répondit Herrick en souriant. Je compte entrer à Portsmouth avec le flot, je viens de demander l'autorisation au major général — et, l'air grave : Le sixième lieutenant vient de passer. Dire qu'il était si près de chez lui !

Bolitho hocha pensivement la tête. Après tout, c'était mieux ainsi. Un jeune officier, la moitié de la figure emportée, l'esprit dérangé, cela n'aurait causé que du souci. A présent, sa famille allait cultiver sa mémoire.

— Cela fait beaucoup d'hommes de grande valeur, Thomas. J'espère qu'ils ne sont pas morts en vain.

— Oubliez tout cela, amiral. Cela nous est déjà arrivé tant de fois.

— Et que comptez-vous faire ?

— Dès que nous serons à terre, je compte renvoyer chez eux les aspirants et quelques-uns des hommes mariés.

Bolitho savait ce que Herrick entendait par « hommes mariés » : les officiers, et certains officiers mariniers. Pour les marins, quelque fidèles qu'ils pussent être, ils risquaient de déserter après avoir goûté aux joies du foyer.

— Naturellement, ajouta Herrick, je compte rester à bord. Si Dieu veut, ma femme viendra me rejoindre.

Bolitho alla s'asseoir en prenant énormément de précautions.

— Vous aurez de cette façon le meilleur de vos deux univers, Thomas. C'est très bien ainsi.

— C'est vrai, j'ai de la chance — il avait l'air presque malheureux à cette pensée, Comptez-vous vous rendre à l'Amirauté, amiral ?

— Oui, fit Bolitho en esquissant une grimace. Mais je préférerais y aller dix fois à bord de ce bâtiment plutôt que de prendre la malle de poste jusqu'à Londres !

Allday s'encadra dans la porte. Impeccablement vêtu, il avait mis sa veste à boutons dorés et portait des chaussures à boucles.

— J'ai rappelé l'armement de votre canot, amiral.

Herrick le regardait fixement, sidéré.

— Vous n'avez tout de même pas l'intention d'aller déjà à terre, amiral ! Nous serons à quai dans la soirée, vous pouvez très bien descendre *Chez George* et prendre la diligence demain.

Bolitho s'amusait de le voir s'inquiéter ainsi.

— Il faut que je réapprenne à marcher, Thomas. Et quelque chose me dit que je ferais mieux de ne pas traîner dans les parages.

— Eh bien, si vous avez déjà pris votre décision... soupira Herrick.

— On sait bien tous les deux comment il est, commandant, fit Allday en riant.

On entendait des bruits de pieds, les poulies qui s'entrechoquaient. Le *Benbow* était de retour, mais, pour ceux qui le voyaient de la terre, ce n'était guère plus qu'un bâtiment parmi tant d'autres. On était plus à l'abri en le voyant ainsi, de loin, en lisant le récit de ses aventures dans *La Gazette* qu'en le voyant de près. Pour tous ceux que la marine laissait indifférents, un navire était un navire. Ils ne percevaient pas les muscles ni les os, le sang, la peur.

Bolitho laissa Ozzard lui passer son manteau. Il resta impassible, tout en sachant très bien que ni Herrick ni Allday n'étaient dupes. Il transpirait de douleur, le moindre effort était une épreuve. Le ceinturon, le sabre puis le chapeau. Ozzard termina en mettant la natte en place par-dessus le col galonné.

Allday murmura en finissant de mettre son sabre à poste :

— Si vous étiez un peu plus maigre, amiral, on vous ferait tenir la taille dans un collier de chien !

Browne apparut à son tour dans l'embrasure, déjà équipé de son manteau de mer.

— Canot paré, amiral.

Il examina rapidement Bolitho et conclut d'un signe d'approbation.

Précédés de Herrick, ils se dirigèrent vers la poupe puis vers la dunette, dont le plancher humide était tout glissant.

Bolitho observa un instant la foule des marins grimpés dans les enfléchures ou massés sur les passavants.

— Je n'ai donné aucun ordre, amiral, fit vivement Herrick.

Bolitho ôta sa coiffure et se dirigea lentement vers la coupée. Il avait l'impression qu'elle était à un mille plus loin, il manquait de s'écrouler à chaque mouvement du pont. Il se sentait un peu étourdi, encore étonné de vivre. C'était sa première sortie sur le pont depuis que cette balle de mousquet l'avait terrassé. La douleur, la grosse perte de sang qui avait suivi, il n'avait guère besoin de se remémorer tout cela en ce moment.

— Appuyez-vous sur moi, fit Browne à voix basse – lui aussi perdait son calme. Je vous en supplie !

Soudain, un homme poussa un vivat, suivi immédiatement par un chœur unanime qui balaya tout le pont comme la marée qui monte.

Pascoë agitait sa coiffure comme les autres, son sourire en disait plus que tous les mots.

Il y avait là Grubb dans son manteau éculé, la grande silhouette de Wolfe, tous ces visages qui étaient devenus des noms. *Ses hommes.*

— Allons-y, monsieur Browne, dit Bolitho, tout en tendant la main à Herrick. Thomas, je vous tiendrai au courant, mes hommages à votre épouse.

La souffrance l'obligeait à parler entre ses dents. Il se pencha pour regarder le canot, l'armement impeccable, chemises à carreaux et chapeaux goudronnés, les avirons tout blancs qui se détachaient sur une mer grisâtre.

C'était maintenant ou jamais. Bolitho enjamba l'hiloire et se concentra sur le canot, sur Allday qui, le dos raide et le chapeau à la main, l'attendait en bas, paré à aider à la descente.

Mais les vivats de ses marins, les cris l'aiderent à oublier la gêne, l'effort qu'exigeait chaque pas. Il finit par embarquer dans le canot.

L'embarcation poussa, Bolitho leva les yeux vers le tableau du *Benbow*. On apercevait les réparations sommaires qui avaient été réalisées pour cacher les trous faits par les boulets, les cicatrices pleines d'échardes causées par la mitraille le long des passavants.

Les hommes de nage trouvaient la cadence, Bolitho se retourna pour admirer la figure de proue qui pointait à l'étrave. Le vice-amiral Benbow avait perdu une jambe, il avait manqué de peu de suivre cet exemple.

La traversée était longue et cela l'aida d'une certaine manière à recouvrer ses forces. Le canot dansait sur les vagues, les embruns qui lui aspergeaient le visage le changeaient agréablement du confinement qu'il venait d'endurer dans sa chambre humide.

Quelques fusiliers aidèrent Bolitho et ses compagnons à se frayer un chemin parmi les spectateurs accourus pour assister à son arrivée.

A Falmouth ou même à Plymouth, on l'aurait reconnu immédiatement. Ici, les gens voyaient des amiraux tous les jours, il en arrivait et il en repartait pour ainsi dire avec chaque marée.

Une femme lui tendit son enfant et cria :

— Est-ce Nelson qui arrive ?

Un autre ajouta :

— Je ne sais pas qui c'est, mais il vient de se battre.

Bolitho aperçut une élégante voiture qui attendait près d'un mur.

Browne lui expliqua, en s'excusant presque :

— J'ai fait prévenir dès que nous sommes arrivés au mouillage, amiral. Elle appartient à un ami de ma famille, je suis heureux de voir qu'il a pu l'envoyer à temps.

Bolitho sourit. Cette voiture était magnifiquement suspendue et serait certainement plus confortable que la malle de Londres.

— Vous ne cesserez jamais de m'étonner !

Un jeune enseigne s'approcha et se découvrit :

— Je viens vous remettre des dépêches, amiral — il le regardait, hypnotisé, comme s'il voulait graver dans sa mémoire

le moindre détail de la scène. Des dépêches du major général, amiral, et d'autres de Whitehall.

Browne les prit et les tendit à Allday.

— Mettez ceci dans la voiture et dites à votre patron de regagner le bord. Je suppose, ajouta-t-il d'un ton pincé, que vous avez l'intention de nous accompagner ?

— J'ai préparé un petit baluchon, monsieur, répondit Allday, tout sourire.

Browne poussa un soupir : depuis la guérison de Bolitho, Allday s'épanouissait comme le soleil des tropiques.

— Présentez mes respects au major général.

Bolitho imaginait Herrick en train de rédiger des rapports sans fin pour l'arsenal, une tâche qu'il détestait, comme tout commandant.

— Transmettez-lui mes sentiments les meilleurs.

Browne jeta au jeune officier, le messager de l'amiral, un regard foudroyant comme il s'enfonçait dans la foule.

Allday alla s'installer près du cocher solidement emmitouflé.

Mais Bolitho hésitait encore. Il se retourna pour jeter un dernier regard au mouillage que l'on apercevait par l'entrée de la darse. Il y avait de nombreux vaisseaux à l'ancre, mais c'est le *Benbow* qu'il regardait. Dans deux semaines, une nouvelle année allait commencer. L'an 1801. Qu'allait-elle réservé au *Benbow* et à tous ceux qu'elle enfermait dans sa grosse coque ?

Il grimpa dans la voiture et se laissa tomber avec bonheur dans les épais coussins.

— Souffrez-vous, amiral ? Si vous le souhaitez, nous pouvons attendre autant que vous le voudrez. La voiture et les chevaux sont à votre entière disposition tant que vous en aurez besoin.

Bolitho étendit les jambes pour se dégourdir.

— Ce doit être un ami bien précieux que vous avez là.

— Il possède la moitié du comté, amiral.

Bolitho se força à assouplir ses membres, un muscle après l'autre.

— Allons-y, j'ai l'impression que le travail du chirurgien tient le coup.

Il se laissa aller, ferma les yeux, il revivait ces moments fugitifs. Le visage d'Allday, les aides du chirurgien qui l'entouraient, sa propre voix qui geignait, qui demandait grâce, comme celle d'un étranger.

Et puis ce matin. Les matelots qui l'acclamaient. Il les avait conduits à deux doigts de la mort et ils avaient encore le cœur à lui souhaiter tout le bien possible.

Les mouvements de la voiture ressemblaient à ceux d'une coque dans le clapot. Le claquement des sabots et des roues sur le pavé laissa bientôt place au son plus étouffé de la boue sur la route et Bolitho tomba endormi.

— Holà, Ned ! Tout doux, holà, Blazer.

Bolitho se réveilla en sursaut et prit brutalement conscience de plusieurs choses. Il faisait beaucoup plus froid, du givre s'était déposé au coin des fenêtres. Son siège se balançait violemment. Mais surtout, Browne essayait de baisser la vitre, un pistolet à la main.

Browne murmura :

— Nom d'une pipe, le passage est bloqué !

Il s'aperçut que Bolitho était réveillé et ajouta sans aucune nécessité :

— Des problèmes, amiral, à entendre le bruit. Des voleurs de grand chemin ou des gentilshommes sur la route, je ne saurais dire.

La vitre s'abaissa soudain comme une guillotine et l'air glacé envahit la voiture en une seconde.

Bolitho entendit les chevaux qui se calmaient, le piétinement assourdi des sabots dans la boue. L'endroit était assez favorable à une embuscade, on se serait cru au bout du monde.

La voiture s'arrêta, un homme aux sourcils tout blancs apparut à la fenêtre.

Bolitho repoussa de côté le pistolet de Browne. C'était Allday, le visage et le torse couverts de givre.

— Une voiture, amiral, cria Allday. Elle est sortie de la route ! Il y a un blessé !

Browne descendit et se retourna pour protester en voyant que Bolitho s'apprêtait à le suivre.

Le vent soufflait fort et les manteaux des deux officiers volaient comme des drapeaux tandis qu'ils allaient derrière Allday. Le cocher tenait ses bêtes fumantes et essayait de les calmer.

L'autre voiture, de taille assez modeste, était couchée sur le côté dans le fossé qui bordait la route. Un cheval se tenait non loin, comme indifférent à ce qui venait de se produire. Il y avait une tache de sang près de la roue arrière, toute rouge dans la boue couverte de grésil.

— Plus bas, par ici ! cria Allday.

Il remonta la pente, tenant un homme dans ses bras. Sa jambe pendait en faisant un angle bizarre, visiblement brisée.

— Doucement ! fit Browne en s'agenouillant près de lui. Il est sonné, le pauvre diable !

— Il se traînait pour essayer de sortir de là, dit Allday, il tentait sans doute d'aller chercher du secours.

Ils restaient là à se regarder, ne sachant que faire, lorsque Bolitho intervint :

— Regardez donc dans la voiture. Ici, poussez-moi !

Non sans difficulté, ils finirent par ouvrir la portière et la maintenir levée, comme un mantelet. L'autre était enfoncée dans la boue.

— C'est une femme, annonça Bolitho, elle est seule.

Il attrapa le rebord de la portière jusqu'à ce que le bois cassé lui déchirât la peau.

Mais non, rien ne s'était passé, il dormait encore, ce n'était qu'une nouvelle torture. Il sentit la présence d'Allday près de lui :

— Tout va bien, amiral ?

— Regardez à l'intérieur, finit-il par articuler, incapable de maîtriser le ton de sa voix.

Allday passa une jambe et se glissa délicatement à l'intérieur. En comparaison du vent glacé qui soufflait dehors, il y faisait presque chaud.

Il tendit la main, sentit le corps et sursauta en voyant que la tête tombait vers lui.

— Oh, mon Dieu !

— Aidez-moi à entrer, lui ordonna Bolitho.

Il ne sentit même pas sa cuisse bandée frotter contre la porte. Il ne voyait et ne sentait qu'une seule chose, ce corps de femme, son manteau de velours qui était tombé à ses pieds après le choc. Elle avait ces mêmes cheveux châtais, presque le même visage, trait pour trait. Elle avait même probablement le même âge que Cheney, songea-t-il douloureusement.

Osant à peine respirer, il entoura ses épaules de ses bras puis, après avoir hésité, posa la main sur son sein. Rien. Il s'humecta les lèvres. Il sentait physiquement la présence d'Allday, qui avait une envie féroce de la voir vivre.

Puis il sentit un faible battement sous sa paume.

— Rien de cassé, m'est avis, amiral, dit Allday d'une voix rauque. Elle a une vilaine contusion à la tempe.

Et avec une délicatesse étonnante, il releva une mèche de cheveux défaite sur sa figure.

— Si vous n'étiez pas là pour le voir, je n'y croirais pas moi-même, et c'est moi qui vous le dis.

Bolitho la tenait avec les plus grandes précautions ; il la sentait qui respirait doucement, son corps se réchauffait lentement.

Il entendit Browne qui, resté sur la route, les appelait :

— Mais que se passe-t-il, amiral ?

Ce pauvre Browne ! Il ne voyait sans doute rien de ce qui se passait, de là où il était, près du cocher blessé.

Mais, à vrai dire, que se passait-il ? se demandait Bolitho, désespéré. Une jeune femme qui ressemblait de manière frappante à Cheney, mais qui n'était pas Cheney. Un tour du destin qui les avait fait se rencontrer sur une route déserte, une rencontre sans lendemain.

— On ferait mieux de la sortir de la voiture, amiral, fit Allday en regardant Bolitho, l'air atterré. Faut dire que, sans nous, elle serait morte de froid.

Bolitho sortit, totalement désesparé. Le décor lui-même était comme il l'avait toujours imaginé : Cheney, qui portait leur enfant, prise au piège à l'intérieur. Le cocher avait été tué, mais Ferguson, le maître d'hôtel manchot de Bolitho, l'accompagnait.

Il l'avait portée Dieu sait comment pendant deux milles pour trouver de l'aide, mais c'était peine perdue. Bolitho s'était si souvent représenté la scène. Si ces inconnus avaient été des acteurs, ils n'auraient pas pu reconstituer la tragédie avec plus de vérité, avec une telle cruauté.

— J'ai confectionné une attelle pour sa jambe, lui dit Browne. Il est un peu dans le cirage.

Son image était trouble à travers la vitre, son chapeau tout cabossé luisait de givre.

— Lord Swinburne est un gros propriétaire qui demeure dans les environs – et, appelant le cocher : Savez-vous où ?

Le cocher se contenta de hocher la tête, il n'avait visiblement aucune envie de se trouver mêlé aux suites de l'affaire.

— Oui, monsieur.

C'est alors que Browne comprit soudain qu'il se passait quelque chose d'insolite. Il vit Allday sortir un corps inanimé de la voiture puis fit volte-face pour demander à Bolitho de quoi il retournait. Mais Bolitho regagnait déjà leur voiture, l'air préoccupé.

Allday vint le retrouver et se pencha sur le cocher blessé.

— Eh bien, lui glissa sèchement Browne, que se passe-t-il donc ?

Allday le fixa d'un air calme, plus calme que ce qu'il ressentait.

— Monsieur Browne, si vous voulez aider, je vous suggère de fouiller avec moi l'autre voiture pour y prendre les bagages. Y a plein de voleurs dans les environs, ça pullule comme les corbeaux autour d'un gibet. Et puis, si vous voulez bien, vous pourriez aussi attacher ce cheval qui est là, derrière nous. J'suis pas trop à mon aise avec les chevaux.

Comme Browne s'exécutait et se dirigeait vers la voiture accidentée, Allday ajouta :

— Il vous racontera s'il en a envie, monsieur. J'veux pas manquer de respect envers vous, et vous le croyez pas, j'espère.

Mais il lui avait parlé sur un ton si rude que Browne traduisit : si l'envie lui en prend, il m'enverra au diable.

Puis une chose qu'il avait entendue lui mit soudain l'esprit en éveil :

— Elle ressemble à sa défunte femme, c'est cela ?

Allday soupira.

— C'est exactement cela, monsieur. Je la connaissais bien, j'en crois pas mes yeux – il se tourna vers l'autre voiture dont la silhouette se brouillait dans le givre. Comme s'il avait pas assez de soucis à penser...

Mais il y avait tant d'amertume dans sa voix que Browne décida d'en rester là.

Plus tard, alors que la voiture s'engageait péniblement sur une autre route, suivie docilement par le cheval dételé, Browne regarda Bolitho qui, aidé par Allday, essayait de protéger la jeune femme contre les chocs.

Elle était encore pâle et pourtant sa peau était légèrement hâlée. Elle avait visiblement fait un séjour outre-mer et n'était pas rentrée depuis longtemps. Browne estima son âge à trente ans environ. Elle était jolie, on ne pouvait rien en dire de plus. Une bouche charmante, que la souffrance et le choc n'avaient pas réussi à enlaidir. Et ces cheveux... Il n'en avait jamais vu d'aussi ravissants !

Sa main tomba à l'extérieur de son manteau, il vit Bolitho qui la remettait doucement en place. Il était tout ému, comme il ne l'avait encore jamais vu. Peut-être était-ce à cause de l'anneau qu'elle portait au doigt : elle appartenait à un autre, ce qui n'était pas extraordinaire, songea-t-il. Il surprit dans le regard une tristesse qui le toucha profondément. On n'inventait pas ce genre de chose. Dans ses rêves à lui, Browne voyait souvent une femme d'une beauté époustouflante et qui chevauchait à sa rencontre, mais si lentement que seule la perspective d'une issue heureuse rendait la souffrance supportable.

Cet anneau avait empêché Bolitho de seulement rêver.

— Nous entrons dans une propriété, amiral, annonça Allday.

Il tendit le cou pour écouter le cocher qui criait quelque chose au gardien. Puis il ajouta amèrement comme pour lui-même :

— Il aurait mieux valu qu'on fasse comme le commandant Herrick avait dit et qu'on soyé resté à bord une nuit de mieux. On l'aurait jamais rencontrée.

La voiture s'immobilisa, on entendait des voix féminines.

— Crédieu, des officiers de marine et pas moins ! Hé, vous, là ! donnez donc la main ! Toi, va dire à Andy de seller et d'aller chercher le docteur !

— Heureusement, amiral, je me souvenais de cet endroit, fit simplement Browne.

Mais Bolitho ne l'entendit pas, il suivait déjà les autres qui se dirigeaient vers l'entrée d'une grande demeure.

Lord Swinburne était si petit qu'on l'imaginait mal avoir autorité sur une maison aussi magnifique.

Il tournait le dos à la cheminée, mais s'en tenait si près qu'on avait peur de le voir prendre feu. Il regardait tour à tour Bolitho puis Browne avec l'air matois d'une fouine.

— Je veux être damné, mais quelle histoire, monsieur. Et c'est bon de vous avoir parmi nous, euh, Bolitho. Les officiers du roi se font rares par ici, l'armée et la marine ont fait main basse sur tous les jeunes gens. Comment mon maître d'hôtel arrive-t-il à s'en sortir, c'est là une chose que je n'ose même pas lui demander !

Une servante arriva par la grande porte à double battant et fit la révérence :

— Je vous demande pardon, milord, mais le docteur est arrivé.

— Mais bon sang de bois, ma fille, conduis-le donc à la chambre ! Et dis-lui que j'ai quelque chose pour lui réchauffer les boyaux quand il aura terminé !

Nouvelle révérence de la fille qui lâcha un petit rire bêbête et s'en fut.

Swinburne se mit à rire.

— Vous allez à Londres, à ce que vous dites, monsieur ? Pourquoi ne pas passer la nuit avec nous ? Mon valet dit que ça va souffler sec. Vous seriez sacrément mieux installé ici que dans je ne sais quelle auberge infestée de puces, je peux vous l'assurer !

Il était visiblement enchanté par la perspective de garder ces visiteurs imprévus.

Bolitho étendit un peu la jambe, la chaleur du feu soulageait la douleur lancinante.

Swinburne reprit, soudain plus grave :

— C'est une grâce du ciel que nous ayons des jeunes gens pour commander nos escadres. Et Dieu sait que nous allons en avoir besoin. J'ai appris que Nelson était rentré de Méditerranée et qu'il était déjà en Manche. De grands événements se préparent, si je puis dire.

Bolitho prit le verre que lui tendait un valet. Le vin était léger et frais, vraisemblablement un produit du cru fabriqué à partir de vieilles recettes. C'est ainsi que l'on pratiquait en Cornouailles, comme dans tous les endroits où l'on ne pouvait compter que sur ses propres ressources.

Lord Swinburne en savait plus long que lui, mais lui n'arrivait à manifester ni excitation ni même le moindre intérêt. Il ne pensait qu'à une seule chose : cette jeune femme, là-haut. Il la touchait, il sentait encore l'odeur de ses cheveux, lorsqu'il la tenait contre lui dans la voiture, Fallait-il qu'il soit fou, dément même, pour oser la comparer à Cheney ? C'était le passé. Tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre, il faudrait qu'il trouve le moyen de s'en guérir définitivement.

— Je serais très heureux de rester chez vous, milord, fit Browne. Mon père me parle souvent de vous – il se tourna vers Bolitho : Cela vous conviendrait-il, amiral ?

Bolitho était sur le point de refuser, de se montrer même un peu rustre si nécessaire, simplement pour s'enfuir et cacher son désespoir. Mais il aperçut dans une glace un petit homme portant lunettes qui arrivait. Il reconnut le médecin.

— Eh bien, comment va-t-elle ?

Le médecin prit un verre de cognac et alla le mirer devant la flambée.

— Rien de cassé, mais elle a besoin de repos. Le choc a été violent et elle a le corps couvert d'ecchymoses, on dirait un lutteur de foire.

Browne essayait de feindre l'indifférence, mais il ne pouvait s'empêcher d'imaginer ce corps ravissant, dénudé et sans défense sous l'œil du médecin.

— Grâce à Dieu, ajouta le docteur, elle a repris conscience à présent. Sa Seigneurie veille sur elle, si bien qu'elle est en bonnes mains — et, tendant son verre : Par Dieu, milord, je ne savais pas que les contrebandiers livraient leurs produits jusqu'ici !

Lord Swinburne éclata d'un gros rire :

— Espèce de démon ! S'il y avait un autre médecin dans un rayon de cinq milles d'ici, vous ne remettriez plus jamais les pieds céans !

Ils étaient visiblement fort bons amis.

Le médecin reposa soigneusement son verre et se dirigea vers Bolitho.

— Vous devriez rester tranquille, monsieur.

Bolitho allait protester lorsqu'il aperçut du sang qui brillait à la lueur du feu, comme un œil cruel. Le médecin déboutonnait déjà sa veste.

— Voulez-vous me suivre dans une autre pièce ?

Browne regardait, fasciné, l'irritation de Bolitho se transformer en confusion lorsque le médecin ajouta doucement :

— J'ai pratiqué suffisamment de braves pour savoir ce qu'est une blessure, monsieur.

Comme ils quittaient la pièce, l'officier de bonne taille appuyé sur le petit docteur rondouillard, Swinburne dit à Browne :

— Vous servez un homme remarquable, Oliver. Mais cela pourrait aussi vous porter tort.

— Si le contre-amiral Bolitho est incapable de reprendre la route demain, je partirai sans lui, milord.

Browne réfléchissait. Cela en valait peut-être la peine, se présenter devant Sir George Beauchamp en se rendant seul à l'Amirauté avec les dépêches de Bolitho.

— Sinon, j'ai peur qu'il ne se fasse du souci.

— Cette pensée vous honore, mon garçon. Les routes ne sont pas ce qu'elles devraient être.

Le médecin vint les retrouver en boutonnant sa veste, comme pour montrer qu'il n'était plus dans l'exercice de ses fonctions. Il baissa le ton.

— C'est une blessure terrible, monsieur. Le travail a été bien fait, mais il y faut davantage de patience que ce que votre chef est prêt à accepter — il tendit les mains vers les flammes. Il a eu de la chance de tomber sur un chirurgien de cette qualité, si j'en crois ce que j'ai pu lire ou entendre.

— Eh bien, demanda Swinburne, qu'allez-vous faire ?

— Je le garde ici, si c'est possible. Je crois qu'il vit seul. Ce passage subit d'une vie très active à l'existence à terre pourrait lui faire plus de mal que de bien — il balaya d'un geste la grande pièce décorée de piliers. Mais, dans cette humble demeure, et avec Noël qui arrive une fois encore, je crois qu'il pourrait connaître pire !

Swinburne fit un clin d'œil à Browne.

— C'est décidé ! Vous partez rendre visite à ces grossiers personnages de l'Amirauté, puisque tel est votre devoir. Mais soyez de retour à temps pour les fêtes — et, se frottant les mains : Ce sera comme dans le bon vieux temps !

Lorsque Bolitho vint les rejoindre, il savait qu'il était inutile de protester ou de discuter. Parfois, il valait mieux s'incliner. Le destin, la dame Fortune de Herrick, on appelait ça comme on voulait. Quelque chose avait décidé qu'il quitterait le *Benbow* à la première occasion, quelque chose avait poussé Browne à emprunter cette voiture confortable au lieu de prendre la diligence pour Londres. S'il avait persisté dans ce dernier choix, il aurait emprunté une autre route, plus fréquentée.

Il essaya de chasser cet espoir ridicule, de le détruire avant de se laisser détruire par lui.

— Ah mais bon sang, fit Swinburne à voix haute. Bolitho ! Je ne vous avais pas reconnu. J'ai lu des choses à votre sujet dans *La Gazette* et dans le *Times*.

Il tendit le poing à Browne :

— Vous êtes encore plus bête que votre père, Oliver ! Vous ne m'avez rien dit ! Allez au diable, mon garçon ! Et dire qu'il était là, juste à côté de moi !

— Vous ne m'en avez guère donné l'occasion, milord, répondit timidement Browne.

Un domestique ouvrit grand les portes et Lady Swinburne, avec le calme solennel d'un vaisseau de ligne, s'avança pour accueillir ses hôtes.

— Ah, Oliver ! fit-elle en voyant Browne.

Elle n'en dit pas plus, mais Bolitho devina qu'elle y mettait du sous-entendu.

Elle prit la main de Bolitho et l'examina avec intérêt. C'était une femme imposante, elle devait bien dominer son mari de la tête et des épaules.

— Contre-amiral Bolitho, soyez le bienvenu. Vous êtes ce que j'aurais voulu voir notre fils aîné devenir. Il est tombé à la bataille de la Chesapeake.

— Ne vous faites pas souffrir, Mildred, fit Swinburne. Tout cela appartient au passé.

Bolitho lui serra fortement la main :

— Pas pour moi, madame. J'y étais, moi aussi.

Elle hocha la tête :

— Je vous imaginais plus âgé... — un léger sourire chassa la tristesse fugitive, elle continua : Il y a là-haut une jeune personne qui souhaite vous voir pour vous remercier de ce que vous avez fait pour elle.

Elle vit que le médecin lui faisait un signe du menton et aperçut soudain sur le pantalon de Bolitho une tache de sang qu'il n'avait pu nettoyer avec ses produits.

— Eh bien, ce sera pour plus tard — et, souriant aux autres : Un héros blessé, une jeune femme en détresse, que rêver de mieux pour Noël ? Vous ne trouvez pas ?

XI

UNE VIEILLE BLESSURE

Dans un équilibre assez précaire, Bolitho se tenait près du feu que l'on venait de rallumer et écoutait le grésil fouetter les fenêtres. C'était le soir, il avait l'impression d'être seul dans la vaste demeure. On ne l'avait même pas réveillé pour le repas de midi, ce qui lui avait permis de dormir longtemps dans cette petite pièce au rez-de-chaussée.

Lorsqu'il s'était enfin réveillé, il avait trouvé ses vêtements soigneusement pliés, son pantalon immaculé, comme neuf, et dont on avait effacé toute trace de sang.

Cette demeure semblait ancienne. Elle avait probablement subi une série d'agrandissements au fil des générations. La pièce tapissée de vieux livres lui rappelait la bibliothèque de Copenhague où il avait rencontré le présumé prince héritier. Voilà qui ressemblait également à un rêve. Seule la douleur causée par sa blessure était là pour le ramener sur terre.

Il essayait de ne voir dans la jeune femme de la voiture qu'une parfaite étrangère, comme c'eût été le cas si elle avait été différente. Démarche analogue à celle que l'on fait en s'éloignant un peu d'un portrait pour reconstituer un ensemble qui reste flou lorsque l'on regarde de trop près.

La porte s'ouvrit doucement. Il se retourna, s'attendant à voir apparaître Browne ou l'un des serviteurs de Swinburne.

Elle se tenait dans l'autre pièce, sa silhouette se découpait dans la lumière, la lueur du feu éclairant doucement son visage et ses bras.

Bolitho allait s'approcher lorsqu'elle lui dit :

— Non, je vous en prie. Restez où vous êtes. On m'a parlé de votre blessure. En me sauvant la vie sur la route, c'est votre propre existence que vous auriez pu mettre en péril.

Elle s'avança dans la lumière des flammes, sa robe balayait le sol. Une robe blanche piquetée de fleurs jaunes. Ses longs cheveux châtais étaient noués d'un ruban de la même teinte.

Elle s'aperçut qu'il la regardait fixement et expliqua :

— Elle n'est pas à moi, la fille de Lady Swinburne me l'a prêtée. Mon bagage est déjà en route pour Londres – elle hésita un peu, lui tendit la main. J'ai une dette envers vous et envers vos amis.

Bolitho prit cette main, cherchant désespérément les mots qui convenaient.

— Je suis heureux que nous soyons arrivés à temps.

Elle dégagea doucement sa main et alla s'asseoir dans l'un des fauteuils.

— Vous êtes le contre-amiral Bolitho, fit-elle en souriant un peu. Mon nom est Mrs. Belinda Laidlaw.

Bolitho s'assit en face d'elle. Elle n'avait pas du tout les mêmes yeux que Cheney : les siens étaient marron foncé.

— Nous nous rendions nous aussi à Londres. A l'Amirauté. Nous rentrons tout juste de mer – il essayait de ne pas regarder sa jambe, J'ai eu le malheur de rester debout à un moment où j'aurais mieux fait d'être couché.

Sa pauvre plaisanterie ne suscita aucune réaction.

— Moi aussi, je ne fais que de rentrer en Angleterre, je reviens des Indes. Tout me semble tellement différent, ici – elle frissonna. Je ne parle pas seulement du climat, mais tout le reste... La guerre semble si proche que j'arrive même à imaginer l'ennemi posté de l'autre côté de la Manche, prêt à nous envahir.

— Je vois plusieurs bonnes raisons pour lesquelles les Français ne viendront jamais ici – il eut un petit sourire. Au reste, ils pourraient toujours essayer.

— Je veux bien le croire.

Elle avait l'air perdue, désenchantée. Bolitho se disait que ses plaies et contusions étaient peut-être plus sérieuses que ce que le médecin avait laissé entendre. Il ajouta doucement :

— Votre mari est-il avec vous ?

Ses yeux s'assombrirent dans la pénombre, elle fixait la porte fermée.

— Il est mort.

— Je suis désolé, fit Bolitho en la regardant fixement. Je n'aurais pas dû vous poser cette question. Je vous prie de me pardonner.

Elle se tourna vers lui, l'air de vouloir en savon davantage.

— Vous n'y êtes pour rien. Mais je crois que le pire est passé. Il appartenait à la Compagnie des Indes orientales. Il était heureux à Bombay, il s'occupait du négoce de la compagnie, faisait du commerce, des affaires florissantes qu'il contribuait à développer. Il avait d'abord été dans l'armée, mais c'était un homme plutôt doux et il était content d'avoir abandonné le métier des armes.

Elle haussa imperceptiblement les épaules et Bolitho eut l'impression de recevoir un coup de poignard.

— Puis il est tombé malade, quelque fièvre qu'il avait dû attraper au cours d'une mission dans l'intérieur des terres — ses yeux devenaient rêveurs, comme le ton de sa voix, elle revivait tous ces moments. Son état s'est aggravé, il a fini par ne plus pouvoir quitter son lit. Je l'ai soigné pendant trois ans, c'est devenu ma vie, quelque chose qu'il me fallait accepter, sans pitié ni espoir. Et puis, un matin, il est mort. Ce que j'ignorais, c'est qu'il avait monté des affaires pour son compte. Il y faisait parfois allusion, il m'expliquait qu'il allait quitter la compagnie et s'affranchir de ses chaînes. Mais il ne m'a laissé aucun détail sur ce qu'il faisait et, je n'ai pas besoin de vous le dire, aucun de ses « amis » n'a jugé bon de m'en informer. Quelques heures après sa mort, j'ai découvert que j'étais sans le sou et complètement seule.

Bolitho essayait d'imaginer ce qu'avait pu être sa vie à ce moment-là. Et pourtant, elle en parlait sans amertume ni rancœur. Peut-être avait-elle été obligée de se soumettre au destin, comme son mari l'avait fait pendant sa longue maladie.

— Je voudrais vous assurer que, si je puis vous être utile en quoi que ce soit,...

Elle leva la main en souriant de sa sollicitude.

— Vous en avez fait bien assez. Je vais aller à Londres dès que la route sera en état et j'y commencerai une nouvelle existence.

— Puis-je vous demander en quoi elle consistera ?

— Lorsque j'habitais Bombay, j'y ai connu la seule chance dont je me souvienne, Par le plus grand des hasards, j'ai rencontré un directeur de la compagnie et, à notre grand étonnement, nous avons découvert que nous étions parents — elle sourit à ce souvenir. Parents très éloignés et qui s'étaient perdus de vue, certes, mais c'était comme de trouver une main secourable alors que l'on se noie.

Bolitho baissa les yeux, son cerveau travaillait à toute vitesse.

— Rupert Seton.

— Comment diable pouvez-vous le savoir ?

— Je me trouvais récemment à Copenhague, répondit-il. J'ai entendu dire qu'il y était passé, sur le chemin de l'Angleterre.

Elle le regardait, inquiète :

— Mais pourquoi cela vous trouble-t-il ?

— J'ai été marié à sa sœur — il parlait d'une voix sombre, sans espoir. Elle est morte dans un accident de voiture alors que je me trouvais en mer. Lorsque je vous ai vue ce matin dans votre voiture, ce sont vos cheveux, j'imagine, j'ai pensé... — il lui fallut de longues secondes pour terminer sa phrase : Vous lui ressemblez tant...

Ils se turent. Il entendait le tic-tac d'une pendule qui battait au même rythme que son cœur et, dans le lointain, un chien qui aboyait furieusement.

— J'étais à cent lieues d'imaginer tout cela, fit-elle doucement. Et pourtant, je ne délirais pas. Cette façon que vous aviez de me tenir, j'avais vaguement le sentiment que tout allait bien se passer.

La porte s'ouvrit, c'était Browne.

— Je vous demande pardon, amiral, je pensais que vous étiez seul.

— Entrez, monsieur, je vous en prie, fit la jeune femme. Dans cette maison, on a l'impression d'être un fugitif !

Browne alla se frotta les mains devant le feu.

— Je trouve que vous avez meilleure mine après avoir pris ce repos, amiral. J'ai parlé au maître d'hôtel de Lord Swinburne.

Il me dit que la route devrait être praticable dès qu'il fera jour. La neige tourne à la pluie.

Voyant que Bolitho ne disait toujours rien, il poursuivit :

— Dans ce cas, avec votre permission, je vais aller à Londres avec la voiture pour y porter vos dépêches.

— Très bien, fit Bolitho en regardant le pli de son pantalon — cette blessure le rendait fou. J'attendrai votre retour.

Il entendit le glissement de sa robe sur le sol.

— Puis-je profiter de votre voiture, monsieur ? Je pense qu'ils vont s'inquiéter en constatant mon retard.

Le regard de Browne allait de l'un à l'autre, il avait l'air ennuyé, ce qui ne lui ressemblait guère.

— Bien, madame, enfin, oui, je veux dire, parfait, je serai ravi de pouvoir vous aider.

Elle se retourna et attendit que Bolitho se fût remis debout.

— J'aurais bien aimé poursuivre cette conversation, dit-elle en lui posant la main sur le bras. Mais je crois que cela aurait pu nous faire du mal à tous les deux. Permettez-moi de vous remercier encore une fois pour votre gentillesse. Je vais me coucher en prévision de ce lever matinal. La journée a été très rude, à beaucoup d'égards.

Bolitho regarda la main qui se détachait de son bras. Ce contact fugitif était rompu, rien n'avait jamais commencé.

Navré, Browne attendit qu'elle eût refermé la porte derrière elle.

— Je suis vraiment désolé, amiral.

— Désolé ? Mais désolé de quoi ? répondit Bolitho en se tournant vers la flambée — il continua plus calmement : Vous m'avez poussé à violer une vieille règle. Je n'avais aucune raison de m'en prendre à vous — devinant que Browne allait répondre, il poursuivit : Vous êtes quelqu'un de bien, Browne. Au début, j'ai détesté cette idée d'avoir un aide de camp, quelqu'un avec qui je devrais partager mon intimité. Mais j'ai appris à vous connaître et je me suis pris d'affection pour vous.

— Merci de ce que vous venez de dire, amiral.

Browne semblait tout étonné.

— Je n'en dirai pas plus. J'ai essayé de me tromper moi-même et j'ai mis cette jeune femme dans l'embarras. Cela fait

trop longtemps que je suis marin, ce n'est pas maintenant que je changerai. Ma place est en mer, Browne, et lorsque je n'y serai plus d'aucune utilité, je serai mieux dedans !

Browne quitta la pièce sans rien dire et referma la porte. Si seulement Pascoe ou Herrick étaient ici ! songeait-il. Allday lui-même était impuissant à contourner la voie hiérarchique dans la demeure des Swinburne. Et Bolitho avait besoin de quelqu'un.

Il songeait aux dépêches, aux doutes lancinants qu'il avait éprouvés depuis que Bolitho avait été nommé au commandement de l'escadre côtière. Il allait faire aussi vite que possible. Il jeta un coup d'œil à la porte close en pensant à ce que venait de dire Bolitho. *Je me suis pris d'affection pour vous.* Dans le monde auquel appartenait Browne, nul ne disait jamais de choses pareilles et il en était profondément touché.

Il aperçut un valet de pied qui se dirigeait en silence vers un escalier, un plateau d'argent sous le bras. Il lui fit signe :

— Voudriez-vous porter quelque chose à boire à mon amiral ?

Le valet le regardait comme une grenouille, sans rien manifester.

— Du cognac de France, monsieur ?

— Non, pas cela. Mon amiral fait la guerre aux Français depuis sept ans et même depuis plus longtemps – voyant que sa remarque ne suscitait aucune réaction sur cette face de batracien, il précisa : Un peu du vin d'ici. On dirait qu'il l'apprécie.

Comme le valet s'en allait, Browne aperçut Lord Swinburne qui descendait le grand escalier.

— Alors, Oliver, tout va bien ?

— J'ai une faveur à vous demander, milord.

— Hum, voilà qui ne me surprend guère. Vous êtes bien le fils de votre père – petit ricanement. Eh bien ?

— Serait-il possible que l'amiral garde son domestique auprès de lui ?

— Son domestique ? Ici ? – son œil s'alluma. Mais naturellement, il n'a pas pris son homme avec lui. Je vais en

parler à mon maître d'hôtel. Est-ce lui qui vous a demandé de faire cette requête ?

Browne hocha négativement la tête.

— Non milord, c'est juste une impression de ma part.

Le seigneur s'éloigna en secouant la tête. *Il est complètement fou, exactement comme son père.*

Plus tard, alors que le même valet s'apprêtait à entrer dans la pièce avec son plateau, Allday lui posa rudement la main sur le bras.

— Halte-là, mathurin ! tu me le donnes.

Le valet regarda Allday, vit son expression, jaugea la taille de ses poings.

Allday empoigna le plateau d'une seule main, ouvrit la porte. Ça va peut-être faire du grabuge et des étincelles, songeait-il. Après... nous verrons bien.

Tandis qu'Allday peinait à ajuster son col et sa cravate, Bolitho tambourinait impatiemment devant lui du bout des doigts en se demandant comment il allait bien pouvoir passer la soirée. C'était le jour de Noël, il y avait de nombreuses allées et venues dans la grande demeure. Fermiers, voisins, fournisseurs livrant une commande de dernière minute pour un souper que les cuisines de Swinburne préparaient sans doute depuis des semaines.

Bolitho entendait en bas la musique entraînante des violons et il caressa un moment l'idée de prétexter qu'il était trop fatigué pour se joindre à Swinburne et à ses invités. Mais ce mensonge serait grossier et assez impardonnable après l'accueil et les soins qu'on lui avait réservés.

Il neigeait, mais faiblement, si bien que le chemin et les toits des dépendances brillaient de toutes les couleurs à la lueur des lanternes que l'on avait accrochées pour guider les invités jusqu'à l'entrée.

Bolitho avait quitté la pièce du bas où il se tenait, mais le changement de vue lui-même ne parvenait pas à lui remettre les pensées en ordre. A présent, il se disait qu'il aurait bien aimé être parti pour Londres dans la voiture, et au diable les conséquences pour sa blessure.

Allday recula un peu :

— Parfait, amiral. Vous êtes exactement comme avant.

Bolitho remarqua qu'Allday avait prononcé ces mots d'un ton égal et les yeux baissés, comme s'il craignait d'avoir dit ou fait quelque chose qui allait l'agacer. Il en fut tout honteux : il avait dû faire passer à Allday bien des jours difficiles.

— J'aimerais bien que vous puissiez prendre ma place à table – il le regarda dans le miroir. Vous le méritez et au-delà.

Allday le regarda dans la glace et se mit à sourire, visiblement soulagé.

— Avec toutes ces jolies dames, amiral ? Je s'rais vraiment bien en peine, ça, c'est bien sûr !

Un gong résonna soudain, on ne savait où. Allday prit la meilleure veste de Bolitho et la lui tendit à bout de bras.

— J'ai dégoté un joli p'tit brin de fille qui vous l'a repassée, amiral.

Bolitho passa les bras dans les manches :

— Et je ne doute pas que vous saurez la *rembourser* de sa gentillesse ?

— Pour sûr, amiral, répondit Allday en le suivant jusqu'à la porte.

Bolitho s'arrêta en chemin.

— Je vous dois des excuses, Allday. On dirait que tous ceux qui essaient de m'aider se font rabrouer, ces temps-ci.

Il se retourna pour écouter les voix et la musique qui montaient par l'escalier, comme une foule invisible.

— Feriez mieux d'y aller, amiral, dit tranquillement Allday. Vous en tirerez pas en masquant vos huniers !

Bolitho se dirigea lentement vers les marches. Privé de son chapeau et de son sabre, il se sentait sans défense.

Il eut du mal à reconnaître le hall. La pièce chatoyait de robes brillamment colorées, de gorges à moitié nues, des tuniques écarlates d'officiers de l'armée. Il y avait tant de monde qu'il se demanda d'où pouvaient venir tous ces gens.

Un valet de pied l'aperçut et annonça :

— Le contre-amiral Richard Bolitho !

Quelques têtes se tournèrent dans sa direction, mais la plupart des invités n'avaient même pas entendu l'annonce au milieu du brouhaha.

Swinburne sortit de la foule :

— Ah, Bolitho, cher ami ! — il fit quelques pas pour se mettre à l'écart et murmura : Je veux vous présenter mes amis. La plupart d'entre eux n'ont jamais rencontré quelqu'un qui vient de combattre.

Il baissa la voix lorsqu'ils croisèrent un major à la figure rougeaudé et qui semblait assez vieux pour avoir connu les deux dernières guerres, puis ajouta :

— Celui-ci, par exemple. Il est supposé faire du recrutement pour les escadres. Par Dieu, les gars du pays le voient arriver et ils s'enfuient en courant pour aller s'engager chez les Français, je n'ai aucun doute là-dessus !

Il se retrouva un verre à la main, un valet passait avec un plateau chargé de rafraîchissements. En quelques secondes, Bolitho se fit coincer dans un coin par des curieux qui lui adressaient de grands sourires.

Les questions fusaient de partout. Pour la première fois, Bolitho ressentit une gêne que même la chaleur de cette veillée de Noël ne pouvait dissiper.

Parfois, dans le service, Bolitho ressentait de l'irritation, de la colère même, envers ces êtres aussi outrageusement privilégiés. A la mer, des hommes mouraient tous les jours pour une raison ou pour une autre. Sur terre, le sort des soldats était à peine meilleur. En dépit de la guerre, de ses ennemis, des difficultés en tout genre, l'Angleterre voyait son commerce et son influence grandir sans cesse. Il y fallait tout de même une marine entière, d'innombrables avant-postes et des garnisons de tuniques rouges.

En écoutant ces questions, en percevant leur inquiétude pendant qu'ils essayaient de se faire une idée des moyens de défense du pays ou d'une faiblesse qui pourrait permettre aux Français de les envahir, Bolitho commençait à mieux comprendre l'autre face de la guerre.

Lady Swinburne fendit la foule et lui dit :

— Il est temps de dîner — puis, lui offrant son bras : Nous passons devant.

Comme ils s'avançaient parmi les visages joyeux et les dames qui faisaient la révérence, elle lui fit remarquer :

— Je suppose que c'est une torture pour vous. Mais vous êtes ici au milieu de vos amis. Ils veulent comprendre, deviner leur destin en vous regardant. Pour vous, il s'agit peut-être d'une escale provisoire, mais pour eux, c'est une évasion.

Ils arrivaient près d'une longue table étincelante lorsqu'on entendit de l'agitation dans le hall.

Bolitho entendit Swinburne qui criait à l'un de ses valets :

— Arthur ! Faites une place à notre lieutenant de vaisseau ! Browne était revenu.

Tandis que les invités gagnaient lentement les places qu'on leur avait désignées à la table lourdement chargée, Browne réussit à traverser la salle jusqu'à lui.

— J'ai remis vos dépêches, amiral. Sir George Beauchamp est impatient de vous voir dès que vous serez en état de voyager.

Il continua plus bas en voyant que plusieurs des invités tendaient le cou pour essayer d'entendre, encore surpris de son arrivée inopinée. On se serait cru au théâtre, quand le jeune officier échevelé qui galope depuis les lignes vient faire son rapport au général : « Les Français sont sortis. La cavalerie arrive...»

— Les choses se gâtent en Baltique, amiral, comme vous le craigniez.

On entendit de grands froufrous de robes, des raclements de chaises et les invités s'installèrent pour admirer les montagnes de mets qui leur cachaient leurs vis-à-vis.

Bolitho se retrouva à regarder droit dans les yeux une jeune femme assez séduisante. Sa robe était échancrée si bas qu'il se demanda comment tout cela parvenait à rester en place. Même ainsi, le spectacle laissait peu de liberté à l'imagination.

Elle soutint tranquillement son regard.

— Vous admirez, amiral ! — et avec un grand sourire, tout en passant la langue sur la lèvre inférieure : Aimez-vous ce que vous apercevez ?

Un homme avec de grosses bajoues enlaça de son bras les épaules nues et déclara d'une voix épaisse :

— Regardez-la, celle-là, cher ami. Un vrai chat sauvage et même pis encore !

Elle ne cilla pas et continua de fixer Bolitho droit dans les yeux :

— Mon mari. Un rustre entre les rustres !

Bolitho fut presque soulagé lorsque l'on attaqua enfin le repas. C'était un festin invraisemblable. On en aurait rassasié tous les aspirants de l'escadre pendant une semaine entière, et il y aurait encore eu de quoi repasser les plats.

Les différents services étaient présentés par des valets de bouche parfaitement stylés, assiettes et coupelles disparaissaient ensuite avec la même mécanique précision. Bolitho constata avec surprise que tout ou presque était nettoyé, alors que lui-même se sentait déjà largement repu.

On servit différentes espèces de poissons. Bolitho reconnut entre autres un turbot et, nappé d'une riche sauce, un autre qu'il crut être du merlan.

Et cela continuait, les mets succédaient aux mets, de plus en plus décorés.

Un énorme quartier de bœuf, rôti à la braise, du lard grillé, de la dinde bouillie, le tout largement arrosé à profusion des vins de Lord Swinburne.

Bolitho sentit le genou de la fille contre le sien et, lorsqu'il s'écarta doucement, elle accentua la pression, en insistant d'une façon fort sensuelle. Pourtant, lorsqu'il la regarda, elle se consacrait exclusivement à mâcher et à attraper tout ce qui était à sa portée, avec la virtuosité d'un musicien.

Il aperçut Browne qui l'observait, de l'autre bout de la table. A première vue, il nettoyait ses assiettes avec autant d'allant que les autres. Son habitude de la vie à Londres lui donnait dans ce domaine un avantage évident.

Sa voisine demanda :

— Etes-vous en mission secrète ?

Ses yeux valdinguaient légèrement à présent, elle avait le regard un peu perdu de ceux qui ont bu un peu plus que de raison.

— Non, répondit-il en souriant, je suis venu me reposer quelques jours.

— Ah, je vois.

Elle passa une de ses mains sous la table et il sentit bientôt ses doigts qui lui caressaient doucement la cuisse.

— Vous avez été blessé. J'en ai entendu parler, je ne sais comment.

Bolitho aperçut un valet de bouche qui se tenait de l'autre côté de la table. Le visage ne montrait rien, mais ses yeux en disaient très long.

— Doucement, madame, avez-vous envie que votre mari me provoque en duel ?

Elle rejeta la tête en arrière et se mit à éclater de rire.

— Lui ? Mais il sera ivre mort avant que les dames se soient retirées et inconscient guère plus tard – elle changea de ton, elle devenait un peu suppliante, mais c'était direct : C'est la raison pour laquelle je suis assise auprès de vous. Notre hôte croit que je suis une putain. Pour lui, je ne suis qu'un animal domestique, dont on use ou que l'on dompte.

— Et maintenant...

Swinburne s'était levé, un verre rempli à la main.

— Avant que les dames se retirent, je voudrais porter un toast !

On entendit les chaises qui reculaient en raclant le sol, les laquais se précipitèrent pour protéger les traînes des débris de nourriture et des verres renversés.

Bolitho se trouva pris au dépourvu, il était habitué aux us de la marine, qui voulaient que l'on restât assis.

— A Sa Majesté Britannique, le roi George !

Comme ils paraissent solennels tout à coup ! songeait Bolitho. Puis l'ambiance changea, les dames commencèrent à se retirer. La voisine de Bolitho s'arrêta et lui tapota le bras de son éventail.

— A plus tard.

Il y avait au moins une chose qui confirmait ses prévisions. Son mari était assis, la tête dans les bras, les cheveux souillés d'un mélange de macarons et de fromage de Hollande.

On apporta de longues pipes, on fit passer cérémonieusement le porto. L'air s'emplit bientôt de fumée de tabac qui, mêlée à celle du feu, faisait pleurer et briller les yeux.

Bolitho fit mine de s'assoupir comme les autres, afin de laisser la conversation continuer sans lui. On parlait surtout d'agriculture et de pénurie, de prix, de la médiocrité des travailleurs. C'était là leur guerre à eux, elle était aussi étrangère à Bolitho que l'eût été pour eux le pont d'un bâtiment de guerre.

Il essaya de réfléchir à la visite qu'il allait devoir faire à l'Amirauté. Combien de temps faudrait-il à Herrick pour terminer de réparer ? Que faisaient les Français ? Et les Danois, et les Russes ?

Pourtant, son visage s'interposait toujours entre lui et ses pensées. Cette façon de le regarder avant d'aller se mettre au lit... Elle s'était enfuie pour échapper à ses rêveries ridicules.

A cette heure, elle était sans doute confortablement installée dans quelque bel hôtel, à Londres, elle avait déjà l'esprit occupé par la perspective de sa nouvelle vie et elle n'allait pas se souvenir de lui bien longtemps.

Browne se laissa tomber dans la chaise libre à côté de lui.

— Excellent dîner, amiral.

— Racontez-moi Londres. Comment votre voyage s'est-il passé ?

— Fort bien, amiral. Au fur et à mesure que nous approchions de Londres, notre route est devenue meilleure. Nous avons naturellement fait plusieurs étapes et nous avons eu la chance de trouver de bonnes auberges.

Ces « nous », ces « notre » rendaient Bolitho furieusement jaloux.

Mais Browne poursuivait :

— Sir George s'est montré assez bourru, comme à son habitude, amiral. Je pense qu'il avait vu l'amiral Damerum. Une remarque de Sir George m'a mis la puce à l'oreille.

— Qu'a-t-il dit ?

— Rien de très grave — Browne se troublait sous son regard —, mais le bruit court à l'Amirauté que le tsar continue à harceler nos bâtiments marchands en mer Baltique. Je crois que ceux que vous avez libérés de la frégate française seront les

derniers à s'être échappés. Il n'y en aura pas d'autres tant que cette affaire ne sera pas réglée.

Bolitho hocha la tête.

— J'espérais que les choses en resteraient là, mais, au fond de moi-même, je me doutais que cela allait se terminer ainsi. Le Danemark n'a pas le choix. Nous non plus.

Browne se pencha pour attraper un verre de cognac abandonné. Il hésita un peu, puis le vida d'un trait. L'alcool lui fit briller les yeux. Il demanda soudain :

— Puis-je vous parler librement, amiral ?

— Je vous ai toujours dit...

Mais il se tut en voyant l'air hésitant du lieutenant de vaisseau.

— Que se passe-t-il donc ? Racontez-moi.

— Je n'ai jamais beaucoup fréquenté les officiers de marine, amiral. Mon père a insisté pour me faire porter l'uniforme et il a usé de son influence pour m'obtenir une affectation – il souriait tristement. J'ai toujours porté l'uniforme sans jamais l'avoir mérité. Mon existence est devenue celle d'un courrier, d'un porteur de messages, celle d'un observateur privilégié, enfin bref, je faisais tout ce que l'amiral voulait bien exiger de moi. Ce n'est que depuis que je vous sers, amiral, je vous le dis très sincèrement, que j'ai retrouvé une certaine fierté.

Il eut un sourire amer.

— S'il n'y avait pas eu cette affaire avec une certaine dame, je n'aurais jamais quitté le service de Sir George.

Jusqu'ici, les mots, le cognac lui avaient servi de protection. Lorsqu'il reprit, on eut l'impression d'avoir affaire à quelqu'un d'entièrement différent.

— J'ai été surpris par votre rendez-vous, amiral, et plus encore par cette façon qu'a eue l'amiral Damerum de quitter sa patrouille côtière sans vous faire part de tous les renseignements qu'il avait glanés.

Il regardait intensément Bolitho, comme s'il s'attendait à se faire réduire au silence pour abuser ainsi de leur nouvelle amitié.

— Votre défunt frère, amiral – il s'humecta les lèvres. Je... je ne suis pas sûr de pouvoir continuer.

Bolitho baissa les yeux. Ainsi, cela recommençait, rien n'était vraiment mort ni enterré. Et cela ne le serait jamais.

— Mon frère, répondit-il calmement, était un renégat, un traître, si vous préférez — ses mots faisaient mouche. C'était un joueur insensé, il a toujours eu un caractère de cochon, même quand il était petit garçon. Il s'est battu en duel avec un officier de son bâtiment et a tué son adversaire. Mon frère s'est alors enfui en Amérique et a fini par commander un corsaire pendant la Révolution. Il est mort après la guerre, tué par un cheval emballé.

Cette dernière touche était un mensonge, mais il avait fini par s'y habituer et cela n'avait plus d'importance. Il leva les yeux :

— C'est cela que vous vouliez me dire ?

— Merci de m'avoir éclairé, amiral, répondit Browne en regardant dans le vague, Et connaissiez-vous cet autre officier, savez-vous qui votre frère a tué ?

— Non, je me trouvais aux Antilles. Lorsque je suis rentré, mon père m'a raconté cette histoire. Cette histoire l'a presque tué.

Quelque chose dans le regard de Browne le poussa à demander plus sèchement :

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Il s'appelait Damerum, amiral. C'était le frère de Sir Samuel.

Bolitho se remémorait sa première rencontre avec l'amiral, à bord du *Tantale*. Pas un signe, rien qui fit la moindre allusion à un souvenir ni au passé.

En quelques minutes, Browne semblait être devenu complètement soûl.

D'une voix pâteuse, comme s'il faisait une confidence, il murmura :

— Et si vous avez cru qu'il ne laisserait pas ses sentiments personnels prendre le pas sur le devoir, eh bien, amiral, vous vous êtes trompé !

Bolitho se leva.

— Je pense qu'il serait plus sage de nous retirer.

Il fit un signe de tête à Swinburne qui, lui aussi, semblait à peine conscient de ce qui se passait.

Lorsqu'ils furent arrivés en haut de l'escalier, Browne tanguait de plus en plus. Bolitho aperçut Allday, assis près de la porte de sa chambre sur un tabouret doré dont on pouvait craindre qu'il ne s'écroulât d'un instant à l'autre sous son poids.

En voyant Browne, Allday se mit à rire :

— L'en a avalé un peu trop pour son tonnage, pas vrai, amiral ?

— Mettez-le sur mon lit, Allday.

Il l'attrapa par sa veste tandis qu'Allday passait un bras autour de la taille de l'officier. Encore un peu, et Browne se serait étalé de tout son long.

— Je retourne dans le hall, fit-il en se forçant à sourire. En tant qu'unique représentant de la Marine royale, je ne peux pas m'éclipser ainsi.

Allday ouvrit grand la porte et traîna le pantin jusqu'à la couche.

— Il va dormir ici, amiral ?

— Oui, répondit Bolitho en jetant un coup d'œil à la pendule, mais je parie qu'il ne restera pas seul très longtemps. Il se pourrait qu'une jeune personne vienne lui faire une petite visite, je vous conseille de ne pas vous mettre en travers de son chemin.

— Et, demanda Allday, les yeux écarquillés, elle croit que c'est *vos* chambre ?

— Je pense qu'aucun des deux n'y prendra garde, répondit Bolitho en se dirigeant vers l'escalier, et je crois aussi qu'aucun des deux n'en gardera le moindre souvenir, j'en suis même certain !

Allday attendit qu'il eût disparu en bas des marches puis poussa un soupir d'envie. Il caressa un instant l'idée de transporter l'officier dans une autre chambre et de prendre sa place dans le lit. Puis il songea à la jeune servante qui l'attendait à l'autre bout de la maison.

Il posa son front sur le battant et murmura :

— Dormez bien, monsieur Browne avec un *e*. Vous avez beaucoup de chance, vous savez, même s'il est fort possible que vous ne vous en rendiez jamais compte !

XII

L'AMOUR ET LA HAINE

L'amiral Sir George Beauchamp tournait le dos à la pièce haute de plafond et observait avec dégoût Whitehall qui s'étendait sous sa fenêtre.

Il faisait froid et humide, mais la rue était remplie de voitures et de charrettes, de silhouettes engoncées, emmitouflées, de chevaux qui chassaient des jets de vapeur. Pour l'esprit clair et organisé de Beauchamp, tout cela était un désordre inouï.

Bolitho s'assit dans un fauteuil au grand dossier droit et essaya de ne pas se palper la cuisse.

La route avait été longue depuis Swinburne, à la limite du Hampshire et du Surrey. Une fois n'est pas coutume, Browne s'était montré bien piètre compagnon et avait passé son temps à grogner ou à pester chaque fois qu'une roue tressautait dans un trou.

Lorsqu'ils avaient fait halte dans une auberge, à Guilford, Allday lui avait glissé, tout guilleret :

— Votre plan a marché, amiral, il fait une tête de cent pieds !

On avait introduit Bolitho dans cette pièce en le pressant un peu et il avait vu un malchanceux se faire refouler en arrivant en haut des marches, alors que lui avait pris rendez-vous.

Beauchamp lui avait vigoureusement serré la main tout en l'inspectant pour jauger son état, un peu comme un cavalier examine un vieux roussin.

Puis, croisant ses doigts parcheminés, il s'était : tassé dans son fauteuil trop grand pour lui et avait écouté Bolitho lui raconter ses combats, l'attaque de la frégate française ainsi que la rencontre avec l'escadre de Ropars.

De temps en temps, Beauchamp se penchait pour vérifier quelque point ou faire un rapprochement avec une note, un extrait des dépêches de Bolitho. Mais il ne l'interrompit pas une seule fois.

Bolitho conclut en lui disant :

— J'aimerais insister sur le fait que ces succès sont dus au sens de l'initiative et à la compétence de mes commandants.

Beauchamp quitta son poste d'observation près de la fenêtre. Il s'en était approché alors que Bolitho terminait son exposé, comme s'il attendait un signal ou pour se donner le temps de se faire une opinion.

— J'ai entendu parler de votre ami Inskip, commença-t-il brusquement. Vos manières de faire semblent très éloignées de sa conception de la diplomatie – il esquissa un sourire. Tout ceci a causé dans les coursives de Saint James et de l'Amirauté bien plus de conciliabules que lorsque ces Français ont coupé la tête de leur roi ! – et, pinçant les lèvres : Il se trouve des gens pour prétendre que votre attaque de *l'Ajax* était un acte d'agression dans les eaux neutres. Le tsar Paul de Russie s'en est certainement servi pour faire avancer son projet : devenir l'allié de Bonaparte. Si les batteries danoises avaient ouvert le feu sur le *Styx* lorsque vous êtes entré à Copenhague, nous aurions immédiatement eu la guerre. Et une guerre que nous aurions eu beaucoup de mal à contenir, sans parler de la gagner, avec tous nos autres engagements. Non, Bolitho, il y a des gens qui se demandent si le choix que j'ai fait du commandant de l'escadre côtière n'a pas été hâtif, pour ne pas dire stupide.

Bolitho regardait par-dessus le dossier de l'amiral, la fenêtre, l'eau qui ruisselait sur les carreaux.

Les dents serrées, il revoyait cet officier fusilier, les mains rouges de sang posées sur son visage. Le jeune enseigne du *Benbow* qui s'était fait arracher la mâchoire. Et d'autres visages encore, des visages enflammés par la haine et par la terreur que leur inspirait le combat. Il les revoyait tous, toutes ces âmes emportées par tant de tourments. Et tout cela pour rien. Le tsar Paul avait perdu les six bâtiments dont il s'était emparé illégalement, mais la vengeance rapide comme l'éclair du *Styx* lui avait donné le levier dont il avait besoin.

— Revenons un instant à votre rencontre avec l'escadre de Ropars.

La voix sans appel de Beauchamp ramena Bolitho sur terre.

— Mes sources me disent que ce transport français était effectivement chargé de soldats qui devaient aller aider et entraîner l'armée du tsar. Votre action a entraîné la destruction de ce soixante-quatorze en particulier, vous avez dispersé les bâtiments de Ropars. Et il a également perdu une frégate en rencontrant l'escadre de blocus de la Manche.

— Pour cela du moins, amiral, on me donne quitus ?

Bolitho ne parvenait pas à dissimuler une certaine amertume.

Beauchamp le coupa sèchement :

— Ne vous comportez pas comme un jeune enseigne, Bolitho ! Je dois tenir compte des on-dit comme des faits. En tant qu'officier général, vous feriez bien de suivre mon exemple.

Il reprit son calme :

— Bien sûr que tout cela a été approuvé, bon sang ! Cette histoire, largement déformée et exagérée par les gens qui écrivent ce genre de choses, s'est répandue dans Londres comme une traînée de poudre. Si Ropars était entré en mer Baltique, il aurait fallu une intervention de la Providence pour le faire sortir de là. Avec ces soldats français, même en petit nombre, et avec tous ces bâtiments, l'alliance contre nature du tsar nous aurait pris à la gorge. On m'a dit, de source tout aussi sûre, que les plans d'invasion à partir des ports de la Manche étaient prêts, simultanément avec une sortie en masse de la Baltique. A présent, quelle que soit l'issue, notre victoire nous a donné un répit. Mais *nous devons absolument être prêts* avant que les glaces aient fondu autour des ports et des bases de Paul !

Bolitho se demandait comment les choses se seraient passées s'il avait eu affaire à un autre amiral de l'autre côté du bureau. Beauchamp savait se montrer rude lorsque besoin était, mais il était connu pour son honnêteté.

— Même dans ces conditions, poursuivit le petit amiral, certains critiques s'étonnent : pourquoi votre capitaine de pavillon n'a-t-il pas réagi lorsque le brick lui a appris que Ropars faisait voile vers l'Irlande ? Beaucoup de gens partagent

cet avis. Le roi vient tout juste d'approver la modification de notre pavillon pour tenir compte de notre union avec l'Irlande. A partir du 1^{er} janvier, c'est-à-dire la semaine prochaine, il sera beaucoup plus difficile d'aller susciter une rébellion là-bas.

— Comme la suite l'a montré, amiral, le capitaine de vaisseau Herrick a agi sagement. S'il avait fait ce que vous suggérez, plus rien ne pourrait arrêter Ropars.

— Peut-être. Mais je vous en ai averti lorsque vous avez accepté ce poste : la jalousie n'est jamais très loin.

Quelqu'un toussa discrètement derrière les grandes portes et Beauchamp jeta un coup d'œil à la pendule.

— Vous devez être fatigué, après votre voyage.

L'entretien était terminé.

Bolitho se leva, pesa délicatement sur sa jambe. Il avait la cuisse engourdie, sans vie. Il attendit les premiers picotements avant de bouger, puis demanda :

— Désirerez-vous me revoir, amiral ?

— C'est possible. J'ai pris la liberté de vous trouver un logement, mon secrétaire indiquera l'adresse à votre aide de camp. A propos, que pensez-vous de lui ?

Bolitho marcha avec lui jusqu'à la porte. Il ne savait trop si l'amiral le soutenait ou bien s'il était en train de préparer le verdict.

— Je ne sais pas comment je ferais sans lui, amiral, répondit-il en le regardant droit dans les yeux. Il est extrêmement compétent.

— Et impertinent, lâcha Beauchamp en faisant la grimace, lorsque l'humeur lui en prend.

Il ajouta, la main posée sur la poignée :

— Les mois qui viennent vont être éprouvants, je dirais même critiques. Pour survivre, et je ne parle même pas de l'emporter, nous aurons besoin de tous les officiers de valeur, de tous les gens dévoués au service.

Comme Bolitho restait impassible, il ajouta :

— Vous savez ce qu'il en est de l'amiral Damerum, naturellement.

Je le vois à votre tête, c'est gros comme le nez au milieu de la figure. Mes espions m'ont rapporté que Browne était allé à la pêche aux renseignements, le reste s'en déduit facilement.

— Je n'ai pas l'intention de vous impliquer dans cette affaire, ni vous ni les fonctions que j'occupe, amiral.

— Je vous aime bien, Bolitho, j'admire votre courage et votre sens de l'humanité. Mais si vous y mêlez *qui que ce soit*, il n'y aura plus de *fonctions*, suis-je bien clair ? Vous êtes au-dessus de tout cela, à présent. Restez-y.

Il ouvrit la porte. Pleins d'espoir, six officiers qui faisaient antichambre s'approchèrent.

Browne se leva de la banquette sur laquelle il était assis et poussa un grognement. Il avait le visage couleur de cendres.

— J'ai l'adresse, amiral — et, pressant le pas pour suivre Bolitho : Cela s'est-il bien passé ?

— Si vous appelez ainsi le fait de se faire gronder comme un méchant garnement, alors oui. Si vous croyez que le fait d'obéir à n'importe quel ordre, même s'il vous est donné par un âne bâté, sans vous soucier de ce que vous croyez être vrai, alors trois fois oui, les choses se sont bien passées !

— Donc, fit Browne, abattu, cela n'a pas été un franc succès ?

— Non — Bolitho se retourna en bas des marches. Désirez-vous continuer à servir dans mon escadre ?

Il ne put s'empêcher de sourire en voyant la tête de Browne. Le jeune coq était assez effondré, totalement à bout de bord. Sa voisine de table avait dû se démener tant et si bien que le pauvre Browne en était resté sur le flanc.

— Oui, amiral, répondit Browne en se redressant — il consulta un bout de papier. Votre résidence n'est pas loin, je connais très bien Cavendish Square, Mais j'ai peur, amiral, ajouta-t-il d'une voix piteuse, que nous ne soyons pas du côté le plus élégant.

Allday les attendait près de la voiture en flattant les chevaux et en taillant une bavette avec le cocher.

Bolitho monta et serra son manteau autour de lui. Il revoyait la jeune femme, abandonnée contre lui pendant qu'ils se dirigeaient vers la propriété de Lord Swinburne. La voiture

s'inclina un peu sur ses ressorts, Browne vint s'installer près de lui.

— Vous souvenez-vous de cette jeune personne, Browne ?

Browne le regarda froidement :

— Mrs. Laidlaw, amiral ?

— Oui — il avait failli répondre : « Naturellement. » Avez-vous trouvé où elle demeure ?

— Dans une maison qui appartient à un juge âgé, amiral. Si j'ai bien compris, il a une femme qui est aussi vieille que lui et tout aussi désagréable.

— Et alors ?

Browne en avait visiblement tâté. Il fit un geste d'impuissance :

— C'est tout ce que je sais, amiral. Le juge part souvent en tournée et n'est pour ainsi dire jamais chez lui — il respira un grand coup. La jeune femme est dame de compagnie chez la femme de ce juge, amiral.

— Seigneur Dieu !

Browne recula :

— Je... je suis désolé, amiral. Ai-je dit ou fait quelque chose qui vous a déplu ?

Bolitho ne l'écoutait pas. *Dame de compagnie*. La chose était commune en ce temps-là, certaines veuves n'avaient guère d'autre choix. Mais n'était-ce pas son cas ? Elle était jeune, débordante de vie, désirable. Il était soucieux, plein de colère. Rupert Seton avait offert de l'aider, il ne s'était en fait occupé que de son retour en Angleterre. Seton était riche, il aurait pu aisément subvenir à ses besoins et lui accorder sa protection. Voilà qui ne ressemblait guère au Seton qu'il avait connu, l'homme dont il avait aimé la sœur. Il ne parvenait pas à y croire.

Mais qu'y faire ? Une seule chose était certaine, il ne pouvait laisser les choses en l'état, dût-il passer une fois encore pour un imbécile.

La voiture s'arrêta devant l'entrée ornée de colonnades d'un hôtel assez élégant. Une nouvelle résidence de fortune, même si, à en croire Browne, ce n'était pas l'endroit le plus chic de la

place. N'importe, la demeure était encore assez impressionnante.

Browne fit un bref signe de tête à deux domestiques qui descendaient à la hâte l'escalier pour les accueillir. Il demanda :

— Avez-vous besoin de moi, amiral ?

— Non, allez vous reposer. Lorsque vous vous serez remis de votre orgie, je vous demanderai d'aller porter une lettre.

— Une lettre ?

Browne hocha la tête, le regard vide.

— Est-ce bien raisonnable, amiral ?

— Il est probable que non. Mais, pour l'instant, je trouve que je n'ai guère besoin de faire appel à la raison.

Tandis que les domestiques montaient les coffres dans le hall, Allday regardait Bolitho.

Je vous aime mieux comme ça, capitaine. Ils veulent la bagarre, vous avez qu'à leur en donner, bon sang de bois !

Il se retourna en entendant une voix de femme qui demandait :

— Voulez-vous prendre un petit en-cas, monsieur ?

Allday l'examina rapidement : convenable. C'était sans doute la cuisinière. Elle avait une bonne grosse figure, ses bras potelés étaient blancs de farine. Elle avait l'air gentil et avenant.

Il répondit nonchalamment :

— Appelle-moi donc John, chérie – et, posant la main sur son bras nu : J'te donnerai un coup de main, si tu veux. Tu sais ce qu'on raconte sur les marins...

La porte de la cuisine se referma sur eux.

Le capitaine de vaisseau Thomas Herrick dégustait lentement une chope de bière forte. Il parcourut du regard la pile de papiers et de registres qui attendaient.

C'était bizarre, sentir le *Benbow* si tranquille. Ce calme, ajouté à toute la besogne qu'il avait abattue et à la bière, lui fermait les yeux.

Se retrouver mouillé dans la grande rade abri de Portsmouth n'avait rien à voir avec le mouillage agité du Solent ni avec ce qu'il avait connu avec l'escadre sous la pointe du Skaw.

Il vérifia pour la centième fois l'état des travaux et des opérations de ravitaillement. Il essayait de trouver une erreur, de repérer quelque oubli.

Herrick se sentait fier de ce que lui-même et son équipage avaient réalisé, et il y avait de quoi. Pour la plupart d'entre eux, les choses n'avaient pas été faciles : travailler sans relâche, tout en sachant que plus loin, au-delà de la ville et dans tout le pays, les autres célébraient Noël avec ce qu'ils avaient sous la main.

Herrick avait payé de sa poche pour offrir à ses marins et aux fusiliers quelque chose qui ressemblait un peu à une fête. Quelques-uns d'entre eux s'étaient soûlés au point qu'il avait fallu y mettre le holà. Mais, après coup, il trouvait que cela en valait la peine. Lorsque les hommes avaient repris le travail, il avait senti très nettement un changement, comme si son bâtiment n'était plus que chansons d'un bout à l'autre.

Il pensait à son épouse qui l'attendait à terre, lorsqu'il aurait terminé sa journée. Tout cela était encore tout beau tout nouveau pour lui. Ils étaient descendus dans une petite auberge très confortable dont il connaissait le patron et la patronne. Ils avaient un appartement à eux, dans lequel il partageait avec Dulcie ses rêves et ses espérances.

Il poussa un grand soupir et revint à ses listes et à ses registres. Le cahier des travaux en cours, les rôles, l'état des approvisionnements, l'artillerie, la toile, ces petits détails de toute sorte qui sont le nerf d'un vaisseau de ligne.

Herrick avait souvent pensé à Bolitho, en se demandant comment se passait son séjour à Londres. Il savait que Bolitho ne s'était jamais senti à son aise dans la capitale. Comme il le lui avait dit une fois, il n'aimait guère ces rues pleines de crottin, cette ville empoisonnée par ses propres excréments. Les rues étaient si envahies par les véhicules de toutes sortes que les riches faisaient répandre de la paille sur les pavés devant chez eux pour étouffer le vacarme des roues cerclées de fer.

Il avait souvent repensé aussi à leur combat contre cet amiral français, Ropars. Avec Bolitho, Herrick avait vu la mort de près à maintes reprises, mais les choses semblaient aller de pis en pis d'une fois sur l'autre. Il revoyait sans peine Bolitho debout sur le passavant du *Benbow*, agitant son chapeau pour

énerver les tireurs d'élite français, pour donner à ses marins du cœur à l'ouvrage alors qu'ils se croyaient perdus.

Trop d'hommes avaient péri ou avaient été blessés ce jour-là. Les officiers de Herrick avaient écumé les rues de Portsmouth et au-delà, jusque dans les fermes et les villages du Hampshire, afin d'y débusquer des hommes. Herrick avait même fait imprimer des placards que l'on distribuait dans les auberges, sur les marchés couverts des villages, où des gens ayant un peu d'instruction pouvaient convaincre quelqu'un de s'engager dans la marine ou l'y forcer.

L'Implacable avait jeté l'ancre dans l'après-midi après avoir été relevé par le *Styx* que l'on avait remis en état à la hâte. On avait échangé des dépêches, embarqué quelques matelots. La marine ne vous donnait guère le temps de vous reposer ou de vous plaindre. Il jeta un coup d'œil au pavillon tout neuf que les boscos avaient apporté à l'arrière pour le lui montrer. C'était leur nouveau pavillon, on y avait ajouté la croix de Saint-Patrick et tous les autres bâtiments avaient reçu le même. Changer de pavillon paraissait à Herrick, qui était avant tout un esprit pratique, une perte d'énergie, à l'heure où le monde était en train de se détruire lui-même.

Yovell, le secrétaire de Bolitho, entra à pas feutrés dans la chambre, avec une nouvelle liasse de papiers qu'il apportait à la signature. Assisté du secrétaire personnel de Herrick, Yovell avait abattu un travail énorme. Herrick détestait la paperasserie et cette nécessité où il était de rédiger des phrases précises afin qu'aucun fournisseur ne pût les interpréter de travers.

— Il y en a encore ?

— Pas beaucoup, commandant, répondit Yovell dans un sourire. Voici un document qui doit partir avec le courrier de Londres.

A contrecœur, Herrick y jeta un coup d'œil. Une autre chose à laquelle il avait du mal à s'accoutumer : diriger son propre bâtiment était déjà assez prenant, mais, en tant que capitaine de pavillon, il devait également se consacrer aux affaires de l'ensemble de l'escadre, ce qui incluait *L'Implacable*.

Le commandant Peel l'avait informé que son troisième lieutenant, blessé à la jambe lors du combat contre l'escadre

ennemie, avait dû être amputé. On l'avait transporté à l'hôpital maritime de Haslar.

Peel demandait qu'on lui désignât immédiatement un remplaçant, car aucun de ses aspirants n'était assez ancien pour pourvoir le poste. *L'Implacable* espérait lever l'ancre pour rejoindre l'escadre sans délai. Herrick avait immédiatement pensé à Pascoe, avant d'y renoncer. Bolitho ne rentrerait pas avant plusieurs jours, plusieurs semaines peut-être. Muter ce garçon dans ces conditions n'aurait pas été très élégant.

Yovell attendait, impassible.

— Dois-je préparer une lettre pour le major général, commandant ?

Herrick se frottait le menton. Il y avait au port plusieurs vaisseaux de guerre qui réparaient les avaries causées par la tempête ou la guerre. L'un d'entre eux aurait bien un jeune officier qui ferait l'affaire et qui donnerait n'importe quoi pour embarquer avec le commandant Peel.

— Je vais y réfléchir.

Il savait sans le regarder que Yovell hochait tristement du chef. Il aurait pu dire un mot à Peel, l'inviter à dîner avec Dulcie. Herrick s'éclaira subitement : elle, elle saurait quoi faire. Il avait acquis tant de confiance en elle qu'il n'arrivait pas à y croire.

Il se leva, gagna la cloison. Après avoir essuyé la buée, il examina le port. On était au milieu de l'après-midi, mais il faisait déjà presque nuit. Il avait du mal à distinguer les deux gros trois-ponts mouillés par son travers et on apercevait déjà des fanaux qui dansaient sur l'eau, des embarcations qui faisaient des allers et retours avec la terre.

Encore une journée, puis il faudrait bien qu'il se décide à écrire cette dépêche importante.

Me trouvant sous tous rapports paré à prendre la mer...

Après ce séjour au port, la chose allait être dure à avaler.

Quelqu'un frappa à la porte, c'était Speke, le second lieutenant. Il passa par-dessus l'hiloire, ses yeux brillaient à la lueur de la lampe.

— Qu'y a-t-il ?

Speke jeta un rapide coup d'œil au secrétaire et Herrick lui dit :

— Plus tard, Yovell, laissez-nous.

L'air froid de Speke avait chassé le sentiment de satisfaction et de confort qu'il éprouvait.

— Je crois que Mr. Pascœ a des ennuis, commandant.

— Vous croyez *quoi* ? répondit Herrick en le fixant. Allez, crachez le morceau !

— Il était officier de quart, commandant. Je l'ai relevé lorsqu'il a demandé l'autorisation de descendre à terre. Il m'a dit que c'était urgent — il haussa les épaules. Il est sans doute jeune, mais il a plus d'expérience que bien d'autres. Je ne lui ai pas posé de question.

— Poursuivez.

Herrick dut se forcer à s'asseoir et à paraître calme, comme il avait vu Bolitho le faire si souvent.

— Nous avons eu une allège le long du bord, une citerne à eau douce, pendant la plus grosse partie de la journée, commandant. Quand elle a largué, il est apparu que l'un des hommes de corvée était parti avec elle. Désertion. M. l'aspirant Penels dirigeait la corvée. Juste une poignée de nouveaux embarqués. J'ai fait rapidement l'appel et j'ai découvert que l'homme manquant était Babbage, celui que vous aviez fait punir, commandant.

Herrick le regardait, l'air sombre :

— Vous suggérez que cet aspirant a aidé Babbage à filer ?

Speke soutint froidement son regard :

— Oui, commandant. Il l'a reconnu, mais seulement après que Mr. Pascœ fut descendu à terre. Il avait tellement honte de ce qu'il avait fait, il pensait qu'il devait l'avouer à Mr. Pascœ. Quel imbécile ! De toute manière, Babbage se fera reprendre et terminera en bout de vergue. Pour l'instant...

— Pour l'instant, monsieur Speke, le troisième lieutenant est allé à terre pour essayer de récupérer le déserteur, pour essayer de le ramener à bord avant qu'on ait découvert son absence ?

— C'est exact, commandant. Si Penels n'avait pas...

— Allez le chercher.

Herrick resta là à s'agiter dans son siège, il se sentait comme un poisson pris dans une nasse. Pascœ avait dû réagir de la même façon. Qu'aurait fait Bolitho ? *Ce que j'aurais fait à sa place. Dans le temps.*

Speke arriva en poussant devant lui un gamin terrorisé et poussa la porte en lui disant, plein de colère :

— Vous pouvez remercier les astres que ce soit moi qui ai tout découvert et non le second. Mr. Wolfe vous aurait coupé en deux.

— Doucement ! — le ton de Herrick le fit taire. Qu'avez-vous trafiqué avec ce Babbage ?

— Je... je croyais juste que je pouvais l'aider, commandant. Après tout ce qu'il avait fait pour moi, chez nous — Penels reniflait, il était au bord des larmes. Il avait si peur de subir encore le fouet. *Il fallait que je l'aide, commandant.*

— Et vous a-t-il dit où il allait ? — Herrick se sentait à bout de patience. Allez, mon garçon, Mr. Pascœ est peut-être en grand péril. Et il a tenté de vous aider, *souvenez-vous-en.*

Herrick détestait ce qu'il était en train de faire, le désespoir et la honte auxquels il acculait ce gamin, mais il savait aussi que le pire était à venir.

Penels répondit d'une petite voix :

— Il m'a dit qu'il voulait aller à un endroit qui s'appelle *Les Raisins*. C'est un vieux marin qui lui en avait parlé.

— Un vrai coupe-gorge, commandant, grommela Speke. Même la presse ne s'y rend qu'en escouade ; à moins d'hommes, ils n'osent pas.

Penels, au fond du désespoir, poursuivit :

— Il devait attendre là-bas que je lui trouve un peu d'argent. Après, il voulait regagner la Cornouaille.

Herrick regarda sa chope : il avait eu beau la vider, il avait la gorge desséchée.

— Mes compliments au major Clinton, demandez-lui de venir me voir.

Speke se précipita, Herrick reprit :

— Bon, Penels, vous avez eu au moins la sagesse de raconter à Mr. Speke ce que vous aviez fait. Ce n'est pas grand-chose, mais cela peut faciliter la suite.

Le fusilier arriva :

— Que puis-je faire pour vous aider, commandant ?

Il n'y eut pas que Clinton pour s'apercevoir que l'aspirant était écroulé, Herrick aussi devina que Speke lui avait raconté ce qui s'était passé, Et il était probable que la nouvelle avait déjà fait le tour du bord.

— Mr. Pascœ est aux *Raisins*, major. Vous connaissez ?

Clinton hocha la tête :

— Un peu, que je connais, commandant ! Avec votre permission, ajouta-t-il, je souhaite descendre à terre sans tarder. Je vais emmener Mr. Marston et quelques-uns de mes gars.

— Merci, major, je vous en suis très obligé.

Un peu plus tard, il entendit des appels, des grincements de palans : on mettait la chaloupe à l'eau. Puis des bruits de godillots, les fusiliers tout surpris qui accouraient aux ordres de Clinton.

Pendant un long moment, Herrick resta là à contempler l'aspirant, qu'il avait en face de lui et qui reniflait. Il lui dit enfin :

— J'accepte de vous garder à mon bord, comme une faveur que je fais à un vieil ami. Quant à ce que cette aventure lui fera, sans parler de votre mère, je n'ose l'imaginer. A présent, descendez et allez vous mettre aux ordres de l'aide-pilote.

Tandis que Penels se dirigeait vers la porte comme un aveugle, Herrick ajouta tranquillement :

— Pendant que vous serez dans votre couchette, songez bien à ceci : un jour, vous aurez sous vos ordres des hommes dont le sort dépendra de votre jugement. Demandez-vous en conscience si vous en êtes digne.

Yovell arriva comme l'aspirant s'en allait.

— Sale affaire, commandant.

Herrick jeta les yeux sur l'écriture ronde, chercha l'endroit où il devait signer.

— Je vais envoyer un message à ma femme. J'ai bien peur de ne pas descendre à terre ce soir.

Il guettait les bruits de la chaloupe, mais elle avait déjà poussé et s'éloignait du *Benbow*.

Pascoe s'engagea dans une nouvelle rue étroite. Un fort vent soulevait les pans de son manteau de mer. Il ne connaissait guère Portsmouth, mais l'officier de garde lui avait expliqué où se trouvaient *Les Raisins*. L'officier lui avait suggéré de se tenir à l'écart de cette bouche de l'enfer, comme il disait. Pascoe lui avait raconté qu'il avait rendez-vous avec un détachement de marins en armes et qu'il comptait mettre la main sur quelques recrues. De manière surprenante, l'autre avait gobé son mensonge et n'avait même pas paru tant soit peu intéressé. Un homme assez sot pour espérer trouver des recrues à Portsmouth devait avoir une chance de pendu.

Les rues se ressemblaient toutes : étroites, pleines d'immondices, mais habitées. Il y avait des gens aux encoignures des portes et sous les voûtes, aux fenêtres. Du moins les entendait-on. Des rires d'ivrognes, des cris stridents, des jurons, comme si ces misérables demeures et leurs habitants donnaient de la voix.

Une fille lui effleura l'épaule comme il passait près d'elle. Même dans l'obscurité, on devinait qu'elle n'avait guère plus de quatorze ou quinze ans. Pascoe la repoussa et l'entendit qui le poursuivait de ses cris aigus :

— Espèce de salopard ! J'espère que les Français t'arracheront les couilles !

Et soudain, il se trouva devant l'endroit. Un bâtiment carré, sombre, protégé de chaque côté par des maisons plus basses. La rue jonchée de détritus répandait une odeur de porcherie.

Pascoe avait connu la pauvreté. Lorsqu'il était aspirant, il avait su ce qu'était une vie rude, et au-delà. Mais cette misère et cette saleté gratuites, sans nécessité, étaient répugnantes.

Il leva les yeux vers une enseigne dont la peinture s'écaillait, au-dessus de la porte. La pluie lui giflait le visage, cognait sur son chapeau. *Les Raisins*.

Il assura son sabre sous son manteau puis cogna du poing contre la porte.

Un judas glissa de l'autre côté, comme si on faisait le guet.

— Oui ? Qui est-ce ?

Les yeux examinaient Pascœ de droite à gauche, au-delà de ses épaules, mais l'homme put vérifier qu'il n'était pas accompagné de marins en armes ou de fusiliers et parut satisfait.

— Un jeune monsieur, c'est ça ?

La seule voix de cet homme rendait Pascœ malade.

— Alors, t'as perdu ta langue, hein ? Très bien, on va te le faire cracher, ton nom !

Le volet se referma avec un bruit sec et, quelques secondes après, la grande porte s'ouvrait. Pascœ entra. Il eut l'impression de se faire engloutir, de suffoquer.

La maison avait dû être belle, songea-t-il. De grands escaliers, abîmés et couverts de poussière. Des tapis également, qui avaient été beaux et épais, mais pleins de trous et de taches à présent. Peut-être la demeure d'un négociant, lorsque Portsmouth vivait du commerce avant d'être ruinée par les Français et les corsaires, trop proches pour que l'on pût mener ses affaires en paix.

Une femme gigantesque sortit d'une pièce. Elle était grande, musclée, sans l'ombre de la moindre féminité. Ses cheveux emmêlés, la bouche qui rayait sa figure d'un grand trait rouge la faisaient ressembler à un laboureur qui s'est travesti pour la fête du village.

Le portier annonça d'une voix mielleuse :

— Un officier, madame !

Elle s'approcha de Pascœ en le fixant de ses gros yeux enfoncés dans le crâne. Elle lui faisait la même impression que la maison, on eût dit qu'elle allait vous engloutir. On voyait la peau de sa gorge à moitié nue, on ressentait une impression de pouvoir. Il recevait ses effluves, mélange de gin et de sueur.

— Alors jeune homme, on est de la presse ? commença-t-elle en lui mettant la main sous le menton et en le regardant d'un œil soupçonneux. Joli garçon. Mais non, on était venu pour s'amuser un peu, pas vrai ?

Pascœ répondit lentement :

— Je crois qu'un homme se cache ici — et, surprenant un éclair menaçant dans ses yeux : Je ne cherche pas les ennuis. Si j'arrive à le ramener à bord, il n'aura rien à craindre.

Elle se mit à pouffer, doucement d'abord, puis elle éclata d'un rire tonitruant qui emplit le hall.

— Rien à craindre ? Elle est bien bonne celle-là. Pas vrai, Charlie ?

Le portier bredouilla, un peu gêné :

— Oui, madame.

Pascœ resta immobile tandis qu'elle déboutonnait son manteau et dégageait ses épaules.

— J'ai deux belles filles pour toi, l'officier.

Mais on avait le sentiment qu'elle restait sur la défensive, comme si elle-même était impressionnée.

Pascœ mit la main gauche sur son sabre, le dégaina très lentement jusqu'à le sortir complètement de son fourreau. Il la fixait droit dans les yeux, sans ciller, il savait qu'il y en avait d'autres juste à côté, prêts à lui sauter dessus s'il essayait d'utiliser son sabre. Il le fit tourner dans sa main et le lui tendit, la garde en avant.

— Vous voyez ? A présent, je suis désarmé.

Elle passa négligemment la lame au portier aux yeux exorbités et fit :

— Viens avec moi, chéri. Un verre de vin de Genève pendant que je réfléchis. A propos de cet homme que tu essaies d'aider...

— elle ne put réprimer un sourire — ... son nom ?

— Babbage.

— Et tu es Mr. ?...

La main crasseuse d'une fille sortit de l'ombre, et Pascœ prit le verre de vin qu'on lui tendait.

— Pascœ, madame.

— Par l'enfer, je te crois ! Reste ici, chéri, dit-elle en quittant la pièce. Je ne vais pas te dire que je *connais* cet homme. Mais s'il est ici, sans que je sois au courant, naturellement, je vais lui parler de toi — elle pivota et, le regardant, l'air dur : T'inquiète pas, mon joli. Il se tirera pas si je lui permets pas.

Il faisait chaud dans la pièce aux remugles de moisи et pourtant, Pascœ sentait une sueur glacée lui dégouliner le long de la colonne vertébrale. Il faisait quelque chose de stupide, de complètement fou. Et pour quoi faire ? Pour venir en aide à Penels ? Ou bien pour se prouver à lui-même qu'il en était

capable ? Il n'avait plus de sabre, il risquait de se faire sauter dessus d'un instant à l'autre, on lui couperait la gorge pour le maigre trophée que constituaient ses habits.

Tandis qu'il attendait là, il entendit soudain de l'agitation dans la maison. Des sons étouffés, des murmures. Toutes les chambres doivent être occupées, se dit-il.

Il se tourna vers la fille qui tenait la bouteille de gin en grès serrée contre sa poitrine. Elle était décharnée, les yeux vides, épuisée et sans doute malade, pour ajouter à son misérable état.

Elle lui rendit son regard, lui fit un sourire en laissant négligemment tomber sa robe sur son épaule. Mais cela la rendait plus digne de pitié que provocante.

Une porte s'ouvrit à la volée et il entendit des voix masculines en haut des marches, des voix pleines de colère et d'inquiétude.

Pascœ s'approcha de l'escalier et leva les yeux. Il y avait trois hommes sur le palier, plus un quatrième, recroqueillé contre le mur. Babbage.

Le plus gros des trois montra Pascœ du doigt et aboya :

— C'est lui ?

Pascœ remarqua qu'il portait un pantalon blanc et une chemise d'officier de marine. Il ne se l'expliquait pas, mais fut soulagé de constater qu'il n'était pas complètement seul.

— Oui monsieur, fit Babbage d'une voix rauque, c'est Mr. Pascœ.

L'homme descendit lentement les marches. Il avait entre vingt et trente ans, était solidement bâti avec d'épais cheveux bouclés et un visage dur, agressif.

— Bien, bien, bien — il s'arrêta sur la dernière marche et resta là à se balancer sur les talons. Je m'apprêtais à vous rendre visite, monsieur Pascœ, mais je n'aurais jamais imaginé que vous tomberiez du ciel de cette façon.

— Je ne comprends pas...

L'homme se retourna et fit un grand signe à ses compagnons :

— Encore que l'endroit soit de ceux qui conviendraient assez bien à Mr. Pascœ, c'est pas votre avis, les gars ?

Ils se mirent à rire, l'un d'eux empoigna Babbage qui essayait de se défiler. Sa bouche était ensanglantée, il avait visiblement été battu.

— Je vous ordonne de me remettre cet homme, qui que vous soyez !

— Il m'ordonne ! Ce jeune homme déguisé en officier du roi me donne un ordre !

La tenancière s'avança pour s'interposer entre les hommes et Pascœ.

— Laissez-le tranquille, bon Dieu, fit-elle, visiblement en colère. Il n'est pas dangereux.

— Oh, pour ça, j'en suis bien certain, Ruby ! La propre mère de Mr. Pascœ était une putain et, quant à son salaud de père, il a trahi son pays. Alors qu'est-ce que tu voudrais qu'il fasse ?

Pascœ se raidit, encore sonné par ce qu'il venait d'entendre. Il tremblait de tous ses membres, la haine et la colère lui fouillaient les entrailles comme des pinces.

Non, ce n'était pas possible, il rêvait la scène, voilà tout. Pas ça maintenant, après tout ce temps, après les espoirs fous, les années de dissimulation !

La femme le regardait, visiblement inquiète.

— Vous feriez mieux de partir d'ici, et vite fait. Je ne veux pas d'ennuis chez moi, j'en ai déjà bien assez comme ça.

Pascœ la repoussa. Il ne distinguait plus rien que ce visage hilare qui le dominait, dans l'escalier.

— Eh bien, monsieur Pascœ... — l'homme savourait son plaisir — ... votre oncle protège-t-il toujours le bâtard de son frère ?

Pascœ fonça en avant et lui balança le poing dans la figure. L'homme vacilla sous le coup de la surprise et du choc, Pascœ avait frappé si fort qu'il en avait mal au bras. Mais le visage n'avait pas bougé. Sous la violence inattendue du coup, la lèvre saignait.

— Eh bien à présent, vous m'avez frappé — il se tamponnait la lèvre, ses yeux étaient toujours dissimulés dans l'ombre. Etre touché par des gens de votre espèce, c'est comme attraper la peste ! Je pense que nous allons pouvoir régler tout cela, enfin, si vous avez appris à faire le gentilhomme !

Pascœ prit ce défi avec un calme surprenant. Ou bien était-ce de la résignation ? Il s'entendit articuler :

— Au sabre ?

— Non, je ne crois pas.

L'homme se tamponnait toujours la lèvre, fixant Pascœ comme pour jauger sa résistance, le mal qu'il lui avait fait.

— Je pense que le pistolet serait plus convenable. Mais, avant que nous nous séparions...

Il claqua des doigts, Pascœ se retrouva les bras coincés contre le corps.

— ... je vais vous donner une petite leçon d'éducation.

Mais il vacilla, bousculé sans s'y attendre par Babbage qui jaillit entre eux, les mains sur la tête, en essayant de gagner la porte. Il l'ouvrit dans un effort désespéré et disparut.

Pascœ se raidit pour encaisser le coup qu'on lui envoyait dans l'estomac.

Il entendit à peine des bruits de course, une sommation puis le claquement d'un mousquet.

Le major Clinton s'encadra dans la porte, jouant avec sa canne.

— C'était Babbage. Mes hommes ont fait les sommations, mais il a continué à courir.

Il attendit que les autres eussent libéré Pascœ avant de poursuivre :

— Vous êtes arrivé trop tard pour lui, monsieur Pascœ — puis se tournant vers l'homme à la lèvre fendue : Mais vous, monsieur Roche, vous étiez là à l'heure ?

L'homme qu'il avait appelé Roche haussa les épaules.

— Juste une idée comme ça, major. Si l'on ne nous interdit pas de fréquenter cet endroit...

— Videz les lieux, cria Clinton ! Et je me moque de savoir que vous servez dans l'état-major de l'amiral. A la guerre, votre courage ne tiendrait peut-être pas longtemps !

Les trois hommes prirent leurs manteaux et disparurent, mais Pascœ eut le temps de voir que Roche était lieutenant de vaisseau, comme ses compagnons.

— Je suis désolé de vous avoir mêlé à tout cela, monsieur.

Pascœ suivit le major sur le pavé mouillé. Marston, le lieutenant de Clinton, attendait près d'un cadavre étendu par terre avec un groupe de fusiliers. Pour Babbage en tout cas, tout était fini.

— Je ne veux pas discuter de cela maintenant, répondit Clinton.

Il ordonna à ses hommes :

— Débarrassez-vous de ce corps – puis, rejoignant Pascœ, la mine sombre : Roche appartient à l'état-major du major général. Il n'a plus aucun espoir de promotion, mais c'est un homme dangereux. Vous a-t-il provoqué en duel ?

— C'est là un sujet que je ne souhaite pas aborder, monsieur.

Clinton se souvenait de la tête de Herrick. Il n'était pas du même avis.

XIII

TROIS MINUTES POUR VIVRE

Bolitho attendait au milieu de cette jolie place de Londres, ne sachant trop que faire. Il regarda la maison. Il s'était forcé à venir à pied depuis sa résidence provisoire, pour plusieurs raisons : il voulait faire fonctionner sa jambe, mais également se donner le temps de réfléchir à ce qu'il allait dire.

Il avait demandé à Browne s'il avait aperçu Belinda Laidlaw lorsqu'il était allé déposer sa lettre, mais Browne avait répondu par la négative :

— Non, juste un domestique, amiral. C'était lugubre là-bas, on se serait cru dans une tombe.

A présent, Bolitho comprenait ce qu'avait voulu dire Browne. La maison était collée à une autre demeure identique, haute, élégante et de belles proportions. Là s'arrêtait la comparaison. Celle où il allait était froide, inhospitalière, il avait l'impression qu'elle le regardait, comme si toute la place suspendait son souffle en se demandant ce qu'il venait faire dans ces lieux.

Après avoir ainsi marché dans les rues bruyantes et au milieu de l'agitation des nombreuses boutiques et des marchands de vin, il se sentait moins sûr de lui.

C'était ridicule. Il monta les marches et s'apprêtait à tirer le cordon de la cloche lorsque la porte s'ouvrit comme par magie.

Un valet de pied, l'air sinistre, l'examinait avec curiosité.

— Monsieur ?

Bolitho n'était pas d'humeur à discuter. Il défit son manteau, ôta sa coiffure et tendit le tout au valet.

— Richard Bolitho. Mrs. Laidlaw m'attend.

Tandis qu'il se regardait dans une grande glace encadrée de bois, Bolitho vit l'homme reculer dans le hall. Il examinait

alternativement le chapeau, le manteau et le nouvel arrivant avec une espèce de dégoût. Bolitho devina que les visiteurs ne devaient pas se bousculer, surtout pas les jeunes amiraux sans éducation.

Il remit sa veste en place puis se retourna pour se faire une idée des lieux. Tout avait l'air vieillot, lourd, il se disait que ces objets avaient appartenu à des gens morts depuis longtemps.

Le valet réapparut, les mains vides. Bolitho essaya de rester impassible et de cacher son soulagement : il s'était préparé à ce qu'elle refusât de le voir, ne fût-ce que pour lui éviter de le gêner.

L'homme annonça d'une voix lugubre :

— Par ici, amiral.

Ils atteignirent une paire de portes joliment marquées, de l'autre côté de la maison. Le valet les ouvrit avec grand soin puis les referma sans bruit et Bolitho se retrouva dans la pièce.

C'était un grand salon, rempli lui aussi de meubles massifs et orné de tableaux imposants, qui représentaient pour la plupart, selon toute apparence, de vénérables magistrats.

La femme du juge se tenait dans un fauteuil doré sur le côté de la cheminée. Impossible de l'imaginer autrement, se dit Bolitho, amusé. Massive, elle était aussi rembourrée que ses fauteuils et on lisait dans les rides profondes de cette figure pâle une réprobation manifeste.

Près d'elle, un livre ouvert sur les genoux, se tenait Mrs. Belinda Laidlaw. Elle portait une grande robe bleu gorge-de-pigeon qui ressemblait à un uniforme, ce à quoi Bolitho ne s'attendait guère. Elle le regardait fixement, comme si, en manifestant quelque signe de plaisir ou une soudaine animation, elle eût risqué de troubler la tranquillité de la pièce.

— Je suis de passage à Londres, madame,... commença Bolitho.

Il s'était tourné vers l'épouse du juge, mais il était manifeste qu'il s'adressait à la jeune femme.

— J'ai demandé ce rendez-vous car, dans mon métier, on ne sait jamais dans combien de temps on reverra la terre ferme.

Il avait l'air solennel, lourd, tout comme ce salon. Peut-être ces lieux déteignent-ils sur les visiteurs, songea-t-il.

La vieille dame leva son bras posé sur sa jupe et indiqua à Bolitho un siège inconfortable disposé en face du sien. Elle tendait une fine canne de bois noir, très semblable à celle du major Clinton.

Bolitho se trouvait face aux fenêtres, devant un paysage vide de maisons ou d'arbres, si bien que la lumière assez crue transformait la jeune femme en une silhouette qui n'avait plus ni visage ni expression.

L'épouse du juge fit soudain :

— Nous allons prendre le thé, euh... — elle jeta un coup d'œil aux épaulettes de Bolitho — ... commandant ?

— Amiral, madame, corrigea la jeune femme.

Bolitho saisit immédiatement sa tension au ton de sa voix et devina que l'on avait raconté bien des choses à son sujet à la femme du juge, et sans doute au-delà.

— J'ai peur que toutes ces subtilités ne dépassent mon entendement — elle hochait lentement la tête : Je comprends que vous avez fait un séjour dans la propriété de Lord Swinburne, dans le Hampshire, n'est-ce pas ?

La remarque ressemblait fort à une accusation.

— Oui, répondit Bolitho, cela m'a rendu grand service. Il est probable que je vais devoir rallier directement l'escadre, continua-t-il — puis, se tournant vers la silhouette : Je vois que vous êtes installée, comme nous disons, nous autres marins ?

— J'ai ce qui me convient, merci.

Et la conversation continua à ce train-là. Bolitho posait une question, qui était immédiatement esquivée. S'il faisait mention de quelque endroit qu'il avait visité, d'animaux, de navires ou d'indigènes qu'il avait pu observer dans de lointaines contrées, on lui fermait poliment la bouche d'un hochement de tête ou d'un petit sourire.

— Le juge est appelé si souvent pour aller administrer la justice que nous n'avons guère le temps de voyager.

Bolitho déplaça légèrement sa jambe. Elle parlait sans arrêt du juge, sans jamais dire « mon mari » ni jamais utiliser son prénom. Sa remarque à propos des voyages faisait de la vie de marin racontée par Bolitho un aimable passe-temps.

Elle ajouta de la même voix sèche :

— La guerre conduit au mépris de la loi et le juge a du mal à remplir son devoir. Mais c'est un homme dévoué à la tâche et la satisfaction du devoir accompli est sa récompense.

Bolitho plaignait les pauvres malheureux traduits devant ce juge-là. S'il ressemblait tant soit peu au portrait que faisait de lui sa femme, il ne fallait attendre de sa part ni indulgence ni pitié.

Une cloche sonna, son écho résonna lugubrement dans les couloirs.

La vieille dame repoussa un tison dans le feu du bout de sa canne et dit froidement :

— Encore des visiteurs, madame Laidlaw ? Nous avons décidément beaucoup de succès.

Le valet apparut sans bruit à la porte et annonça :

— Je vous demande pardon de vous déranger, madame... — on voyait qu'il avait l'habitude de se faire rabrouer — ... mais il y a un autre monsieur de la marine en bas — et, se tournant vers Bolitho : Il demande à vous voir, monsieur.

Bolitho se leva, bien conscient que la jeune femme ne perdait pas un seul de ses efforts pour paraître détendu et pour oublier ses souffrances.

— Je suis désolé. C'est sans doute urgent.

Comme il quittait la pièce, il entendit la vieille dame qui disait :

— Je pense que nous ne prendrons pas le thé, Simkins.

Browne attendait dans l'entrée ; son manteau était tout mouillé.

— Que se passe-t-il ? lui demanda Bolitho. Les Français ont pris la mer ?

Browne jeta un bref regard autour de lui.

— C'est au sujet de votre neveu, amiral — et, se penchant un peu, comme s'il voulait le rassurer : Il est sain et sauf, mais il ne s'en est pas fallu de beaucoup. Le commandant Herrick a envoyé un courrier pour vous faire prévenir sans délai.

Browne lui expliqua rapidement, par petites phrases hachées, ce qui s'était passé entre Pascoe et le lieutenant de vaisseau Roche.

— Lorsque j'ai lu le message du commandant Herrick, continua-t-il, j'en suis resté atterré, amiral. Roche est une brute, un duelliste professionnel. Pascœ l'a rencontré au cours d'une mission privée à terre. Roche lui a fait une remarque, Pascœ l'a frappé – il haussa les épaules, l'air impuissant. Le commandant Herrick ne fournit pas de détails, mais m'ordonne de vous dire qu'il a réglé le problème – il se força à sourire. *L'Implacable* avait une place de lieutenant de vaisseau vacante, elle ne l'est plus.

Bolitho cherchait des yeux le valet de pied.

— Vous ne comprenez pas, l'affaire n'est pas réglée et elle ne le sera pas tant que... – il se raidit en voyant la jeune femme qui sortait de l'ombre et s'approchait de lui. Je suis désolé, je dois partir.

— Mais il est en sûreté, insista Browne.

— En sûreté ? Avez-vous déjà oublié tout ce que vous avez découvert sur ma famille ? Rien ne sera jamais réglé tant que la vérité n'aura pas éclaté.

Il continua plus calmement :

— Je vous prie de m'excuser pour tout ce dérangement. J'espérais que nous pourrions nous parler, j'avais même espéré...

Il la regardait intensément, comme pour mieux fixer ses traits : ces yeux bruns, cette bouche à la forme parfaite, ces lèvres légèrement écartées sous l'effet de l'inquiétude.

— Je suis désolée, moi aussi. Après tout ce que vous avez fait pour moi, on vous accueille comme un fournisseur ! J'en ai honte.

Bolitho s'avança impulsivement et lui prit les mains.

— Nous n'avons jamais assez de temps !

Sans retirer ses mains, elle continua à voix basse :

— Assez de temps pour quoi ? C'est cela que vous vouliez me dire ? Que je ressemble tant à votre défunte épouse et que vous aimeriez que je prenne sa place ? – elle hocha lentement la tête. Vous savez que cela ne marcherait pas. Vous devez me désirer pour ce que je suis, non comme une femme qui vous rappelle quelqu'un d'autre.

— Je vais vous attendre dehors, amiral, fit timidement Browne.

Bolitho se tourna vers lui :

— Il me faut un cheval rapide et des relais sur la route de Portsmouth. Dites à Allday de suivre avec la voiture et nos coffres.

Browne le regardait, incrédule :

— Des chevaux, amiral ?

— *Je sais* monter à cheval, Browne !

Mais Browne ne voulait pas en démordre :

— Avec tout le respect que je vous dois, amiral, votre blessure est à peine refermée et vous risquez de devoir vous rendre à une réunion à l'Amirauté.

— Que l'Amirauté aille au diable, Browne, et toutes leurs histoires de politique avec ! — il esquissa un pâle sourire qui s'évanouit aussitôt. Et je vous prie même de trouver *deux* chevaux, je vous montrerai si ma blessure m'empêche de vous battre d'ici à Portsmouth !

Browne opta pour la retraite et en laissa la porte grande ouverte.

— Excusez mon langage, je me suis oublié — il la regardait intensément. Je ne vais pas vous mentir, j'ai été bouleversé par cette ressemblance. Cela fait trop longtemps que j'espère, ou peut-être trop longtemps que je n'espère plus. Mais j'avais besoin de vous laisser le temps de m'aimer. Je ne supportais pas la pensée de vous savoir ici. Maintenant que j'ai vu les lieux de mes yeux, je suis encore plus convaincu que ce n'est pas un endroit pour vous, même s'il ne s'agit que d'une solution temporaire.

— Il faut que je tienne debout toute seule — elle dégagea une mèche. Rupert Seton voulait me donner de l'argent. D'autres hommes m'ont fait plusieurs offres. Au fur et à mesure que ma situation empirait, les offres sont devenues de moins en moins délicates.

Il lui prit la main, la pressa contre ses lèvres.

— Je vous en prie, souvenez-vous de moi. Pour moi, je ne vous oublierai jamais.

Elle recula en voyant le valet arriver avec le manteau et la coiffure de Bolitho.

— Votre aide de camp est inquiet à l'idée que vous chevauchiez d'ici à Portsmouth. Est-ce bien indispensable ?

— Il s'agit de quelque chose qui me hante depuis des années. Et le temps presse.

Il la contemplait, l'air grave.

— Je vous souhaite toute la chance possible. Et tout le bonheur du monde.

Il ne se souvenait même pas comment il avait quitté la maison mais, lorsqu'il se retourna, la porte s'était refermée. Il avait l'impression de sortir d'un rêve, d'en être encore à préparer ce qu'il allait lui dire.

Lorsque Bolitho atteignit la maison de Cavendish Square, il aperçut deux robustes montures qui attendaient dehors. Browne avait décidément de nombreux amis et beaucoup d'entregent.

La confusion la plus totale régnait dans le hall. Browne essayait de calmer Allday, la cuisinière pleurnichait un peu plus loin. Alors qu'elle savait à peine de quoi il retournait.

Allday se tourna vers Bolitho, la voix implorante :

— Vous ne pouvez pas partir ainsi sans moi ! Ce n'est pas juste ! Vous savez bien que je ne sais pas monter à cheval, amiral – il baissait les yeux. Ce n'est pas juste, Mr. Browne est gentil, pour sûr, amiral, mais i'veux connaît point !

Bolitho était bouleversé par le désespoir qu'il manifestait.

— Je dois y aller à cheval, ce sera beaucoup plus rapide. Vous me suivrez avec la voiture.

Mais Allday ne voulait rien entendre. Il se tourna vers Browne, l'implora à son tour :

— Mais empêchez-le, monsieur ! Je le connais de longtemps ! Il va aller se battre contre ce salopard – il regardait Bolitho, désespéré –, et au pistolet !

— Vous n'auriez pas dû le lui dire, le coupa Bolitho.

— Cela me paraissait normal, amiral, répondit calmement Browne.

Allday vint se placer entre eux deux.

— Vous êtes fameusement bon au sabre, amiral. Un des meilleurs que j'ai jamais vus, ça, c'est sûr — et, agrippant Bolitho par la manche : Mais avec un pistolet, vous valez rien, amiral ! Vous seriez pas capable de toucher un homme à trente pas, et vous le savez très bien !

— Si nous voulons pouvoir changer de monture à Guilford, amiral, l'interrompit Browne en regardant sa montre, il nous faut partir sans tarder.

— Attendez-moi, répondit Bolitho en lui faisant un signe de tête.

Il ne pouvait pas partir en laissant Allday dans cet état. Ils avaient passé tant de temps ensemble, trop de temps peut-être. Ils étaient comme un maître et son chien fidèle, chacun veillant sur l'autre, chacun craignant de laisser l'autre derrière.

— Écoutez-moi, mon ami. Si je pouvais faire autrement, je le ferais. Mais on se sert d'Adam pour me détruire. Si ce n'est pas maintenant, en Angleterre, ce sera ailleurs et à un autre moment. On est d'accord là-dessus, non ?

— C'est pas juste, amiral. Il faut que j'y aille avec vous !

— Vous êtes avec moi, répondit Bolitho en lui prenant le bras. Et vous le serez toujours.

Il sortit. Le crachin tombait de plus en plus fort, il enfourcha la selle. Browne l'observait, inquiet :

— Tout est réglé, amiral ?

— Oui. C'est à quelle distance ?

Browne essayait de lui cacher son inquiétude.

— Soixante milles et quelques, amiral.

— Alors, allons-y.

Bolitho fit signe au palefrenier de lâcher la selle. Il pensait à ce que venait de lui dire Allday. *Vous valez rien au pistolet.* Mais, dans ce cas, quelles auraient été les chances d'Adam contre un tueur professionnel ?

Cette pensée parut lui donner un regain d'énergie et il cria à Browne :

— Au moins, quand on se bat contre un autre bâtiment, on sait d'où vont venir les coups. On dirait que les choses sont moins simples chez des êtres civilisés !

Le canot de rade taillait difficilement sa route au milieu des courants du port de Portsmouth et Bolitho devait serrer les dents pour les empêcher de claquer de froid. La route depuis Londres avait été un cauchemar interminable. De petites auberges, une brève halte pour avaler à la hâte une boisson chaude, tandis que des palefreniers aux yeux vides emmenaient les chevaux et sellaient des montures fraîches pour l'étape suivante.

Ils suivaient la route sinuuse des diligences, bordée de buissons massés dans l'ombre comme des voleurs. Le vent glacé et la pluie qui vous flagellait vous gardaient l'esprit en éveil.

L'aube se levait, une lueur grise et irréelle enveloppait Portsmouth comme dans un rêve.

Le patron poussa la barre et leva les yeux vers un feu de mouillage isolé en tête de mât. Bolitho reconnut le vaisseau amiral.

Browne, qui n'avait quasiment pas dit un mot pendant cette longue chevauchée, était écroulé près de lui. Était-il trop épuisé pour parler, ou ruminait-il quelque plan à sa façon ?

— Montrez le fanal ! ordonna l'officier de garde.

C'était un lieutenant de vaisseau qu'une terrible cicatrice défigurait, souvenir d'une bataille navale.

Le brigadier ôta le volet de sa lanterne et la leva au-dessus de sa tête.

Bolitho imaginait très bien les veilleurs ensommeillés du *Benbow*, les fusiliers de faction à l'avant et à l'arrière, le branle-bas qu'allait déclencher son arrivée.

L'antique appel retentit au-dessus de l'eau noire :

— Ohé, du canot ?

Le patron mit ses mains en porte-voix, assez satisfait sans doute de la panique qu'il était en train de semer là-haut.

— Amiral ! Le *Benbow* ! Plaise au ciel que le commandant Herrick soit à bord ! fit Bolitho.

La muraille du *Benbow* les dominait de toute sa masse. Plus haut encore, comme gravés à la pointe sèche sur le noir du ciel, les mâts et les vergues composaient leur propre dessin.

— Rentrez !

Le canot mourut sur son erre dans les quelques yards qui le séparaient encore des cadènes. Bolitho se mit debout et manqua crier de douleur en dépliant la jambe.

— Attendez, monsieur, fit précipitamment Browne, je vais vous aider !

Bolitho leva les yeux vers la coupée, la souffrance lui brouillait la vue. Mais quoi de surprenant à cela ? Une chevauchée comme celle qu'il venait d'accomplir suffisait amplement à rouvrir n'importe quelle blessure. Son impatience, l'impérieuse nécessité de revenir en ces lieux l'avaient conduit à mentir à Browne. Il n'avait pas monté souvent ces dernières années, en tout cas pas de façon aussi éprouvante.

— Non, fit-il enfin, je vais y arriver. *Il faut* que j'y arrive.

Le lieutenant de vaisseau leva son chapeau, les nageurs assis sur leur banc, exténués, regardèrent Bolitho entamer lentement l'ascension de la muraille.

Herrick arrivait, tout ébouriffé, très inquiet. Il se précipita pour l'accueillir.

— Plus tard, Thomas, lui dit Bolitho d'une voix rauque. Venez avec moi, allons à l'arrière.

Des hommes, l'air égaré, sortaient de l'ombre, y rentraient. L'enseigne de vaisseau par intérim Aggett, qui assurait ce quart si détesté de l'aube, était là. Peut-être regrettait-il sa promotion inattendue après la mort du sixième lieutenant ?

Et tous les autres. Mais Bolitho ne pensait qu'à une chose, gagner sa chambre et réfléchir au calme.

Le fusilier de faction se mit au garde-à-vous. Son uniforme flamboyait à la lumière de la lanterne.

Bolitho entra en clopinant.

— Bonjour, Williams.

Il ne vit pas le plaisir qu'il causait à cet homme en lui montrant qu'il se souvenait de son nom.

Ozzard était dans la chambre, il marmonnait en s'agitant de tous côtés. Il alluma les lanternes et le cuir vert, le plafond entre les lourds ballots, tout reprit subitement vie.

Herrick regarda Bolitho s'effondrer dans un fauteuil et l'entendit qui ordonnait à Ozzard de lui ôter ses bottes.

— Doucement, l'ami, fit Browne d'une voix inquiète.

Herrick aperçut alors une grande tache de sang sur la cuisse de Bolitho.

— Seigneur tout-puissant !

Bolitho se raidissait contre la souffrance.

— Racontez-moi tout, Thomas. Ce duel.

— J'ai dit à Browne tout ce que je savais, amiral. Je n'étais pas certain que vous puissiez arriver à temps. Mais *l'Implacable* appareille avec le jusant du matin et Pascoe sera hors de danger.

Il grimaça en entendant Bolitho pousser un cri.

— Je fais appeler le chirurgien.

— Plus tard, ordonna Bolitho — et se tournant vers Ozzard : A boire, je vous prie, n'importe quoi, mais vite !

Et il ajouta à l'intention de Herrick :

— Comment Adam a-t-il pris la chose ?

— Mal, amiral. Il m'a parlé d'honneur, de la confiance que vous mettiez en lui, des ennuis qu'il vous causait à cause de son défunt père.

Herrick fronça le sourcil, il revivait cette scène pénible.

— A la fin, j'ai dû faire acte d'autorité. C'est là que cela a été le pire.

Bolitho hocha la tête.

— Quand je pense qu'Adam rêvait d'embarquer à bord d'une frégate !... Lui gâcher ainsi son plaisir est fâcheux, mais vous avez eu raison, Thomas. Le commandant Rowley Peel est jeune et ambitieux, il a prouvé sa valeur au combat. Mieux encore, je ne le connais pas, il n'a donc pas besoin de s'attirer mes faveurs. Ce cher Inch dirait blanc si c'était noir juste pour me faire plaisir. Dans ce domaine, il est bien comme vous.

Il prit le gobelet que lui tendait Ozzard et avala une grande rasade. C'était un vin du Rhin glacé, qu'Ozzard avait mis à l'abri dans les fonds.

Bolitho se carra dans son fauteuil et ordonna :

— Un autre ! Et allez en chercher également pour le commandant Herrick ainsi que pour mon aide de camp — il les examina tour à tour. Je vous dois à tous les deux bien plus que je ne saurais dire.

Browne laissa échapper :

— Avez-vous l'intention de rencontrer Roche, amiral ?

Herrick manqua en renverser son verre :

— Quoi ?

— A quelle heure est le rendez-vous ? demanda Bolitho ;

— Ce matin à huit heures. Du côté de Gosport. Mais ce n'est plus nécessaire, à présent. Je peux ; rendre compte au major général et faire inculper Roche.

— Croyez-vous vraiment que celui qui a voulu se servir d'Adam contre moi ne va pas faire d'autres tentatives ? Il ne s'agit pas d'une coïncidence.

Et il ajouta en voyant l'expression de Herrick :

— Vous vous rappelez quelque chose ?

Herrick passa sa langue sur ses lèvres.

— Votre neveu a fait une remarque étrange, amiral. Le lieutenant de vaisseau Roche lui a dit qu'il le cherchait. « J'allais vous rencontrer » ou quelque chose de ce genre.

— Voilà la preuve.

Il songea soudain à son visage. Mais à quel visage : celui de Cheney ou bien celui de la jeune femme qu'il avait laissée à Londres, dans cette sombre demeure ?

— Il est sérieux, fit Browne.

— A présent, conclut Bolitho en souriant, vous pouvez envoyer chercher le chirurgien. J'aurai besoin de vêtements propres, d'un pantalon et de souliers.

— Et d'une chemise... compléta Browne — il hésita... En cas de malheur, amiral.

Il quitta la chambre et Herrick décida :

— J'y vais avec vous.

— Le major Clinton est sans doute plus habitué à ce genre d'affaire. Nous sommes trop proches, Thomas — il pensait à Allday. Ce sera mieux ainsi.

Browne revint, à bout de souffle :

— Le chirurgien arrive, amiral.

— Parfait. Prévoyez un canot, et une voiture si l'endroit est à quelque distance.

Il ferma les yeux, la douleur revenait. Sans Herrick, il serait toujours à Londres. Au moindre retard supplémentaire, il aurait manqué l'heure du duel.

Si Damerum était derrière tout cela, il devait à cette heure attendre de pouvoir savourer la victoire de Roche. Il dit d'une voix calme à Herrick :

— Il y a une lettre dans mon coffre, Thomas — les yeux de Herrick s'agrandirent. Je suis un lâche, j'aurais dû parler à Adam de la mort de son père. Tout est dans cette lettre. Remettez-la-lui si je tombe aujourd'hui.

— Mais, amiral, explosa Herrick, vous ne pouviez rien lui dire ! En le faisant, vous auriez avoué que vous aviez recueilli un traître.

Votre frère se serait fait prendre, Pascoe aurait assisté à sa pendaison.

— C'est bien ce que je me suis dit, Thomas. Sans doute était-ce encore un mensonge. Peut-être aussi ai-je redouté qu'Adam en vienne à me haïr s'il savait. Je pense qu'il y avait un peu de tout cela.

Le chirurgien arriva et fit une tête de cent pieds en voyant Bolitho :

— Sauf votre respect, amiral, vous souhaitez vraiment mourir ?

— Tenez votre langue et faites ce que l'on vous demande, le coupa Herrick. Vous pourriez aussi bien essayer, ajouta-t-il en se dirigeant vers la portière, d'arrêter un taureau furieux.

Mais il n'y mit pas le moindre ton de plaisanterie et, longtemps après son départ, les mots semblaient encore flotter dans l'atmosphère.

Le major Clinton lui dit :

— Je pense que le mieux serait de nous arrêter ici, amiral — il essaya de voir ce qui se passait dehors à travers une minuscule fenêtre. Il n'est pas prudent de donner trop de publicité à ce genre d'affaire.

Bolitho descendit de leur petite voiture et examina le ciel. Il était près de huit heures, mais la lumière était encore faible.

Clinton glissa sous son manteau la boîte qui contenait les pistolets et ajouta :

— Je vais aller voir le second de notre ami, amiral. Je n'en ai pas pour longtemps... — puis, avec une hésitation : ... si vous êtes vraiment décidé.

— Oui. Et souvenez-vous, n'échangez avec le second de Roche que le strict nécessaire.

Clinton hocha la tête.

— Je n'oublierai pas, amiral, je me limite à ce que vous m'avez dit. Encore que...

Mais il laissa sa phrase inachevée.

Bolitho posa sa coiffure sur le siège de la voiture et serra son manteau contre lui. De petits riens émergeaient ça et là ; quelques hirondelles matinales cherchaient leur nourriture. Le cocher, tout emmitouflé, était descendu de son siège et restait là, à la tête de ses chevaux. Sans doute pour les calmer lorsque claquerait le premier coup de pistolet. Ses mains étaient moites.

Qu'est-ce que cela doit être pour un condamné ! songea-t-il. On essaie de se raccrocher à de petites choses ordinaires, comme si cela pouvait arrêter le cours du temps.

Clinton revint, le visage sombre.

— Ils attendent, amiral.

Dans l'herbe mouillée Bolitho le suivit en direction d'une petite clairière. Clinton lui avait expliqué qu'une fondrière se trouvait un peu plus loin.

— Les pistolets ont été vérifiés et acceptés, amiral, lui dit Clinton.

— Et qu'a-t-il dit pour que vous ayez l'air si préoccupé, major ?

— Il est d'une impudence insensée ! Lorsque je lui ai indiqué que Mr. Pascœ avait dû prendre la mer et qu'il était remplacé par un autre officier de la famille Bolitho, il a éclaté de rire ! *Cela ne lui épargnera ni l'honneur ni la vie*, voilà ce qu'il a dit !

Bolitho aperçut deux voitures discrètement stationnées derrière un bouquet d'arbres : l'une pour son adversaire, l'autre, probablement, pour quelque médecin de confiance.

Il regarda Roche et son témoin qui s'avançaient d'un pas décidé. Roche était un homme d'allure massive qui se pavait, plein de suffisance et de vanité.

Lorsqu'ils furent face à face, le témoin de Roche déclara sèchement :

— Vous compterez tous deux quinze pas, puis vous vous retournerez et ferez feu. Si aucun des adversaires ne tombe, vous avancerez de cinq pas et ferez feu à nouveau.

Roche souriait de toutes ses dents :

— Allons-y, il me faut quelque chose à boire.

Bolitho examina les deux mallettes grandes ouvertes. Il se sentait l'esprit vide, hormis une seule pensée qui l'obsédait : avec deux pistolets, il serait plus facile à un tireur entraîné de tuer son adversaire.

— Prenez mon manteau, dit-il au major.

Il ôta son manteau, en essayant de ne pas regarder Roche. Son uniforme se détachait sur cette lumière triste, parmi ces arbres nus et mouillés : les épaulettes brillantes, le galon doré ornant la manche, les boutons, dont un exemplaire sur un autre manteau avait manqué de lui faire perdre une jambe.

Il finit par se retourner et par regarder Roche. La métamorphose était totale : ce n'était plus cet air de dédain amusé à la pensée d'un nouveau meurtre. Il fixait Bolitho, l'air hébété, comme si sa cravate allait l'étrangler.

— Eh bien, monsieur Roche ?

— Mais, mais... je ne peux pas me battre avec...

— Avec un contre-amiral ? Le grade décide-t-il de qui doit vivre ou mourir, monsieur Roche ?

Il fit un signe à Clinton, heureux de constater que lui du moins se contrôlait parfaitement.

— Allons-y.

Il entendit Roche qui murmurait :

— Dites-le-lui, John, je ne peux pas.

Bolitho sortit les deux grands pistolets de leur mallette et releva les chiens. Son cœur battait si fort dans sa poitrine que Roche et les autres l'entendaient sûrement.

— Mais moi, fit-il, je ne me retirerai pas.

Il tourna les talons et attendit, pistolets levés vers les nuages.

Si Roche se décidait, il serait mort dans trois minutes.

Le témoin se gratta la gorge. Il n'y avait plus aucun bruit, même les hirondelles s'étaient tuées.

— Quinze pas. Commencez !

Bolitho riva les yeux sur un orme et se dirigea calmement vers lui, comptant chaque pas au rythme de ses battements de cœur.

Adam aurait dû faire la même chose. Si, par chance, Roche n'avait pas réussi à le tuer de sa première balle, la seconde l'aurait à coup sûr abattu. Ces quelques pas de plus, alors que l'on venait de se faire manquer par un duelliste professionnel, ou que l'on était blessé, avaient de quoi ruiner ce qui pouvait vous rester de confiance en vous.

— Treize... Quatorze... Quinze !

Les souliers de Bolitho crissaient dans l'herbe. Il se retourna, tendit le bras droit. La chemise de Roche se détachait dans sa ligne de mire, au bout du canon luisant ; il comprit soudain que son adversaire avait gardé les bras le long du corps, pistolets pointés vers le sol.

— Je ne peux pas vous tirer dessus, amiral ! cria Roche d'une voix rauque. *Je vous en prie !*

Son second se tourna vers lui. Il était plus habitué à entendre ses victimes supplier Roche avant qu'il les abatte.

Bolitho avait toujours le bras tendu, mais le pistolet pesait aussi lourd qu'un canon.

— Si vous me tuez, monsieur Roche, croyez-vous que celui qui vous a payé pour abattre mon neveu, quel qu'il soit, vous soutiendra ? Au mieux, vous serez condamné à la déportation perpétuelle. Mais j'ai idée que beaucoup de gens seraient prêts à payer pour vous voir vous balancer au bout d'une corde, comme un vulgaire félon que vous êtes !

Le pistolet se faisait de plus en plus lourd, Bolitho ne savait même pas comment il arrivait à le garder immobile.

— Mais d'un autre côté, continua-t-il, lorsque je vous aurai tué, tout s'arrêtera là car celui qui vous protège aura du mal à avouer qu'il a sa part dans toute cette affaire !

Le témoin cria d'une voix mal assurée :

— Je dois insister, messieurs ! — et, brandissant un mouchoir au-dessus de sa tête : Lorsque je jetterai ce mouchoir, vous devrez ouvrir le feu !

— Je suis prêt, répondit Bolitho en faisant un signe de tête.

La silhouette de Roche se rétrécit lorsqu'il pivota pour présenter son flanc droit à Bolitho, pistolet pointé droit sur lui.

Le mouchoir tomba, Roche se jeta à genoux, ses pistolets chutèrent dans l'herbe.

— Je vous en prie ! De grâce, ayez pitié !

Bolitho avança lentement vers lui. Chaque pas était un martyre, sa blessure tirait sous l'épais pansement. Mais la douleur l'aiguillonnait davantage qu'elle ne le gênait. Il ne quitta pas des yeux l'officier qui, toujours à genoux, pleurnichait, jusqu'au moment où il n'en fut plus qu'à un yard.

Roche s'arrêta de gémir et de supplier. Il fixait la gueule du pistolet, incapable même de fermer les yeux.

Bolitho lui dit d'une voix glaciale :

— J'ai vu des gens bien meilleurs que vous mourir pour une raison bien moins importante. Mon neveu, que vous avez voulu tourner en dérision et humilier sans raison, a fait des choses que les gens de votre espèce ne se donnent même pas la peine de lire. Vous me dégoûtez, je ne vois aucune raison de vous laisser vivre un instant de plus !

Son doigt pressa lentement la détente, puis il entendit Clinton qui lui disait doucement :

— Si vous le voulez bien, amiral, je vais replacer les armes dans leurs mallettes.

Il prit le pistolet de la main de Bolitho et ajouta :

— Tout Portsmouth saura cet après-midi de quel courage Mr. Roche vient de faire preuve — il désigna du menton Roche, toujours aussi terrorisé — et se délectera de la nouvelle. Que le diable vous emporte !

Bolitho fit un signe à son témoin et reprit le chemin de sa voiture.

Clinton partit avec lui, soufflant de la vapeur dans l'air glacé.

— Quelle vermine, amiral ! J'étais écœuré !

En baissant les yeux, Bolitho aperçut une grande tache de sang sur son pantalon, comme de la peinture fraîche.

— Oui, major. De la vermine. Mais ce qui est terrible, c'est que j'étais prêt à le tuer. Si vous n'aviez pas été là ? — il hocha la tête. Je ne saurai jamais.

Clinton se mit à sourire de soulagement :

— Lui non plus, amiral !

XIV

BELINDA

Edmund Loveys, chirurgien du *Benbow*, redressa ses maigres épaules et se tourna vers Bolitho, avec l'air plein de cette méfiance qui caractérise les gens de cet état :

— Vous avez réduit tout mon travail à néant, amiral.

Et il se pencha pour tamponner la blessure avec un linge, mais avait du mal à dissimuler qu'il plaisantait.

— Pour moi, le fait que votre chevauchée depuis Londres et encore plus, ce duel, n'aient pas déclenché la gangrène, voilà qui relève du miracle.

Bolitho était allongé sur le banc des fenêtres de poupe et fixait les vitres tachées de sel.

Au fur et à mesure qu'il reprenait ses esprits, la folie de son comportement lui sautait aux yeux. Il avait quitté Londres sans rien dire à l'Amirauté, alors qu'en ce moment même ils étaient peut-être en conférence pour discuter stratégie. En provoquant Roche, il avait trahi la parole qu'il avait donnée à Beauchamp, et pourtant cela lui paraissait sans importance.

— Je vous prie de m'excuser, fit-il enfin. C'était nécessaire.

Loveys pouffa :

— J'en ai entendu parler, amiral. Tout le port sait comment s'est passée votre rencontre avec le lieutenant de vaisseau Roche.

Bolitho s'assit lentement. *C'était inévitable.* Il était impossible de garder un secret au sein de la flotte.

Il regarda sa cuisse, des traces livides apparaissaient autour du gros pansement que Loveys terminait de fixer une fois de plus. C'est étrange, se disait-il vaguement. Quand il était jeune officier, il n'avait jamais pensé qu'un commandant, encore moins un amiral, pût être un mortel comme les autres.

Maintenant, il était assis là sur ce banc, nu comme au jour de sa naissance, une simple couverture sur les épaules. Et, s'il y avait une couverture, c'était à cause du froid, et non pour sauvegarder la pudeur.

Herrick était revenu le voir plus souvent qu'il n'eût été nécessaire. Il se dit qu'il avait besoin de reprendre ses esprits plus qu'autre chose. Le *Benbow* était quasi paré à reprendre la mer, tous les pleins avaient été refaits à ras bord, Herrick avait donc du pain sur la planche. Il fallait encore embarquer de nouveaux hommes d'équipage, un lieutenant de vaisseau du nom d'Oughton était arrivé pour remplacer Pascœ. Tous ces détails qui regardaient essentiellement Herrick, il ne les rapportait à Bolitho que pour lui changer les idées.

Il se demanda comment se sentait Pascœ à bord de *L'Implacable*. La frégate devait se trouver à présent en mer du Nord, autant dire dans un autre univers au sein duquel Pascœ allait rapidement trouver sa place. Quel dommage qu'il n'eût pas réussi à le revoir avant l'appareillage ! Il avait même manqué le départ de la frégate qui avait mis sous voile avec la brise du matin, au moment où lui-même bâtissait des plans qui allaient le conduire à tuer Roche ou à le faire mourir par pure bravade.

— Essayez de rester ici et de vous reposer, conclut Loveys. Sans cela, vous risquez de demeurer boiteux, ou pis encore.

— Je vois. Merci.

Il poussa un grognement en se remettant sur ses pieds. Ozzard attendait avec du café fumant, mais il avait appris à ne plus manifester d'inquiétude lorsque Bolitho essayait de gagner sa table. Sa cuisse était en feu, comme s'il avait été touché au cours du duel.

Il se demanda ce que faisait Allday. A cette heure, il aurait dû être arrivé à Portsmouth avec sa voiture d'emprunt. Il se souvenait de son visage défait, de ses supplications, il savait qu'il avait besoin de lui ici, ne fût-ce que pour se rassurer et se convaincre qu'il était bien vivant.

Herrick entra dans la chambre et constata la nudité de Bolitho sans rien manifester.

— Je voudrais appareiller pour Spithead demain, amiral, dès que nous en aurons terminé avec les approvisionnements. Le vent est favorable et je n'ai pas envie de m'éterniser au port.

— Informez-en le major général, Thomas. Je ne serai pas fâché de retrouver l'escadre, rien ne me retient ici — il s'arrêta net. Pardonnez-moi, je pensais à voix haute... — haussant les épaules — ... comme d'habitude.

— Je vous comprends, fit Herrick en souriant. Je n'ai jamais connu autant de bonheur que depuis que je partage la vie de Dulcie, mais je ne le préservai pas en restant ici. Nous commençons une nouvelle année, elle nous promet peut-être la paix. Tous les renseignements convergent, l'ennemi se masse le long des ports de la Manche, une fois de plus. Au moins, vos actions contre Ropars et contre *l'Ajax* ont retardé, pour ne pas dire empêché, une attaque à grande échelle à partir de la Baltique. Même les lourdauds de l'Amirauté peuvent le comprendre.

En buvant une gorgée de café, Bolitho s'émerveillait que leur amitié eût réussi à durer si longtemps.

— Ce qui nous attend, Thomas, ce sont des patrouilles et du blocus, au moins d'ici à ce que les glaces aient fondu dans la Baltique et que le tsar Paul ait décidé de sa ligne de conduite.

En entendant un canot qui hélait à l'arrière, Bolitho s'avança vers l'encorbellement de muraille, oubliant qu'il était totalement nu.

C'était l'une des embarcations du *Benbow*. Elle avait embarqué quelques sacs anonymes, de petits tonneaux, deux hommes, l'air terrorisés, sans doute fournis par le magistrat de l'endroit qui leur avait épargné la déportation ou la corde. Et dans la chambre, Allday.

Bolitho poussa un soupir de soulagement. Il se souvenait encore de la voiture renversée dans le fossé et s'inquiétait du sort d'Allday.

Pourtant, il n'y avait pas trace de Browne dans le canot. Il avait passé toute la matinée à l'arsenal à importuner l'état-major de l'amiral, pour savoir s'ils avaient des ordres de Londres.

Herrick vint le rejoindre près de la fenêtre.

— Allday est déjà au courant — il sourit de toutes ses dents et ajouta, plus sérieusement : J'espère que plus rien ne vous menace désormais, amiral.

— Je ferai encore l'objet de menaces, Thomas, mais pas Adam ! — il agita la main. Lorsque je pense à ce qui se serait passé si vous n'aviez pas réagi aussi vite, Thomas, j'en suis malade. Je me moque de ce tueur de Roche, j'aurais provoqué Damerum en personne, Dieu me damne !

On entendit des bruits de pas dans la coursive, quelqu'un frappa un coup sec à la porte et Allday entra dans la chambre, le visage encore rougi par le vent et les embruns.

— Vous êtes sain et sauf, amiral ! Je savais bien que vous alliez lui jouer un tour à votre façon !

— Vous êtes un menteur, Allday, mais merci tout de même — il lui tendit instinctivement la main. Merci beaucoup.

Herrick était tout sourire, l'inquiétude s'était dissipée sur son visage.

— Et avez-vous rendu votre voiture en un seul morceau ? L'ami de Mr. Browne va nous agonir d'injures si vous l'avez abîmée.

Le factionnaire cria :

— Aspirant de quart, amiral !

L'aspirant Lyb entra et annonça :

— L'officier en second vous présente ses respects, commandant, pouvons-nous ramasser toutes les embarcations excepté le canot de service ?

Il mettait un soin particulier à ne pas voir la nudité de Bolitho.

Bolitho se rappelait le temps où il était commandant. Cela avait beau remonter à deux ans en arrière, il se souvenait pourtant très bien de tous les tourments intérieurs qu'il avait endurés à bord de ses différents bâtiments. Comme ce pauvre Lyb, par exemple. Il avait la même ancienneté que l'aspirant Aggett et était un peu plus vieux, mais c'était ce dernier qui avait été promu pour remplacer feu l'enseigne de vaisseau Courtenay. C'était peu de chose, une simple broutille à l'échelle de la grande stratégie d'une marine en guerre. Et pourtant, l'air abattu de Lyb révélait tant de choses...

Herrick n'était pas convaincu.

— Je crois qu'il est un peu trop tôt, monsieur Lyb. J'aime mieux monter pour voir ce que Mr. Wolfe a l'intention de faire – et à Bolitho, tout en ramassant sa coiffure : Je vous laisse entre les mains de ce ruffian, amiral.

Lorsque la porte se fut refermée, Allday dit à Bolitho :

— J'ai bien peur que Mr. Lyb n'ait pas transmis le bon message.

Bolitho prit la chemise propre que lui tendait Ozzard et l'enfila par la tête.

— Que voulez-vous dire ?

— Je... c'est-à-dire... – Allday avait l'air un peu gêné – ... je voulais vous parler seul à seul.

Et il jeta un coup d'œil à Ozzard, qui sembla rétrécir à vue d'œil avant de disparaître.

Bolitho s'exclama :

— Vous *avez cassé* la voiture !

— Non, amiral... – Allday jouait avec ses boutons. En fait, une fois que vous avez quitté la maison en compagnie de Mr. Browne, la dame est venue – il hochait du chef en voyant l'air incrédule de Bolitho. Mais si, amiral, *la dame*.

Bolitho détourna les yeux :

— Racontez-moi. Qu'a-t-elle dit ?

— J'étais si bouleversé parce que vous étiez parti sans moi que je ne me souviens pas exactement, amiral. Elle était dans tous ses états : à votre sujet, que vous aviez dû penser que c'était une sans-cœur alors que vous vous faisiez tant de souci pour votre neveu. Elle m'a posé tant de questions quand elle a découvert que j'étais avec vous depuis si longtemps, j'ai eu à peine le temps de faire les coffres.

— Quand elle a découvert ?... Vous voulez dire que vous lui avez tout raconté ?

— Je crois bien – Allday le regardait avec une détermination nouvelle. J'aime mieux vous le dire sans attendre, amiral. Je l'ai emmenée avec moi. On a rencontré Mr. Browne par hasard et il l'a installée *Chez George* – il prit une grande inspiration. Elle vous attend là-bas. Tout de suite.

Bolitho s'assit sur une chaise et resta là à contempler ses mains.

— Est-elle au courant, pour le duel ?

Allday était rayonnant.

— Oh oui, amiral ! On en a entendu parler avant d'arriver à la paroisse de Wymer. Je pense que Mr. Roche doit avoir beaucoup d'ennemis !

Bolitho ne savait pas trop que dire. Elle l'attendait, elle était ici, à Portsmouth. Lorsqu'elle avait appris qu'il était sain et sauf, elle aurait pu faire demi-tour et rentrer à Londres sans l'avoir vu. S'il ne s'était agi que de pitié, ou de politesse, elle lui aurait peut-être fait parvenir un petit message, rien de plus.

— Je descends à terre, décida-t-il.

— Pour l'amour du ciel, amiral, pas comme ça ! — Allday souriait de toutes ses dents : Vaudrait mieux enfiler un pantalon d'abord !

Ozzard répondit à l'appel de Bolitho, un peu trop vite pour quelqu'un qui était supposé s'être éloigné hors de portée de voix. Mais Bolitho était trop ému, trop conscient qu'il risquait d'être déçu, et ne remarqua rien ou presque.

Allday arpentaient la chambre en donnant ses ordres :

— Sa meilleure veste, à présent. Va me chercher le chapeau avec un ruban noir, pas celui au galon doré.

Bolitho essaya bien de mettre un terme à ses efforts pour finir de s'habiller.

— Mais enfin, pourquoi tout cela ?

Allday resta imperturbable.

— Les dames ont besoin de voir l'homme, amiral, pas seulement l'uniforme.

Bolitho hochâ la tête.

— Décidément, Allday, vous ne cesserez jamais de m'étonner.

Allday l'inspecta avec le plus grand soin.

— Bon, amiral, c'est presque bien. A présent, si vous m'excusez, je vais rassembler l'armement.

Il s'écarta pour laisser passer Herrick, qui arrivait.

— Lyb a raconté n'importe quoi, comme d'habitude — il se redressa en voyant que Bolitho avait changé d'aspect. Bon sang, amiral, mais vous êtes magnifique ! Si seulement...

Il se tut soudain, une lueur d'intelligence brilla dans ses yeux bleus.

— Cet Allday, décidément ! Il m'a chassé d'ici ! Et je crois bien que je sais pourquoi !

Ozzard tendit à Bolitho sa coiffure. Conformément à ce qu'avait ordonné Allday, il avait pris un chapeau avec une cocarde noire bordé d'un simple ruban.

— Je pars la voir, Thomas.

Il leva les yeux, il avait l'air un peu inquiet.

— Je vais sans doute passer pour un imbécile.

— Je ne crois pas, lui répondit Herrick en le suivant vers la portière. J'ai un pressentiment, et souvenez-vous que je n'ai jamais vu cette personne. Mais je vous connais et je déchiffre assez bien Allday. La suite était facile à deviner — il lui serra vigoureusement la main. Bonne chance, amiral !

Ils sortirent sur le pont détrempé, Bolitho prenant grand soin de ne pas faire bouger son pansement. Il crut apercevoir Loveys, qui, perché dans une descente, l'observait en pestant intérieurement de ne le voir tenir aucun compte de ses mises en garde.

Ils arrivèrent à la coupée où la garde l'attendait pour rendre les honneurs. Le canot major du *Benbow* roulait doucement en bas, la marée montait. Herrick lui déclara :

— Ce n'est pas trop mon genre de faire une petite prière, mais je vais faire ce qui s'en rapproche le plus.

Ils se séparèrent, Bolitho se découvrit pour saluer la poupe. C'est seulement en se penchant pour vérifier que son fourreau n'allait pas se prendre dans ses jambes qu'il s'en rendit compte : Allday lui avait donné son vieux sabre.

Quand il s'agit de mettre la chance de son côté, on ne prend jamais assez de précautions.

La pièce était assez petite et située tout en haut de l'auberge. Bolitho fit une pause devant la porte pour reprendre son souffle après avoir gravi les trois étages. Il devinait que Browne avait dû

faire usage de toute son influence et peut-être même graisser quelques pattes pour obtenir une chambre, alors que Portsmouth était encombré d'officiers de marine et de militaires.

Il frappa ; aucun mot ni aucun sujet de conversation ne lui venait.

On ouvrit. Elle se tenait là, immobile, une main sur le battant, comme si elle ne savait trop si elle devait l'accueillir ou lui claquer la porte au nez.

— Entrez.

Elle le regarda s'avancer, son regard s'arrêta sur sa jambe comme il allait en boitant jusqu'à la petite fenêtre qui dominait les toits du voisinage.

— J'ai demandé du thé. Vous êtes venu très vite. En fait, je n'étais pas sûre que vous viendriez. Que *vous auriez envie* de venir.

Bolitho l'observait intensément tandis qu'elle prenait son chapeau et son manteau.

— Cela me fait tant plaisir de vous voir. J'ai beaucoup pensé à vous. Je suis désolé, cette visite à votre maison. Je voulais tant que vous m'aimiez un peu – il essayait de sourire. C'est comme lorsque l'on porte trop de toile dans la tempête, on risque de tout perdre.

Elle l'invita à s'asseoir près du feu.

— Votre Mr. Allday m'en a raconté long. Si un homme peut être amoureux d'un autre homme, c'est bien lui. De tout le voyage il n'a cessé de parler. Je soupçonne que, s'il s'est montré aussi bavard, c'était autant pour apaiser ses propres craintes que pour m'aider à dominer les miennes.

— Pourquoi êtes-vous venue ? – Bolitho se pencha comme pour la toucher. Je suis désolé, c'est stupide. Pardonnez-moi ma grossièreté, je donnerais tant pour vous plaire, même un tout petit peu.

Elle était grave.

— Ne vous excusez pas, vous n'avez rien fait. Je n'ai pas vraiment compris. Je me suis peut-être montrée trop fière, j'ai cru que j'arriverais à m'en sortir sans bénéficier des faveurs de quelqu'un d'autre. Chaque sourire, chaque allusion un peu

indirecte, je le ressentais comme quelque chose d'intéressé, une monnaie d'échange. Et j'étais seule.

Elle chassa une mèche, d'un petit geste à la fois provocant et désarmant.

— Votre neveu, poursuivit-elle, racontez-moi...

Bolitho contemplait les flammes.

— On a traité son père de traître lorsqu'il a déserté la marine pour aller en Amérique. Là-bas, il s'est associé à des corsaires et un coup cruel du sort a fait que j'ai été capturé par son navire pendant la campagne. Sa désertion, ce qu'il avait fait contre son pays, tout cela a démolí mon père. Lorsque j'ai entendu dire que mon frère Hugh était mort à Boston dans un accident, je n'ai pas réussi à ressentir le moindre émoi, ni pitié ni deuil. Et puis un beau jour mon neveu Adam est arrivé, sorti de nulle part, sans rien si ce n'est une lettre de sa mère qui était morte. Il avait envie de retrouver sa vraie famille. *Ma famille*. Il n'a jamais connu son père et Hugh n'a jamais su non plus qu'il existait.

Sans s'être seulement rendu compte qu'il s'était levé, Bolitho s'était retrouvé près de la petite fenêtre et contemplait le front de mer battu par le vent, les vaisseaux à l'ancre un peu plus loin ;

— Mais mon frère n'était pas mort. Il avait pris la fuite et s'était caché depuis très longtemps lorsque, par un curieux hasard, il fut sauvé des flots. Et c'est à moi qu'on l'amena. Il avait emprunté l'uniforme et usurpé l'identité d'un mort. Quel meilleur refuge qu'une vie que l'on connaît parfaitement ?

Il savait qu'elle le regardait, les doigts serrés dans son giron, comme si elle craignait en parlant de rompre le fil de son récit.

— Mais c'est à mon bord qu'il échoua, et son fils y servait comme aspirant.

— Votre neveu ne connaît rien de cette histoire ?

— Non, rien. Son père est mort au cours d'une bataille. Il a été tué en se jetant entre le pistolet d'un Français et Adam. Je ne l'oublierai jamais. Jamais.

— Je l'avais en partie deviné – elle se leva souplement et lui prit le bras. Asseyez-vous, je vous prie, vous devez être fatigué, épuisé même.

Bolitho était conscient de sa présence toute proche, il ressentait la chaleur de son corps.

— Si je n'étais pas revenu à Portsmouth, Adam serait mort. Tout cela à cause d'une haine tenace. Mon frère a tué un homme pour une histoire de tricherie au jeu. Et maintenant, le frère de cet homme m'en veut, il essaie de m'abattre en remettant au jour ces vieilles histoires et, comme maintenant, en s'en prenant à celui qui m'est cher plus que tout au monde.

— Merci de m'avoir raconté tout cela, cela n'a pas dû être facile.

— Eh bien, non, lui répondit Bolitho en souriant, cela a été plus facile que je n'aurais cru. J'avais peut-être besoin d'en parler, de le raconter à quelqu'un.

Elle contemplait ses mains qu'elle avait replacées sur ses genoux. Ce faisant, elle avait laissé lentement retomber ses longs cheveux sur ses épaules, comme dans un rêve. Elle lui demanda doucement :

— A présent, allez-vous tout lui dire ?

— Oui, c'est justice, encore que...

— Vous craignez de perdre son affection ? C'est cela ?

— Je sais que je peux vous paraître égoïste, mais à l'époque, c'était dangereux. Si Hugh s'était fait prendre, on l'aurait pendu. Lorsque j'aurai tout raconté à Adam, je saurai pour de bon pourquoi j'ai gardé le secret.

Quelqu'un frappa discrètement à la porte : la servante de l'auberge, une fille à l'air avenant, apportait un plateau.

— Votre thé, madame — elle jeta un bref coup d'œil à Bolitho et esquissa une révérence — Dieu me bénisse, monsieur !

Elle s'approcha pour le regarder de plus près :

— Commandant Bolitho, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Bolitho en se levant. Eh bien, que puis-je pour vous ?

— Vous ne vous souvenez pas, bien sûr — elle l'implorait du regard. Je suis Mrs. Huxley.

Bolitho mesurait toute la gravité de la chose mais, rien à faire, il n'avait pas le moindre souvenir. Puis lentement, comme derrière un rideau qui se lève, il revit le visage de cet homme. Il était immobile, comme dans un portrait. Il reprit lentement :

— Bien sûr, je me souviens. Votre mari était quartier-maître à bord de l'un de mes bâtiments, le vieil *Hyperion*.

Elle se mit à battre des mains, des mains rougies à force de travail, et le regarda fixement pendant de longues secondes.

— Oui, monsieur. Tom parlait souvent de vous. Plus tard, vous m'avez envoyé de l'argent. C'était si gentil de votre part. Je ne sais pas écrire, je ne savais pas comment vous remercier. Et puis je vous ai vu, là. Exactement comme le jour où vous avez ramené *l'Hyperion* à Plymouth.

Bolitho lui saisit les mains.

— C'était un brave. Nous avons perdu beaucoup d'hommes de valeur ce jour-là. Votre mari est en bonne compagnie.

C'était incroyable : juste un mot, un nom, il les revoyait tous, sortis de ses souvenirs, qui se donnaient rendez-vous dans cette pièce.

— Vous plaisez-vous à Portsmouth ?

— Oui, monsieur... — elle regardait le feu, les yeux embués — ... je ne pourrais pas retourner à Plymouth. Je regardais la mer, j'attendais Tom tout en sachant bien qu'il était mort.

Elle se ressaisit brusquement et ajouta :

— Je voulais juste vous parler, monsieur. J'ai jamais oublié ce que Tom disait de vous. Ça me le rend plus proche, en quelque sorte.

Bolitho resta les yeux fixés sur la porte qui s'était refermée derrière elle.

— Pauvre femme — il se tourna vers le feu, le regard amer. Elle est comme toutes les autres. Elle scrute l'horizon en attendant un navire qui ne revient pas. Qui ne *reviendra* pas.

Il se tut en voyant son visage à la lueur du feu. Des larmes coulaient lentement sur ses joues. Elle lui fit pourtant un sourire et lui dit d'une voix douce :

— Comme j'étais assise ici à vous attendre, je me demandais comment vous étiez, comment vous étiez *vraiment*. Allday m'a appris beaucoup de choses, mais je crois que cette veuve m'en a dit énormément plus.

Bolitho s'approcha de sa chaise et se pencha sur elle.

— J'ai tant besoin de vous ! Si je suivais mes penchants, je serais capable de vous enlever. Si je me tais, vous partirez sans un regard.

Il lui prit les mains, s'attendant à la voir faire le geste de les retirer ; il se raidissait comme pour mieux peser ses mots.

— Ce n'est pas parce que vous êtes dans le besoin que je vous parle ainsi, c'est parce que *j'ai besoin de vous*, Belinda. Si vous n'arrivez pas à m'aimer, j'aurai assez d'amour pour nous deux – il tomba à genoux. Je vous en prie !...

Mais elle le regardait avec inquiétude :

— Votre blessure ! Mais que faites-vous ?

Il dégagea une main et lui caressa le visage : il sentait ses larmes lui mouiller les doigts.

— Ma blessure attendra. Pour l'instant, je me sens plus vulnérable et sans défense que sur un pont.

Il vit qu'elle levait les yeux, il ne voyait qu'eux. Ses défenses tombaient, comme si elle se déshabillait devant lui. Elle reprit à voix basse :

— Je suis capable de vous aimer.

Et elle posa la tête sur son épaule pour s'y cacher le visage.

— Il n'y aura pas de rivaux, pas de souvenirs cruels.

Il lui prit la main, l'ouvrit dans les siennes.

— Je ne suis pas impudique, je suis troublée par ce que j'éprouve.

Puis elle lui prit la main, la pressa sur son sein et la garda tandis qu'elle levait lentement les yeux vers lui.

— Sentez-vous bien ? La voilà, ma réponse.

Browne était installé en bas, dans l'une des salles, un verre de porto près de lui, et avait posé un paquet de dépêches sur le banc. La nuit tombait, quelques servantes allaient et venaient, allumaient les chandelles et préparaient les lieux pour les voyageurs de la malle de Londres ou les officiers qui n'allaient pas tarder à arriver de l'arsenal, comme d'habitude.

Browne jeta un coup d'œil à la majestueuse horloge qui trônait là et se mit à sourire.

Cela faisait des heures qu'il patientait. Mais, pour ce qui le regardait, les dépêches, le *Benbow*, la guerre elle-même, tout cela pouvait bien attendre encore un peu, avant qu'il se décidât

à déranger le couple qui se trouvait là-haut, dans une petite chambre au dernier étage de l'auberge.

XV

DE VIEUX FANTOMES

Le *Benbow*, bâtiment de Sa Majesté Britannique, tanguait sévèrement dans la houle, coque et passavants étaient trempés par les embruns. Les moutons couraient sur le Solent et le vent hululait dans les haubans et les voiles ferlées.

Bolitho signa encore une lettre et attendit que son secrétaire l'eût rangée avec les autres. Autour de lui, le bâtiment grondait et murmurait, comme s'il comprenait ce que signifiait ce changement de mouillage. Ils avaient quitté le port et cinglaient vers Spithead.

— Je vais faire porter ce paquet par le canot de service, amiral, lui dit Yovell.

Il observait avec curiosité le profil de Bolitho, comme surpris par ce subit changement de comportement.

Yovell n'était pas stupide au point de ne pas comprendre ce qui se passait. Au début, il s'était dit que Bolitho ne parvenait pas à cacher le soulagement que lui avait causé l'issue de ce duel. Si Roche ne s'était pas montré aussi lâche, Bolitho aurait pu aussi bien être mort à cette heure, et les retombées de l'Amirauté n'auraient épargné personne à bord, pas même un modeste secrétaire.

— Parfait, fit Bolitho. La vie en mer est peut-être rude, elle a aussi ses avantages, au moins pour ceux qui détestent écrire des dépêches, en particulier celles qui n'ont guère de chances d'être lues.

On frappa à la porte, Herrick entra. Les embruns faisaient scintiller son uniforme.

— Je suis paré à lever l'ancre, amiral, dès que vous voudrez.

Bolitho fit signe à Yovell, qui enfourna les dépêches dans son sac de toile et quitta les lieux.

— Très bien, Thomas. Nous allons rallier l'escadre et reprendre notre mission — il tapa de sa règle sur la table. J'ai reçu un jeu complet d'instructions rédigées par l'amiral Beauchamp. Je crois qu'il a tellement hâte de me savoir en mer qu'il n'a même pas pris le temps de me recevoir — et, grimaçant un sourire : Je n'ai pas à me plaindre, poursuivit-il, il s'est montré plus que patient.

— Patient, amiral ! s'exclama Herrick. Après tout ce que vous avez fait ? Pincez-moi si j'emploie un mot pareil !

Bolitho appela Ozzard.

— Je prends bonne note de votre dévouement, Thomas. Cependant, sans nos succès et sans les renseignements que j'ai consignés dans mon rapport au sujet de ces galères danoises, je crois malheureusement que l'autorité de Beauchamp n'aurait pas suffi à me protéger.

— De retour à l'escadre, hein ? nota Herrick tandis qu'Ozzard remplissait deux verres de madère. Cette fois-ci, amiral, les choses seront différentes pour vous.

— Oui, acquiesça Bolitho, c'est gentil à vous de m'avoir assisté dans ce domaine.

— Gentil ? — Herrick se mit à rire. Elle adore s'occuper des pauvres marins ! Elle s'est même usée à organiser le mariage de ma sœur — il redévint sérieux : Seigneur, la dame en question est de toute beauté, amiral. Vous irez très bien ensemble.

Bolitho laissait son esprit vagabonder. En quelques jours, sa vie avait changé. Belinda Laidlaw avait abandonné son emploi de dame de compagnie auprès de la femme du juge pour accepter sans la moindre hésitation l'offre d'hébergement de Mrs. Herrick. Elle lui avait dit : « A condition que vous m'autorisiez à vous aider en retour. »

Dulcie Herrick avait éclaté de rire : « Merci, ma chère, vous seriez vite épuisée par mes caprices et mes manies ! »

Mais elles étaient toutes deux fort heureuses de cet arrangement.

Bolitho avait réussi à dominer sa seule crainte : qu'après l'avoir vu partir en mer pour des semaines, des mois même, elle pût regretter sa décision et s'en aller voir ailleurs. Comme l'avait souligné Herrick, elle était belle et désirable.

Ses craintes le reprenaient. Il poursuivit :

— Je lui suis reconnaissant et je suis fier d'elle, Thomas. J'ai essayé de lui écrire, mais il m'a fallu deux brouillons pour trouver mes mots. Et même ainsi, je les trouve vides, ils ne disent pas ce que je ressens et, se tournant vers son ami : Voilà que j'en parle comme un aspirant amoureux, mais je ne peux pas m'en empêcher.

Herrick avala son verre.

— Cela se voit, amiral : dans votre façon d'être, à votre figure. Et cela vous va bien — il se leva. Je serai prêt à lever l'ancre dès que le canot sera rentré.

Il hésita à la porte :

— Mais c'est mieux ainsi, en quelque sorte, de savoir qu'elles se tiendront compagnie tandis que nous nous payons ce foutu blocus.

Bolitho resta assis longtemps à ruminer ses pensées. Herrick ignorait énormément de choses. Par exemple, il ne savait pas que Damerum était revenu exercer son commandement, que ce serait à lui de décider où il mettrait l'escadre côtière. Non, mieux valait laisser Herrick tranquille avec cela le plus longtemps possible. Être obligé de surveiller ce que fabrique derrière votre dos un supérieur qui vous est hostile est le meilleur moyen d'aller droit à la tombe.

Deux heures plus tard, leur ancre énorme dérapait. Le *Benbow* tomba lentement sous le vent, voiles battantes avant que le safran et les huniers au bas ris ne le fissent plonger dans les premiers creux.

Bolitho se tenait sur le côté de la dunette, insensible au vent humide et aux hommes qui s'activaient sur les bras et les drisses.

Il emprunta sa lunette à l'aspirant de quart et balaya lentement les remparts de Portsmouth, les forts et les batteries. On eût dit qu'ils étaient faits de métal et non de pierre. Ils paraissaient déjà si loin, comme hors d'atteinte.

Quelque chose bougeait au bord du champ de la lunette, il déplaça lentement l'instrument pour examiner l'objet de plus près.

Elle était trop loin pour qu'il pût distinguer ses traits, mais elle portait ce même manteau bleu qu'elle avait sur elle lorsque sa voiture s'était retournée. Elle avait détaché ses cheveux qui volaient au vent et agitait son mouchoir au-dessus de sa tête.

Bolitho fit quelques pas vers l'arrière, une batterie de flanquement commençait à la cacher inexorablement, comme une porte qui se referme.

Il se hâta vers l'échelle de poupe et, maintenant la lunette d'une seule main, commença à agiter lentement sa coiffure d'avant en arrière, même s'il était assez improbable qu'elle pût le voir. Puis il retourna sur la dunette et rendit son instrument à l'aspirant.

Lorsqu'il s'approcha des filets, l'inclinaison de la terre avait encore augmenté et la petite tache bleutée surmontée de cheveux châtais disparut à sa vue.

Il se la rappelait, telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois, il sentait encore ce corps souple abandonné entre ses bras.

Belinda.

Le lieutenant de vaisseau Speke se tourna vers lui, un peu inquiet :

— Je vous demande pardon, amiral ?

Bolitho avait parlé tout seul sans s'en rendre compte.

— Euh non, rien, monsieur Speke.

Herrick avait tout entendu et dut se retourner pour dissimuler son sourire, tout en remerciant le ciel de la bonne fortune qui venait de rendre à Bolitho un bonheur inespéré.

Le vieux Grubb n'en avait pas perdu une miette lui non plus. Il se moucha bruyamment et laissa tomber :

— Le vent est établi, tout va bien, brassé carré partout.

Dulcie Herrick quitta les remparts détrempés et cria à sa compagne :

— Vous feriez mieux de rentrer, ma chère, vous allez périr de froid.

Elle avait désiré plus que tout pouvoir assister à l'appareillage du *Benbow* et faire de grands signes d'adieu au vaisseau qui envoyait sa toile avant de céder lourdement à la pression du vent. Sa modeste expérience lui avait pourtant

appris à quel point ces moments étaient importants, trop importants pour que l'on pût les partager avec quiconque.

La jeune femme se retourna pour la regarder. Ses yeux noisette étaient tout embués. Elle demanda :

— Avez-vous entendu ? Les marins chantaient...

— Une chanson à virer, je l'ai entendue comme vous. Cela m'émeut toujours beaucoup. Surtout aujourd'hui.

La jeune femme descendit les marches de pierre et passa la main sous son bras.

— Il y a tant de choses que j'aimerais savoir sur lui, sur son monde – elle serra plus fortement le bras de sa compagne et ajouta : J'ai été tellement idiote, Dulcie, j'aurais pu le perdre.

Les journées qui suivirent le retour du *Benbow* à l'escadre ne connurent rien de notable, si ce n'est le vide. Chacune était aussi triste que la précédente. Puis les jours devinrent des semaines, les bâtiments de Bolitho enduraient le mauvais temps en répétant inlassablement les allers et retours de cette interminable patrouille. Les équipages avaient l'impression d'être les derniers survivants d'un univers qui les avait oubliés.

Les frégates et la corvette elles-mêmes n'avaient pas grand-chose à se mettre sous la dent. Pas un mouvement à l'entrée ou à la sortie de la Baltique. Les commandants devaient inventer des concours divers et garder leurs hommes occupés pour maintenir la discipline malgré la routine.

Bolitho envoyait à tour de rôle les bâtiments faire une brève escale au pays. Pendant ce temps, ceux qui restaient à la mer commençaient à compter les jours, attendant de voir revenir l'heureux élu, qui les libérerait à leur tour.

L'Implacable était la plus grosse des deux frégates et s'était donc vu assigner un poste autour du Skaw et plus bas, dans le Kattegat. Lorsqu'il reprenait contact avec l'escadre, ce qui était rare, c'était par l'intermédiaire du *Styx* ou de leur corvette, *La Vigie*. Bolitho se demandait souvent comment se comportait son neveu et s'il se souciait seulement de ce duel, ainsi que de ce qui l'avait provoqué.

Le premier vaisseau à rentrer de cette courte relâche en Angleterre fut *l'Odin*, le soixante-quatre du commandant Inch.

Bolitho était monté sur la dunette pour assister au spectacle : le deux-ponts se rapprochait à toute vitesse de l'escadre. Il avait le pressentiment que ce serait le dernier. Il ne fut pas surpris d'entendre Oughton, le lieutenant de vaisseau qui venait d'embarquer, annoncer :

— Signal de *l'Odin*, amiral ! Le commandant sollicite l'autorisation de venir à bord !

Herrick s'approcha de Bolitho :

— Je suis curieux de savoir quelles nouvelles il peut bien nous rapporter, amiral.

Quelques marins de la bordée de repos se tenaient sur le passavant. Les hommes étaient maintenant si habitués à ce temps froid que la plupart d'entre eux étaient bras nus et sans souliers. Eux aussi devaient attendre les nouvelles avec impatience : est-ce qu'on allait lever le blocus, la guerre était-elle finie, les Français avaient-ils envahi l'Angleterre ?

— Quelles que soient les nouvelles, Thomas, Inch a visiblement hâte de nous les transmettre. S'il envoyait encore un tout petit peu de toile, il démâterait !

Ils en sourirent tous les deux : Inch n'avait jamais eu la réputation d'être un fin manœuvrier, mais son courage et son dévouement sans faille compensaient largement cette faiblesse.

L'Odin était déjà bout au vent, voiles battantes, pour larguer le canot d'Inch.

— Canot à la mer, amiral, annonça Wolfe — et, se tournant vers l'aide du pilote : Faites armer la coupée !

— Il vaudrait mieux que les renseignements en vaillent la peine, fit Herrick à voix basse. Nous voilà en mars à présent, et on dirait que nous sommes toujours aussi loin d'une issue que lorsque nous avons quitté Spithead, en septembre — il laissa errer son regard sur son bâtiment avant d'ajouter : Mais nous nous sommes fait une réputation, c'est sûr.

Inch franchit la coupée en s'agrippant des deux mains, le chapeau de travers, avec son air chevalin. Il salua la garde puis le pavillon. Lorsqu'il aperçut enfin Herrick et Bolitho, il courut presque vers eux.

— Doucement, lui dit Bolitho avec un grand sourire, les hommes vont croire que nous nous retirons d'ici !

Inch accepta de se laisser conduire jusqu'à la chambre avant de laisser enfin échapper :

— Nous sommes en train de rassembler une grande flotte, amiral. L'amiral Sir Hyde Parker en prend le commandement, il doit franchir le Sound pour attaquer Copenhague !

Bolitho hochait lentement la tête. Tout se passait comme Beauchamp le lui avait laissé pressentir. Avec le répit que donnait à la marine et à ses ressources éparpillées par le monde la prise de la glace dans la Baltique, il allait bientôt être temps d'agir.

Sans laisser au tsar Paul le temps d'unir ses forces à celles des Prussiens et des Suédois pour lancer une attaque massive, il fallait agir sur le maillon le plus vulnérable, et le Danemark semblait tout désigné pour être intimidé.

Bolitho ne ressentait aucun enthousiasme à cette idée. Il revoyait les flèches vertes des églises, ces gens agréables, les bâtiments élégants de la ville.

— Et qui sera l'adjoint de Hyde Parker ? demanda Herrick.

Inch prit un air perplexe :

— Ça, c'est une chose que je n'arrive pas à comprendre : il s'agit du vice-amiral Nelson.

Herrick tapa des mains.

— Voilà qui est merveilleux ! Nelson, l'homme qui a battu les Français à Aboukir, celui que les matelots suivraient jusqu'en enfer au besoin, eh bien, on en fait l'adjoint de Hyde Parker !

Bolitho restait silencieux, mais il déchiffrait clairement le sens des propos de Herrick. On aurait dit que l'on voulait punir Nelson d'avoir été vainqueur, d'être devenu un héros national. Hyde Parker avait vingt ans de plus, c'était un homme très riche. Voilà tout ce que Bolitho savait de lui. Oui, il avait également une femme qui aurait pu être sa fille et que l'on avait surnommée assez irrévérencieusement dans la flotte *Pâte-à-Pudding*.

Inch sortit une longue enveloppe de dessous son manteau et la tendit à Bolitho.

— Vos ordres, amiral — il respirait bruyamment, brûlant visiblement de savoir ce que contenait le pli. Notre partie à nous.

Herrick saisit la balle au bond :

— Venez dans ma chambre, Francis. Nous allons prendre un verre pendant que vous nous ferez part des derniers scandales.

Bolitho s'assit lentement et déchira l'enveloppe.

Tout était rédigé dans un style net et précis, il pouvait presque entendre le ton sec de Beauchamp, rien qu'à parcourir la liste des bâtiments, dont quelques-uns étaient fameux et qu'il connaissait pour la plupart, ainsi que leurs commandants. Ils constituaient une flotte formidable, mais si l'ennemi parvenait à combiner ses forces, les bâtiments de ligne de Hyde Parker et ceux de Bolitho en particulier allaient devoir se battre à un contre trois.

Il se souvenait de ce qu'il avait vu et appris à Copenhague, les barrages et les batteries flottantes, les galères et les bricks armés, les galiotes à bombes. Il savait qu'il ne s'agissait pas de broutilles ni d'un instrument de dissuasion. Il s'agissait d'une menace bien réelle et les Danois allaient réagir avec la plus grande détermination.

Il appela Ozzard, mais c'est Allday qui entra.

— Nous allons attaquer, Allday — c'était étrange, mais il n'avait aucune difficulté à annoncer la nouvelle à Allday. Voudriez-vous demander au commandant Herrick de nous rejoindre, je vous prie ?

Allday fit la grimace :

— Bien, amiral — et, jetant un coup d'œil aux sabres accrochés dans leur râtelier : Cette fois-ci, fit-il observer, je pense qu'on va pouvoir s'en débarrasser. Je trouve qu'on a fait notre part.

— Il n'y a pas de part qui tienne, répondit Bolitho en souriant.

Il résuma rapidement à Herrick et à Inch le contenu de la dépêche, sans la moindre émotion. Leur rôle exact dans l'affaire n'était pas encore très clair. L'amiral Damerum devait commander l'escadre de soutien qui allait protéger les bâtiments de ravitaillement et tenir à l'écart d'éventuels français

qui tenteraient de briser le blocus pour participer à la bataille. A première vue, son rôle n'était pas des plus importants.

Herrick finit par dire :

— C'est nous qui assumerons la plus grande part de l'affaire.

Inch fut encore plus net :

— Quel malheur de voir que notre Nel ne sera pas à l'avant-garde, avec notre amiral en soutien !

— Je propose de boire à cette opinion, Francis, conclut Herrick, assez renfrogné.

Bolitho baissa les yeux pour dissimuler un sourire. Inch lui faisait une confiance insensée, cela en devenait agaçant.

— La flotte se rassemblera à l'entrée du Sound vers la fin du mois.

Il essaya de chasser son visage de son esprit, de ne pas penser à ce qu'elle avait dû endurer lorsque la nouvelle s'était répandue en Angleterre. La fin du mois, avait-il annoncé. C'était dans moins de deux semaines.

— Tout est dans les mains de Sir Hyde Parker.

Il imaginait l'étroit chenal du Sound et la grande batterie d'Elseneur qui le défendait plus haut. Si les Suédois ouvraient eux aussi le feu au canon, les escadres allaient se faire hacher menu sous les tirs croisés.

— J'aimerais retourner à mon bord, amiral... dit Inch – il se troubla soudain – ... j'ai quelques lettres pour l'escadre.

Les deux commandants quittèrent les lieux et Bolitho entendit Herrick qui demandait à l'autre :

— Comment va votre femme ?

— Hannah va bien, je vous remercie. Nous attendons notre premier enfant.

Il n'entendit pas le reste, étouffé derrière la porte qui se refermait.

Bolitho se leva et commença à arpenter sa chambre. Dans le temps, aucun d'entre eux ne se souciait du jour qui passait ni du lendemain. A présent, Herrick et Inch avaient des femmes. Il s'arrêta près des fenêtres de poupe, on sentait les vibrations du safran sous la voûte. Herrick abattait pour faire au canot de *l'Odin* une zone de calme sous le vent.

Voilà ce que signifiait une marque en tête d'artimon, sa marque. Il ne s'agissait pas d'une bataille de plus, d'une tâche à exécuter bêtement et qui ne requérait rien d'autre que le sens de la discipline et un peu de courage. Non, il s'agissait d'hommes. Des gens comme Herrick et Inch, dont les femmes devaient mener elles aussi leur propre combat, chaque fois qu'un vaisseau de guerre levait l'ancre. Des gens ordinaires avec leurs espoirs et leurs problèmes, qui n'avaient pas d'autre choix que de faire confiance à leur chef.

Il se souvint avec une netteté subite de ce qu'elle lui avait dit pendant leur dernière étreinte : « Revenez-moi sain et sauf, Richard. Je ne demande rien de plus. »

Désormais, la même responsabilité pesait aussi sur lui.

Il se tourna vers *l'Odin* qui changeait d'amure et dont la silhouette tremblotante derrière les vitres épaisses s'allongeait lentement. Ses voiles se détachaient comme des ailes sur le fond de nuages sinistres.

Une heure plus tard, alors que l'escadre avait repris sa route en formation serrée, Herrick redescendit le voir. Bolitho était toujours près de la fenêtre, les mains posées sur le rebord pour soulager sa jambe malade.

Bolitho aperçut son reflet dans les vitres couvertes de sel.

— Nous convoquerons les commandants à bord dès que je saurai ce que l'on attend de nous. Je veux les voir avant de livrer bataille.

Il pensait à Browne : *nous qui sommes les heureux élus*.

— Signalez à *La Vigie* de rappeler *L'Implacable* de sa patrouille.

Herrick acquiesça :

— J'y vais tout de suite, le jour tombe – et, un peu inquiet : Allez-vous lui dire la vérité, amiral ?

Bolitho n'eut pas besoin de lui demander de préciser sa pensée.

— Il en a le droit, Thomas. Rien de tout cela n'est sa faute.

— Ni la vôtre, amiral, répondit tristement Herrick.

— Peut-être – il lui fit face. Pour le moment, allez faire ce signal. Ensuite, nous pourrions souper ensemble, hein ?

De nouveau seul, Bolitho alla s'asseoir à sa table et resta là à écouter les bruits du bord. Le gréement et les espars, les membrures et les palans, tous les apparaux murmuraient leur petite chanson à eux.

Il sortit un peu de papier d'un tiroir, prit une plume sur un support confectionné par Tregoye, le charpentier. Un Cornouaillais comme lui, qui ne disait pas grand-chose, mais qui lui avait laissé cet objet en souvenir. Il savait que Bolitho comprendrait ce que cela représentait.

Il réfléchit quelques instants, essayant de se souvenir comment elle se tenait à lui et aussi, dans les moments de paix, cette façon qu'elle avait de mettre ses mains dans son giron, comme une enfant.

Puis, sans aucune hésitation, il se mit à écrire. « Ma très chère Belinda...»

Si le brick du courrier les trouvait avant la bataille, elle recevrait peut-être cette lettre. Pour lors, tout serait accompli, mais du moins saurait-elle qu'il avait pensé à elle dans ces moments, à cette heure où, à la tête de sa petite escadre, le *Benbow* faisait voile vers les ombres de la nuit.

Bolitho entendait le bruit étouffé des appels lancés par les coups de sifflet indiquant l'arrivée d'un autre de ses commandants pour la brève conférence qu'il avait organisée. Brève, elle devait l'être, car, avec autant de bâtiments dans le voisinage, renforcés par les frégates de patrouille, les bricks, les navires de ravitaillement et le reste, ils n'avaient même pas assez d'eau pour mouiller.

La semaine qui venait de s'écouler avait été chargée, mais moins tendue. Une fois qu'ils savaient qu'un plan de bataille était conçu, si confus qu'il parût au matelot ou au fusilier ordinaires, les hommes trouvaient une nouvelle énergie pour accomplir leur travail. Il fallait transborder les réserves, la poudre et les boulets pour rééquilibrer des coques qui avaient fait un peu de lard.

Pendant la journée, les vigies avaient encore signalé de nombreux bâtiments de la flotte de Hyde Parker qui se

rassemblaient avant d'entamer un chenalement périlleux dans le Sound.

Quelqu'un frappa à la porte ; Bolitho entendait des bruits de pas, on eût cru des acteurs qui se préparaient à entrer en scène.

Browne passa la tête :

— Tout le monde est là, amiral — et il ajouta, comme s'il y pensait soudain : Le vent est stable, amiral, Mr. Grubb prévoit qu'il va rester comme ça.

— Faites entrer, lui dit Bolitho en avançant pour aller serrer la main de ses jeunes commandants : Veitch, de *La Vigie* et Keverne, de *L'Indomptable*.

Celui-là n'avait pas changé d'un poil en dépit de ses nouvelles fonctions. Il avait toujours cette bonne tête de gitan que Bolitho lui avait connue lorsqu'il était son second à bord de *l'Euryale*. Puis Inch et, naturellement, Neale, du *Styx*, suivi par le capitaine de vaisseau Peel, de *L'Implacable*.

Herrick entra le dernier avec le commandant Valentine Keen, *Nicator*. Ces deux-là avaient fait tant de choses ensemble, aux Antilles d'abord puis dans les mers du Sud, là où Bolitho avait manqué périr de la fièvre.

Bolitho lui serra chaleureusement la main :

— Alors, comment allez-vous ?

Keen savait très bien que la question était à double sens. Son prédécesseur à bord du *Nicator* était un lâche et un menteur, le bruit courait qu'il était mort d'une balle tirée par un membre de son propre équipage. Le *Nicator* était alors un navire de malheur mais, sous le commandement de Keen, il avait repris vie à une vitesse surprenante.

— Très bien, amiral, répondit Keen en souriant, vous pouvez compter sur nous.

Herrick lui donna une grande claqué sur l'épaule :

— Assez parlé, l'ami Val ! Finissons-en avec cette réunion pour avoir le temps de prendre un verre !

Bolitho était assis derrière sa table, ses pieds lui transmettaient le lent roulis et le tangage du pont.

— J'ai reçu nos ordres définitifs, messieurs.

Ils avaient tous les yeux fixés sur lui, attentifs, tendus. Certains essayaient de dissimuler leurs sentiments.

— Nous avons obtenu de nouveaux détails sur ces galères armées que le commandant Neale et moi-même avons pu observer lors de notre petite expédition dans la Baltique. (*Sourires.*) Les Danois en possèdent bien plus que je ne croyais au début et les gardent au sud de Copenhague. Elles représentent une menace évidente pour des bâtiments un peu lents naviguant en ligne de file. Il a été arrêté que le vice-amiral Nelson conduirait l'assaut principal contre les défenses et les navires de guerre au mouillage, ainsi que contre tout ce que les Danois auraient pu préparer pour nous recevoir.

Hyde Parker lui-même avait dû être assez ennuyé d'accepter que son subordonné prît en charge la partie la plus lourde de la bataille. Bolitho surprit Neale qui donnait un coup de coude à Inch et se dit qu'ils devaient penser la même chose.

— Nous sommes à présent certains que les batteries danoises ouvriront le feu dès que nous serons entrés dans la Baltique. Le commandant en chef suédois n'a rien annoncé, mais il nous faut supposer qu'il suivra cet exemple. Lorsque j'étais à Copenhague, j'ai entendu dire que les Danois s'apprêtaient à relever les bouées et à ôter les marques du chenal.

Là, plus personne ne souriait. Sans moyen de se repérer précisément dans le chenal, il faudrait progresser avec la plus grande prudence. Il suffirait de deux bâtiments qui iraient s'échouer pour faire d'une opération en bon ordre un énorme cafouillis, bien avant qu'ils eussent atteint leurs objectifs.

— Ainsi... — Bolitho s'arrêta pour jeter un œil à ses instructions — ... l'escadre embouquera le chenal sous le couvert de l'obscurité pour contourner les défenses du port et attaquera les galères avant qu'elles aient le temps de s'en prendre à la flotte.

Il s'obligeait à parler lentement pour dissimuler son scepticisme.

— La drome de l'escadre sera employée à sonder, je veux un officier ou un officier marinier expérimenté à bord de chacun des canots. Nous maintiendrons un contact serré en permanence, mais avec un minimum d'échange de signaux. Il semble certain que nous ne franchirons pas ce passage sans être

déTECTés, et il faut s'attendre à subir quelques avaries. Pour cette raison et pour d'autres encore, nous resterons sur la rive suédoise du chenal afin de rendre la vie aussi dure que possible aux canonniers danois, compris ?

La plupart d'entre eux hochèrent la tête, mais Peel se leva brusquement et lui demanda :

— Si la flotte est prise à partie par les défenses danoises, amiral, qu'adviendra-t-il de nous ?

— Vous me le demanderez le moment venu.

Il appréciait beaucoup l'air du commandant Rowley Peel. A vingt-six ans, il avait acquis la réputation d'un excellent commandant, encore qu'il eût plus l'air d'un fermier que d'un officier de marine. Bolitho savait que cela n'était guère surprenant, puisque Peel était issu d'une longue lignée de propriétaires terriens et aurait été autant à sa place au milieu de ses bêtes et de ses récoltes que sur une dunette.

— Bien, amiral, répondit Peel en faisant la grimace. Avec Nelson à un bout et vous à l'autre, je crois que nous parviendrons à en réchapper !

Bolitho s'appuya sur ses mains pour les observer tour à tour.

— Maintenant, l'ordre de bataille. *L'Implacable*, qui est la plus grosse de nos frégates, prendra la tête, avec *La Vigie* en soutien rapproché.

Il se tourna vers Neale qui se dressa sur ses ergots comme un jeune coq lorsqu'il lui annonça :

— Vous resterez derrière pour répéter les signaux de l'escadre ou lui transmettre les nôtres.

On aurait pu croire que Neale venait de s'entendre condamner à la cour martiale alors qu'on lui épargnait de se faire hacher par les bordées ennemis.

Pendant quelques instants, il eut l'impression que leurs visages s'estompaient et qu'il était seul dans sa chambre.

Le rôle de *L'Implacable* était vital, il n'avait pas le choix.

En suggérant ce plan à Hyde Parker, Damerum avait probablement eu du mal à cacher sa joie. Ayant sans doute eu vent de la nouvelle affectation de Pascoe à bord de la frégate, il savait combien sa situation allait devenir bientôt précaire.

Il y eut encore quelques questions auxquelles répondirent Herrick ou Browne.

Ozzard fit son apparition avec un plateau chargé de verres et l'on porta le toast de rigueur.

Bolitho conclut d'une voix calme :

— La plupart d'entre nous nous connaissons depuis longtemps. Lorsque l'on fait la guerre, c'est une chose précieuse. Au cours de la bataille qui s'annonce, la connaissance que nous avons les uns des autres sera aussi importante que l'artillerie et la manœuvre. En ce qui me concerne et plus que tout, ce sera un grand encouragement de savoir que je suis au milieu de mes amis.

— A nous ! déclara Herrick en levant son verre.

Puis ils commencèrent à prendre congé en se demandant probablement chacun à part soi comment ils allaient expliquer à leurs équipages ce que l'on attendait d'eux.

Herrick et Browne quittèrent la chambre pour accompagner les commandants jusqu'aux canots, mais Peel traînait derrière, visiblement ennuyé.

— Qu'y a-t-il, Peel ?

— Eh bien, amiral, ce n'est pas à moi de le dire, naturellement. Mais toute l'escadre a entendu parler de votre algarade avec l'amiral Damerum. Je comprends pourquoi il nous faut adopter une ligne de conduite aussi périlleuse et, pour ma part, je suis fier de mener l'attaque. Comme Sir Hyde Parker a besoin de tous ses bricks armés et de toutes ses galiotes pour attaquer le port de Copenhague, il est évident que nous devons jouer notre rôle et disperser les galères.

— Voilà un bon résumé, Peel, acquiesça Bolitho.

Peel était têtu :

— Mais rien n'impose que votre neveu doive être à mon bord à ce moment-là, amiral ! Après tout ce qui s'est passé, c'est bien le moins que je puisse faire que de le remplacer !

Il déglutit, difficilement :

— De toute manière, amiral, il est venu ici avec moi, pour s'entretenir avec le capitaine de pavillon. J'aimerais aussi consulter votre maître pilote au sujet de quelques cartes

récentes – il leva le sourcil. Dois-je vous envoyer Mr. Pascœ, amiral ?

— Oui, et merci de votre délicatesse.

Il eut le sentiment que Pascœ mettait une éternité à arriver. Il était très pâle, comme s'il avait la fièvre.

— Asseyez-vous, Adam, fit Bolitho.

Mais Pascœ lui demanda aussitôt :

— Vous n'allez certainement pas me faire débarquer de *L'Implacable*, amiral ?

— Non. Je vous connais mieux que vous ne croyez. Mon seul regret est d'avoir attendu si tard pour vous dire tant de choses. Si ce scélérat de Roche m'a rendu un seul service, c'est bien de m'ouvrir les yeux.

— J'en ai entendu parler, ainsi que des risques que vous avez pris. Il aurait pu vous tuer.

— Ou bien vous tuer vous, Adam, y aviez-vous pensé ?

Bolitho s'approcha des fenêtres de poupe pour admirer la ligne d'horizon grisâtre qui se balançait d'avant en arrière, comme pour faire basculer les bâtiments de l'autre côté et les faire tomber dans l'oubli.

— Je ne vous cacherai pas les sentiments que j'éprouve à votre égard, Adam. Vous représentez beaucoup pour moi, plus que je ne saurais dire. J'avais espéré que vous pourriez reprendre un jour le nom de notre famille, comme vous le méritez tant.

Il vit dans la vitre Pascœ qui s'avancait pour protester.

— Non, écoutez-moi. Vous avez subi pendant trop longtemps la honte qui est attachée au nom de votre père – il sentait son cœur cogner, le sang battait en cadence dans sa cuisse blessée. Je ne prolongerai pas davantage cet état de choses, dussé-je y perdre votre amitié. Votre père, *mon frère*, a tué un homme au cours d'un duel stupide. Cet homme était le frère de l'amiral Damerum, et vous pouvez constater que la haine ne s'en est jamais éteinte.

— Je comprends, amiral.

— Non, vous ne comprenez rien. Vous croyez que votre père est un traître qui a connu une mort ignominieuse – il se retourna brusquement sans faire attention à la cuisante

douleur. Ce pilote, Mr. Selby, qui a perdu la vie pour sauver la vôtre à bord de *l'Hyperion*, c'était Hugh, votre père !

Pascœ n'aurait pas reculé plus brusquement s'il lui avait porté un coup violent. Bolitho ne lui laissa pas le temps de l'interrompre et poursuivit, sans aucun remords :

— Je croyais que tout ceci était définitivement enterré, oublié. Hugh ne connaissait même pas votre existence mais, lorsque cela fut fait, je peux vous assurer qu'il en a ressenti une grande fierté. Il m'a fait promettre de garder le secret. Si cela n'avait pas été le cas, il aurait pu y laisser la vie et à vous, cela aurait coûté quelque chose d'encore plus cher. Mais enfin, il est mort en brave et il n'aurait pas pu rêver meilleure cause.

Il comprit soudain que Pascœ était debout, tanguant comme s'il allait perdre l'équilibre.

— Il faut que je réfléchisse à tout cela, dit lentement Pascœ — il regardait la chambre comme un animal traqué. Je... je ne sais que dire ! Mr. Selby ? J'en étais venu à l'aimer. Si j'avais seulement su...

— Oui.

Désemparé, Bolitho le voyait s'abîmer dans le trouble et le désespoir, il sentait son rêve lui échapper comme le sable s'écoule dans le sablier.

Il leva les yeux vers la claire-voie en entendant des bruits de pieds au-dessus de sa tête. L'escadre se préparait à rallier le point de rendez-vous final, à l'entrée du chenal du Sound.

— Il vaut mieux que je regagne mon bord, amiral, fit soudainement Pascœ. J'étais venu voir le commandant Herrick, au sujet de ce Babbage et de l'aspirant Penels — il leva les yeux. Et naturellement, j'étais aussi venu vous voir.

— Merci de cette pensée, Adam.

Pascœ hésitait encore, les doigts sur la poignée de la porte.

— Accepterez-vous de m'en dire plus un jour, au sujet de mon père ? Maintenant que je sais la vérité ?

Bolitho traversa la chambre et le prit par les épaules.

— Mais bien sûr, en avez-vous douté ?

Pascœ avait retrouvé tout son calme. Il répondit à Bolitho, en le regardant droit dans les yeux :

— Et vous, mon oncle, avez-vous douté de mes sentiments ? Après tout ce que vous avez fait pour moi, après tout le bonheur et la fierté que nous avons partagés, imaginez-vous un seul instant que je puisse faire autrement que vous aimer ?

Ils se séparèrent, tous deux incapables de prononcer un mot. Puis Bolitho lui dit :

— Prenez grand soin de vous, Adam. Je penserai à vous. Pascoe chassa une mèche de cheveux noirs sur son front et remit sa coiffure en place.

— Et moi, mon oncle, je garderai les yeux fixés sur votre marque. Il se retourna brusquement et faillit se cogner dans Allday qui attendait de l'autre côté de la porte.

— Alors, fit brusquement Allday, il sait tout, amiral ?

— Oui.

Allday s'avança pour chercher un verre propre.

— Il pétait de joie, voilà ce qu'il faisait, il pétait vraiment ! — il hocha la tête et fit une grimace. Aussi bien, valait mieux que ça soye vous qui veilliez sur lui. Sans ça, que j'aurais viré ou pas, ce diable-là se serait jeté dans mes pattes !

Bolitho avala son breuvage sans même savoir ce qu'il buvait. Dans deux jours environ, ils seraient en train de se battre pour sauver leurs vies.

Mais le vieux fantôme était mort, définitivement mort.

XVI

TOUS PÉRIS

L'honorable Oliver Browne, lieutenant de vaisseau, baissa sa lunette et annonça :

— Signal retransmis par *l'Éléphant*, amiral : « L'escadre côtière à mouiller dès que parée ! »

Bolitho avait lui aussi l'œil rivé à sa lunette, mais c'était pour observer les longs replis du terrain. Il avait l'impression qu'ils ne se rapprochaient toujours pas, comme si la côte attendait qu'ils se fussent engagés dans le chenal.

La tâche des commandants était lourde, dans ces eaux resserrées. Mais avec un chef comme Nelson, la tension était moins forte : pas de signaux superflus, pas de temps perdu. Bolitho se disait que le héros d'Aboukir avait dû travailler Hyde Parker au corps pour obtenir qu'il engageât l'affaire aussi rapidement.

Tandis que les escadres et les bâtiments en patrouille avancée faisaient route vers le Kattegat, Bolitho avait eu toute la journée pour réfléchir à l'attaque. Avec les côtes danoises et suédoises par le travers de chaque bord, le plan revenait à mener ses bâtiments tout droit dans la poche d'un braconnier.

Même maintenant, alors que les bricks et les canots sous voiles se frayait leur route entre les lignes formées par les gros deux-ponts, des yeux invisibles observaient leurs mouvements. Nelson avait ordonné à l'ensemble de la flotte de mouiller, tout en sachant que l'escadre de Bolitho devait remettre en route dès qu'il ferait nuit. Il oubliait rarement quelque chose. Il avait même transféré sa marque du gros *Saint-George* sur *l'Éléphant* parce que ce dernier était plus petit et qu'il pourrait, grâce à son faible tirant d'eau, s'approcher plus près de terre sans risquer de s'échouer.

Bolitho baissa sa lunette et fit rapidement le tour de tous les visages familiers qu'il voyait sur le pont : le vieux Grubb qui examinait de ses yeux bigleux sa planchette avec ses adjoints ; Wolfe, les yeux levés vers la hune où quelques fusiliers s'entraînaient au maniement du pierrier ; Browne, plongé presque jusqu'aux genoux dans un fouillis de pavillons tandis que son aspirant et ses aides affalaient une volée de signaux frappés à la grand-vergue ; et puis Herrick, qui avait l'air d'être partout à la fois, comme d'habitude...

— Mouillez dès que cela vous conviendra, lui dit Bolitho — et, jetant un coup d'œil à la flamme du grand mât : Le vent est un peu tombé. Il faudra qu'il reste impeccable pour ce que nous avons à faire.

Herrick fit signe qu'il avait compris et alla rejoindre le pilote près de la roue.

— Soyez paré à casser l'erre, monsieur Grubb — et à Wolfe : Réduisez la toile, rentrez les perroquets et la grand-voile, je vous prie.

Les coups de sifflet résonnèrent de partout, les hommes coururent à leurs postes pour réduire la voilure du *Benbow*.

Bolitho les regardait travailler, observait les dessins qu'ils faisaient en se bousculant dans les enfléchures et jusqu'aux vergues de cacatois ou en donnant du mou sur les cabillots dans l'attente de ce qui allait suivre. On ne voyait plus le moindre signe d'hésitation, même chez les plus récents embarqués ou chez les hommes recrutés par la presse. Les commentaires de Herrick, six mois plus tôt, étaient oubliés.

Il aperçut l'aspirant Penels près des haubans d'artimon, silhouette minuscule auprès du bosco et d'une poignée de marins. Il s'agait comme un pantin et ne montrait qu'un piètre intérêt pour ce qui se passait autour de lui. Herrick avait parlé à Bolitho de la visite de Pascœ, de ce qu'il lui avait dit pour essayer de prendre sa défense. Savoir qui avait raison ou tort paraissait bien dérisoire à côté de ce qui les attendait dans les prochains jours. Une seule chose était malheureusement indiscutable : Babbage était mort.

Herrick s'était montré dur envers Penels, ce qui était assez inhabituel chez lui :

— Il n'a pas l'étoffe d'un officier, amiral, c'est un petit garçon à sa mémère. Je n'aurais jamais dû le prendre à bord.

Bolitho comprenait sa position, mais il éprouvait aussi de la sympathie pour Pascoe et son geste désespéré pour retrouver le déserteur.

Herrick n'avait jamais eu la vie facile. Il était issu d'une famille modeste, il avait dû franchir chaque échelon sans bénéficié des faveurs d'un protecteur haut placé. Mais il aimait d'autant plus la marine qu'il avait gagné sa position à la force du poignet et il se montrait implacable en face de gens moins déterminés que lui.

Lorsque Bolitho avait essayé de trouver quelque excuse au comportement de Penels, Herrick lui avait répondu sèchement :

— Vous voyez le *Styx* là-bas, amiral ? Son commandant avait l'âge de Penels lorsque nous avons maté cette mutinerie ensemble ! Je ne l'ai jamais entendu pleurer en appelant sa mère !

Mais enfin, quelle que dût en être l'issue, Penels devrait bien endurer avec les autres l'horreur du combat.

Bolitho reprit ses esprits et appela son aide de camp.

La vie austère à bord et la nourriture spartiate semblaient réussir à Browne plus qu'à tout autre. Le changement qu'avait entraîné son passage de l'Amirauté au carré était assez étonnant.

— Dites-moi, ce jeune Penels... pourriez-vous utiliser ses services ?

— Eh bien, amiral... — sa première réaction de rejet disparut aussi vite qu'elle était née — ... si l'on m'en donnait l'ordre, ce serait possible — il lui sourit. Naturellement, amiral, je pourrais rétorquer que, sans lui, Babbage serait toujours en vie, ou du moins, qu'il serait en fuite. Votre neveu n'aurait pas été provoqué et quant à vous, amiral...

— Eh bien, moi, quoi donc ?

— Je vais le prendre, amiral, je viens de me rappeler quelque chose. Sans le défi lancé à votre neveu, vous ne m'auriez pas fait galoper à bride abattue jusqu'à Portsmouth. Et dans ce cas, votre dame ne serait pas venue !

Bolitho balaya la chose d'un geste.

— La peste soit de votre impertinence ! Vous êtes aussi méchant homme que mon domestique. A présent, je comprends pourquoi Sir George Beauchamp avait tant hâte de se débarrasser de vous !

Browne se mit à rire derrière son dos.

— Sir George a l'œil lorsqu'il s'agit de femmes, amiral. Je reconnaissais que c'est très injuste, mais il aura pu me considérer comme un rival.

— Mais bien sûr, répondit Bolitho en souriant. Je m'en doutais !

Les quatre bâtiments en lente procession virèrent bout au vent pour jeter l'ancre tandis que leurs plus modestes conserves restaient au vent en attendant leur tour. Même ici, avec tant de navires rassemblés, il était impossible de relâcher sa vigilance, pour parer à une possible attaque, en force ou isolée.

Herrick finit par lâcher sa lunette, apparemment satisfait.

— Tout le monde a mouillé, amiral.

— Très bien, Thomas — ils se mirent un peu à l'écart des marins. Au crépuscule, vous pourrez mettre les hommes au travail. Gréez les chaînes sur les vergues et faites établir les filets à temps. Il n'y aura guère de mouvements dans le chenal, mais il est possible qu'il y reste un bâtiment pour donner l'alerte. Nous devons nous tenir parés. Au pire, si nous venions à nous échouer, il faudra faire vivement et nous sortir de là sans traîner.

Herrick acquiesça. Il était heureux de voir que quelqu'un partageait ses vues comme ses craintes.

— Le *Benbow* est doublé du meilleur cuivre d'Anglesey, mais je n'aimerais pas trop le râper dans les parages !

Il s'interrompit pour regarder quelques hommes qui passaient avec des baisses pleines de graisse et de suif. La moindre pièce courante de palan, le moindre appareil, du vit-de-mulet au cabestan, il fallait tout graisser très soigneusement.

La nuit, sur le pont d'un vaisseau, le bruit du vent et des voiles semble énorme, mais en fait, c'est le bruit d'un bout de métal isolé qui porte le mieux sur l'eau.

— Les canots que j'ai sélectionnés au sein de l'escadre commenceront à sonder dès que nous serons en route, reprit

Herrick. Cela leur fera un peu d'entraînement et les hommes prendront confiance en eux. J'ai donné aux canots l'ordre que, lorsque nous serons au contact, ou encore en cas d'attaque, ils ne regagnent leur bord que s'ils ne gênent pas notre marche. En cas de besoin, le *Styx* pourra toujours les ramasser plus tard.

Bolitho le fixait attentivement. Même dans la pénombre, les yeux de Herrick gardaient leur couleur bleu clair.

— Je crois que nous avons pensé à tout, Thomas. Pour le reste, votre dame Fortune nous donnera bien un coup de main.

— Je l'avais déjà prise en compte dans mes calculs, lui répondit Herrick en riant.

Un ombre passa près d'eux. C'était Loveys, le chirurgien, et Bolitho sentit un frisson lui parcourir l'échine en se souvenant de ce qu'il avait souffert, de ce qui était passé dans les yeux de Loveys lorsqu'il avait commencé à sonder ses chairs déchirées.

Les chirurgiens de l'escadre allaient avoir du travail à revendre, songea-t-il tristement, et pas dans quelques jours, dans quelques heures tout au plus.

— Je descends dans ma chambre. Vous pourriez venir avec moi ?

— Oui, acquiesça Herrick, je ferai mettre aux postes de combat dès que les hommes auront soupé, amiral.

Bolitho était d'accord. Il avait laissé à ses commandants liberté de se préparer au combat comme ils l'entendaient. Si l'un d'eux était plus rapide que le vaisseau amiral, Herrick risquait de mal prendre la chose et c'était peu dire.

La chambre parut à Bolitho plus grande qu'à l'accoutumée et il comprit qu'Ozzard avait fait porter la plus grosse partie du mobilier sous la flottaison. Ce genre de chose le mettait toujours mal à son aise, il avait l'impression qu'il était la proie de l'inéluctable, de l'inexorable.

Allday avait sorti le sabre d'honneur de son support et était occupé à astiquer l'autre.

— J'ai fait préparer votre souper, amiral. Il n'y a rien de lourd.

Bolitho alla s'asseoir et étendit les jambes.

— On dirait que la perspective de cette nouvelle bataille vous tracasse.

— C'est vrai, amiral — il examina soigneusement la lame et hocha la tête, satisfait. Là où est votre marque, on va avec elle juste où l'ennemi est le plus coriace. Ça me tracasse davantage que quelques nez écrabouillés !

Bolitho laissa Allday vaquer à ses petites affaires. Avec un peu de chance, le brick porteur du courrier était arrivé en Angleterre. Encore à peu près une journée sur les routes, et sa lettre finirait par arriver chez Herrick, dans le Kent, là où demeurait Belinda.

Ozzard arriva, portant un plateau recouvert d'une serviette.

— On va rappeler aux postes de combat, amiral — il semblait indigné par le désordre que cela allait entraîner. Mais Mr. Wolfe m'a assuré que la chambre resterait en l'état tant que vous n'auriez pas terminé.

Et il posa son plateau sur la table.

— Bœuf salé une fois de mieux, j'en ai bien peur, amiral.

Bolitho lui fit un sourire : il se souvenait de Damerum mentionnant le nom de son épicer londonien. Mr. Fortnum ? Il faudrait qu'il aille y faire un tour avec Belinda un de ces jours.

Loin, très loin, comme venus d'un autre bâtiment, il entendait les cris des boscos et des officiers mariniers qui, pont après pont, parcouraient le bord.

— A tout l'équipage ! Aux postes de combat !

On avait l'impression que le *Benbow* se mettait à trembler sous l'impact de ces centaines de pieds qui martelaient les ponts, comme si le vaisseau s'aiguillonnait lui-même avant de se lancer dans la bataille.

Bolitho baissa les yeux sur la nourriture rustique qui l'attendait, et à laquelle Ozzard avait tenté de donner un air appétissant. Il s'entendit dire :

— Voilà qui me paraît fameux, Ozzard. Je prendrais bien un verre de madère pour accompagner tout ça.

Allday quitta la chambre, son vieux coutelas hors d'âge sous le bras. Il voulait le passer lui-même sur la pierre du canonniere. Allez confier ça à un mousse ou même à un matelot, vous vous retrouvez avec une vraie scie de bûcheron.

Le commentaire de Bolitho ne lui avait pas échappé. C'était bien lui. Dans un moment comme celui-là, il était prêt à avaler

cette viande dure comme du chien plutôt que de risquer de blesser Ozzard.

Il se faufila entre les pièces, les silhouettes grouillantes et les officiers mariniers qui hurlaient.

Allday avait déjà vu cent fois ce spectacle et il avait cent fois fait lui-même partie de ces gens-là.

Mais, en tant que domestique personnel de Bolitho, il était désormais au-dessus du lot, il était devenu quelqu'un d'intouchable à bord comme à terre, jusqu'à ce que le sort en décidât autrement.

Tom Swale, le bosco, lui décocha en le croisant un grand sourire édenté.

— Alors John, on s'occupe ?

Allday lui fit un signe de connivence :

— Eh ouais, Swain, on s'occupe.

Il s'agissait d'un petit jeu convenu entre eux. Sans cela, ils se seraient sentis inutiles lorsque les pièces parleraient.

A la nuit noire, les bâtiments de Bolitho levèrent l'ancre l'un après l'autre puis, comme des fantômes, s'éloignèrent lentement du reste de la flotte.

Les mains posées sur la lisse, Bolitho regardait droit devant lui. Il arrivait à distinguer les mâts de hune plus clairs, l'amas des haubans qui se détachaient dans la nuit, guère plus. *L'Implacable* et *La Vigie* étaient invisibles, de même que les canots manœuvrés aux avirons qui se tenaient comme des chiens de chasse aux aguets sur l'avant ou par le travers de leurs imposantes conserves.

Alignés sur les passavants du *Benbow*, des hommes faisaient la chaîne pour répéter à Grubb et à ses aides les sondes mesurées entre les bossoirs.

Le vent sifflait joyeusement dans les huniers cargués. Bolitho entendait aussi le doux chuintement de l'eau contre la coque, seule manifestation tangible du fait que le *Benbow* faisait route.

Il aperçut une ombre plus dense sur bâbord, les côtes suédoises qui semblaient ramper vers eux comme si le bâtiment

était immobile et comme si c'était elles qui étaient en mouvement.

— Dix brasses, monsieur !

Bolitho entendit Herrick qui discutait à voix basse avec Grubb, puis le grincement d'un morceau de craie sur l'ardoise. Quelqu'un notait les sondes.

Bolitho savait que *L'Indomptable*, qui les suivait immédiatement, était très proche, mais il avait peur de grimper sur la poupe pour le repérer. C'était comme si quelque chose lui manquait ou encore comme si, en se détournant, il risquait de créer une faille dans ses défenses.

Les batteries danoises s'attendaient certainement à quelque chose dans ce style. Il savait bien que c'était assez improbable, il avait pourtant du mal à l'admettre. Aucun amiral sain d'esprit n'aurait risqué une flotte entière dans ce détroit protégé par une artillerie aussi puissante. Dans ces conditions, pourquoi envoyer une poignée de bâtiments comme l'escadre de Bolitho ?

Dans sa chambre, tout cela paraissait très simple. A présent, avec cette ligne de côte allongée qui se précisait sur bâbord, tout devenait plus difficile.

Il songeait au canot qui sondait loin devant les navires : l'armement devait s'activer aux lignes et aux plombs, faire le guet pour repérer un garde-côte à l'affût, essayer de détecter quelque son insolite. Qui était l'officier qui le commandait ? Il n'avait pas posé la question. Mais s'ils devaient avoir confiance en lui, il fallait bien aussi que lui eût confiance en eux.

Ils avaient largué les canots une heure avant d'atteindre l'entrée des détroits. Les nageurs devaient commencer à fatiguer et l'épuisement devait prendre le pas sur la vigilance.

Il lâcha la lisse, pestant intérieurement d'éprouver encore ces craintes. Il était trop tard.

Herrick sortit de la pénombre.

— Tout semble calme, amiral.

— C'est vrai. J'imagine que les Danois s'attendent tellement à une attaque frontale contre le port qu'ils n'ont guère envie de se déplacer dans l'obscurité.

Dans quelques heures, le branle-bas allait sonner à bord des vaisseaux de Nelson qui allaient se mettre en route à leur tour et

suivre la même route qu'eux dans le chenal du Sound, avant de se diriger vers le mouillage de l'île Hven où ils pourraient panser leurs plaies avant l'assaut final contre les forts danois et les barrages flottants.

Les têtes alignées au-dessus du passavant bâbord s'agitèrent d'un seul mouvement jusqu'au moment où le dernier homme de la ligne annonça :

— Haut-fond sur bâbord avant, monsieur !

Bolitho résista à la tentation d'aller rejoindre quelques servants de neuf-livres qui scrutaient la nuit à travers les filets. C'était sans doute la seconde chaloupe du *Benbow* qui avait aperçu puis annoncé le danger.

Les voiles crissèrent comme on brassait les vergues et Bolitho jeta un coup d'œil par le travers de l'autre bord en se demandant si quelque sentinelle n'avait pas remarqué le fanal de la chaloupe lorsqu'elle avait fait son signal au vaisseau amiral.

Cela dit, il était peu probable que les Danois fussent différents des Anglais. Avant qu'une sentinelle se décidât à réveiller son officier et peut-être toute une garnison parce qu'elle pensait avoir *peut-être* aperçu quelque chose, il en fallait beaucoup. Des campagnes avaient échoué ou réussi, parfois un simple engagement, parce que quelqu'un avait appliqué la consigne.

Il imaginait Wolfe, posté quelque part dans les bossoirs. Le second n'avait pas de tâche particulière dans ces moments-là. Son expérience, la somme de ce qu'il avait appris sur toutes les mers du globe, voilà ce que l'on attendait de lui ; c'était un homme capable de voir ou de sentir les choses, de repérer quelque dangereux récif là où les hommes de sonde n'avaient rien vu.

Herrick lui glissa dans l'oreille :

— A votre avis, combien allons-nous avoir de ces petites canonnières, amiral ?

— Je ne sais pas exactement, Thomas, mais plus d'une vingtaine, ce qui est déjà beaucoup trop. Le vice-amiral Nelson a l'intention de mouiller près du récif de Middle Ground avant de s'approcher des bâtiments danois. Et il le fera, sans se soucier

de ce qu'il va trouver. Mais, si ces galères arrivent à passer à travers la ligne de bataille, les choses peuvent tourner au désastre.

— Et douze brasses !

— Ça va mieux comme ça, soupira Grubb, qui osa même lâcher un petit rire.

Les heures s'égrenaient, Bolitho avait l'impression de porter une grosse charge. Tous ses muscles lui faisaient mal, mais il savait que chacun à bord ressentait la même chose, du commandant au dernier des mousses.

On entendit quelques cris brefs, un canot s'approchait paresseusement à tribord. C'était l'un des leurs. Les nageurs étaient pliés en deux sur les avirons, épuisés au point d'avoir du mal à reprendre leur souffle. Un enseigne dont les revers clairs brillaient dans la nuit fit signe au vaisseau amiral et un fusilier annonça d'une voix enrouée :

— On est passés, monsieur ! Voilà ce qu'il a dit !

— Transmettez la consigne, ordonna Herrick. Pas un bruit, vous m'entendez bien ? Sans ça, ils vont commencer à pousser des vivats, ils sont faits ainsi ! — et, se tournant vers Bolitho avec un grand sourire : Même moi, j'en ai bien envie, amiral !

Bolitho joignit les mains pour se calmer. Pas un coup de feu tiré, pas un seul homme de perdu. Au jour, les choses allaient être différentes, lorsque le gros de la flotte aurait progressé.

— Faites donner un tour de sablier, Thomas. Lorsqu'il sera vide, nous rappellerons les canots.

— L'aube va se lever dans deux heures, amiral, annonça Grubb en se frottant les mains. Je m'sens comme une vieille soif après cette petite virée !

Herrick se mit à rire.

— Je comprends bien, monsieur Grubb. Faites passer au commis : le double de rhum pour tout le monde et pas de discussions sur l'état de ses tonneaux ou je le fais écorcher vif !

Bolitho sentait la tension tomber, même avec ce combat à venir. Le *Benbow* était passé, chacun était capable de comprendre ce que cela signifiait. Comme Allday le lui avait fait remarquer, ils se battaient les uns pour les autres, pas pour exécuter les ordres des grands chefs.

Le sablier se renversa près du compas et Grubb annonça :

— C'est l'heure, amiral.

— Dites à la chaloupe d'informer *L'Indomptable*, nous ramassons les embarcations.

Bolitho imaginait aisément le soulagement qu'allait apporter aux armements des canots ce message lorsqu'il aurait fini de descendre la ligne. A l'aube, on ne compterait plus les dos endoloris ni les ampoules.

Il sentit que quelqu'un lui mettait un quart entre les mains, c'était Browne, mais il tremblait.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

Browne détourna les yeux vers la terre qui leur était cachée.

— Si je me sens bien ? — il essaya de rire. Je suis parfaitement à mon aise lorsqu'il s'agit de cérémonies à l'Amirauté. Je sais me servir d'un sabre ou d'un pistolet, mieux que bien d'autres, je tiens honorablement ma place à une table de jeu. Mais ce genre de chose, cette terrible descente aux enfers qui n'en finit pas, ça, amiral, j'ai du mal à le supporter !

— Ça vous passera.

Il était bouleversé de voir Browne dans un état pareil.

— Je me disais une chose, reprit Browne. Demain, nous sommes le 1^{er} avril. Et au soir du 2 je risque d'être réduit au néant !

— Vous n'êtes pas le seul. Tout le monde se dit la même chose à bord, à l'exception peut-être des imbéciles.

— Vous aussi, amiral ?

— Oui, moi aussi, je le sens et l'en ai peur — il essaya de hausser les épaules. Mais j'ai fini par apprendre à le supporter.

Browne s'évanouit dans l'obscurité et il resta là, plongé dans ses pensées.

Le 1^{er} avril. En Cornouailles, la verdure renaissait, neige et brouillard disparaissaient jusqu'à l'année suivante. Il croyait presque humer la senteur des haies, les odeurs plus fortes des fermes.

Et sa maison attendait, comme elle l'avait fait si souvent depuis cent cinquante ans, elle attendait le retour d'un Bolitho chez lui.

Cessons tout cela ! Il était inutile de se complaire dans de faux espoirs ou de s'apitoyer sur son propre sort.

Il leva les yeux vers la tête d'artimon, mais sa marque était noyée dans les nuages noirs.

C'était à vous glacer les sangs, de penser que ce petit groupe de bâtiments avait embarqué les deux derniers marins de la famille Bolitho.

Wolfe se dirigea vers les filets en courbant la tête. Le grondement des premiers coups de canon passa au-dessus du bâtiment comme un roulement de tonnerre.

— Mon Dieu, écoutez-moi ça !

Sur le pont principal, la plupart des hommes s'étaient tournés vers l'arrière pour regarder les officiers, comme pour essayer de savoir ce qui se passait.

Bolitho s'abrita les yeux et jeta un coup d'œil aux hommes de vigie. Aux premières lueurs, il avait réussi à surmonter la répulsion que lui inspiraient les hauts et était grimpé jusqu'au croisillon du grand mât de hune pour examiner les côtes danoises. Tours et clochers, noyés dans la brunie, lui étaient apparus comme irréels. S'aidant d'une lunette et sous l'œil curieux des fusiliers postés là-haut, il avait pu observer les défenses de Copenhague dans toute leur étendue.

Il n'avait pas l'intention de mener sa petite escadre à portée des nombreuses batteries établies le long de la côte. Sa mission consistait à trouver les galères et à en détruire le plus grand nombre possible avant qu'elles eussent le temps de participer à la bataille.

En lisant ses ordres écrits, il avait pu se faire une bonne idée de ce que Nelson allait trouver en face de lui. Il y avait au moins dix-huit bâtiments de lignes mouillés là, l'équivalent d'une ligne imprenable de batteries fixes, sans compter les trois énormes batteries installées sur l'île Amager avec leurs pièces de soixante-six. Et tout cela sans parler d'autres bâtiments de guerre ni de l'artillerie installée le long du rivage.

Face à ces forces considérables, Nelson n'emménait que douze soixante-quatorze ; encore heureux s'ils pouvaient franchir la dernière partie du chenal sans se faire massacrer.

Maintenant qu'il entendait le roulement continu des canons, il s'émerveillait de l'audace, ou peut-être de l'inconscience, qui caractérisait ce plan. Et il s'émerveillait davantage encore devant le sang-froid de l'homme qui commandait l'opération plus loin derrière et qui avait mis sa marque sur *l'Eléphant*.

Herrick s'approcha de lui, l'air soucieux.

— J'aimerais mieux être avec le reste de la flotte que me retrouver ici, amiral. Je crois que nous avons tort de les laisser comme cela, des canons supplémentaires seraient bienvenus.

Bolitho commença par ne rien répondre. Il observait *L'Implacable* qui virait légèrement sur bâbord, jolie pyramide de toile faseyant dans le lointain. Plus loin encore sur son arrière, *La Vigie* fermait la marche tout en gardant à n'en pas douter un œil sur le bâtiment amiral.

— Les Danois ne feront rien tant que Nelson ne se sera pas jeté lui-même dans la bataille, fit-il enfin. Lorsque l'escadre appareillera demain matin et viendra se placer autour de Middle Ground, voilà le moment que je choisirais. Nos forces seraient prises sous le feu dans au moins trois directions.

Il examina la fumée qui s'étendait lentement en montant dans le ciel, signalant les bâtiments postés à bonne distance ainsi que la ville. Des hommes se battaient, mouraient et pourtant, sur la dunette du *Benbow*, on ne ressentait ni inquiétude ni impression de menace.

Browne laissa retomber sa lunette.

— Signal de *L'Implacable*, amiral, répété par *La Vigie* : « Voile suspecte dans le sudet ! » *L'Implacable* envoie de la toile, amiral, ajouta-t-il.

Bolitho lui fit signe qu'il avait compris et essaya de cacher son trouble. Le commandant Peel agissait conformément à ses ordres, sans perdre son temps à rendre compte à tout le monde de vagues informations.

Cela dit, toute la flotte danoise était déjà parée à l'attaque et ce n'était pas un marchand isolé qui allait courir le risque de se jeter au milieu de deux grandes flottes.

Comme pour confirmer cette déduction, Browne cria :

— De *L'Indomptable*, amiral. Le *Styx* annonce que notre flotte est en route et change de cap.

Herrick sortit son mouchoir et s'essuya les yeux.

— Voilà qui me soulage, au moins, nous ne serons pas seuls pour le voyage de retour !

— Ohé, du pont !

On avait oublié la vigie perchée là-haut, toutes les têtes se levèrent.

— Canon dans le sud !

— Quelle peste, jura Herrick, Peel a dû engager le combat !

— Signal de *La Vigie*, amiral : « Demande l'autorisation de se porter en soutien. »

Herrick secoua la tête, dubitatif, et se tourna vers Bolitho pour voir ce qu'il en pensait.

— Autorisation refusée, fit Bolitho, très calme. Il faudrait deux heures à *La Vigie* pour rattraper la frégate. Et si nous repérons les galères, nous aurons besoin d'elle pour les repousser.

Browne leva les yeux vers le pavillon qui montait en bout de vergue et flottait au vent. Assister au bref échange entre Bolitho et Herrick avait chassé le trouble qu'il ressentait. Il savait ce à quoi ils pensaient tous deux, ce que cela pouvait représenter pour un supérieur de faire courir un risque à un parent ou un ami.

On entendait maintenant le bruit du canon depuis la dunette, un fracas sauvage, encore intermittent mais très net, qui suggérait un combat entre deux ou plusieurs bâtiments se tirant dessus à faible distance.

— Monsieur Speke, crie Herrick, en haut et dites-moi ce que vous en pensez !

Basques flottant au vent, l'officier grimpa quatre à quatre dans les enfléchures.

Wolfe salua :

— Dois-je donner l'ordre de charger et de mettre en batterie, amiral ?

— Non, répondit Bolitho, il n'y a pas encore lieu.

C'était étrange. En quelques secondes de combat, Copenhague, qui était la raison de leur présence ici, avait été chassée de tous les esprits.

Quelque part sur l'horizon brumeux, l'un des leurs se battait. On pouvait imaginer qu'il s'agissait de deux bâtiments. Que l'autre fût russe, suédois ou danois n'avait guère d'importance.

Il connaissait la compétence tranquille de Peel, il savait qu'il ne se comporterait pas comme un imbécile. Il songeait aussi à l'expression de Pascœ lorsqu'il avait quitté sa chambre après avoir entendu ce qu'il lui avait dit sur son père.

— De la fumée, amiral ! cria Speke d'une voix suraiguë. Bâtiment en feu !

Bolitho se mordit la lèvre.

— Signal à l'escadre, monsieur Browne : « Faire force de voile ! »

Herrick comprit immédiatement ce qu'il voulait dire et cria :

— Monsieur Wolfe ! Du monde en haut et à établir les cacatois ! Puis vous mettrez la barre toute !

Wolfe se précipita sur le pont en balançant son porte-voix, ses cheveux roux volant au vent. Il ordonna d'appeler les hommes de renfort pour les mettre aux bras, tandis que les gabiers volants atteignaient déjà les hautes vergues.

Le *Benbow* répondit instantanément et bondit sous la toile qu'on lui donnait. Derrière, tout le long de la ligne, les autres bâtiments faisaient de même. A l'œil d'un terrien inexpérimenté, on aurait pu croire qu'ils volaient comme des frégates. En fait, avec ce vent faible, Bolitho savait très bien qu'ils ne dépassaient pas les cinq noeuds sur l'eau.

L'horizon parut d'abord trembler, puis entra en éruption sous l'effet d'une unique mais très violente explosion. Sur la dunette, personne ne pipa mot. Seule une sainte-barbe pouvait causer pareil fracas.

Browne se racla la gorge :

— De *La Vigie*, amiral. « Voile en vue ! »

Herrick gardait les yeux rivés sur les voiles du *Benbow* qui faseyaient encore.

— Mais quelle voile, pour l'amour de Dieu ?

— C'est le nôtre qui a coulé, amiral, crie Speke. Les autres semblent hors de combat !

La flamme du grand mât se tendit brutalement et Bolitho sentit le pont trembler au passage d'une rafale qui traversa la dunette avant de gonfler les voiles.

Il aperçut un voile de fumée, deux mâts auxquels pendaient des voiles en lambeaux et des vergues, témoins muets du combat.

La vigie crie soudain :

— C'est un français, amiral !

Bolitho se tourna vers Browne :

— *L'Ajax*.

Allday sortit de dessous la poupe pour regarder le spectacle avec les autres.

— Il a réparé et il essayait de rentrer en France, voilà mon avis.

— C'est probable.

Bolitho garda la main crispée sur la garde de son sabre, à s'en faire mal, jusqu'à ce que ses pensées se fussent remises en ordre. Allday avait raison, il fallait qu'il eût raison. Après ce que lui avait fait subir le *Styx*, le français avait bien eu besoin de cinq mois pour effectuer ses réparations. Il avait sans doute choisi un port qui avait été pris par les glaces et il était là à présent, il avait apporté avec lui une terrible revanche.

Il dit d'une voix rauque :

— Ordonnez à *La Vigie* d'aller voir, mais de ne pas engager le combat — il se retourna et vit le visage ravagé du pilote. Faites une route qui nous mette au vent de celui-là, monsieur Grubb.

Herrick baissa sa lunette.

— *L'Ajax* ne bouge pas, il a perdu son mât d'artimon et je crois que son appareil à gouverner est désemparé.

L'attente était insupportable, la silhouette de la frégate dévastée grandissait, *La Vigie* rôdait autour comme un chien de chasse qui a découvert un lion blessé. Le tout était rendu encore plus terrible par le silence.

Wolfe dit :

— *La Vigie* a mis ses chaloupes à la mer, amiral. Elle doit rechercher les survivants, encore que, après une explosion pareille...

Il se tut en voyant le coup d'œil cinglant que lui jetait Herrick.

Le major Clinton avait laissé ses fusiliers rejoindre Herrick près de la lisse. Il pointa soudain sa canne dans la direction du désastre :

— Je crois bien que le français remet en route !

Wolfe confirma la chose.

— Il s'est débarrassé des espars, il est en train d'envoyer un nouveau hunier.

Ils se retournèrent tous en entendant Bolitho :

— Faites mettre en batterie les pièces d'en bas, monsieur Wolfe.

On fit passer l'ordre en murmurant, le pont se mit à trembler sourdement, les affûts de trente-deux se hissaiient lentement vers les sabords grands ouverts.

— En batterie, amiral !

Un morceau de bois noirci et des débris de gréement vinrent donner contre le flanc du *Benbow*. On apercevait aussi des cadavres, ou du moins ce qu'il en restait.

— Tirez un coup de semonce, monsieur Wolfe.

La pièce la plus à l'avant émit une violente déflagration et, tandis que la fumée se dissipait sur l'eau, Bolitho aperçut le gros boulet qui volait pratiquement droit sur la figure de proue de *l'Ajax*.

Mais le pavillon tricolore qui remplaçait celui qui était parti avec le mât d'artimon ne montrait aucun signe de faiblesse. Bolitho vit la silhouette de la frégate s'amincir, tandis qu'elle continuait à virer pour s'éloigner.

— Une bordée, amiral ? lui demanda Wolfe.

Bolitho regardait ailleurs, dans la direction de la frégate, dont l'image était brouillée comme à travers un verre épais.

A cette distance, un peu plus d'un mille, une pleine bordée de ces grosses pièces pouvait réduire la frégate en bouillie. Les voies d'eau causées par son combat contre *L'Implacable*, le poids de sa propre artillerie, tout cela réuni allait l'achever.

Il entendit Clinton qui s'exclamait :

— Ce commandant est fou à lier !

Bolitho hocha la tête.

— Dites aux chefs de pièce de tirer en feu de file.

Le second boulet vint s'écraser sur la dunette de *l'Ajax* et fit voler des débris ainsi que des morceaux d'espars qui s'élèvèrent dans les airs comme paille au vent.

Bolitho vit le pavillon tricolore que l'on amenait lentement et ajouta :

— Mais c'est également un brave, major.

Un bosco annonça :

— Les chaloupes de *La Vigie* ont récupéré quelques hommes, amiral.

Bolitho avait du mal à reconnaître sa propre voix.

— Venez en route de rapprochement avec *La Vigie*, signalez à *L'Indomptable* d'aborder *l'Ajax* et de débarquer son équipage... — il durcit le ton — ... puis de le couler bas.

Speke, toujours installé sur son perchoir inconfortable entre les croisillons, leur cria :

— Six hommes, amiral ! Cinq marins et un fusilier !

Bolitho se baissa pour passer sous les filets d'abordage pliés et monta sur le passavant tribord pour voir les chaloupes qui avançaient lentement, derniers débris à la dérive du bâtiment de Peel. Du bois d'épave, des planches de bordé calcinées, de la toile noircie par les flammes. Et des hommes. Des hommes si abîmés et défigurés qu'ils n'avaient dû se rendre compte de rien.

Il s'accrocha aux enfléchures et faillit crier lorsque sa cuisse frotta les cordages raidis comme de l'acier.

Une main se tendait, il aperçut l'aspirant Penels qui le regardait.

— Laissez-moi vous aider, amiral !

— Merci.

Bolitho posa le coude sur l'épaule du jeune garçon, le temps de laisser passer la douleur.

Damerum, bien que ce fût involontairement, avait fini par trouver un assassin.

Il dut se contraindre à regarder la procession des survivants qui passaient sous la figure de proue du *Benbow*. Derrière lui,

des marins poussaient des cris et se congratulaient d'avoir empêché la fuite de *l'Ajax*.

— Amiral, dit Penels d'une petite voix, je crois que j'aperçois quelque chose qui bouge.

Bolitho pointa sa lunette dans la direction qu'il lui indiquait. C'était la moitié d'un canot chaviré et un long espar dont un bout était écrasé comme s'il se fût agi d'un morceau de craie.

Plusieurs corps flottant à proximité, il crut d'abord que Penels s'était fait des idées, ou encore qu'il avait dit quelque chose pour lui complaire.

— Je le vois ! cria-t-il.

Il ne voyait qu'un bras, passé par-dessus l'espar. Mais ce bras remuait. Vivant, quelqu'un qui avait survécu. Qui sait...

Il fut soudain pris de panique : pendant ce court instant, le bâtiment s'était déjà éloigné de cinquante yards.

— Herrick ! Il y a un homme à la mer, là, sur tribord ! Un canot, vite !

Il sentit Penels jaillir de dessous son coude. Il crut, ensuite se souvenir d'un visage terrifié, éclairé par une étincelle de détermination. Le garçon se redressa et plongea droit dans l'eau. Il revint à la surface et se mit à nager vigoureusement avant que Herrick eût compris ce qui se passait.

Bolitho aperçut la chaloupe qui sortait de dessous l'arrière ; le patron, le regard fixe, avait l'œil rivé sur ses officiers.

Herrick mit ses mains en porte-voix :

— Suivez ce garçon, Winslade ! Faites aussi vite que vous pouvez !

Bolitho remonta sur la dunette où Browne lui dit, comme en s'excusant :

— Je suis désolé, amiral, mais *L'Indomptable* vient de signaler que *l'Ajax* sera coulé dès que nous aurons dégagé ses parages.

Loveys, le chirurgien, traversa en courant la dunette, zigzaguant entre les canons et les hommes. Son visage livide semblait être celui d'un fou.

— La chaloupe rentre, amiral. J'ai pris la liberté d'emprunter une lunette. Il y a deux survivants — et, plus lentement : Mr. Pascœ en est.

Bolitho lui prit le bras puis courut jusqu'à la lisse pour accueillir le canot qui s'approchait lentement de la muraille.

Winslade, le patron, attendait que quelques marins eussent descendu le rentré de muraille pour venir aider.

— Je n'ai que ces deux-là, amiral ! lui cria-t-il — il déglutit péniblement et reprit : J'ai bien peur que nous n'ayons perdu le jeune Mr. Penels, amiral. Il a disparu au moment où nous arrivions au canot.

Bolitho arriva à la coupée, on hissait à bord les deux corps inertes. Il ne reconnut pas le premier, un matelot qui portait un catogan et qui avait un bras brûlé au point d'avoir perdu toute forme humaine.

Loveys s'était agenouillé pour palper Pascœ. Ses aides attendaient derrière avec leurs tabliers, tels des bouchers.

La poitrine de son neveu se levait et s'abaissait douloureusement, de l'eau de mer coulait de sous le laçage de son vêtement, comme des larmes. Ses habits avaient été quasiment arrachés de son corps et Pascœ émit un grognement bref lorsque les doigts du chirurgien qui cherchaient une lésion interne se firent plus insistantes.

Loveys finit par annoncer :

— Il est jeune et en pleine forme, naturellement. Rien de cassé. Il a eu de la chance.

Et, se retournant vers le marin :

— A présent, laissez-moi vous examiner.

Le marin murmura vaguement :

— Je n'ai absolument rien entendu. Le commandant était juste en train de crier et de hurler à propos de l'incendie — il hocha la tête, plissa les yeux lorsque Loveys commença à palper son bras brûlé. Juste après, je me suis retrouvé sous l'eau, je descendais et je descendais, je sais pas nager, voyez c'que j'veux dire ?

Puis, se rendant compte de la présence de Bolitho et de Herrick, tous deux encore sous le choc, il ajouta :

— Vous d'mande bien pardon, amiral !

— Mais non, fit Bolitho en souriant. Et que s'est-il passé ensuite ?

— C'est notre troisième lieutenant nouvel embarqué, amiral. Mr. Pascœ, il m'a hissé sur une épave qui flottait là et après, il est retourné chercher mon matelot, Arthur. Mais il est mort avant que la chaloupe soit arrivée. Il restait plus que Mr. Pascœ et moi. Les autres ils *sont tous péris* — il répéta ces derniers mots comme s'il ne parvenait pas à s'y faire : *Tous péris*.

Tandis que l'on descendait l'homme à l'infirmerie, Pascœ ouvrit les yeux. Contre toute attente, il se mit à sourire et articula d'une voix faible :

— J'ai quand même réussi à revenir, après tout ça, mon oncle.

Et il s'évanouit.

XVII

UNE CIBLE DE CHOIX

Assis à une petite table dans la chambre de poupe, Bolitho avait la plume en l'air au-dessus du rapport qu'il était en train de rédiger. Quelqu'un allait bien le lire un jour, songea-t-il en faisant la grimace, livres de bord et rapports ont l'habitude de survivre à tout...

Il éprouvait l'étrange sentiment de se trouver seul dans une maison abandonnée. On avait porté son mobilier dans les fonds et il n'avait nul besoin de lever les yeux de sa table pour deviner que les servants des neuf-livres partageaient les lieux avec lui. On avait ôté les portières de toile, le bâtiment faisait route une fois de plus à très faible allure vers les côtes danoises, paré au combat de la poupe à la proue.

Contrairement à la flotte conduite par Nelson, l'escadre de Bolitho avait fait route toute la nuit, les quatre vaisseaux de ligne s'étaient répartis en deux lignes de file afin de pouvoir surveiller une zone aussi large que possible.

Marins et fusiliers avaient enchaîné les quartiers, arrachant lorsqu'ils le pouvaient quelques heures de sommeil près des pièces, nourris uniquement de rhum et de rations qui dataient. On avait éteint depuis longtemps les feux de la cambuse par mesure de sécurité, car les bâtiments devaient être prêts à engager le combat à n'importe quel moment.

Bolitho relut les quelques lignes qu'il avait écrites à propos de M. l'aspirant George Penels, âgé de douze ans et neuf mois, mort la veille en faisant acte d'un courage désespéré.

A quoi ce garçon avait-il bien pu penser ? A Pascoe, qu'il avait impliqué dans la désertion de Babbage ? A son amiral, qui s'était préoccupé de son sort au point de le confier à Browne quand tout le monde le laissait tomber ?

Il avait soigneusement pesé les termes de son rapport, en espérant que cela pourrait aider la mère du jeune homme lorsqu'elle apprendrait la nouvelle chez elle, en Cornouailles. Bolitho était certain que Herrick ne se permettrait de son côté aucune allusion qui lui donnât du remords après la mort de Babbage.

Allday se dirigea vers un sabord grand ouvert et se pencha pour regarder la mer, une mer froide et rendue grise par les premières lueurs de l'aube. A deux encablures par le travers, le *Nicator* suivi de *l'Odin* mettait un peu de vie dans ce paysage sinistre.

— Ça ne va pas tarder, amiral, fit enfin Allday.

Bolitho attendit que Yovell eût terminé de sceller le pli pour répondre.

— Si nous respectons l'horaire prévu, l'attaque débutera dans deux heures.

Il jeta un coup d'œil sur le pont, derrière l'endroit où se trouvait en temps normal la portière de toile, dans la pénombre sous la poupe puis, plus loin, jusqu'à la dunette encombrée de monde.

— Nous pouvons entrer dans la danse n'importe quand — il se leva, fit jouer péniblement sa jambe. Passez-moi donc mon sabre, je vous prie.

Tout était calme à bord. L'excitation qui avait régné lors de la capture de *l'Ajax* puis de sa terrible fin lorsqu'ils avaient allumé les mèches pour faire sauter sa sainte-barbe avait été assombrie par la perte du bâtiment de Peel. Au total, *La Vigie* avait repêché dix survivants. En comptant Pascoe et le marin qui souffrait de brûlures, cela faisait au total deux cents marins et fusiliers disparus. Ce prix-là était beaucoup trop lourd.

Bolitho était allé rendre plusieurs fois visite à son neveu au cours de la nuit. Chaque fois il avait trouvé Pascoe qui, les yeux grands ouverts, luttait contre les efforts de Loveys pour l'obliger à se reposer et à reprendre ses forces.

Peut-être revivait-il encore les terribles moments qu'il avait passés dans l'eau, peut-être s'imaginait-il que, s'il s'endormait, il ne se réveillerait plus jamais et ne verrait rétrospectivement sa survie que comme une séquence de cauchemar.

Les descriptions que lui faisait Pascoe, pour brèves qu'elles fussent, faisaient de la tragédie un tableau horrible.

Le plus cruel de l'affaire, c'est que Peel avait été vainqueur. Un dernier effort rageur avait malheureusement amené *l'Ajax* trop près, si bien que les deux frégates étaient entrées en collision, beaupré contre beaupré. Le mât d'artimon du français s'était abattu en entraînant plusieurs hommes avec lui.

Pascoe se souvenait vaguement d'avoir entendu Peel crier qu'il y avait de la fumée, alors même que les hommes de *L'Implacable* montaient à l'abordage en poussant des hurlements et attaquaient l'ennemi au corps à corps.

Il se trouvait sur la dunette car le second avait été tué par l'une des toutes premières bordées. L'instant d'après, il s'était senti voler dans les airs avant de retomber tout étourdi dans l'eau.

Pascoe avait commencé à nager vers un canot à la dérive lorsqu'un des mâts de hune de *L'Implacable*, plongeant comme venu du ciel, telle une lance géante, avait coupé le canot en deux en écrasant au passage quelques-uns des hommes qui luttaient pour leur vie.

La chose à laquelle Pascoe ne parvenait pas à se faire, c'était l'explosion. Elle avait réduit la frégate en miettes, mais il n'avait pourtant rien entendu.

La collision entre les deux vaisseaux avait sans doute fait perdre son équilibre à quelque matelot, dans l'entrepont. Un fanal qui se renverse, un peu de poudre répandue par un mousse qui court pour ravitailler les pièces ou même un morceau de bourre brûlant parti avec un boulet ennemi, les raisons possibles ne manquaient pas pour expliquer la chose.

Bolitho se dirigea lentement à l'abri de la poupe, courbant instinctivement la tête pour éviter les barrots. Des visages se tournaient à son passage, des visages qui, après sept mois, ne lui étaient plus étrangers.

Les silhouettes qui peuplaient la dunette s'animèrent lorsqu'il émergea dans la lumière de l'aube. Il aperçut Herrick, sa limette appuyée contre les filets et qui observait *La Vigie*, assez loin par bâbord avant.

Soulevée par de longs trains de houle, la mer se soulevait et redescendait doucement, aucune crête ne venait briser la surface ni gêner leur progression. La brume était assez épaisse et l'horizon, loin devant les deux lignes formées par les bâtiments, paraissait vert pâle. Pure illusion d'optique : la bruine était bien réelle, mais cette ligne verte n'était autre que la terre. Le Danemark.

Herrick l'aperçut et le salua.

— Le vent a encore adonné de deux quarts, amiral. C'est plus que je n'espérais. Je vais continuer à ce cap, nord-quart-nordet, jusqu'à ce que je puisse faire un atterrissage convenable.

Mais le vieux Herrick, l'homme si peu sûr de lui, resurgit soudain et il ajouta :

— Avec votre permission, bien sûr.

— C'est parfait Thomas, cela nous arrange bien.

Il s'approcha des filets pour mieux voir ce qui se passait du bord opposé. Le *Styx* était là, tout seul, aux aguets, prêt à jaillir sous le vent pour les assister si nécessaire.

Le commandant de *l'Ajax* avait peut-être confondu *L'Implacable* et le *Styx*, cela avait pu suffire à le mener au dernier degré de la fureur et de la haine.

L'aspirant Keys, qui assistait Browne, cria soudain, tout excité :

— Signal de *La Vigie*, amiral : « Deux voiles non identifiées dans le noroît ! »

Les timoniers s'activaient dans une envolée de pavillons et le signal fut répété tout le long de la ligne, jusqu'au *Styx*.

— Deux voiles ? fit Herrick en se grattant le menton.

— Signal général, ordonna Bolitho : « Préparez-vous au combat ! »

Wolfe eut un petit rire et lui montra le *Nicator* qui se tenait par le travers.

— Écoutez-les donc, amiral ! Ils sont déjà en train de pousser des vivats !

— Tout le monde a fait l'aperçu, amiral, rapporta Browne.

— Tout va bien à présent ? lui demanda Bolitho en croisant son regard.

— Cela va mieux, répondit l'officier avec un sourire légèrement forcé. Un peu mieux.

— Ohé du pont ! Ennemi en vue ! Deux vaisseaux de ligne ! Wolfe faisait les cent pas, ses grands pieds semblaient éviter comme par miracle les anneaux de pont, les servants accroupis, le tire-bourre ou l'anspect à la main.

— Ce ne sont donc pas des frégates ? Alors, c'est du sérieux ! Herrick se raidit et pointa sa lunette dans la direction du bossoir bâbord :

— Ça y est, je les ai !

Bolitho pointa à son tour son instrument et réussit à distinguer deux grandes pyramides de toile qui émergeaient de la brume. Les deux bâtiments venaient sur lui en route de collision.

Il s'agissait de deux-ponts, pavillon rouge à croix blanche frappé à la corne. Des Danois.

La misaine se gonfla dans une risée, comme si le *Benbow* remplissait son énorme poitrine pour mieux se propulser sur la mer grisâtre.

— Ils conservent le même cap, Thomas, c'est bizarre. Ils vont se faire déborder.

— Ça nous change un peu, amiral, répondit Herrick en grimaçant. Bolitho songeait à l'homme qu'il avait rencontré là-bas, dans la bibliothèque du palais danois. Que faisait-il à cette heure ? Se souvenait-il encore de leur bref entretien ? D'Inskip qui s'affairait comme une nounou ?

Quelqu'un se mit à pouffer de rire, ce qui était assez insolite sur la dunette où régnait une certaine tension.

Se retournant, Bolitho vit Pascœ qui arrivait de l'arrière. Il était très pâle et essayait visiblement de dissimuler son inquiétude. Il portait un uniforme qu'il avait emprunté et qui était beaucoup trop grand pour lui. Pascœ vint le saluer.

— Je viens prendre les ordres, fit-il d'une voix mal assurée. Herrick le regardait fixement.

— Par Dieu, monsieur Pascœ, mais à quoi songez-vous donc ? Bolitho le coupa :

— Soyez le bienvenu.

Pascœ répondit par un sourire à l'amusement général de l'assistance.

— Cette vareuse appartient à Mr. Oughton, commandant. Elle est un peu trop... comment dire... un peu grande pour moi.

— Si vous vous sentez faible, répondit Bolitho, dites-le tout de suite.

Il comprenait le besoin qu'avait éprouvé Pascœ de monter sur le pont. Après ce qu'il avait enduré à bord de *L'Implacable*, il ne devait avoir aucune envie de rester dans l'entrepont à ressasser ses souvenirs.

— On m'a dit, pour Penels, amiral, fit simplement Pascœ. Je me sens coupable. Lorsqu'il est venu me voir, la première fois...

Herrick l'interrompit.

— Vous n'auriez rien pu faire pour l'empêcher de faire ce qu'il a fait. S'il y a eu faute, j'en porte moi aussi ma part. Il avait besoin de conseil et je l'ai maudit de sa folie.

— Ohé, du pont !

La vigie hésitait, comme incapable de décrire ce qu'elle voyait.

— Galères en vue ! Entre les deux vaisseaux ! — sa voix baissa d'un ton, comme si l'homme ne parvenait pas à y croire. Il y en a plein, je n'arrive pas à les compter !

Bolitho leva sa lunette, juste à temps pour voir une volée de pavillons qui montaient aux vergues de *La Vigie*. Il n'avait pas besoin de les décoder. Une véritable flottille de galères se tenait entre les deux bâtiments, les rames montaient et descendaient comme des ailes pourpres, leurs pavillons déployés au-dessus des rameurs et de l'énorme pièce de chasse qu'ils cachaient à la vue.

— Faites charger et mettre en batterie, commandant, ordonna-t-il à Herrick, d'une voix aussi officielle que possible, ce qui fit tomber momentanément la tension. Pour la batterie supérieure, mitraille et boulets ramés !

Il se tourna vers les officiers de fusiliers.

— Major Clinton, vos tireurs d'élite vont avoir de quoi s'occuper.

Les deux officiers saluèrent et se hâtèrent d'aller rejoindre leurs hommes.

— Ils vont essayer de nous séparer, continua Bolitho en réfléchissant à voix haute. Signalez au *Styx* et à *La Vigie* de harceler l'ennemi sur son arrière dès le début de rengagement.

Le jeune aspirant qui remplaçait Penels écrivit ce qu'il entendait sur son ardoise puis attendit, la bouche ouverte, comme s'il ne pouvait reprendre sa respiration.

Bolitho le regardait, toujours impassible. Il devinait ce que cette tête cachait de jeunesse, d'espoirs, de confiance.

— Et à présent, monsieur Keys, vous allez hisser le pavillon numéro seize. Vous vous assurerez qu'il reste bien souqué à poste.

Le jeune garçon hocha nerveusement la tête puis courut rejoindre ses timoniers.

Il leur cria :

— Allez, Stewart ! Hissez le signal « Combat rapproché ! ».

A vue, Keys avait environ quatorze ans. S'il survit à cette journée, songea Bolitho, il s'en souviendra pour le restant de ses jours.

Lentement, inexorablement, les deux formations se rapprochaient l'une de l'autre. On aurait dit qu'elles s'attiraient, entraînées par quelque force irrésistible, ou encore que les commandants demeuraient aveugles à ce qui se passait et au péril qui les menaçait.

— En ligne de front, amiral ? lui demanda Herrick.

Bolitho ne répondit pas immédiatement. Il portait lentement sa lunette d'un bâtiment à l'autre. Tous avaient mis en batterie et les gueules des canons pointaient comme des dents sombres. L'inclinaison des vergues, la tension des voiles, rien n'avait changé.

Pendant toute la nuit, l'escadre de Bolitho avait suivi le plan soigneusement mis au point. Après être restée bien au large de Copenhague, elle avait légèrement changé de route pour se rapprocher de terre, comme un cheval que l'on tire par son licol. A première vue, ce plan avait fonctionné à la perfection. Les galères étaient là, elles faisaient cap au nord vers Copenhague afin de lui apporter leur précieux soutien dès que l'amiral britannique se mettrait en branle pour attaquer. Bolitho avait le

choix : continuer de se rapprocher ou bien les harceler tout du long, jusqu'à leur objectif.

Mais la présence de ces deux bâtiments de second rang l'intriguait. Les gros vaisseaux coopéraient rarement avec des unités rapides mues à la rame. La différence d'échelle de mobilité et de puissance de feu représentait plus une gêne qu'un avantage.

Peut-être les Danois envoyait-ils tout simplement ces bâtiments en renfort à Copenhague, en utilisant les galères à des fins d'escorte pendant la traversée.

— Non, décida-t-il enfin. Nous allons rester sur deux lignes de file. Les intentions de l'ennemi ne me disent rien de bon. Si nous nous mettons en ligne de front, nous serons plus vulnérables.

Herrick avait l'air étonné.

— Ils ne vont pas oser nous attaquer, amiral ! Je suis sûr que le *Benbow* arriverait à s'en tirer seul contre deux comme ça !

Bolitho baissa sa lunette, s'essuya l'œil.

— Avez-vous déjà vu des galères à l'œuvre ?

— C'est-à-dire... je n'en ai jamais vu personnellement, mais...

— C'est bien cela, Thomas, fit Bolitho en hochant la tête. *Mais.*

Il songeait à ce qu'il venait de voir dans le champ réduit de la lunette. Deux, peut-être trois lignes de galères qui avançaient entre les deux gros vaisseaux de guerre. Cette approche glissée avait quelque chose d'exaspérant. Cela avait dû se passer ainsi dans l'antiquité, à Actium ou à Salamine.

— Nous allons faire un tir de réglage, reprit-il. Les quatre premières pièces de la batterie basse. Hausse maximale, Thomas. Nous allons voir si cela les effraie.

Herrick fit signe à un aspirant.

— Mes compliments à Mr. Byrd. Dites-lui d'ouvrir le feu et d'effectuer quatre tirs de réglage. Tir en feu de file pour que je puisse observer le résultat.

L'aspirant disparut dans les fonds, Bolitho imaginait les hommes qui se détournaient de leurs sabords et de leurs trente-

deux-livres chargés pour le regarder se diriger vers l'officier chef de batterie. La batterie basse était un endroit épouvantable. Comme les fanaux étaient éteints, une faible lumière perçait autour des canons encadrés dans les sabords. Les sons et les événements ne parvenaient ici qu'étoffés à tous ceux qui servaient là. Le bordé était peint en rouge, avant-goût sinistre de ce qui, au combat, allait camoufler un peu de l'horreur, à défaut d'alléger les souffrances.

Bang. Quelques-uns des hommes présents sur le pont supérieur se levèrent pour acclamer la fumée qui jaillissait d'une pièce sous le gaillard.

— Tout près, commenta Herrick.

Bolitho observa le second boulet qui ricocha avant de s'écraser pile dans la direction du vaisseau qu'ils avaient à main droite.

Grubb grommela d'une voix inquiète :

— Et ils s'approchent toujours, ces salopards !

— Nous poursuivons le tir, amiral ? demanda Herrick qui observait le râteau constitué par les galères et qui allait s'élargissant.

— Non.

Bolitho déplaça sa lunette en direction des galères. Elles étaient encore trop éloignées pour qu'il pût distinguer convenablement les détails, si ce n'est la précision de la cadence, souple, aisée, comme si les rames n'avaient pas besoin de bras humains. Et puis ce canon au-dessus de chaque étrave, horrible comme une défense d'éléphant.

Il sursauta, alors même qu'il avait prévu le coup, lorsque les galères de tête disparurent un instant derrière un rideau de fumée.

Et puis ce fut le bruit, un rugissement discordant, saccadé, menaçant, tandis que les énormes canons reculaient dans leurs flasques.

Pendant les quelques secondes qui suivirent, Bolitho distingua uniquement les cris irrités des mouettes qui étaient revenues se poser sur l'eau après les premiers coups du *Benbow*.

— Diable, diable ! fit Wolfe en reculant malgré lui lorsque la mer se souleva dans un torrent d'embruns et des nuages de fumée. Avez-vous vu ça, pour l'amour du ciel ?

— C'est un peu trop près pour mon goût, amiral, s'exclama Herrick. Ce doit être des trente-deux-livres, peut-être davantage !

— Amiral, les vaisseaux danois changent de route, annonça Browne.

Bolitho observait le spectacle. On eût dit quelque ballet maladroit. Les deux vaisseaux danois viraient lentement sur bâbord et se présentaient par le flanc, cap en gros au nordet. Devant et derrière eux ou par leur travers, les galères pourpres se séparaient en plusieurs groupes, trois ou quatre par section.

— Réduisez la distance, Thomas. Venez de deux rhumbs, je vous prie.

Puis il se tut et attendit, comptant les secondes. Les Danois reprirent leur tir. Il sentit la coque trembler lorsque quelques coups tombèrent le long du bord en soulevant des geysers d'embruns qui s'élevèrent très haut par-dessus le passavant et atteignirent même la misaine pourtant ferlée serré.

Bolitho se souvint de ce que lui avait dit Allday. L'ennemi concentrat son feu sur le vaisseau amiral.

— Signalez ceci au *Nicator*, monsieur Browne : « La colonne sous le vent n'engage pas le combat ! »

Il jeta un coup d'œil aux voiles qui claquaient et protestaient devant le changement d'incidence qu'on leur imposait. Le *Benbow* serrait le vent d'aussi près que ce que pouvait faire Grubb, mais les Danois avaient toujours l'avantage, voiles bien gonflées et parfaitement établies.

Herrick surveillait les galères de pointe qui fonçaient devant le deux-ponts de tête.

— Si nous les laissons faire, ces diables-là vont venir nous attaquer par l'avant !

Bolitho acquiesça.

— Pour l'instant, nous n'y pouvons rien. Si nous abattons pour redevenir manœuvrants, les bâtiments danois vont nous ravager l'arrière. Même à cette portée, cela nous causerait des

avaries épouvantables avant que nous puissions en arriver à l'abordage.

Tandis qu'il parlait ainsi, il comprit brusquement le raisonnement froid de l'amiral danois. Comme des requins autour d'une baleine sans défense, les galères pouvaient massacrer le *Benbow* sans risquer de perdre un seul homme.

Il ordonna d'une voix rauque :

— Dites à *La Vigie* d'engager le combat.

Herrick se retourna pour observer Wolfe qui envoyait du monde à haler au vent.

« Il a compris », songea amèrement Bolitho. *La Vigie* était rapide et manœuvrante, mais sa coque trop mince ne lui laissait aucune chance contre une artillerie de ce calibre.

Il vit la corvette envoyer ses cacatois puis s'incliner, sabords sous le vent quasiment dans l'eau. Elle lui rappelait son premier commandement. Celui qui lui avait donné tant d'espérances, qui promettait tant ! Il imaginait Veitch, son commandant, et priait pour qu'il parvînt à user de toute son expérience et à éviter de connaître le sort de *L'Implacable*.

Les tirs redoublaient d'un peu partout. *L'Indomptable* cracha sans succès sa première bordée. Une autre formation de galères pourpres passait sur l'arrière de l'escadre, mais avec un peu moins d'enthousiasme que les autres, car *La Vigie* changeait sa route pour venir sur elles.

La mer s'était couverte d'un nuage de fumée qui dérivait lentement, l'air tremblait sous les sifflements puis les plongeons de boulets qui tombaient presque sans relâche.

Pendant une brève accalmie, Bolitho entendit un bruit plus profond, plus sourd, qui lui sembla se propager dans l'eau et soulever la quille, plus haut que tout ce qu'il avait pu s'imaginer jusqu'ici.

Grubb se déplaça lentement vers le pont.

— On dirait que la flotte attaque, amiral !

Wolfe se retourna, souriant de toutes ses dents.

— Ça va chauffer, monsieur Grubb ! Et je ne suis pas trop heureux d'être dans le rôle de la cible de choix !

La coque trembla violemment, un boulet venait de s'enfoncer dans la carène. Bolitho entendit le bosco qui ralliait à la hâte quelques-uns de ses hommes pour aller porter secours.

— *La Vigie* est en difficulté, amiral !

Bolitho observait la corvette et il sentit ses sangs se glacer lorsqu'il vit son mât de misaine s'effondrer au milieu de la fumée en entraînant son gréement à l'eau du bord engagé. Les galères se rapprochaient d'elle, leurs pièces tiraient aussi vite qu'elles pouvaient recharger. L'une d'elles, qui s'était montrée trop hardie, se souleva lentement comme une baguette, larguant rames et corps qui s'éjectaient de sa coque brisée, avant de couler par le fond.

Quelqu'un cria :

— Regardez, *La Vigie* en a mis deux hors de combat !

On entendit des cris, des appels venus d'en bas, un nouveau boulet venait de s'enfoncer dans leur flanc comme un bâlier.

Bolitho entendit Wolfe hurler dans son porte-voix :

— Chefs de pièce, sur la crête !

Les servants de la batterie haute attendaient comme des statues allongées, aveugles à ce qui se passait, totalement concentrés sur leur bordée.

— Feu ! cria Wolfe.

Bolitho, les yeux rivés sur le deux-ponts danois de tête, se sentit la bouche toute sèche lorsque la masse de mitraille et de boulets ramés qui arrivait en sifflant balaya le gréement de l'ennemi. Des voiles et des cordages d'abord, puis le grand mât de hune, s'abattirent d'un seul tenant dans une avalanche destructrice. Les boulets ramés, masses de fer en forme de fer de bêche reliées par des anneaux, sont des munitions difficiles à tirer avec précision, mais qui, lorsqu'elles font but, sont capables de réduire instantanément en charpie la toile et le gréement d'un vaisseau.

Les servants, déjà énervés par la tactique et l'agilité supérieures des Danois, se sentirent pris d'un nouvel allant. Ecouillonnant, crient des mots incompréhensibles dans la fumée, les hommes criaient comme des démons, les bras et les dos ruisselaient de sueur malgré la température glaciale.

— Feu !

Bolitho regagna l'arrière, les yeux toujours fixés sur le vaisseau de tête qui commençait à abattre, toujours plus près des bordées meurtrières lâchées par le *Benbow*.

Toutes ces semaines et ces mois d'exercice monotones payaient, à présent. Les tirs manquaient rarement leur but, petites gerbes d'eau soulevées çà et là. La plupart des coups, que ce soit mitraille ou boulets ramés, touchaient leur cible. Le petit mât de perroquet tomba à son tour en pivotant comme un homme libéré de ses entraves, essaya de se dégager des haubans qui le retenaient encore, puis plongea par-dessus bord dans une énorme gerbe.

Le *Benbow* encaissa encore un énorme boulet tiré de quelque part sur l'avant, Bolitho aperçut deux galères qui se dirigeaient sur eux en tirant. Son cœur chavira lorsqu'il entrevit *La Vigie* derrière le rideau de fumée qui montait en gros tourbillons. N'ayant plus que son mât d'artimon, elle dérivait sans pouvoir rien faire, à la merci des galères qui continuaient à la pilonner. Seules quelques pièces étaient encore en état de tirer.

— Essayez de neutraliser ces galères avec les pièces de chasse !

Bolitho sentait la rage l'envahir. Ce n'était pas désespoir ou frustration, non, c'était quelque chose de plus terrible. Une rage froide qui lui tordait les tripes comme dans un étou au spectacle de ces vaisseaux rangés en bataille tout autour de lui.

Et soudain, tout devint lumineux dans son esprit. Il comprit les efforts de Damerum pour les mettre, lui et son escadre, à cet endroit précis. Des efforts qui suivaient sa tentative de faire assassiner Pascœ par un duelliste à gages. Et puis maintenant, ceci. La perspective de la défaite agissait sur lui comme un éperon plutôt que le contraire.

— Signalez au *Nicator* d'engager immédiatement le second vaisseau ! — il sentit une volée de métal passer au-dessus de sa tête avant de s'écraser sur la poupe. Le *Styx* viendra en soutien du *Nicator* et de l'*Odin*.

Il fit demi-tour pour essayer de retrouver les galères les plus proches, tandis que le deux-ponts danois continuait de dériver

sous le vent pour tomber sous le feu de *L'Indomptable* qui suivait imperturbablement son navire amiral.

— Pleine bordée, Thomas ! Nous allons obliquer sur tribord et engager des deux bords à la fois.

Il attendit que le *Nicator* puis *l'Odin* eussent fait l'aperçu puis ajouta :

— Venez cap nordet !

Les hommes couraient d'un bord à l'autre, les deux batteries se préparaient à tirer.

— Il va falloir faire vite, cria Bolitho, sans quoi les deux galères vont nous dépasser avant que nous ayons eu le temps de leur régler leur compte !

Tombant comme il le faisait sous le vent et s'éloignant ainsi du dernier des deux-ponts danois, le *Benbow* pouvait donner l'impression d'esquiver le combat. En donnant à Keen et à Inch l'ordre d'attaquer le reste de la formation ennemie, Bolitho savait qu'il était peut-être en train de les sacrifier et leurs hommes avec eux.

Il lui fallait pourtant frapper les galères et leur rabattre le caquet. Sans cela, son escadre allait se faire déborder. Il n'y avait pas à craindre le moindre blâme de Damerurn, puisque l'escadre côtière aurait rempli son rôle, fût-ce au prix de sa propre destruction. Nelson était aux portes de Copenhague, ni les galères ni quoi que ce fût n'y pouvaient rien changer.

Bolitho aperçut Pascoe qui marchait entre les pièces. Il avait perdu sa coiffure d'emprunt, une mèche de cheveux bruns lui balayait la figure. Il était en train de parler avec quelques marins. Il se dit que Pascoe devait ressentir plus violemment le choc qu'il avait vécu. Il avait beau être à l'autre bout du pont, il voyait bien à quel point il était anormalement tendu.

Il entendit Herrick expliquer à Wolfe et à Grubb ce qu'il souhaitait exactement. Il voyait des hommes aux bras, les yeux levés vers les voiles, dont la plupart étaient constellées de trous.

— Parés sur la dunette !

Les boulets continuaient à frapper la coque, mais, effet de la tension ambiante, personne ne criait plus.

Les servants se tenaient aux palans, les chefs de pièce vérifiaient leur ligne de visée, les yeux rivés sur leurs objectifs.

— Envoyez ! La barre dessous ! Allez, les bras sous le vent ! Vivement, les gars !

Bolitho sentit le pont s'incliner, aperçut une balle non saisie qui répandait son eau sur le pont. Une fois encore, le *Benbow* obéissait à ses maîtres.

— Les galères reprennent leur formation, amiral !

C'était Browne qui surgissait de la fumée alors que les pièces de la batterie haute reculaient une fois de mieux.

Bolitho gagna les filets. Les silhouettes du *Nicator* et de l'*Odin* se confondaient, les deux vaisseaux se rapprochaient du danois. Les galères s'aggloméraient autour d'eux, les rames montaient et redescendaient avec une précision parfaite, leurs capitaines les menaient comme si elles ne faisaient qu'un avec leurs pièces.

L'Odin crachait la fumée par la poupe et le flanc, mais le *Nicator* de Keen continuait de tirer à bout portant sur son adversaire, si bien qu'une pleine bordée vint s'écraser sur le danois et on eut l'impression qu'il venait de se faire submerger par une montagne d'eau salée.

Le changement de route du *Benbow* ne l'avait pas seulement éloigné de l'escadre, il l'avait aussi isolé au milieu des galères. Ses premières bordées alors qu'il était encore en giration avaient pris les galères totalement par surprise, sept d'entre elles avaient été coulées ou détruites sans se rendre compte de ce qui leur arrivait. Des silhouettes flottaient au milieu des morceaux de bois et des espars brisés, Bolitho devina qu'il devait y avoir parmi ces cadavres quelques survivants de *La Vigie* qui avaient disparu sans personne pour assister à leurs derniers moments.

Bolitho laissa ses yeux errer sur le pont supérieur, où les marins et les fusiliers avaient sans désemparer, travaillé, déblayé les débris, tiré les blessés à l'abri, depuis le tout premier coup de canon. La coque encaissait toujours, boulet après boulet et, en dépit du vacarme, il parvenait à distinguer de temps en temps le claquement des pompes.

— Signal de l'*Odin*, amiral : « Je demande assistance ! »

— Thomas, Inch va devoir attendre, répondit Bolitho en se tournant vers Herrick.

Un homme tomba en donnant de grandes ruades, il baignait déjà dans son sang, touché par un morceau de métal.

Quelqu'un trouva assez de force pour pousser des cris de joie lorsqu'une autre galère chavira, littéralement étripée par les boulets et la mitraille.

L'Indomptable, qui s'éloignait de plus en plus sur l'arrière du vaisseau amiral, devait repousser des attaques simultanées sur son arrière et sur son flanc. Les énormes boulets venaient s'écraser sur sa poupe et sur le gaillard, déséparant les affûts et obligeant les servants à se baisser pour tenter de se protéger.

Herrick, tête nue, un pistolet à la main, essayait de distinguer ce qui se passait malgré la fumée. Il cria :

— En voilà deux autres qui arrivent sur notre arrière !

On entendit un grand choc et Grubb cria de sa voix enrouée :

— L'appareil à gouverner est déséparé, monsieur !

Une grande ombre passa au-dessus d'eux, Bolitho sentit que quelqu'un le tirait violemment sur le côté et le mât de perruche tomba par bâbord dans un bruit de tonnerre, entraînant avec lui ses espars et des manœuvres qui passèrent en sifflant.

On avait l'impression de se retrouver tout nu. Les pièces continuaient de tirer, de reculer comme devant, mais le *Benbow* ne gouvernait plus et il était impossible de pointer convenablement. Des hommes se retrouvaient enfouis sous un amoncellement de glènes de manœuvres et de poulies tombées des hauts, d'autres marchaient à quatre pattes comme des chiens fous de terreur. Il y avait beaucoup de morts, dont le lieutenant Marston, fusilier, réduit à l'état de bouillie sanglante, la poitrine et l'abdomen écrasés par un canon renversé.

Swale, le bosco, était déjà arrivé sur les lieux avec son équipe, les haches brillaient, les hommes étaient plus anxieux de libérer le bâtiment de ce fouillis qui faisait ancre flottante que de secourir leurs camarades.

Herrick aida Bolitho à se remettre debout. Il avait l'œil hagard et cria à son second :

— Envoyez un officier marinier en bas, monsieur Wolfe. Dites-lui de gréer un palan de secours sur l'appareil !

Bolitho remercia d'un signe Allday qui l'avait sauvé de la chute du mât.

A la tête de quelques fusiliers, le major Clinton courut à l'arrière pour renforcer ses hommes. Quatre à cinq galères se rapprochaient de la poupe du *Benbow* laissée sans défense. Le pont tremblait en cadence, les boulets continuaient de démolir le tableau et la galerie de poupe. Face à ce déluge, les mousquets de Clinton semblaient ridicules et impuissants.

De la grand-hune un pierrier tirait à mitraille, Bolitho comprit que le premier vaisseau danois, qui avait été totalement désemparé par les bordées du *Benbow*, avait commencé à dériver sur eux et ne se trouvait plus qu'à une cinquantaine de yards. Ils échangeaient des tirs à l'avant et à l'arrière par-dessus le mince intervalle d'eau qui les séparait, les tireurs d'élite essayant d'atteindre les officiers pour ajouter à la confusion.

L'aspirant Keys vacilla, commença à tomber, mais Allday le rattrapa avant qu'il eût touché le pont. Il essaya de se tourner vers Bolitho, son regard devint vitreux et il réussit à murmurer :

— Numéro... seize... à bloc... amiral !

Puis il rendit l'âme.

Bolitho leva les yeux sans rien voir, un autre aspirant escaladait déjà le grand mât, remorquant une nouvelle marque qui traînait derrière lui comme une grande bannière.

Wolfe fit un saut de côté, les derniers éléments du gréement d'artimon enfin coupés traversèrent le pont avant de passer par-dessus bord. Mais il fit demi-tour en entendant le major Clinton qui criait :

— Ils montent à l'abordage, monsieur !

Herrick se mit à agiter son pistolet ; mais Bolitho cria à son tour :

— Sauvez le bâtiment, Thomas !

Puis il fit signe aux servants de le suivre de l'autre bord :

— Ceux du *Benbow*, avec moi !

Hurlant comme des déments, les hommes se précipitèrent dans l'échelle qui avait été à moitié réduite en miettes. On entendait le choc de l'acier, lame contre lame, les hommes

titubaient dans la fumée, haches et coutelas parsemaient le pont et les membrures de taches de sang.

Un coup de pistolet claqua, Bolitho aperçut à travers les fenêtres de poupe ou ce qu'il en restait des hommes qui des galères sautaient à bord et essayaient de se frayer un chemin. Nombreux furent ceux qui tombèrent sous les balles des mousquets de Clinton, mais d'autres arrivaient toujours plus nombreux, criant, jurant en se jetant au corps à corps sur les marins du *Benbow*. En dépit de la sauvagerie de la lutte, ils savaient pertinemment que leur seule chance de rester en vie était de l'emporter.

Le lieutenant de vaisseau Oughton pointa son pistolet sur un officier danois, pressa la détente et resta là, bouche bée d'horreur, en constatant qu'il avait fait long feu.

L'officier danois para le coutelas qui arrivait sur lui et plongea sa lame dans le ventre d'Oughton, recommença, sans même lui laisser le temps de pousser un cri.

Comme Oughton tombait, l'officier danois aperçut Bolitho. Ses yeux s'agrandirent lorsqu'il comprit brusquement qu'il avait affaire à un officier de rang important.

Bolitho sentit la lame de l'officier heurter la sienne, la détermination première de l'homme se transforma en désespoir lorsqu'ils se retrouvèrent gardes bloquées l'une contre l'autre et que Bolitho exerça la torsion de poignet qu'il avait si souvent pratiquée.

Mais, alors qu'il prenait appui sur sa jambe blessée, il eut l'impression que le membre lui faisait défaut. La douleur lui arracha un cri, il perdit l'avantage et tomba contre les hommes qui se pressaient derrière lui.

Il vit le grand coutelas d'Allday passer devant ses yeux, l'arme s'enfonça dans le front de l'officier comme une hache entre dans une bille de bois. Allday arracha la lame, frappa une seconde fois l'homme qui tentait de s'échapper. Il poussa un grand cri puis disparut instantanément sous les pieds des combattants qui continuaient à se battre et à crier pour reprendre le terrain perdu.

Tout lut bientôt terminé : les agresseurs survivants couraient jusqu'à la poupe démantelée pour essayer de regagner

leur galère ou se jetaient à l'eau pour tenter d'échapper aux coutelas rougis de sang ou aux piques.

Wolfe apparut, le visage de marbre. Il regardait, l'œil fixe, les cadavres, les ruisseaux de sang.

— Nous sommes presque bord à bord avec l'ennemi, amiral !

Il aperçut une main qui sortait de l'ombre pour tenter de s'emparer d'un pistolet tombé là. Un pied s'appliqua aussitôt sur le poignet de l'homme et Wolfe, l'air dédaigneux, lui donna un grand coup de sabre. Le cri de l'homme s'éteignit aussitôt.

— Laissez quelques hommes sur place, fit Bolitho dans un hoquet.

Il entendit Allday qui arrivait en courant par l'échelle pour le rejoindre. Les servants des pièces d'avant disparaissaient déjà dans la nuit, le bâtiment ennemi à la dérive tramait paresseusement le long du bord. Ils continuaient pourtant à tirer, pestant, jurant, ne voyant rien d'autre que la coque trouée qui se trouvait devant les gueules de leurs pièces. Les affûts étaient entourés de morts et de mourants. Rendus sourds et à moitié aveugles, le cœur au bord des lèvres au spectacle du massacre, certains n'avaient même pas dû se rendre compte de la tentative d'abordage qui venait de se dérouler à l'arrière.

Bolitho traversa la dunette percée de trous, les yeux fixés sur leur adversaire. Des hommes tiraient, qui au mousquet, qui aux pierriers ou au pistolet, tandis que d'autres, devenus à moitié fous, restaient là à brandir leurs piques en direction des Danois.

Herrick cachait une main dans son manteau, il avait du sang sur le poignet.

Browne, agenouillé, bandait l'enseigne de vaisseau par intérim Aggett, qui avait eu la jambe ouverte par un éclis de bois.

— A repousser l'abordage !

Avec un énorme froissement, les deux coques se heurtèrent dans une étreinte sauvage. Les vergues et les manœuvres s'emmêlaient, les gueules des canons se chevauchaient et les deux bâtiments enlacés continuèrent de dériver ensemble dans le lit du vent.

Les fusiliers dans leurs tuniques écarlates se ruèrent en avant, les baïonnettes fouillaient et piquaient à travers les filets alors que les premiers Danois essayaient de se frayer leur chemin.

Des hommes tombaient en hurlant entre les deux coques, défenses humaines écrasées entre les navires qui roulaient sur la houle. D'autres essayaient de fuir, repoussés par leurs compagnons ou atteints dans le dos sur la voie du salut.

Une pique lancée entre les filets manqua de peu la poitrine d'Allday. Browne la dévia, fendit la tête de l'agresseur avant de se débarrasser définitivement de lui d'une bourrade.

Isolés comme des défenseurs au sommet d'un rocher, Grubb et ses timoniers, qui s'étaient regroupés autour de la barre désormais inutile, tiraient à coup de pistolet sur les silhouettes que l'on apercevait sur la poupe et le passavant de l'ennemi, tandis que leurs compagnons blessés rechargeaient pour eux aussi vite qu'ils pouvaient.

Pascœ arriva en courant avec les servants des caronades, son sabre brillait d'une lueur sinistre dans la fumée.

Il s'arrêta brutalement en manquant de glisser, ses pieds et ses jambes couverts de sang, et cria :

— Amiral ! *L'Indomptable* fait des signaux !

Herrick poussa un juron et tira un dernier coup de pistolet dans le crâne d'un homme qu'il venait d'apercevoir sous les filets.

— Des signaux ? Mais bon sang, on n'a pas le temps pour ça !

Browne s'essuya la bouche et laissa retomber son sabre. Il lâcha d'une voix enrouée :

— *L'Indomptable* répète un signal de la flotte : « Rompez le combat ! » numéro 39, commandant !

Bolitho se retourna. La coque de *L'Indomptable* était dévastée, les haubans pendaient de partout. On apercevait plus loin dans la fumée une frégate appartenant à la flotte de Nelson, silhouette inattendue au mât de laquelle flottait un pavillon.

— Cessez le feu !

Wolfe pointa son sabre en direction du vaisseau toujours bord à bord. L'un après l'autre, les marins danois jetèrent leurs

armes et restèrent là, comme tétonisés. Ils savaient désormais que, pour eux, tout était fini.

— Occupez-vous de notre prise, monsieur Wolfe !

Il se retourna pour observer les bâtiments et les galères dont les silhouettes s'estompaient dans la fumée, tandis qu'ils essayaient d'aller trouver refuge au port.

La mer était jonchée d'épaves et de bouts de bois de toutes sortes. Des hommes, amis ou ennemis, peu leur importait, s'étaient regroupés pour se porter assistance en attendant les secours. Ils étaient trop abattus pour se préoccuper de savoir qui avait gagné ou perdu. Il y avait également de nombreux cadavres, trop de cadavres. *L'Odin d'Inch*, lourdement enfoncé dans l'eau, menaçait de chavirer d'un moment à l'autre.

Seul le *Styx* paraissait intact, la distance dissimulait ses blessures et ses cicatrices. Il était en train de réduire la toile afin de commencer les recherches au milieu des débris laissés par la bataille.

Bolitho passa le bras autour des épaules de son neveu et lui demanda :

— Alors, Adam, toujours partant pour une frégate ?

Mais il n'entendit pas la réponse qui se perdit dans les clameurs qui montaient. Des vivats éclataient, passaient de navire en navire. Les blessés eux-mêmes mêlaient leurs cris à la liesse générale, rendant grâce d'être toujours en vie, d'en avoir réchappé une fois de plus ou pour la première fois.

Herrick prit son chapeau, le remit en forme en le tapant un grand coup sur son genou, puis se recoiffa tranquillement.

— Le *Benbow* est un bon bâtiment, je suis fier de lui !

Bolitho fit un sourire à son ami, il compatissait à la fatigue et à la souffrance que lui causait la vue de tous ces visages grimaçants et noirs de fumée.

— Souvenez-vous de ce que vous disiez, Thomas. Les hommes, pas les navires. Vous vous rappelez ?

Grubb se moucha un grand coup.

— La barre répond, commandant !

Bolitho se tourna vers Browne. Le coup était passé tout près. Encore maintenant, il ne savait pas comment les choses auraient tourné si la frégate n'était pas arrivée. Peut-être

Anglais et Danois étaient-ils des adversaires assez similaires. Dans ce cas, il n'y aurait plus eu âme qui vive à la tombée de la nuit.

— J'envoie un signal, amiral ? lui demanda Browne, la voix rauque.

— Oui, signal général : « Prendre la formation en ligne de file devant et derrière l'amiral à votre convenance ! »

Le signal de combat rapproché descendit de la vergue. Lorsqu'il fut affalé et décroché de sa drisse, Allday le prit pour en recouvrir le visage du jeune aspirant qui venait de mourir. Bolitho le regarda faire, puis dit doucement :

— Herrick, nous allons rejoindre la flotte.

Ils se regardèrent. Bolitho, Herrick, Pascoe et Allday. Chacun d'eux avait eu quelque chose pour le soutenir pendant la bataille. A présent, ils avaient tous de quoi espérer pour l'avenir.

Même si l'escadre, meurtrie et ensanglantée, avait devant elle un horizon pur et dégagé, il y avait beaucoup à faire : reprendre contact avec les amis, immerger les morts, remettre les navires en état pour la traversée de retour.

Mais, dans ces moments si précieux où l'on sort de l'enfer, un peu d'espoir suffit amplement.

ÉPILOGUE

La voiture découverte s'arrêta en haut de la montée. Les chevaux reprirent leur souffle, la poussière retombait lentement autour d'eux.

Bolitho ôta son haut-de-forme pour laisser le soleil de juin lui réchauffer le visage. Il reconnaissait un par un tous ces sons : les insectes dans les haies, le bruit plus lointain du bétail, les voix dans la campagne.

Assis à côté de lui, Adam Pascoe contemplait les toits de Falmouth posés devant eux et, par-delà, les reflets de la route de Carrick. Sur le siège opposé, les pieds solidement plantés sur un empilement de coffres de marin, Allday jetait autour de lui un regard satisfait. Il était perdu dans ses propres pensées et savourait ce moment de repos après la chevauchée cahotante qu'ils avaient faite depuis Plymouth.

Ce voyage à travers la lande, ses rares fermes isolées et ses petits hameaux, avait été comme un grand nettoyage, songeait Bolitho. Après ces semaines et tous ces mois, ces dernières bordées terribles échangées en attendant que Nelson décrétât un cessez-le-feu et que la trêve fût déclarée, ce paysage cornouaillais émouvait profondément Bolitho et ses compagnons.

Le *Benbow* était mouillé à Plymouth, ainsi que les autres survivants couturés de l'escadre côtière. *L'Odin* d'Inch faisait exception. Il avait subi dans ses œuvres vives des dommages tels qu'il avait dû aller se réfugier dans le Nord.

Deux mois avaient déjà passé depuis qu'ils avaient vu ces galères pourpres rentrer au port comme des assassins, mais il était encore difficile de croire que tous ces événements s'étaient réellement produits.

Les collines verdoyantes, les taches des brebis qui parsemaient leurs flancs, les lentes allées et venues des charrettes des fermiers ou des chariots des transporteurs, tout

cela était bien éloigné de la discipline et de la souffrance qui règnent à bord d'un vaisseau de guerre.

On remarquait pourtant l'absence d'hommes jeunes dans les villages et dans les champs. Cela donnait une idée de la guerre. Pour le reste, tout demeurait tel que Bolitho se le rappelait depuis toujours, identique aux images qu'il gardait en tête et que ses voyages dans d'autres pays et sur d'autres mers n'avaient pas effacées.

La bataille de Copenhague, comme on l'appelait désormais, avait été saluée comme une grande victoire. Par leur action déterminée, les escadres britanniques avaient immobilisé le Danemark et brisé l'espoir qu'avait eu le tsar Paul de constituer une puissante alliance.

Revers de la médaille, le prix à payer avait été tout aussi lourd, même si ni le Parlement ni les gazettes n'avaient fait mine de le remarquer. Les Britanniques déploraient plus de pertes en vies humaines et de blessés qu'au combat d'Aboukir. Quant aux Danois, entre les morts, les blessés et les prisonniers, sans parler de leurs bâtiments coulés ou capturés, leur bilan était trois fois plus lourd.

Bolitho songeait à tous ces visages qu'il ne reverrait jamais plus : Veitch, qui avait coulé avec sa corvette, *La Vigie* ; Keverne, tué au cours des derniers moments du combat à bord de *L'Indomptable* ; Peel, de *L'Implacable*, tant d'autres encore...

A présent, alors que la femme de Herrick était venue le rejoindre à Plymouth où il devait s'occuper des avaries de son bâtiment, Bolitho et son neveu rentraient chez eux.

La voiture se remit en route et entama la descente de la colline. Les chevaux encensaient avec un bel ensemble, comme s'ils devinaient que chaque tour de roue les rapprochait du repos et de la nourriture.

Bolitho songeait au lieutenant de vaisseau Browne. Après s'être procuré cette voiture pour le voyage jusqu'à Falmouth, il était parti de son côté à Londres. Bolitho avait été très franc avec lui. S'il souhaitait reprendre son service une fois le *Benbow* remis en état, il était le bienvenu, et mieux encore. Mais, s'il choisissait de rester à Londres et d'utiliser ses talents à meilleur escient dans d'autres activités, lui, Bolitho, le comprendrait

parfaitement. Après un tel baptême du feu, une telle expérience de la mort, Browne ne verrait plus jamais la vie quotidienne de la même façon.

Deux valets de ferme, la bêche sur l'épaule, agitèrent leur chapeau au passage de la voiture.

Bolitho esquissa un sourire. On allait se donner le mot et, ce soir, les fenêtres de la grande demeure grise sur la pointe seraient éclairées. Un Bolitho rentrait chez lui.

— Je n'aurais jamais cru revoir cet endroit, mon oncle, fit soudain Pascoe.

Il y avait tant de chaleur dans le ton de sa voix que Bolitho en fut tout ému.

— Je connais bien ce sentiment, Adam, répondit-il — il lui prit le bras. Nous allons essayer de tirer le maximum de ce séjour.

Ils ne parlèrent guère pendant la fin du voyage. Bolitho se sentait mal à son aise et éprouva même un peu d'appréhension lorsque les roues se mirent à claquer sur les pavés en pierre dure de la ville.

Il voyait des visages familiers se retourner en apercevant les deux officiers qui traversaient la place. Le premier était très jeune, l'autre portait de brillantes épaulettes sur les épaules.

Une fille qui secouait une nappe à la porte d'une auberge vit Allday et lui fit de grands signes. Bolitho sourit : on reconnaissait au moins Allday, et il était apparemment le bienvenu.

La route devint plus étroite avant de se réduire à un simple chemin bordé des deux côtés par des murs en pierre couverts de mousse. Les fleurs remuaient à peine dans l'air chaud, la demeure grisâtre semblait émerger de la terre. Les chevaux firent les derniers pas qui les conduisaient au portail grand ouvert.

Bolitho s'humecta les lèvres en apercevant Ferguson, son maître d'hôtel manchot, qui accourait à la rencontre de la voiture. Sa femme se tenait juste derrière lui et pleurait déjà de bonheur.

Il essaya de se raidir : les premiers moments étaient toujours les plus durs, malgré la chaleur de l'accueil et toutes ces bonnes intentions.

— Nous sommes à la maison, Adam. La mienne comme la vôtre.

Le jeune homme le regardait intensément, ses yeux brillaient.

— Je voulais vous en parler, mon oncle, et de tout le reste. Après la perte de *L'Implacable*, je crois que je n'éprouverai jamais pareille peur de ma vie.

Allday, le visage fendu d'un large sourire, faisait de grands signes à des gens qui se tenaient près des portes. Mais il redevint sérieux :

— Je crois toujours que c'est une erreur et que c'est vraiment pas juste pour vous, et rien ne me fera jamais changer d'avis !

Bolitho se tourna vers lui, inquiet :

— Et pourquoi cela ?

Il connaissait la réponse, mais préférait laisser Allday le dire lui-même, afin qu'il pût jouir de leur retour à sa façon.

Allday s'agrippa à la portière comme la voiture prenait le virage qui conduisait aux marches de pierre.

— Tous les autres, amiral, ils veulent de la gloire et des compliments. Sans vous ils auraient déjà bouffé leurs boyaux ! On aurait dû vous faire chevalier depuis longtemps, y a pas d'erreur là-dessus – il chercha des yeux Pascœ en quête d'un soutien : Vous trouvez pas que j'ai raison ?

Mais l'expression de ce dernier l'obligea à se retourner pour voir ce qui se passait à la porte, en haut des marches.

Bolitho retenait sa respiration, à peine capable d'en croire ses yeux.

Elle se tenait là, immobile. Sa mince silhouette, ses cheveux châtais se détachaient sur l'ombre de la maison. Elle lui tendait la main, comme pour abréger les derniers yards.

— Merci, Allday, merci, mon vieil ami, lui dit doucement Bolitho. Mais à présent, je sais que j'ai obtenu une récompense bien plus grande.

Il descendit de la voiture et la prit dans ses bras. Puis, sous le regard de Pascoe et d'Allday qui gardaient le silence, ils pénétrèrent dans la maison. Tous ensemble.

Fin du Tome 13